

LES

HOMMES D'HOMÈRE

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

LES HOMMES D'HOMÈRE

ESSAI SUR LES MŒURS DE LA GRÈCE

AUX TEMPS HÉROÏQUES

PAR

S. DELORME



L'habitude des passions leur a fait comme une seconde innocence.

S. DE SACY, *Variétés littéraires*.





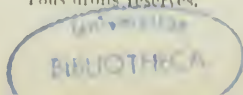
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1861



LES

HOMMES D'HOMÈRE

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Illusions sur les temps héroïques.— Intérêt qu'offre la vérité sur ces premiers âges. — Traces qu'ils ont laissées dans les vieilles traditions ou légendes, dans la poésie et la fable.—Nature et portée de chacun de ces éléments.—De la tradition; son rôle sérieux dans les sociétés primitives.— Culte des souvenirs.— Nécessité de leur transmission.— Exercice suivi, développement prodigieux de la mémoire.— Exemples.— Impossibilité de substituer des créations arbitraires à la notoriété des grands événements nationaux et des faits d'un intérêt général.— Distinction entre le point de vue de l'histoire et celui de l'étude des mœurs.— Un ensemble de faits offrant le même caractère suffit à celle-ci.— De la légende envisagée comme œuvre de l'imagination populaire.—Loi qui lui est commune avec la poésie.—Elles subissent l'une et l'autre l'action des idées et des mœurs contemporaines. — A ce point de vue, la fiction même offre la vérité. — Preuves. — D'Homère, des poëtes et légendaires venus après lui. — Des écrivains ayant pris la tradition pour thème sous une civilisation avancée.—Type de la barbarie frappant chez les premiers. —Contrefaçon visible chez les autres.— A quelle époque vivait Homère.—Ensemble de conjectures sur ce point —A dû naître quarante ans au plus après les temps héroïques. — Les mœurs ne s'étaient point modifiées.—De la fable.— Ses conditions analogues à celles de la poésie. — Les dieux de la Grèce créés à l'image des hommes de ces premiers temps.— En reproduisent l'esprit, les instincts, les passions, les habitudes.

L'histoire s'est, pendant longtemps, généralement bornée, chez les modernes, à mettre en lumière les

événements politiques, sans se préoccuper assez des passions, des idées, des croyances, de tout ce qui constitue les mœurs d'un peuple, la couleur d'une époque. Le roman a, de nos jours, pris à tâche de combler cette lacune ; et plus d'une fois il y est arrivé. L'auteur de *Goetz de Berlinchingen*, Goëthe, avait des premiers donné l'exemple; mais sous la forme dramatique. Walter Scott l'a renouvelé dans de plus vastes cadres; puis d'autres sont entrés dans cette voie, ouverte par le génie. Toutefois, ce genre de composition n'a guère pris ses sujets qu'à nos temps modernes. Nous ne sachions pas qu'il lui soit fréquemment arrivé de remonter au delà du moyen âge. La raison en est simple ; l'antiquité est inimitable. Essayer de la faire mouvoir devant nous, sous l'impulsion de tout ce qui agitait alors les âmes, c'est choquer les esprits qui la connaissent et refroidir envers elle ceux que l'étude n'a pas pénétrés de son génie. Nos chroniques, au contraire, nos fabliaux, nos mémoires abondent en matériaux à mettre en œuvre ; et ne menacent pas l'écrivain du même danger.

Il y a cependant quelque chose à faire. Tel vieux récit des temps héroïques contient les révélations les plus curieuses. Le mal, si ce mot peut ici trouver place, est que la beauté de la forme, l'attrait des fictions, l'action et le pathétique entraînent le lecteur initié à la langue du poëte. L'admiration nuit à l'observation, et maint détail précieux pour l'étude du cœur

humain passe comme inaperçu. Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour qu'un homme évangélique, l'esprit le plus pénétré peut-être de l'antiquité, celui qui en a reproduit le plus fidèlement, sinon les mœurs, du moins la couleur littéraire, l'auteur de *Télémaque*, se complût, lorsqu'il s'agissait d'Homère, à s'étendre sur l'aimable simplicité du monde naissant. L'illusion poétique l'éblouissait à coup sûr; et l'apparente naïveté du langage lui cachait le germe de corruption qu'a développé le paganisme. Quant aux hommes du monde, c'est autre chose ; les traductions les rebutent. Ainsi deux causes opposées concourent à tenir la plupart d'entre nous étrangers à l'une des époques les plus originales des siècles passés, celle qui a, dans le temps, sinon l'innocence et la fraîcheur, au moins l'ardeur et l'élan que la jeunesse a dans la vie.

Sans chercher à ressusciter un passé depuis si longtemps éteint, à lui rendre l'action et la parole, par le prestige de l'imagination et du style, n'est-il pas possible de faire ressortir les traits qui distinguent les premiers âges de la Grèce, non-seulement des nôtres, mais de ceux qui les ont suivis de plus près? Cette perspective lointaine n'a-t-elle pas un charme qui lui est propre? Ou nous nous abusons, ou, dans un tel sujet, les rapprochements comme les contrastes sont de nature à exciter un vif intérêt; et des matériaux mis en relief, sans autre originalité que l'exactitude, doivent offrir un attrait tout nouveau, celui de la

vérité, plus piquante que la fiction, quand l'étude est celle de l'homme.

Exhumer, réunir, classer, montrer par leur côté le plus saillant les fragments sur lesquels demeure empreinte la barbarie toute poétique des premiers habitants du pays qui a fourni à Homère le sujet de ses deux grandes épopées est donc un essai digne d'être tenté. L'importance qu'on attache à des débris, certes moins précieux, suffirait à l'encourager. La curiosité qu'excitent un groupe, un bas-relief, des médailles retrouvés sous le sol, où sommeille enfouie quelque civilisation perdue pour nous, est naturelle sans doute; ils révèlent la physionomie d'une race éteinte; ils ouvrent le champ aux conjectures, ce mouvement de l'esprit, plus dans sa nature que l'immobilité de la certitude. Mais ces restes de l'inspiration primitive que Pisistrate recueillait dans Athènes, ces monuments de la pensée, ces tableaux de la vie qui ont échappé à l'action de trente siècles, leur témoignage vaut-il moins que celui de l'airain ou de la pierre? Non. Si l'étude arrive à dégager de la fiction, comme l'antiquaire du sol et du luxe de la végétation orientale, la figure de l'homme, avec ce type que lui imprimaient, il y a trois mille ans, ses sentiments, ses idées, ses mœurs, ce sera une conquête dont l'histoire elle-même pourra profiter.

Or, si loin qu'ils soient de nous, les âges héroïques de la Grèce ont laissé des traces profondes, visibles

encore dans ces récits que, par une acception nouvelle, on appelle aujourd'hui leurs légendes, ensemble de vieilles traditions présentant la vie de ses peuples et de leurs chefs; dans la poésie primitive, celle d'Homère, d'Hésiode et des aèdes auxquels nous devons les hymnes religieux attribués au premier; enfin dans la fable, cet élément purement fantastique à nos yeux, mais sérieux pour l'antiquité, à cette phase de sa vie surtout, et résumant l'histoire des dieux et demi-dieux du paganisme, tel qu'il était déjà constitué vers le temps du siége de Troie.

Quant à la légende, elle est, il faut bien le reconnaître, obscure et incomplète sur plus d'un point. On ne peut toujours la concilier avec elle-même. Et certains esprits résolus à n'y chercher que l'histoire ont, nous le comprenons, désespéré de l'y rencontrer, au moins telle que nous la concevons dans nos temps modernes, c'est-à-dire appuyée de documents positifs sur les dates, les choses, les personnes. Cependant les traditions de ces premiers âges ont été pour des esprits investigateurs : Fréret, Clavier, Raoul Rochette, la matière de recherches et d'études offrant un véritable intérêt. Si, préoccupés uniquement d'élucider et de classer les faits, ils ont passé à côté des mœurs, sans s'arrêter, pour envisager cette face, la plus piquante et la moins problématique de leur sujet; si, à la distance qui les en sépare, ils ont dû souvent accepter des affirmations comme dignes de foi, par

cela seul que rien ne s'élevait pour les contredire, il faut, même en faisant ses réserves, se garder d'aller aussi loin qu'un éminent historien chez lequel le doute aboutit généralement à l'incrédulité, M. Grote, qu'on a vu, de nos jours, refuser le caractère de la certitude historique à un événement aussi considérable que la guerre de Troie, dont la mémoire s'était perpétuée non-seulement dans la Grèce, mais dans l'Asie Mineure et en Égypte, ces parties du monde connu les plus éclairées au temps d'Hérodote[1]. Il n'est point donné, même au génie, d'imposer tout à coup aux hommes une foi aveugle dans des faits de cette importance ou qui en approchent, lorsque leurs contemporains ou leurs pères n'y ont pris aucune part ; lorsque, en un mot, cette notoriété qui répand avec tant de rapidité la connaissance des grandes choses ne s'est point établie et perpétuée dans les souvenirs des générations. Supposer qu'Homère ou les aèdes qui ont avant lui demandé des inspirations au même sujet aient pu, en ce point et d'autres analogues, exercer une telle action sur les esprits, c'est méconnaître le caractère sérieux, le rôle et l'importance de la tradition chez les peuples primitifs. Elle y est traitée avec respect, parce qu'elle constitue un élément nécessaire de leur vie sociale.

L'établissement des premières sociétés a précédé

[1] Hérodote, livre 1er, chap. x, § 3. — *Id.*, livre II, chap. cxiii, cxiv, cxv, cxvi.— *Id.*, livre VII, chap. xliii.

l'invention de l'écriture. Leur origine remonte à la constitution de la famille. La propriété, l'hérédité, les droits et les devoirs sont à peu près de même date. Avant que l'homme eût d'autres archives que la mémoire, elle seule conservait le dépôt de tout ce qui déterminait les rapports de l'État à l'individu, des individus entre eux. Ceci peut faire comprendre à quel point cette faculté si précieuse devait se développer par l'exercice; que de faits, que de choses elle avait à préserver de l'oubli.

La *Genèse* et ses longues généalogies en offrent la preuve [1]. Et tout ce que nous savons des druides [2], des Gallois ou anciens Bretons [3], des Mexicains, avant la conquête de l'Amérique [4] et de celles de ses peuplades sauvages que l'invasion européenne n'a point encore anéanties, concorde avec le témoignage des livres saints. En ceci, l'intérêt particulier n'était pas le seul mobile ; chez les peuples, comme chez les individus, le culte des souvenirs dominait.

La Grèce pouvait-elle échapper à cette condition de l'existence des sociétés primitives? Non, sans doute. Et, s'il est vrai, comme on l'admet généralement aujourd'hui, que ses deux grandes épopées nationales ont été composées, se sont répandues et con-

[1] *Genèse*, chap. V, X, XI, XXV, XXXVI, XXXVIII et XLVI

[2] César, *de Bello gallico*, livre VI, chap. XIV.

[3] *Giraldi Cambriensis, Cambriæ Descriptio*, chap. XXVII. — Cambden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 890.

[4] Antonio de Solis, *Conquête du Mexique*, livre III, chap. XI.

servées durant un long espace de temps sans le secours de l'écriture, il y a là un indice et de la puissance de la mémoire, chez ce peuple grec si heureusement doué par la nature, et de l'intérêt profond que lui inspiraient ses traditions nationales; car non-seulement l'*Iliade* a pris son sujet à la plus glorieuse; mais, comme l'*Odyssée*, elle en reproduit çà et là une foule d'autres. La plupart des grands noms des premiers âges, ceux même des femmes y ont trouvé place. On y voit les esprits incessamment préoccupés du jugement de la postérité, ambitieux de gloire ou redoutant le blâme des siècles futurs. Comment Homère leur eût-il prêté cette disposition, pourquoi chez l'homme ce souci profond de l'avenir, si la mémoire des faits accomplis ne leur eût généralement survécu, si l'oubli eût alors été le lot du bien comme du mal? C'est aux souvenirs du passé que, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les aèdes demandent le sujet de leurs chants, les chefs réunis en conseil des exemples et des leçons, et les héros leurs titres de famille. On y voit l'hospitalité dont les priviléges et les charges passaient, comme la noblesse, de génération en génération, remonter facilement de l'une à l'autre, pour constater ses liens réciproques, et les chefs se rappeler jusqu'aux présents échangés par leurs aïeux [1].

Cette sorte de suspicion, dont quelques esprits ont

[1] *Iliade*, chant VI, vers 218-220.

frappé la légende, nous semble donc trop absolue ; on l'a poussée jusqu'au système, sans même vouloir distinguer entre le vrai qui en constitue le fond et l'alliage qu'y a jeté le merveilleux.

Il est cependant des points dont on peut aisément se rendre compte. Les premiers âges d'une nation inquiète et turbulente, comme les anciennes peuplades de la Grèce, n'ont pu être stériles en événements de nature à laisser des traces, à produire de profondes impressions. A quoi bon inventer là où son histoire s'est faite d'elle-même ? Pourquoi à ses souvenirs substituer des créations arbitraires de l'esprit ? On en cherche la raison. D'autre part, l'unanimité d'un peuple sur les noms et les choses présente un caractère que n'offrira jamais l'invention.

Sans doute la foi dans les absurdités du paganisme est également devenue unanime ; mais la fable et la superstition ont leur domaine et leur influence à part ; l'absurde, l'impossible même, n'y peuvent être matière à objection ; c'est là une création d'une nature spéciale, exceptionnelle, portant avec elle ses signes distinctifs et faciles à reconnaître. Les choses diffèrent en tout point. On doit donc, ce nous semble, appliquer presque exclusivement à l'établissement ou à la transmission des croyances mythologiques ce qui a été dit, avec assez de justesse, de l'influence exercée par les prêtres et les poëtes, des préjugés propagés par l'éducation, aussi bien que par l'ignorance

et la simplicité. C'est là surtout que leur action a été puissante. En face de faits notoires, elle a dû nécessairement être limitée.

Ce n'est pas que, sans détruire et transformer la vérité, le merveilleux et l'exagération n'aient pu l'altérer en certains points. Mais chacun d'eux a sa physionomie propre ; et, malgré sa foi dans la fable, l'antiquité elle-même a prouvé qu'elle savait, au besoin. faire la distinction. Il est même arrivé, plus d'une fois, que la tradition vraie se soit chez elle perpétuée à côté de la fable acceptée par le vulgaire. Et, par exemple, pour celui-ci Persée était fils de Jupiter; il n'en est pas moins arrivé jusqu'à nous que le père du héros était Prœtus, oncle et séducteur de Danaé[1]; et qu'un certain Épopéus de Sicyone avait donné le jour à Amphion et Zéthus, ces fruits prétendus des amours du maître des dieux et d'Antiope[2]. On faisait, au temps d'Hérodote, aussi bon marché des fables qui plaçaient Io et Europe au nombre des maîtresses du souverain de l'Olympe. L'une s'était tout simplement enfuie avec un patron de barque phénicien qui l'avait rendue mère; et l'enlèvement de l'autre était, comme celui de Médée, un de ces actes de piraterie si communs alors[3]. Que, par la suite des temps, quelque peuple enclin, comme celui d'Athènes,

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre II, chap. IV, § 2.
[2] Pausanias, livre II, chap. VI.
[3] Hérodote, livre I, chap, II et IV.

à se flatter outre mesure, ait, aux souvenirs des âges héroïques, voulu ajouter celui de prouesses dont il lui plaisait de se faire honneur, la critique l'a soutenu, et on peut l'admettre. Mais, si elle le démontre, qu'en résulte-t-il? Qu'elle n'est point désarmée, et que, à cette distance, on peut encore distinguer le faux du vrai.

Il est d'ailleurs une remarque à faire : c'est que, dans les fraudes pratiquées à la longue par certaines villes de la Grèce pour s'attribuer la gloire d'avoir donné la naissance, un asile, la sépulture à quelque héros, le mensonge prend généralement la vérité pour point d'appui et, en ce sens, la confirme, tout en cherchant à l'altérer par un côté.

Qu'on ne s'y trompe point, au reste, ce que nous avons à demander ici à la légende, ce n'est pas un ensemble de matériaux tels qu'il en faut à l'histoire ; la tâche que nous nous proposons exige uniquement une somme de faits assez nombreux, assez établis pour autoriser des déductions logiques sur l'état des mœurs. La tradition telle qu'elle nous est parvenue peut suffire à cette œuvre ; le point est de remonter aussi haut que possible vers sa source. Heureusement Homère est là. Parmi les événements conservés par la légende, il en est un grand nombre auxquels il touche en passant, mais de façon à prouver qu'ils avaient dès lors un caractère de notoriété, et que, présents à la généralité des esprits, ils appartenaient à des époques

encore fraîches dans la mémoire. En effet il cite, mais développe rarement. Il est sûr d'être compris ; et c'est aux souvenirs qu'il s'adresse. Quelle que soit donc la date à laquelle Phérécyde, Acousilaos, Éphore, et, après eux, Apollodore, Diodore de Sicile et Pausanias ont résumé la légende, partout où ils s'accordent sur le fond ou la nature des faits avec le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ils semblent mériter foi jusqu'à preuve contraire.

Ces faits ont, en général, un caractère qui leur est propre, celui de la barbarie, facilement reconnaissable. Les littératures des siècles polis ne s'avisent point de le contrefaire ; à peine l'aperçoivent-elles, préoccupées qu'elles sont du présent et de ses mœurs. Ce n'est certes ni l'école d'Alexandrie, ni toute autre dans des conditions analogues, qui se fussent mises en frais d'invention pour imputer la trahison, le guet-apens, l'assassinat[1], le viol, ou quelque chose d'approchant à Hercule, ce chef que la Grèce a mis au rang des dieux[2]. On pourrait en dire autant d'une foule de traits appartenant aux premiers âges de ce peuple. Et, pour peu que l'on rapproche d'Homère et de la légende Apollonius de Rhodes, Quintus de Smyrne, Triphiodore, Coluthus et Tzetzès, ces poëtes qui, dans

[1] Homère, *Odyssée*, chap. XXI, v. 25-29. — Diodore de Sicile, livre IV chap. XXXI. — *Bib. d'Apollodore*, livre II, chap. VI, § 2. — Pausanias, livre II, chap. XV, § 1.— *Id.* livre V, chap. II, § 1.

[2] Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIII. — Pausanias, livre VIII, chap. XLVII, § 4.

l'antiquité raffinée, ont tenté de remonter, par l'effort de l'imagination, jusqu'aux temps héroïques, on a bientôt reconnu, d'un côté, le reflet direct, le type rude et vrai, l'élan vif et passionné de naturels que la civilisation n'a pas domptés ; et de l'autre, la contrefaçon froide et inanimée, qui ne sait même rien emprunter aux couleurs encore éclatantes des grands tableaux où le passé s'offre aux regards avec tout le prestige du mouvement et de la vie.

A cet aperçu s'en rattache intimement un autre de nature à rassurer l'étude, à encourager l'observation. Révoquer en doute l'exactitude de la tradition, c'est nécessairement la réduire à la condition d'une œuvre où domine la fantaisie, l'assimiler à cette poésie instinctive qu'on rencontre au berceau de tous les peuples. Or, envisagée à ce point de vue, la légende a encore sa vérité, purement relative, il faut l'avouer, mais non moins précieuse sur l'état des mœurs ; et ceci lui est commun, cette fois, avec la poésie, avec la fable même, ce qu'il y a cependant de plus mensonger dans les conceptions de l'esprit humain.

Ici ce n'est plus seulement dans le cercle restreint de la réalité, c'est dans le vaste champ de la fiction, que l'observation est fondée à chercher le vrai ; car les créations de l'inspiration et de la pensée ne sont point aussi arbitraires qu'on peut être tenté de le croire. La poésie obéit, sans qu'elle s'en rende compte, à une loi à laquelle elle ne peut se soustraire. Elle est

comme la peinture ; il lui faut des modèles. Or, où les prendre si ce n'est dans le monde visible, dans la vie contemporaine? Que l'épopée ou le drame combinent des situations, des incidents, ceci leur est donné. Quant aux passions, aux mœurs de l'homme, il n'y a rien à créer. Imiter, c'est tout ce que la nature des choses permet au poëte comme à l'artiste. L'instinct de l'esprit est de se rapprocher du réel et du vrai ; le spectacle, l'expérience, les impressions de chaque jour l'y poussent, l'y contraignent. Il y a là une force à laquelle il faut se soumettre. On peut juger de sa puissance d'action à l'étonnement, à l'antipathie que fait naître chez un peuple tout ce qui s'éloigne de ses croyances, de ses idées, de ses coutumes. Plus il est ignorant et simple, plus cette disposition le domine. Les temps même les plus éclairés, ou qui se piquent de l'être, ne s'en montrent point exempts. Notre dix-huitième siècle, par exemple, professait un grand dédain pour tout ce qui n'était pas lui ; et, par une méprise plus étrange que la grossièreté dont il taxait les héros d'Homère, il prêtait uniformément sa politesse, sa tournure d'esprit, ses maximes philosophiques aux hommes de ces premiers âges, aux conquérants arabes ou tartares qu'il produisait sur la scène.

C'est ainsi que l'empire du présent s'exerçait sur des intelligences faisant profession d'être supérieures à tout ce qui les avait précédées. A vrai dire, il se mani-

feste en tout temps et en toute chose; les plus beaux génies eux-mêmes y échappent rarement. Quelques grands écrivains sont, de nos jours, il est vrai, parvenus à s'isoler du présent pour prendre laborieusement aux monuments de certaines époques les traits qui les caractérisent. Mais, en réalité, ce sont les matériaux du passé qu'ils ont mis en œuvre; ç'a été leur but, leur étude, et l'inspiration n'a point dominé dans leur œuvre.

La poésie procède différemment. Son allure est trop libre pour se contenir et se soumettre longtemps à une autre force que celle de l'action journalière de la vie humaine. Sur ce point les exemples sont remarquables. Prenez l'Agamemnon, l'Achille de Racine, tout en admirant, vous reconnaîtrez la cour de Louis XIV. C'est le ton, la tenue, la majesté de Versailles. Le type homérique a disparu. Ceci n'est point particulier à notre grand tragique. Chez Euripide, Grec cependant, et plus rapproché de l'époque à laquelle il a pris ses héros, ces imposantes figures n'ont plus les traits des chefs impétueux de l'*Iliade*. Vous êtes à Athènes; non celle de Thésée, mais de Périclès. Que dire des médiocrités, de Triphiodore, pour en nommer une entre tant d'autres? Dans son poëme de *la Prise de Troie*, ce contemporain des magnificences de l'empire sur son déclin ne donne-t-il pas au fameux cheval de bois des dents d'argent, et des yeux en pierres précieuses[1]?

[1] Triphiodore, v. 68-69. — *Id.*, v. 72.

Cette action du présent sur la rêverie et l'invention, cette loi qui domine l'épopée comme les fables populaires, Homère l'a subie dans des circonstances qui ne pouvaient égarer ses inspirations. On pourrait objecter, nous le comprenons, qu'il n'est pas contemporain de l'époque dont il a tracé le tableau, et qu'ainsi rien ne garantit la fidélité de ses peintures. Mais l'objection ne serait sérieuse que si l'état de la société grecque avait pu se modifier d'une manière sensible entre la prise de Troie et la naissance du poëte. Or, la physionomie des peuples ne s'altérait pas alors aussi rapidement que chez les modernes. L'invasion du Péloponnèse par les Doriens, les luttes dont la Béotie fut le théâtre vers le même temps, celles qui signalèrent l'établissement, sur le littoral de l'Asie Mineure, des colonies d'émigrants appartenant aux diverses races de la Grèce, sont autant de preuves de cette vérité. Ces événements se prolongent au delà des cent cinquante années qui suivent la chute de l'empire de Priam ; et, si l'on considère que, du vivant de Thucydide, environ sept siècles plus tard, une partie des contrées longeant le golfe de Corinthe et l'Adriatique avaient encore les mœurs des âges antérieurs à cette grande catastrophe [1], on comprendra que le type des vainqueurs de Troie n'avait pu s'effacer dans le cours d'un siècle et demi.

Ici on n'est point d'accord sur les dates ; et elles

[1] Thucydide, livre I, chap. v.

ont leur importance, non-seulement au point de vue des mœurs, mais à un autre, qui se confond avec lui. Moins on s'éloigne de l'origine des traditions, moins on court risque de les trouver altérées; et l'*Iliade*, comme l'*Odyssée* touche à un grand nombre de celles de la Grèce. Il y a donc là une question sérieuse. Elle se lie intimement à notre sujet.

Vers quelle époque vivait Homère? Sur ce point une foule d'opinions ont été émises. La plupart ne constituent que de simples affirmations; d'autres reposent sur des fables, des présomptions dont le point de départ est généralement problématique. Hors le dialecte ionien du poëte, et les éolismes dont il est mêlé, on n'est pas, dans ce débat, parti d'un seul fait certain, d'une donnée qui ne soit arbitraire. Il n'y a donc, nous le croyons, aucun orgueil à chercher encore la vérité. On nous le pardonnera; et, si nous n'avons ici que des conjectures à offrir, on se rappellera que, jusqu'à présent, la discussion n'a guère invoqué autre chose. Elle en est à peu près au même point qu'au départ. Nous nous trompons. Elle a si peu éclairé les esprits que certains d'entre eux en sont arrivés à nier résolûment l'existence d'un Homère. Ceci les a réduits, il est vrai, à la nécessité d'en créer plusieurs, ce qui nous dispense d'approfondir leur système. La multitude des solutions était, il faut le reconnaître, de nature à engendrer le doute. Dans le nombre il en est pourtant qui semblent avoir ren-

contré le vrai. Nous n'avons donc point à innover ici, mais simplement à choisir et expliquer ; car les raisons qui ont déterminé les meilleurs esprits ne nous sont point toutes parvenues ; parfois même l'antiquité y a substitué des contes puérils.

Parmi les affirmations ayant cours dans la Grèce, les unes tenaient le chantre de l'*Iliade* pour contemporain du siége de Troie ; d'autres, Cratès, par exemple[1], plaçaient sa naissance entre cet événement et l'invasion dorienne, c'est-à-dire moins de quatre-vingts ans après les événements que le poëte a chantés. Nous ne remonterons pas aussi haut. Nous écarterons également les systèmes qui le rapprochent beaucoup plus de nous. Les jugements qui nous semblent les plus dignes d'arrêter l'attention sont ceux d'Ératosthène, d'Aristote et d'Aristarque, autorités graves, à coup sûr. Le premier fait naître Homère cent ans après la prise de Troie ; et, si l'on s'en rapporte au *Pseudo-Plutarque*, cette opinion était la plus accréditée dans la Grèce[2]. Selon les deux derniers, le poëte serait né quarante ans plus tard[3]. La vérité nous paraît être entre ces deux dates, conjecturales, on le comprend, comme tout ce qui s'applique aux dates d'une antiquité aussi reculée, par conséquent purement approximatives, et laissant à l'appréciation

[1] *Pseudo-Plutarque*, livre II, chap. III.
[2] *Le Syncelle*, p. 180. — *Pseudo-Plutarque*, livre II, chap. III.
[3] *Pseudo-Plutarque*, livre I, chap. III. — *Id.*, livre II, chap. III.

une certaine latitude. Hors cette solution, selon laquelle le grand aède aurait vu le jour cent vingt années environ après la guerre de Troie, et vingt, ou à peu près, avant la grande migration des Ioniens en Asie, nous n'en voyons aucune conciliable avec les seuls documents dignes de quelque foi, ceux émanant d'Homère et de l'histoire.

Il est un point sur lequel on s'est trouvé d'accord : l'auteur de l'*Iliade* était Ionien d'origine. Le dialecte qui domine dans ses compositions le prouve. Mélangé d'éolismes, outre le caractère ionien primitif, il offre en grand nombre, c'est chose à remarquer, des formes de langage qui n'ont pu venir que de l'Attique[1]. D'un autre côté, on ne peut le méconnaître, également éloigné de la pompe, de l'exagération et de la mollesse orientales, le chantre d'Achille n'a rien d'asiatique. Il n'offre aucun rapport de naturel avec les écrivains nés sous le ciel de cette nouvelle Ionie à laquelle une des races expulsées du Péloponnèse a donné son nom. Eschyle, Sophocle, Démosthène, voilà les esprits de la trempe du sien. Il est un point aussi clair : l'*Iliade* est l'œuvre d'un génie familier avec ce que le champ de bataille a de plus passionné et de plus atroce. Sans l'expérience de luttes de la nature de celles qui remplissent cette vaste épopée, l'imagination eût été impuissante à les peindre avec cette fidélité épouvantable. En lisant l'*Iliade*, a dit Napoléon, on sent, à

[1] *Pseudo-Plutarque*, livre II, chap. XII.

chaque instant qu'Homère a fait la guerre; et n'a pas, comme disent les commentateurs, passé sa vie dans les écoles de Chio [1]. Ces premières données, d'autres contribueront à en faire ressortir la portée. Or, la date que nous adoptons implique à la fois, on va le voir, qu'Homère était de race ionienne et avait, comme l'affirment Aristarque et Denys de Thrace, reçu la naissance dans l'Attique. Elle explique le mélange des dialectes que les circonstances avaient introduits dans le sien. Elle se concilie avec la vigueur et le caractère guerrier de son génie, toutes choses sur lesquelles aucun des nombreux systèmes, que l'esprit de localité avait bâtis dans la Grèce, ne jette une lumière satisfaisante. A cette époque, en effet, les Ioniens, chassés de l'Ægialée par le contre-coup de l'invasion dorienne [2] quatre-vingts ans environ après la chute de Troie, séjournaient, depuis quarante années, dans l'Attique [3] avec d'autres réfugiés qu'on y avait accueillis avant eux, ceux de la Messénie, fugitifs d'origine éolienne [4]. Vingt ans plus tard, ils se réunirent à de nombreux contingents éoliens des diverses parties de la Grèce [5]; et, sous la conduite de Nélée, tous émigrèrent sur la côte d'Asie, vers les

[1] *Fragments dictés à Marchand par Napoléon à Sainte-Hélène*, Stuttgard, 1836, p. 217.

[2] Strabon, livre VII, chap. I, § 2.

[3] Pausanias, livre VII, chap. I, § 8.

[4] Pausanias, livre IV, chap. III, § 3.

[5] Hérodote, livre III, chap. CXLVI.—Pausanias, livre VII, ch. II, § 3.

parages de Milet, où ils s'établirent, après une longue et terrible lutte contre les Cariens de ce pays, dont ils exterminèrent toute la population mâle, en s'emparant du territoire, des biens et des femmes des vaincus[1]. Cette guerre et celle de Troie offrent, on doit l'avouer, de singuliers rapprochements. Les lieux, les rôles, tout se ressemble. On combat sous le ciel de l'Orient, dans la plaine, aux pieds de la ville, entre la mer et les montagnes. Que d'inspirations, pour le poëte, dans les émotions et le théâtre même de la lutte. Et, que, dans ces observations, on ne cherche point un jeu, un caprice de l'esprit. Certains traits de l'*Iliade* semblent pris aux impressions, aux souvenirs de l'adversaire des Cariens. Ainsi, parmi les nombreux alliés de Troie, ils sont les seuls auxquels Homère applique l'épithète méprisante de *Barbarophônes*[2]. Non loin de là, il nous montre un Carien s'avançant au combat paré comme une jeune fille[3]. Veut-il exprimer, dans toute son énergie, la haine d'Achille pour Agamemnon, il fait dire au fils de Thétis qu'il tient celui-ci en aussi petite estime qu'un Carien[4]. Telle est du moins, selon nous, malgré une difficulté de prosodie qui ne paraît pas insoluble, la seule interprétation satisfaisante d'un passage sur lequel les commentateurs n'ont

[1] Hérodote, livre III, chap. CXLVI.—Pausanias, livre VII, ch. II, § 6.

[2] *Iliade*, chant II, v. 867.

[3] *Id.*, *ibid.*, v. 872.

[4] *Id.*, chant IX, v. 378.

pu s'entendre jusqu'ici. Quand, sous les murs de Troie, le vieux Nestor crie aux Grecs : Ne nous en allons pas d'ici que nous n'ayons, chacun, couché avec la femme d'un Troyen[1] ; lorsque, au milieu du combat, le poëte, se substituant tout à coup à ceux qu'il fait agir et parler, ouvre la bouche, pour approuver en son propre nom, le roi de Mycènes prêchant le massacre de tous les Troyens, fût-ce même l'enfant dans le sein de sa mère, la pensée ne se reporte-t-elle pas naturellement aux faits qui ont signalé la conquête de Milet par l'invasion ionienne?

Si le chantre de l'*Iliade* est né à Smyrne, à Colophon, ou sur tout autre point de l'Asie Mineure, après l'établissement des colonies grecques, comment expliquer non pas seulement la vigueur de son génie, et ce souffle de guerre qui anime son œuvre, mais cette connaissance si profonde, si exacte des traditions de la Grèce, de ses contrées, de ses villes, de ses rivages? Elle a dû précéder ses compositions. Où l'a-t-il acquise?

Qu'on nous permette enfin, dans une question de cet intérêt, d'appeler encore l'attention, sinon sur une preuve, personne n'en produit dans ce débat, au moins sur un dernier indice à l'appui de la solution que nous avons prise à des hommes tels que ceux dont on a vu les noms. Cet indice, c'est l'immobilité, la nullité à laquelle Homère a condamné Hercule dans l'*Iliade,* tout en le tenant pour fils de Jupiter, et

[1] *Iliade,* chant II, v. 353-354.

comme tel admis, dans l'Olympe, au nombre des immortels.

Les dieux jouent un grand rôle dans la guerre de Troie. Chacun d'eux prend parti, soit pour les Grecs, soit pour les Troyens. Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Vulcain, Mercure, Junon, Minerve, Vénus, Iris descendent tour à tour sur le mont Ida, dans la plaine du Scamandre. Et, le jour où ils en viennent aux mains, il n'est jusqu'à Vénus et Diane qui n'aient leurs velléités belliqueuses. Quant au fils d'Alcmène, Grec d'origine, vieil ennemi de Troie, et dans son temps, le plus turbulent de tous les chefs, il se tient constamment à l'écart. Il est comme s'il n'était pas. Il ne figure, agit, ou parle ni sur le champ de bataille, ni au conseil, ni au banquet des dieux. On le voit apparaître pour la première fois dans l'*Odyssée*. Et encore, notez-le bien, c'est aux enfers. Son ombre, voilà tout ce qui s'offre à nous de cet immortel. Où trouver la cause de cette bizarrerie? Ne semble-t-elle pas pouvoir s'expliquer par l'antipathie que devait éprouver, pour l'aïeul des chefs sous la conduite et au nom desquels avait été envahi le Péloponnèse, le fils d'une victime des conséquences de la conquête? Ne serait-ce pas encore que, en Grèce, ce dieu, de date récente, et dont l'apothéose a précédé de cinq ans au plus l'expédition contre Troie, n'était point encore assez fortement établi dans les croyances pour lui faire exercer, comme aux habitants de l'Olympe, une action

suivie sur les destinées des deux peuples alors en lutte? N'est-ce pas enfin que les neveux de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre existaient encore, et que certains actes de perfidie, plus d'un assassinat, ou, ce qui semblait pis alors, la mémoire des échecs subis par ce guerrier, plus d'une fois blessé et réduit à fuir [1], étaient présents à un trop grand nombre d'esprits.

Ce sont là de simples conjectures; mais elles ont au moins ce mérite qu'elles procèdent directement du poëte. Et leur ensemble nous paraît assez imposant pour autoriser à conclure qu'il a, comme on l'a soutenu longtemps avant nous, dû naître à une époque séparée du siége de Troie par un espace de cent vingt ans au plus. Or, les temps héroïques se sont prolongés jusqu'à l'invasion dorienne, c'est-à-dire quatre-vingts années environ après ce grand événement. Ainsi la date que nous nous croyons en droit d'assigner à la naissance d'Homère ne serait postérieure que de quarante ans à cette phase première de l'existence de la Grèce, et les mœurs n'avaient pu s'altérer sensiblement dans un espace de temps aussi restreint.

Veut-on s'édifier sur ce point, s'assurer, en un mot, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont la reproduction

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre II, chap. VII, §2.—*Id.*, *ibid.*, §4.—Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIII.— Pausanias, livre VIII, chap. LIII.

fidèle de la vie aux temps héroïques ; il suffit de se reporter aux légendes du polythéisme. En effet la fable avait, dès avant le siége de Troie, toute l'autorité d'une religion. Le long travail d'enfantement, qui lui avait donné sa forme définitive, venait de se compléter par l'admission du dernier Hercule au nombre des immortels. La Grèce n'a depuis élevé d'autels qu'à des divinités secondaires. Le paganisme était organisé, protégé par son caractère sacré contre les révolutions qui vinrent successivement modifier les autres éléments de la société antique. Ceci donne aux absurdités mêmes de la mythologie un prix incontestable, comme matériaux pour l'étude. Rien, à coup sûr, de plus absurde et de plus mensonger que ces rêves de l'esprit humain. On est assuré cependant d'y rencontrer l'image de l'homme de ces premiers temps. Et ceci est facile à comprendre ; il avait fait les dieux à la sienne. Or, comme de tous les éléments sociaux, la religion est le plus lent à s'altérer, il est arrivé que ces conceptions de la barbarie, plus puissantes que la civilisation et la dominant chez les anciens, nous sont parvenues dans toute la pureté de leur type originaire. Aussi, offrent-elles non-seulement des documents précieux, mais un moyen de contrôle sur toute composition ayant pris son sujet au lointain de l'antiquité. Un doute s'élève-t-il sur la fidélité du tableau, l'Olympe est là, comme point de comparaison ; et puisque la religion tient la première place

dans les mœurs d'un peuple, ceci nous conduit naturellement à nous occuper d'abord des dieux de la Grèce.

CHAPITRE II

LES DIEUX.

Ressemblance entre eux et l'homme. — Leur naissance. — Dans quelles conditions. — Sage-femme au ciel. — Berceau, langes, nourrice du nouveau-né. — Organes et sens des immortels. — Leurs instincts, leurs appétits. — Banquets de l'Olympe — La faim, la soif, le sommeil, la douleur, les infirmités, les blessures leur sont communs avec l'humanité. — Leurs armes, celles des déesses. — Ils se livrent aux exercices gymnastiques. — Leur sensualité grossière. — Leurs discordres. — Parti qu'ils prennent dans celles de la terre. — Ardeur belliqueuse, férocité de ces êtres supérieurs. — Leur humeur vindicative. — Leur astuce. — Leur méfiance réciproque. — Serments qu'ils exigent les uns des autres. — Peines les atteignant au cas de parjure. — Leur avarice. — Trace de ces divers instincts dans les hymnes et monuments religieux de la Grèce. — Constitution politique de l'Olympe. — Le souverain. — L'aristocratie, le peuple des dieux. — Mécanisme du gouvernement céleste. — Vie privée des immortels. — Mariages entre eux. — Autorité du chef de famille. — Vivacité du sentiment paternel. — Altercations, bouderies, voies de fait dans ces ménages divins. — Infidélités conjugales. — Logis des dieux et des déesses, soigneusement fermé. — Les immortelles y font leur toilette, s'y livrent aux travaux de la navette. — Remises et écuries dans l'Olympe. — La divinité attelle et dételle ses chevaux. — Elle leur donne l'avoine.

Il s'agit uniquement ici de la personnalité des dieux. L'organisation physique, les instincts, les passions, la vie publique et privée des immortels, voilà

les points auxquels nous nous proposons de nous attacher exclusivement.

Appliqué à la divinité, cet ordre d'idées, de faits, d'expressions doit surprendre, nous le comprenons. Il n'en est pas moins exact, une fois le polythéisme arrivé à Jupiter et aux puissances célestes se groupant autour de lui. Dès lors, sans s'effacer complétement, les croyances des vieux Pélages ne sont plus guère qu'un souvenir. Adorés sous d'autres noms, sous une figure nouvelle, le ciel, la terre, l'océan, le soleil n'occupent plus la première place dans le culte renouvelé des races devenues prépondérantes. C'est dans de vieilles formules de serment, c'est dans les théogonies qu'on les retrouve encore [1]. Kronos et Rhéa, les Titans, les monstres, avec lesquels la fable les met en contact, se rattachent, par la généalogie céleste, à la dynastie nouvelle qui s'est emparée de l'Olympe, mais ont eux-mêmes cessé d'être en rapport avec l'état des esprits et des âmes. Dans sa lutte avec les éléments et les besoins, l'humanité a pris le dessus. Elle cesse de se prosterner avec terreur devant les grandes forces de la nature et les apparitions menaçantes.

A mesure qu'elle s'est rassurée, secondée sans doute, en ce point, par les poëtes, ces premiers interprètes de la pensée des peuples, l'imagination a

[1] *Iliade*, chant III, v. 277-278. — *Id.*, chant XV, v. 36. — *Id.*, chant XIX, v. 269.

créé des divinités moins terribles, et les a faites à l'image de l'homme.

Il y a eu là, on ne peut le méconnaître, une sorte de progrès, plein de dangers sans doute, et contenant le germe du mal, mais qui n'en a pas moins amélioré momentanément la condition de l'humanité; car, les meurtres, qui rougissaient de sang humain les autels du vieux Kronos, diminuent dès lors, par degrés. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, si l'on veut envisager sainement et dans ses rapports avec la marche de la société antique une assimilation de nature à surprendre par sa bizarrerie.

Elle n'a pas été seulement un procédé de composition, une source de merveilleux qu'ait fait jaillir l'invention poétique, mais un pas dans la civilisation de ces premiers temps. Il y a eu, en ceci, à l'origine, une émanation du sentiment religieux, une croyance qui, secondée par la belle et puissante imagination grecque, a germé, éclos, grandi, et, s'étendant de proche en proche, se perpétuant de génération en génération, s'est imposée à la sagesse et au génie mêmes.

Tel est le côté sérieux d'une révolution que nous envisageons d'ordinaire à un autre point de vue ; et on le comprend. Est-il, en effet, rien de plus étrange que ce masque du barbare défigurant ainsi la divinité? Mais ce masque a pour nous ce mérite, qu'il reproduit exactement le type originaire d'une race, la

physionomie d'une époque; car, une fois l'anthropomorphisme accueilli, le paganisme n'a reculé devant aucune conséquence; et ses dieux vont nous offrir un premier aperçu du naturel et des mœurs des peuplades de la Grèce avant et vers l'époque du siége de Troie.

En effet, au degré de puissance et à l'immortalité près, les divinités de l'Olympe ne sont autres que les Grecs des âges héroïques, et, sur certains points, l'homme de tous les temps. Ici qu'on nous pardonne la minutie des détails, c'est de leur ensemble seulement que peut résulter la démonstration ; qu'on ne nous prête point surtout l'intention de provoquer le rire. Nous devons conserver aux faits le caractère qui leur est propre; si, parfois, ils peuvent sembler grotesques, ceci tient uniquement à leur nature.

Les dieux, par exemple, entraient dans la vie, comme nous. Leur mère les concevait dans les mêmes conditions. Le terme arrivé, on appelait une sage-femme. Il y en avait une accréditée dans l'Olympe, Ilithya[1]. Reçu par elle, lavé et emmaillotté, avec soin, le nouveau-né était disposé dans un berceau[2]. Aussi était-ce enveloppée de langes que Rhéa avait présenté à Kronos la grosse pierre, prise par celui-ci pour Jupiter et avalée par lui comme telle[3].

[1] *Iliade*, chant XIX, v. 119.—*Hymne à Apollon Délien*, v. 97-98.
[2] *Hymne à Apollon Délien*, v. 120-123. — Pausanias, livre IV, chap. XXVIII, § 2.
[3] Hésiode, *Théogonie*. 485.

L'enfant criait, dit-on, d'une façon si bruyante que, pour le soustraire à la voracité paternelle, les corybantes, placés autour de lui, en étaient réduits à frapper incessamment sur des boucliers, toujours à la portée de chacun, prêtre ou guerrier, à cette époque de surprises et d'attaques journalières. Le maître des dieux avait cependant à ses côtés sa nourrice. C'était là un fait tenu pour constant dans l'antiquité. Seulement on ne s'accorde pas sur les détails. Les uns disent une femme ; d'autres une chèvre. A croire les Messéniens, il était allaité par deux matrones de leur pays, Ithome et Néda. Mais la Messénie n'était pas la seule contrée de la Grèce qui revendiquât l'honneur d'avoir donné le jour à la nourrice du roi de l'Olympe. Un tel nombre de localités y prétendait que Pausanias renonce à les énumérer [1].

Ceci l'indique, nos semblables à peu près en tout point, les immortels étaient doués des mêmes organes que l'homme ; et chacun de ceux-ci avait son office, comme ses besoins. L'appétit, par exemple, était prodigieux au ciel, et, ce qu'on retrouve alors sur le sol de la Grèce, les festins constituaient, dans l'Olympe, un des passe-temps favoris. On y prenait fort au sérieux cette sorte de jouissance, tenant à la savourer à loisir et dans sa plénitude. Ainsi une querelle menace-t-elle d'éclater, à l'heure du repas, entre Jupiter et Junon, ce qui préoccupe Vulcain, il le dit, en toute

[1] Pausanias, livre IV, chap. XXXIII.

sincérité à sa mère, c'est qu'un incident aussi fâcheux ne lui gâte son dîner [1].

Ce qui pouvait advenir après, on en prenait moins de souci ; et la tête tournait parfois aux immortels aussi bien qu'à l'homme. Un jour, entre autres, Bacchus avait fait en sorte de griser le dieu de Lemnos [2]. Ce n'était pas moins l'usage, dans l'Olympe, d'offrir à boire à toute puissance céleste regagnant ses hauteurs, après une absence ; c'était l'accueil fait généralement même aux déesses [3].

A en croire le prince des aèdes, d'accord en ce point avec les idées populaires, ces natures supérieures, aux banquets desquelles il fallait cependant, comme à ceux de leurs adorateurs, le charme de la lyre et des chants poétiques [4], n'étaient pas seulement avides de nectar et d'ambroisie ; la chair et la graisse des victimes avaient pour elles un vif attrait [5]. Aussi leur arrivait-il fréquemment de quitter le ciel pour prendre place à quelque banquet, dans un temple, chez un peuple favori : les Éthiopiens, par exemple, qui devaient sans doute à la difficulté des communications entre eux et la Grèce, ce privilége que leur attribuaient les prêtres et les aèdes. On admettait même que ces sortes d'excursions prissent aux dieux

[1] *Iliade*, chant I, v. 579.
[2] Pausanias, livre I, chap. xx, § 3.
[3] *Iliade*, chant XV, v. 86. — [4] *Iliade*, chant I, v. 602-604.
[5] *Iliade*, chant XXIV, v. 33-34. — *Id. ibid.*, v. 64, 70. — *Odyssée*, chant I, v. 66-67.

jusqu'à la semaine et au delà. Et c'est ainsi qu'Homère explique, à l'occasion, l'absence de l'un d'eux, sans lequel on est réduit à délibérer dans l'Olympe[1], ou parfois même la suspension de tout conseil au ciel, abandonné en masse, sans autre cause[2].

On l'admettait d'ailleurs : pour eux, comme pour nous, la faim n'était pas seulement l'avant-coureur d'une jouissance, mais un besoin impérieux ; et, s'il n'était satisfait à point, une souffrance. Cérès, errant à la recherche de sa fille, en avait fait l'épreuve. Et, dans l'*Odyssée*, Mercure avoue franchement à Calypso combien l'abstinence lui est pénible. Chargé par Jupiter de transmettre à la nymphe l'ordre de laisser partir Ulysse, qu'elle forçait de vivre conjugalement avec elle, le céleste envoyé tient à ne pas prendre sur lui l'odieux du message ; et, pour faire comprendre à quel point sa mission lui répugne, il donne une raison fort claire : l'ennui de traverser, comme il l'a bien fallu, pour arriver jusqu'à elle, d'immenses espaces dans lesquels un dieu ne trouve à sa portée ni villes, ni temples où se rassasier d'hécatombes[3].

La condition d'immortel ne préservait pas même des blessures et des infirmités. La mutilation d'Uranus, le supplice de Prométhée, une foule de faits

[1] *Odyssée*, chant I, v. 22-25.
[2] *Iliade*, chant I, v. 123-125.
[3] *Odyssée*, chant V, v. 100-102.

l'attestent[1]. Une chute avait laissé Vulcain boiteux[2]. Et quand, dans l'*Iliade*, Jupiter menace Minerve et Junon de ses foudres, dix années, dit-il, ne suffiront pas à cicatriser leurs plaies[3]. Atteinte au sein d'une flèche, décochée par Hercule, la reine des dieux avait déjà fait l'épreuve de la douleur[4]. On en disait autant de Pluton[5]. Minerve s'était sentie blessée d'un coup de lance à la cuisse, par Teuthis, chef arcadien, vers l'époque de l'expédition contre Troie; et Pausanias affirme avoir vu une vieille statue de la déesse, la jambe entourée d'un appareil taché de sang[6]. Vénus et Mars sont tous deux également blessés par Diomède, dans la plaine du Scamandre. L'une est près de s'évanouir; l'autre pousse des cris effroyables[7], et le médecin en titre dans le ciel est appelé à lui donner des soins[8]. Ce n'était pas sans doute la première fois qu'il y recourut. Retenu en effet, en prison durant treize mois, par Othos et Éphialtès, il en était sorti tout souffrant de ses liens.

Ceci explique comment les hommes donnaient alors des armes à la divinité pour la défense aussi bien que pour l'attaque. Outre la foudre, Jupiter avait reçu

[1] Hésiode, *Théogonie*, v. 180-181.

[2] *Iliade*, chant I, v. 590-594. — *Id.*, chant XVIII, v. 394-397. — *Odyssée*, chant VIII, v. 307-309.

[3] *Iliade*, chant VIII, v. 418-419.

[4] *Iliade*, chant V, v. 392-394.

[5] *Id.*, *ibid.*, v. 395-404.

[6] Pausanias, livre VIII, chap. 28, § 3.

[7] *Iliade*, chant V, v. 301. — *Id.*, *ibid.*, v. 860.

[8] *Id.*, *ibid.*, v. 899.

d'eux l'égide, en d'autres termes le bouclier [1]. Elle était devenue à son bras, comme à celui de Minerve, un épouvantail, une menace; mais la nature même de l'arme indique la nécessité de parer les coups d'un ennemi; et l'on peut induire de certains passages de l'*Iliade* que Neptune et lui endossaient, à l'occasion, toute une àrmure d'or [2]. Sans parler de Mars, de Minerve et de Bellone, ces divinités guerrières, Pluton et Mercure portaient le casque [3]. Deux vieilles idoles d'Apollon le représentaient, l'une à Thornax en Laconie, l'autre à Amyclée, non-seulement avec l'arc et les flèches, mais le casque en tête et la lance au poing [4]. La poésie continua même à étendre longtemps à des déesses, Cérès et Diane notamment, l'antique épithète de *Krysaor*, donnant à penser qu'elles portaient l'épée d'or [5], et il n'y a point à s'en étonner puisque, à Cythère comme à Corinthe, il existait encore, du vivant de Pausanias, deux anciennes statues de Vénus revêtues l'une et l'autre d'une armure [6].

Aussi était-il tout simple de croire, et c'était l'opinion répandue, que, dans le but apparemment de

[1] *Iliade*, chant IV, v. 167.— *Id.*, chant XV, v. 308.

[2] *Iliade*, chant VIII, v. 43 — *Id.*, chant XIII, v. 25.

[3] Homère, *Iliade*, chant V, v. 815.— Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, v. 226-227. — *Bib. d'Apollodore*, livre I, chap. VI, § 3. — Pausanias, livre V, chap. XXVII, § 5.

[4] Pausanias, livre III, chap. X, § 10.— *Id.*, chap. XIX, § 1.

[5] *Hymne à Cérès*, v. 4. — Oracle cité par Hérodote, livre VIII, chap. LXXVII.

[6] Pausanias, livre II, chap. IV, § 7.—*Id.*, livre III, chap. XXIII, § 1.

développer leurs forces, leur adresse, leur agilité, les immortels se livraient entre eux à ces exercices du corps, ces jeux guerriers par lesquels les Grecs s'endurcissaient alors aux fatigues et se préparaient aux combats. La piété envers les dieux avait même perpétué le souvenir de leurs prouesses les plus remarquables en ce genre; et c'était chose notoire que Jupiter avait vaincu Kronos à la lutte, Apollon triomphé de Mercure à la course et de Mars au pugilat[1].

L'amour est la transition la plus naturelle du corps à l'âme. Chez l'homme du moins il tient à la fois de l'un et de l'autre. Au temps qui nous occupe et parmi les habitants de l'Olympe, l'impétuosité des sens est ce qu'on y voit dominer. L'histoire de leurs faiblesses serait longue et monotone. Quelques mots suffiront à en donner une idée.

Pour satisfaire un caprice, Jupiter prenait, selon le cas, une forme ou une autre, celle du cygne, de l'ours, du taureau. Et la poésie antique a pu, sans scandale, faire dire à Junon que son divin époux n'avait qu'une chose en tête : coucher avec des mortelles[2]. Il arrivait même, en pareille occurrence, au maître des dieux d'user de son pouvoir suprême pour prolonger la durée des nuits.

Les déesses n'étaient pas plus que les filles des hommes à l'abri des entreprises de leurs frères cé-

[1] Pausanias, livre V, chap. VIII, § 4.
[2] Apollonius de Rhodes, *Argonautica*, chant IV, v. 792-793.

lestes. Vulcain avait un jour tenté de faire violence à Minerve ; et peu s'en était fallu qu'il ne tromphât de sa résistance[1]. Poursuivie par Neptune, dont les témérités l'effrayaient, Cérès n'avait, pour s'y soustraire imaginé rien de mieux que de se transformer en cavale, sur quoi le dieu des mers s'était, à l'instant même, changé en coursier[2].

Les chants religieux de la Grèce étaient consacrés parfois à des aventures de ce genre, ou peu s'en faut. L'hymne à Vénus, entre autres, nous apprend comment, par une de ces velléités soudaines, allant droit au but et passant aussi vite qu'elles étaient nées, la reine des amours en avait uséavec Anchise. Elle était allée un matin, sur le mont Ida, se prodiguer à lui sous les traits d'une jeune fille ; puis, dès le soir, elle le quittait[3].

Les amours de cette sorte occupaient alors une grande place dans la vie. Sur la terre, la victoire y pourvoyait ; car chaque expédition donnait des captives, et la force usait de son droit. Les dieux n'avaient pas de villes à saccager, de population mâle à égorger pour faire du butin et enlever des femmes. La toute-puissance leur assurait des plaisirs faciles. On n'en retrouve pas moins au ciel, plus

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. xiv, § 6. — Pausanias livre III, chap. xviii, § 7.

[2] Pausanias, livre VIII, chap. xxv, § 4. — *Id.*, *ibid.*, chap. xlii, § 1.

[3] *Hymne a Vénus.*

d'une fois, les combats, et généralement l'humeur batailleuse. La force y détrône d'abord Uranus, puis Kronos; et les Titans ne sont pas les seuls avec lesquels s'allume la guerre. Les dieux de la dynastie de Jupiter en viennent aux mains[1]; et si celui-ci n'est point assailli par eux, il le doit à la crainte qu'il leur inspire. On prétend même qu'un jour ils avaient tenté de s'emparer de lui et de l'enchaîner[2].

S'abstiennent-ils de guerroyer pour leur compte, ils n'en sont pas moins divisés entre eux. On les voit prendre parti dans les querelles de la terre; et devant Troie, Minerve pousse de sa main, contre Mars, la lance de Diomède[3]. Toujours de moitié dans les haines, dans les colères des peuples qu'ils ont adoptés, ils s'associent à des ressentiments aboutissant à d'impitoyables vengeances. « Tu ne seras satisfaite, dit Jupiter à Junon, qu'après avoir dévoré vifs Priam, ses enfants et tous les Troyens[4]. »

Le droit de saccager les cités à la façon des barbares était un de ceux dont la divinité se montrait jalouse et que la piété des peuples s'accordait à lui reconnaître[5]. Jupiter le revendique aussi bien que son ardente compagne, et lui intime, par voie de réciprocité, que si l'idée lui vient, un jour, de mettre à feu

[1] *Iliade*, chant XXI, v. 385 et suivants.
[2] *Iliade*, chant I, v. 399 et suivants.
[3] *Iliade*, chant V, v, 856.
[4] *Iliade*, chant IV, v. 35-36.
[5] *Iliade*, chant II. v. 116-118.

et à sang quelque ville protégée par elle, il faudra bien qu'elle se résigne à son tour. « Trois cités me sont chères, lui répond la reine des dieux : Argos, Sparte et Mycènes aux larges rues. Si tu viens à les prendre en haine, quelles soient saccagées. Je n'irai point à l'encontre, et n'en aurai nul souci[1]. »

La même férocité éclate chez ceux des immortels qui président aux arts : la musique, la poésie. Les Muses frappent de cécité l'aède Thamyris[2]. Apollon écorche vif le satyre Marsias[3]. Ces présomptueux les avaient défiés. Minerve avait, de son côté, bâtonné brutalement ce dernier, coupable d'avoir ramassé la flûte dont elle s'était défaite par amour-propre de femme; mais c'était tout[4]. Quant au fils de Latone, il lui fallait la vie de ceux qui l'offensaient. Séduite et rendue mère par lui, une jeune fille, Coronis, avait cédé à un autre. Il la tue, avec l'aide de sa sœur Diane[5].

Tant de violence et de cruauté n'excluaient chez les dieux ni la ruse ni le mensonge. C'était prudence, supériorité dont on leur faisait honneur, la force de l'esprit secondant celle du corps. Minerve va, sur ce point, jusqu'à dire à Ulysse qu'ils se valent l'un l'autre, passés maîtres tous deux, parmi leurs semblables.

[1] *Iliade*, chant IV, 51, 54.
[2] *Iliade*, chant II, 599.
[3] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. IV. — Hyginus, fable 165.
[4] Pausanias, livre I, chap. XXIV, § 1.
[5] Pindare, IIIe *Pythique*. — Pausanias, livre II, chap. XXVI.

en fait de détours et de supercheries [1]. Pour arriver à ses fins, Jupiter, qui peut tout, a, par instinct, par la pente du naturel, recours de préférence à la duplicité. Est-il résolu à infliger aux Grecs une défaite, il dépêche un songe à Agamemnon, avec mission expresse de l'engager à attaquer et de lui promettre la victoire au nom du ciel [2]. Quand Junon veut prendre au piége son divin époux, qu'elle tient à endormir pour livrer les Troyens aux Grecs, elle débute par duper Vénus, dont elle obtient la ceinture, à l'aide de faussetés, débitées avec un naturel, une aisance incomparables; puis vient le tour du maître des dieux [3].

Sont-ce là seulement imaginations de poëte? N'y faut-il pas voir plutôt le reflet de quelques traditions colorées elles-mêmes par le génie du temps et du peuple? Cette donnée a pour elle la vraisemblance; et on a droit de s'y arrêter, en voyant les chants religieux de la Grèce prêter à ses dieux ce genre d'habileté, et le faire ressortir avec complaisance.

L'*Hymne à Cérès*, par exemple, nous la montre débitant, avec cet aplomb que donne l'habitude, une histoire dont le fond, les détails, tout est de son invention [4]. Celui en l'honneur de Mercure lui prête un tissu de faussetés. Il ment à Apollon dont il vole les bœufs et la lyre. Il ment à Jupiter, qui n'en est pas

[1] *Odyssée*, chant XIII, v. 296-299.
[2] *Iliade*, chant II, v. 8-15.
[3] *Iliade*, chant XIV, v. 198-210. — *Id.*, *ibid.*, 300-340.
[4] *Hymne à Cérès*, v. 118-144.

dupe, mais prend plaisir à la chose, car c'est le début de son fils dans la vie ; et, en développant ce thème, le poëte, croit, c'est un point fort clair, faire ressortir les mérites de son dieu[1].

Il ne faut donc point s'étonner si, dans les rapports de divinité à divinité, on se montre fort circonspect, et se tient d'ordinaire sur ses gardes. C'est que toute promesse semblait un leurre, à moins d'un serment. Encore un seul pouvait-il inspirer confiance, celui prêté de par le Styx. Et voici pourquoi : une peine terrible était attachée à sa violation ; le fait rendait les immortels eux-mêmes justiciables des enfers. L'expérience avait, on le supposait, il le faut croire du moins, démontré la nécessité de sévir. Aussi, entre dieux, ce serment solennel on l'exigeait sans mauvaise honte et le prêtait sans s'offenser, tant la précaution semblait naturelle[2].

Les hommes même, et, parmi eux, ceux surtout que la poésie primitive a célébrés comme offrant le type de la sagesse et de la prudence, passaient pour n'avoir qu'une confiance médiocre dans la divinité, et ne s'abandonner, sans réserve, ni à ses promesses ni à ses protestations de bienveillance. On ne voyait là ni impiété ni manque de respect. La nature des choses en faisait une loi. Et les croyances généralement répandues ont autorisé Homère à nous montrer

[1] *Hymne à Mercure*, v. 261-277, v. 368-386.
[2] *Iliade*, chant XIV, v. 271.— *Id.*, chant XV, v. 36-37.

Ulysse en défiance même des déesses les mieux disposées pour lui. C'était mettre en relief une des grandes qualités de son héros.

Le fils de Laërte n'hésite point à exiger de Calypso, comme de Circé, un serment par le Styx. Une nymphe des mers vient-elle à son secours, au milieu de la tempête, dans les moyens de salut qu'elle lui offre, il soupçonne un piége ; il ne croit aux assurances de Minerve elle-même que sur le témoignage de ses yeux [1].

Tout ceci découlait naturellement du principe qui domine dans le vieux polythéisme hellénique. C'était la conséquence logique et rigoureuse de l'assimilation de la nature divine à la nature humaine. On considérait la divinité comme faillible en une foule de points. Il en est dans le nombre qu'on envisageait, au ciel aussi bien que sur la terre, avec l'indulgence en général accordée alors à tout ce qui tendait à la satisfaction d'un instinct, d'un appétit, d'une passion. Mais on en comptait d'autres frappés par l'opinion d'une réprobation à peu près universelle : les actes notamment de nature à porter atteinte à l'esprit de famille, alors si puissant et surtout à l'autorité du chef : soit le père, soit, à son défaut, l'aîné des frères. Aussi pour de pareils méfaits les dieux mêmes étaient-ils justiciables des Erinnyes, et voit-on dans l'*Iliade*,

[1] *Odyssee*, chant V, v. 178-185, 356-357.— *Id.*, chant X, v. 343-345. — *Id.*, chant XIII, v. 327.

Iris menacer Neptune de ces divinités vengeresses, s'il persévère dans sa désobéissance aux ordres de Jupiter[1].

Les immortels, et il y a là de quoi surprendre chez des êtres doués de la puissance de tout faire et de tout avoir, n'étaient pas même exempts de l'esprit de convoitise, de l'avidité, de l'avarice, alors en possession de l'homme. Et la preuve, on la trouve encore dans des chants religieux composés en leur honneur, tant la pente semblait naturelle.

L'hymne consacré à Apollon Délien, par exemple, prend le dieu à sa naissance. Latone errante est arrivée à terme et cherche parmi les Cyclades un lieu de refuge. Aucune d'elles n'a voulu la recevoir. Elle arrive à Délos et celle-ci, personnifiée, divinisée, comme tout ce que touchait l'imagination grecque, l'accueille d'abord par un refus. Heureusement le sol de l'île est aride, dépourvu d'arbres et de vignes, sans prairies et sans troupeaux. La fugitive tire parti de cette circonstance; elle offre en perspective à celle-ci un temple qu'on ne pourra manquer d'élever à Apollon sur la terre qui l'aura vu naître, et partant les hécatombes affluant de toutes parts. C'est en vue de ces avantages qu'un asile lui est accordé pour faire ses couches. Mais elle est bientôt prise de douleurs ; il faut aller en toute hâte chercher Ilithya, la sage femme du ciel.

[1] *Iliade*, chant XV, v. 204.

Or, pour obtenir d'Iris quelle se charge du message, on promet à celle-ci un riche collier[1].

Rien pour rien alors, on le voit, même parmi les dieux. Aussi Junon veut-elle obtenir du Sommeil qu'il endorme son divin époux, elle lui offre, d'entrée de jeu, un magnifique fauteuil, un fauteuil d'or, avec tabouret du même métal[2].

Dans le vol des cinquante bœufs et de la lyre enlevés par Mercure à Apollon on ne saurait trop ce qui domine de la convoitise ou de la malice, si le fils de Maïa n'était le dieu des voleurs, qui s'en étaient fait un à leur image, comme chacun dans la Grèce. Il est, au reste, un épisode où l'avidité ne peut être confondue avec l'espièglerie; c'est celui de la mésaventure de Mars et de Vénus. Il ne s'agit point ici d'un chant religieux; mais l'aède dans la bouche duquel l'a mis Homère était représenté, dans le temple d'Amyclée, entouré des Phéaciens qui l'écoutaient. La religion elle-même avait donc adopté cette donnée, et ne considérait pas Démodocus comme un profane à exclure du sanctuaire[3].

Sous les amours de la reine de Cnide et du dieu de la guerre, on croit en général entrevoir une allégorie: le penchant naturel de la beauté pour la valeur. On se trompe. Pour obtenir un rendez-vous, Mars avait

[1] *Hymne a Appollon Délien*, v. 51-60, v. 102-104.
[2] *Iliade*, chant XIV, v. 238, 239.
[3] Pausanias, livre III, chap. XVIII, § 11.

beaucoup donné[1]. Or Vulcain avait pris l'éveil, comme chacun sait, et fabriqué ces filets imperceptibles dont le secret est perdu. Puis s'arrêtant à un parti dont on usait déjà, vraisemblablement, sur la terre, avait feint de s'absenter, pour surprendre les coupables et se montrer à point. Le reste est connu, mais imparfaitement. Une fois les amants retenus au piége, les dieux arrivent, introduits par le mari auquel il faut des témoins, car il a son plan ; et alors, au ciel, comme ici-bas, l'adultère de la femme donnait à l'époux droit à des dommages-intérêts[2]. A la vue des amants, le premier mouvement des immortels est de s'abandonner aux éclats de ce rire inextinguible qu'Homère a rendu proverbial[3]; et Mercure échange avec Apollon des propos que nous ne pouvous répéter[4]. Quant à Vulcain, plus sérieux, on le comprend, il ne délivrera pas, dit-il, les coupables, à moins de restitution préalable, par Jupiter, de tout ce qu'il a, selon l'usage de l'Orient, donné à celui-ci pour obtenir la main de sa fille, et de payement de l'indemnité que lui doit le séducteur[5]. Neptune cherche en vain à lui faire entendre que ce sont des points à régler plus tard. Il répond qu'on ne l'y prendra pas ; car il voit là un subterfuge ; et le dieu des

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 269.
[2] *Odyssée*, chant VIII, v. 332.
[3] *Odyssée*, *id.*, v. 326.
[4] *Oydssée*, *id.*, v. 335-342.
[5] *Odyssée*. *id.*, v. 353-355.

mers en est réduit à donner sa caution. Moyennant cette sûreté, tout s'arrange, et la reine des amours s'enfuit au plus vite à Paphos, où les Grâces la mettent au bain, l'oignent de parfums précieux, et complètent le tout par une toilette d'une coquetterie à exciter l'admiration et le désir [1].

En harmonie avec le fond des croyances religieuses, ces conceptions bizarres en usurpaient bientôt l'autorité ; et la conservant jusqu'en pleine civilisation, ont été plus tard reproduites dans le sanctuaire, où se perpétuaient, avec elles, la tradition et l'image des mœurs barbares.

Ainsi, les statues d'Io et de Callisto, deux maîtresses en titre de Jupiter, se dressaient dans l'Acropole d'Athènes, auprès du Parthénon [2], à quelques pas de l'effigie de Minerve bâtonnant le malheureux Marsyas [3]. Callisto avait également son image dans le temple de Delphes [4]. Io figurait en outre sur le trône d'Amyclée, ce monument religieux qui représentait, entre autres sujets, la déesse de la sagesse opposant une vive résistance aux tentatives de Vulcain [5]. On voyait non loin de là Jupiter et Neptune enlevant, celui-ci Alcyone, l'une des filles d'Atlas, celui-là Taygète, sœur de la première [6]. A Olympie, le maître des

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 362-366.
[2] Pausanias, livre I, chap. xxv, § 1.
[3] *Id.*, livre I, chap. xxiv, § 1.
[4] *Id.*, livre X, chap. xxxi, § 3.
[5] Pausanias, livre III, chap. xviii, § 4.
[6] *Id.*, *ibid*., § 7.

dieux était représenté tenant dans ses bras Ægine, l'un de ses nombreux caprices [1]. Deux sœurs de la jeune fille, Arpina et Corcyre, honorées en leur temps des préférences, l'une de Mars, l'autre de Neptune, avaient également leur place dans l'enceinte sacrée. Le temple de Bacchus, à Athènes, offrait à la vénération des croyants l'image du dieu ramenant dans l'Olympe Vulcain en état d'ivresse [2]. A Platée, celui de Junon présentait aux regards un relief de Rhéa, au moment où elle tendait à Kronos, comme l'enfant dont elle venait d'accoucher, une grosse pierre soigneusement enveloppée de langes [3]; pierre depuis rendue par ce dieu, et conservée à Delphes, où, offerte à la vénération des peuples, elle était chaque année l'objet de certaines pratiques religieuses [4]. C'était là, dans l'enceinte du temple, qu'on voyait Apollon aux prises avec Hercule, Hercule appartenant encore à l'humanité, et voulant emporter le trépied sacré, en dépit du dieu et de la pythie, qui lui refusaient un oracle.

Il n'y a pas à s'étonner de cette crédulité, de cette complicité des arts. En ce point, la sagesse ne demeurait pas en arrière; et Socrate, accusé d'incrédulité, se défendait en alléguant sa foi sans réserve

[1] Pausanias, livre V, chap. XXII, § 5.
[2] *Id.*, liv. I, chap. XX, § 2.
[3] *Id.*, livre IX, chap. II, § 5.
[4] *Id.*, livre X, chap. XXIV, § 5. — Hésiode, *Théogonie* v. 477-499.

dans les demi-dieux, ces bâtards des immortels, comme il les appelait ; argument qui n'implique pas seulement l'existence des dieux, mais aussi leurs amours avec les filles de la terre[1]. Il ne faut donc pas trop se récrier lorsqu'on voit Homère prodiguer non-seulement à ses héros, mais à des guerriers obscurs et parfois à de simples serviteurs, ces épithètes si pompeuses « divin, semblable aux dieux, égal aux dieux ». La distance du dieu à l'homme n'était point ce qu'elle est de nos jours. Entre eux, la ressemblance s'étendait aux menus détails de la vie publique ou privée.

La Grèce prêtait aux immortels une sorte d'organisation politique ; et, en dehors de leur existence officielle, un intérieur, un ménage, avec tout ce qui s'en suit. La constitution du ciel, qu'on nous passe le mot, reproduisait également celle consacrée alors chez les diverses peuplades de ce pays, sinon par des lois écrites, par la coutume du moins, et l'assentiment de tous.

Au-dessus des autres divinités s'élevait un chef qui régnait en vertu des deux principes en possession de ces sociétés primitives : l'hérédité et la force ; car Jupiter était l'aîné, et avait détrôné son père, ainsi que ce dernier l'avait fait avant lui. Et comme l'État avait eu pour origine la famille, le roi de l'Olympe, bien que succédant à des puissances célestes, devant

1 Platon, *Défense de Socrate*, § 15.

lesquelles une partie du genre humain s'était déjà prosternée, avait reçu avec l'empire le titre de père des dieux et des hommes.

Par une autre conséquence, dérivant de la première au moins de ces causes, un partage avait eu lieu entre lui et ses frères, ainsi revêtus d'une autorité secondaire et partielle, qu'ils exerçaient sous le contrôle du chef de leur race. Ils marchaient ainsi des premiers parmi les douze grands dieux. Cette sorte d'aristocratie céleste représentait là-haut celle de la terre, ces *basyléis* portant, sans exercer l'autorité suprême, le même titre que le chef.

Au-dessous venaient les divinités de second ordre, le peuple des immortels. L'accès au grand conseil du souverain leur était interdit. Les grands dieux y étaient seuls appelés, avec voix purement consultative. Le maître posait la question, provoquait le débat, écoutait et se réservait de décider. Quant au vulgaire divin, on le convoquait parfois dans les grandes occasions. C'était l'*agora*, l'assemblée du peuple. Assister, écouter, apprendre de la bouche du chef la volonté suprême, là se bornait l'exercice des droits de cette classe des dieux [1].

Hors de cette existence publique, on retrouvait encore la famille. Non-seulement la plupart des grands dieux appartenaient à celle de Jupiter; mais,

[1] *Iliade*, chant IV, v. 1-67. — *Id.*, chant VIII, v. 2-40. — *Id.* chant XX, v. 1-30.

malgré bien des écarts, avaient pris femme, comme on fait sur la terre. Le souverain de l'Olympe s'était uni à Junon, Neptune à Amphitrite. Assez difficile à marier, on peut le comprendre, le roi des demeures sombres, Pluton s'était vu réduit à enlever Proserpine, et à faire plus tard des concessions. Comme il arrive ici, quand le mari habite ce qu'on appelle un pays perdu, il avait dû transiger, et consentir à ce que la jeune déesse allât passer une partie de l'année près de sa mère. Quant à Vulcain, les détails donnés plus haut constatent le prix donné par lui pour obtenir une femme. La main d'Hébé avait été celui des prouesses d'Hercule contre les Titans, l'usage des chefs de la Grèce étant en général de donner leurs filles parfois au plus valeureux, parfois au plus offrant entre ceux qui s'en disputaient la main.

A part le caractère d'exaltation passionnée que, chez ces peuples toujours en guerre, donnait à la tendresse conjugale l'image de la mort incessamment suspendue sur le mari, la perspective de la servitude et des outrages réservés à la femme, en cas de défaite, ces ménages célestes offraient à peu près la physionomie de ceux de la terre. Des bons il est rare que la légende s'en occupe ; et nous n'avons guère de détails que sur les mauvais. Ils étaient troublés, ici par l'inconstance de l'époux, là par celle de sa moitié. La prédilection de l'un ou de l'autre pour les fruits de ses amours terrestres était un sujet fréquent de dissen-

sions ; car les dieux avaient ceci de commun avec les hommes de la Grèce, que chez eux le sentiment de la paternité exerçait, comme l'amour maternel, une action forte et suivie.

Il y avait là des ferments de discorde, et l'humeur acariâtre de la femme y ajoutait encore. Souvent les querelles étaient vives. On se boudait et faisait lit à part ; l'intervention des amis devenait alors nécessaire pour opérer un rapprochement. La reine de l'Olympe en avait usé ainsi, durant toute une année, avec son divin époux [1]. Et c'est elle qu'on voit, dans l'*Iliade*, prendre prétexte d'une circonstance de cette nature pour duper Vénus, qui la croit sur parole, tant selon toute apparence, la chose était vraisemblable [2].

Parfois les altercations conjugales éclataient dans l'Olympe devant des tiers, au milieu d'une réunion, à table, ou au moment de s'y mettre [3]. Chaque ménage y avait cependant son logis à part et soigneusement fermé [4]. C'était là que les immortels se retiraient pour se livrer au sommeil [5]. Les déesses y faisaient leur toilette, leurs ablutions, s'y parfumaient, se peignaient et frisaient leur chevelure [6]. Elles s'y livraient, en bonnes ménagères, à ces travaux de la navette dont la perfection constituait un des mérites les plus

[1] *Hymne à Apollon Pythien*, v. 106-107.
[2] *Iliade*, chant XIV, v. 200-210.
[3] *Id.*, chant I, v. 510-583.
[4] *Id.*, chant XIV, v. 166-168.
[5] *Id.*, chant I, v. 605-611.— *Id.*, chant II, v. 1-2.
[6] *Id.*, *ibid.*, v. 170-177.

prisés chez la matrone grecque à cette époque, où tissus et vêtements, tout se fabriquait dans la maison, par ses mains ou sous sa direction [1]. Non loin, et sur ces sommités radieuses, s'élevaient des écuries, des remises pour les chars; car les dieux jugeaient peu convenable pour eux d'aller à pied, et Jupiter exprime son étonnement en voyant Junon arriver ainsi sur le mont Ida [2]. Ils ne dédaignaient pas, cependant, d'atteler ou de dételer leurs chevaux et de leur donner l'avoine. C'est un office dont s'acquittaient les déesses elles-mêmes [3].

Arrêtons-nous; n'épuisons pas ce sujet. La donnée une fois admise, les faits qu'il eût été facile de grouper dans cette esquisse prendront place ailleurs, comme autant de traits de nature à compléter la physionomie de l'homme. C'est lui que nous avons en vue, et que nous devrons chercher plus d'une fois dans ses idoles.

Il est pourtant un dieu sur lequel il faut encore appeler l'attention. Celui-ci doit être envisagé à part; il a passé par l'humanité. Ce n'est plus seulement un être imaginaire; c'est, selon toute vraisemblance, un homme que l'apothéose a saisi presque au moment où la mort terminait une carrière dans laquelle s'étaient déployées au plus haut degré, et avec une puissance

[1] *Iliade*, chant I, v. 178, 179.
[2] *Iliade*, chant I, v, 298-299.
[3] *Iliade*, chant VIII, v. 41. — *Id.*, *ibid.*, v. 382-383. — *Id.*, ch. XIII, v. 23-24. — *Id.*, *ibid.*, v. 35-36.

irrésistible, toutes les passions du barbare. C'est à ce titre, sans doute, que ses contemporains lui élevèrent des autels, divinisant encore ainsi leurs instincts. Il réunit donc les deux natures, divine et humaine. De la ressemblance nous arrivons à l'identité.

CHAPITRE III

LÉGENDE D'HERCULE.

Son vrai nom Alcée.— Hercule (Héraclès), surnom donné à plus d'un héros.—Sa signification.—Deux époques, deux types dans l'Hercule grec. — Le sauvage, le barbare. — Ce dernier seul digne d'attention. — Naissance du fils d'Amphitryon et d'Alcmène.—Origine de tous deux.— Enfance du héros.— Son adolescence.— Tue Linus, un de ses maîtres. — Est envoyé dans la montagne parmi les pâtres. — S'y développe. — Chasse du lion de Thespies. — Retour d'Hercule à Thèbes. — Il rencontre les envoyés d'Erginos; les mutile. — Guerre contre les Myniens d'Orchomène. — Il est choisi pour chef; défait l'ennemi. — Épouse Mégare, fille de Créon.—En a trois enfants.— Les tue. —Sous l'action de quel mal.— Quitte Thèbes.— Se rend dans le Péloponnèse.— Eurysthée l'y accueille.— Travaux du héros.— Expédition contre Pylos.— Il rompt son union avec Mégare.— Recherche la main d'une fille d'Eurythus, est éconduit.—Soupçonné de vol des cavales de ce chef, tue par trahison un fils de ce dernier.—Est atteint d'un mal terrible.—Consulte l'oracle de Delphes.—Force la Pythie de lui répondre.—Elle lui enjoint de se vendre pour payer le prix du sang.— Son esclavage chez Omphale.—Il en a un fils.— Revient dans la Grèce.— Organise une expédition contre Troie; la saccage.—Touche à Cos au retour; y débarque.—Combat dans lequel il est blessé et vainqueur.—La fille du chef vaincu fait partie du butin.—Elle lui donne un fils. —Guerre contre Augias.— Hercule repoussé par les Molionides.—Il se retire; les tue par trahison.- Revient et prend Élis.—Guerre contre Hippocoon.— Le héros est blessé et repoussé.— Attaque de nouveau, l'emporte, tue Hippocoon et ses fils. — Son séjour, chez Aléos; a un fils d'Augée, fille de son hôte. — Se rend en Étolie. — Épouse Déjanire. — Se joint à Œneus son beau-père contre les Thesprotes; les défait, tue leur chef, fait sa fille captive. — En a un fils — Assomme Eurynomus d'un coup de poing. — Quitte Calydon;

est harcelé par les Dryopes; en est vainqueur.—Tue leur chef; prend sa fille; en a un fils. — S'unit aux Doriens contre les Lapithes. — S'arrête chez Amyntor. — Se prend de passion pour sa fille.— Demande la main de celle-ci.—Est refusé. — Attaque Amyntor, le défait, le tue; fait sa fille captive, en a un fils.—Nouvelle expédition contre les Dryopes. Tourne ses armes contre le roi d'Œchalie.—Est vainqueur; le tue et s'empare de sa fille. —Accablé d'un mal épileptique, il se donne la mort.—Eurysthée poursuit ses fils; est vaincu et tué. — Sa tête apportée à Alcmène.—Apothéose d'Hercule.

Le fils d'Alcmène, Alcée [1], plus connu sous le nom d'Hercule (Héraclès, gloire de la terre) eut, dit-on, dix années environ après sa mort, des autels dans l'Attique, où ses fils et les débris de ses compagnons d'armes s'étaient réfugiés. D'autres avaient, selon toute vraisemblance, obtenu le même surnom, et les honneurs qu'une admiration superstitieuse rendait alors à la force. Il existait en effet, à Thespies, un temple d'une antiquité fort reculée et consacré à un Hercule, plus ancien, selon Pausanias, que celui auquel Thèbes se vantait d'avoir donné le jour [2]. De là sans doute cette double physionomie prêtée au même dieu.

Lisez sa vie terrestre; car une fois au ciel il s'annule, il épouse Hébé et s'endort; ici, c'est un colosse doué d'une puissance de corps irrésistible, vêtu d'une peau de lion, armé de l'arc et de la massue, luttant

[1] Diodore de Sicile, livre IV, § 10.—Heyne, sur Apollodore; obs. au livre II, chap. IV.

[2] Pausanias, livre IX, chap. XXVII, § 5.

contre les animaux féroces et les éléments ; là, c'est un chef guerrier, combattant sur un char, portant le casque, la cuirasse, le bouclier, les cnémides[1] ; réunissant, par l'espoir du pillage, de hardis compagnons de ses courses aventureuses ; prenant et saccageant des villes ; partageant le butin avec ses fidèles, et subissant comme eux toutes les chances de la guerre.

Ces différences indiquent, à n'en pas douter, plusieurs hommes et plusieurs époques. Dans son enthousiasme pour la force et pour la vaillance, la superstition a confondu les deux types, le sauvage et le barbare. La statuaire et la peinture se sont, on comprend pourquoi, attachées exclusivement au premier ; mais le second domine dans la tradition sérieuse et l'épopée.

Dans ce tissu de faits, qui composent la légende du héros, nous prendrons surtout ceux qui, par leur nature et l'ensemble des circonstances au milieu desquelles ils se sont produits, nous paraissent appartenir à la vie du chef turbulent dont les exploits ont précédé de peu d'années la grande époque du siége de Troie. Ils offrent, en effet, tous les caractères du temps et du vrai. Quant à ces prouesses, qu'on a décorées du nom de travaux d'Hercule, elles attestent une force surnaturelle ; telle est leur unique portée. Il y a pour l'observation peu de profit, peu d'inductions à en

[1] Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, v. 122-140.

tirer. Nous les laissons à la fable, à laquelle on peut recourir. Aussi bien est-ce la partie la plus connue et la moins curieuse de la vie du héros.

Au milieu des particularités miraculeuses dont l'antiquité a entouré sa naissance, il est des faits purement humains, sur lesquels mythographes et légendaires demeurent d'accord. Sa mère, Alcmène, était femme d'Amphitryon, et donna durant le mariage naissance à deux jumeaux, Alcée et Iphiclès, dont un au moins appartenait incontestablement au mari, et qui tous deux furent élevés comme ses fils. Cet Amphitryon était, ainsi qu'Alcmène, de la race de Persée. Destiné par le choix d'Électryon, son beau-père, à régner sur Tirynthe, il avait été réduit à s'expatrier, après le meurtre de ce dernier, commis par lui involontairement[1], en d'autres termes (pour déterminer ici le sens qu'on assignait alors en pareil cas à ce mot) dans un de ces accès d'emportement si communs chez ce peuple, et aboutissant d'ordinaire à l'homicide. Une querelle pour un troupeau de bœufs, cette richesse des temps primitifs, avait été l'occasion de ce mouvement de fureur[2]. Par suite, Sthénélus, comme lui de la race de Persée, s'était emparé de l'autorité à Tirynthe. Eurysthée lui succéda, et c'est ainsi qu'Hercule, ayant eu plus tard

1 *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. IV.
2 Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, v. 11-12.

occasion de demander asile à ce dernier, se trouva son subordonné.

L'histoire des deux serpents, que le jeune Alcée étouffa dans son berceau, appartient au merveilleux mythologique. Nous passerons donc rapidement sur cette première preuve de sa précoce vigueur. La seconde mérite qu'on s'y arrête ; elle date de son adolescence. Mécontent de son peu d'aptitude et de docilité, le vieux Linus, qui lui enseignait la musique, le corrigeait avec une brutalité commune alors à ceux même qui se vouaient au culte des arts, lorsque l'élève, entrant en fureur, se mit à le frapper de sa phorminx, à ce point qu'il l'étendit mort à ses pieds[1]. Il eût été dangereux de le confier plus longtemps à des maîtres ; Amphitryon prit le parti de l'envoyer dans la montagne au milieu des pâtres et des troupeaux[2]. Ce n'était ni un châtiment ni un exil ; rien de commun alors comme des fils de rois ou chefs vivant au milieu des serviteurs préposés à la garde du bétail de la famille. Parmi ces bergers, dans les gorges et sur les cimes du Cithéron, les forces de l'adolescent se développèrent. Il luttait contre les bêtes féroces ; ses flèches, ses javelots ne manquaient jamais le but. A peine âgé de dix-huit ans, il tua un lion qui décimait les troupeaux d'Amphitryon et ceux de Thespius, petit

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. IV, § 9. — Pausanias, livre IX, chap. XXIX, § 9.
[2] Apollodore, livre II, chap. IV, § 9.

roi du voisinage. La chasse faite au terrible anima ne dura pas, à ce que l'on rapporte, moins de cinquante jours; et durant ce temps, le chef des Thespiens traita chaque soir le jeune homme avec la profusion grossière des festins d'alors. A ce détail, les légendaires en ajoutent un autre, empreint au plus haut degré de la brutalité sensuelle de ces temps barbares. Or, sur ce point, les preuves sont assez nombreuses pour nous dispenser de nous arrêter à celle-ci; nous nous bornerons à renvoyer à Apollodore, Éphore et Pausanias[1].

Après avoir pris congé de Thespius, le fils d'Alcmène se dirigea vers Thèbes. Chemin faisant, il rencontra les hérauts que le roi de la puissante cité d'Orchomène, Erginos, avait envoyés aux Thébains pour réclamer d'eux cent bœufs, montant d'un tribut annuel qu'il leur avait imposé. A l'aspect de ces messagers, le jeune homme fut saisi d'un accès de fureur, se précipita sur eux, les maîtrisa, leur coupa le nez et les oreilles; puis les renvoya dans cet état vers leur maître[2]. De là une guerre dans laquelle, choisi pour chef, il battit les Myniens d'Orchomène, tua leur roi, si l'on en croit certaines traditions, et imposa aux vaincus un tribut double de celui qu'ils avaient

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. IV, § 10.— *Fragment* d'Éphore, livre I, § 8.—Pausanias, livre IX, chap. XXVII, § 5.

[2] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. IV, § 2.— Pausanias, livre IX, chap. XXV, § 4.

exigé des Thébains [1]. Cette victoire lui valut la main de Mégare, fille de Créon. Celui-ci gouvernait Thèbes et l'admit au partage de son autorité; mais, à croire la fable, Junon portait au jeune héros une haine implacable. Ce fut, dit-on, vers ce temps qu'éclatèrent les premiers symptômes d'un mal épileptique, auquel il fut sujet toute sa vie [2]. Dans un accès d'exaltation furieuse, il tua plusieurs enfants dont Mégare l'avait rendu père, et même, ajoute-t-on, deux fils de son frère Iphiclès [3]. Revenu à lui, il ne tarda pas à se séparer de sa femme, et à s'éloigner du théâtre de cet affreux massacre. Il se rendit dans le Péloponnèse, auprès d'Eurysthée, qui lui assigna Tirynthe pour résidence, et, si l'on en croit la fable, lui imposa ces épreuves, célèbres sous le nom de travaux d'Hercule. Selon les mythographes, elles remplissent environ dix années de sa vie. On place également dans cet espace de temps, outre l'expédition des Argonautes, dont il se sépara au cours du voyage, une guerre entreprise par lui contre Nélée, roi de Pylos, qu'il défit [4], et le service si mal reconnu qu'il rendit à Laomédon, en purgeant le rivage troyen d'un monstre qui le désolait. Quitte envers Eurysthée, et de retour

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, *id.*, *ibid.* — Pausanias, livre IX, chap. XVII, § 1.—Diodore de Sicile, livre IV, chap. X.

[2] Heyne, note sur Apollodore au livre II, chap. XII.— Aristote, *Problemata*, section 30, § 1.

[3] *Bibliothèque d'Apollodore*, *id.*, *ibid.*—Diodore de Sicile, livre IV, chap. II.— Moschus, idylle IV, v. 15 et suivants.

[4] Homère, *Iliade*, chant II, v. 690-693.

dans la Grèce, ses pas se tournèrent vers Thèbes. Il y rompit, on ne dit pas comment, le lien qui l'attachait à la fille de Créon, et donna la main de celle-ci à son fidèle compagnon d'armes Iolaos [1]. Il songeait à prendre une autre femme, et ses vues s'étaient arrêtées sur une fille d'Eurythus, roi d'Æchalie. Elle était recherchée par un grand nombre de prétendants. Jaloux de consolider et d'étendre, par tous les moyens, une autorité dont la force était le plus ferme appui, beaucoup de chefs recherchaient alors dans un gendre la puissance du corps et l'adresse, ces conditions nécessaires de la vaillance; et c'était chose commune que des joutes provoquées par eux entre ceux qui aspiraient à la main de leurs filles. Parfois le père imposait à ces poursuivants l'accomplissement de quelque prouesse. Nélée, par exemple, avait promis sa fille à celui qui parviendrait à faire main-basse sur les troupeaux d'un chef voisin, Iphiclès [2]. Celle d'Eurythus devait être le prix du plus habile à tirer de l'arc. Hercule subit l'épreuve et fut vainqueur. Mais le souvenir du meurtre de ses enfants n'était point effacé; un frère de la jeune fille, Iphitus, détourna son père de la lui donner. Le héros se vit donc éconduit. Or, en cette occurrence, il arriva qu'un troupeau, les uns disent de bœufs, d'autres de cavales et de mules, appartenant au chef

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. VI, § 1.

[2] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. IX, § 12. — Homère, *Odyssée*, chant XI, v. 287-289.

échalien disparut durant la nuit. Quelque audacieux maraudeur s'en était emparé. Ceux-ci attribuaient le coup à un certain Autolycus, qui s'était fait un nom par plus d'un exploit de ce genre [1] ; ceux-là, au contraire, et parmi eux les parents de la jeune fille, soupçonnaient le fils d'Alcmène ; et, il faut le dire, un grave historien de l'antiquité, reproduisant, on n'en peut douter, une tradition accréditée, affirme que le héros avait eu recours à ce moyen pour se venger de l'affront dont il s'était vu l'objet [2]. Un des fils d'Eurythus, Iphitus, alla donc droit à Tirynthe, où se trouvait le prétendant rebuté. Il cherchait à tirer de lui la vérité, quand celui-ci, usant de ruse, l'engagea à monter au haut d'une tour, pour voir de là si le troupeau s'offrirait ou non à ses yeux dans la plaine. Mais une fois parvenu avec lui sur la plate-forme, lui reprochant tout à coup avec emportement de l'accuser à tort, il l'en précipita violemment [3]. La colère divine ne tarda pas, dit-on, à se manifester. Le coupable fut saisi d'un mal qu'on ne précise pas, celui sans doute auquel il était sujet. En pareil cas le meurtrier avait alors une ressource, dans laquelle la superstition avait une grande confiance : faire accomplir certaines cérémonies expiatoires. Ainsi était-

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. VI, § 2.

[2] Diodore de Sicile, livre IV, chap. 31.

[3] Homère, *Odyssée*, v. 27 et suivants. — Phérécyde, *Fragment* 34. — *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. 6, § 2. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXI.

il quitte, envers le ciel au moins. Hercule se rendit donc auprès d'Hippocoon. roi de Sparte, et lui demanda de le purifier, en procédant à l'accomplissement des rites consacrés en pareil cas. Celui-ci refusa [1]. Force fut donc de s'adresser ailleurs. Enfin, Déiphobe, petit roi d'une des peuplades de l'Arcadie, se montra plus accommodant [2]; et cependant le mal persistait. Dans cette extrémité, le héros prit le parti de s'adresser directement aux dieux, et recourut à l'oracle de Delphes; mais Apollon resta muet, la pythie refusa de répondre. Sans se déconcerter, le fils d'Alcmène s'empara violemment du trépied sacré, et l'emportait, se promettant d'aller établir ailleurs un oracle de meilleure composition [3], lorsqu'on transigea. Le dieu se détermina enfin à parler, et prescrivit à son impétueux adorateur de se vendre comme esclave, pour payer le prix du sang à la famille de sa victime. Celui-ci obéit, et c'est ainsi qu'on explique sa captivité chez Omphale. Il eut bientôt occasion de s'y révéler : cette reine partageait l'admiration de ses contemporains pour la force, et se donna, dit-on, au héros, dans le but d'obtenir ainsi une vigoureuse lignée. Elle le partagea, en cette occasion, avec une jeune esclave, qui de son côté le rendait père [4].

1 Pausanias, livre III, chap. xv, § 3.

2 *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. vi, § 4.— Diodore de Sicile, livre IV, chap. xxxi.

3 *Bibliothèqued'Apollodore*, liv. II, chap. vi, § 6 et 7.—Pausanias, livre X, chap. xiii, § 7.

4 Scholies d'Homère, *Odyssée*, chant XXI, 23.—*Id.*, *ibid.*, *Iliade*,

Il recouvra bientôt la liberté, et son premier soin fut de pourvoir à certaines vengeances qu'il avait à cœur d'exercer : c'était autant d'occasions de faire du butin. Laomédon, Augias, roi d'Élis, celui dont les écuries et le fumier sont demeurés célèbres chez les anciens, Hippocoon et Eurytus lui avaient refusé, les deux premiers le prix de services rendus, le roi de Sparte son intervention près de la divinité, celui d'Æchalie la main de sa fille. De retour dans le Péloponnèse, il organisa d'abord une expédition contre Troie ; et s'y prit comme on faisait alors en Grèce, comme ont fait depuis les Germains, les Normands et d'autres barbares. Il publia son ban de guerre, si le mot peut se placer ici sans anachronisme, attirant à lui, par l'espoir du pillage, une multitude de volontaires toujours disposés à suivre la fortune du chef qui le leur promettait. Télamon, le père d'Ajax, était du nombre. L'expédition aborda près de Troie à l'improviste, sans laisser à Laomédon le temps de réunir ses forces. Il fut vaincu et tué. Troie ne put résister ; Télamon en força l'enceinte. Il y entrait le premier, lorsque son chef, irrité de ce qu'on prétendît l'égaler en vaillance, courut sur lui l'épée haute et prêt à le frapper ; mais celui-ci, Grec, et partant aussi délié qu'intrépide, sut amortir par une adroite

chant V, 392.—Phérécyde, *Fragment* 34. — Ephore, *Fragment* 9.—*Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. VI, § 3.—*Id.*, *ib.*, chap. VII, § 8.—Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXI.

flatterie la fureur qu'il avait allumée. Le récompensant de sa présence d'esprit autant que de son courage, Hercule lui fit don d'Hésione, l'une des filles du vaincu, et celle-ci obtint la vie d'un de ses frères, le jeune Priam [1]. Vainqueur et vengé, le fils d'Alcmène faisait voile vers la Grèce, lorsqu'il fut assailli par une tempête. L'île de Cos était en vue ; il tenta d'y aborder. Mais alors les mers étaient infestées de pirates. Souvent victimes de leurs incursions, les habitants du littoral et des îles appréhendaient toujours quelque surprise [2]. Tenus pour suspects par ceux de Cos, Hercule et les siens ne purent prendre terre. Hasardée de jour, une première tentative de débarquement échoua ; favorisée par la nuit, une seconde fut plus heureuse. Un combat s'étant engagé, le héros y fût blessé. Les insulaires n'en eurent pas moins le dessous ; leur roi périt avec ses fils, et l'île fut ravagée. Celui-ci avait une fille ; elle entrait de droit dans la part de butin réservée au chef des vainqueurs ; partageant le sort réservé à toutes les captives, elle lui donna un fils [3].

Laomédon puni, le tour d'Augias arriva. Il avait conscience de son manque de foi ; aussi pendant que

[1] Homère, *Iliade*, chant V, v. 641-643. — Hellanicus, *Fragments* 136, 138. — *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. VI, § 4. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXII.

[2] Thucydide, livre I, chap. V, VII et VIII.

[3] *Iliade*, chant II, v. 678. — *Id.*, chant XIV, v. 250-255. — Pindare, *Néméenne* IV, v. 41. — Phérécyde, *Fragment* 35. — *Bibliothèque d'Apollodore*, livre II, chap. VII, § 1.

son redoutable ennemi faisait un nouvel appel aux Arcadiens et à tous les braves prêts à guerroyer pour avoir part à la dépouille des vaincus[1], le roi d'Élis se préparait à la résistance. Il y fut secondé par les deux fils d'Actor, son frère, célèbres sous le nom de Molionides, par leur union et leur vaillance ; aussi le sort des combats se déclara contre l'agresseur. Repoussé avec perte, il fut réduit à se retirer[2]. Enhardi par sa mésaventure, Eurysthée, auquel il était devenu redoutable, lui ordonna de quitter Tirynthe. Le héros se dirigea vers l'Arcadie avec sa mère, son frère Iphiclès et son fidèle compagnon d'armes Iolaos[3]. Il y emportait un vif ressentiment contre les Molionides et méditait de s'en défaire par surprise. L'occasion ne tarda pas à s'offrir ; il la saisit. On était arrivé à une de ces époques où certaines solennités religieuses suspendaient de droit les hostilités sans cesse renaissantes entre les petits peuples de la Grèce. La ville d'Élis avait élu les deux fils d'Actor pour ses représentants aux fêtes et aux sacrifices des jeux Isthmiques. Ils s'y rendaient sans défiance, sous la protection de la trêve sacrée. Hercule se mit en embuscade près de la route et les fit tomber tous deux sous ses flèches[4]. Ainsi délivré des ennemis qu'il redoutait, il

[1] Apollodore *Bibliothèque*, livre II, chap. VII, § 2.
[2] Phérécyde, *Fragment* 36.—Diodore de Sicile, liv. IV, ch. XXXIII. —Pausanias, livre V, chap. II.
[3] Diodore de Sicile, *ibid.*
[4] Phérécyde, *Fragment* 36.—Pindare, x[e] *Olympique*, v. 30 et sui-

eut bientôt pris Élis ; la cité fut mise au pillage, et le massacre dut être terrible, car les femmes qui survécurent furent réduites à supplier Minerve de leur accorder la grâce de concevoir et devenir mères au plus tôt [1].

Ce fut, dit-on, après ce triomphe ainsi obtenu, et sur le butin ainsi recueilli, que dans un élan de ferveur pieuse, le héros fit élever à Olympie des autels aux douze grands dieux, ainsi qu'à Pélops [2].

Après un acte aussi profondément religieux, il songeait à tourner ses armes contre Hippocoon. Une circonstance fortuite vint hâter l'explosion du ressentiment que celui-ci redoutait. Alcmène avait un frère naturel, Licymnius. Un fils de ce dernier, Œonus, se trouvant à Sparte, s'était arrêté devant la demeure du monarque, et la contemplait avec la curiosité de son âge. Or, à cette époque, quel que soit l'appareil militaire dont la tragédie ait plus tard entouré les chefs de la Grèce, ils n'avaient d'autres gardes que de gros chiens. Un de ces animaux sortit tout à coup de l'édifice et courut droit au jeune étranger, en le menaçant. Celui-ci saisit une pierre et en atteignit le molosse ; à ce moment survinrent les fils d'Hippocoon : ils étaient armés de bâtons, et se ruant sur Œonus, le frappèrent si rudement qu'ils l'étendirent mort sur la

vantes. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIII. — Pausanias, livre II, chap. XXV, § 2.

[1] Pausanias, livre V, chap. III, § 3.

[2] Pindare, IIe *Olympique*, 7.

place[1]. Sparte fut bientôt attaquée; elle résista avec vigueur. Repoussé une première fois, et même blessé[2], le fils d'Alcmène revint à la charge et l'emporta. Hippocoon fut défait et tué avec tous ses fils; mais le vainqueur perdit dans le combat nombre de ses compagnons d'armes, et parmi eux son frère Iphiclès[3].

Après avoir disposé de sa conquête, il alla chercher quelque repos en Arcadie, chez Aléus, roi de Tégée. Quand le héros eut pris congé de son hôte, ce dernier s'aperçut qu'Augée, sa fille, était en voie de devenir mère. On apprit d'elle qu'Hercule l'avait séduite, ou même, dit-on, avait usé de violence envers elle[4].

Ce fait ne détacha point du héros les Arcadiens qui suivaient sa fortune; ils l'avaient accompagné en Ætolie, où il s'était rendu avec Alcmène. Ce fut là que s'étant arrêté à Calydon, il rechercha la main de Déjanire, fille d'Œneus, l'un des chefs du pays, et l'obtint. Il eut bientôt à se joindre à son beau-père contre les Thesprotes, avec lesquels celui-ci était en guerre. Il les vainquit, tua leur roi et prit Éphyre, siége de son autorité. Le vaincu laissait une fille,

[1] Apollodore, *Bib.*, livre II, chap. VII. — Diodore de Sicile, livre IV chap. XXXIII. — Pausanias, livre III, chap. III.

[2] Pausanias, livre VIII, chap. LIII, § 9.

[3] Apollodore, *Bib.*, livre II, chap. VII. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIII. — Pausanias, livre III, chap. XV, § 3.

[4] Apollodore, *Bib.*, livre II, chap. VII. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIII — Pausanias, livre III, chap. XV, § 3.

Astyoché; elle devint, c'était de droit, propriété du vainqueur, et donna un fils au gendre d'Œneus[1]. Une circonstance de cette nature était chose trop commune alors pour offusquer ce dernier; aussi donnait-il un banquet à Hercule, lorsqu'un incident survenu obligea celui-ci de s'éloigner. Voici ce qui était arrivé : on se livrait aux ablutions d'usage avant tout festin, quand un jeune garçon de la famille, Eurynomus, lui versa sur les mains, par inadvertance, une eau fort suspecte. Saisi de colère, le héros porta donc à l'adolescent, par un mouvement soudain, un de ces coups de poing comme il en donnait, et l'étendit roide mort[2]; il quitta Calydon, et toujours suivi de ses fidèles Arcadiens, se dirigea vers la Trachynie, contrée sur laquelle régnait alors Céyx. Il n'y allait point chercher le repos, et heureusement pour lui les occasions de guerroyer ne manquaient pas. Les Dryopes, peuplade de pillards, détroussaient les voyageurs qui se rendaient à Delphes; ils avaient eu l'audace de harceler le héros et les siens, dans leur route à travers la montagne. On accusait Phylas, leur chef, de profanation et d'entreprises sur les terres du temple. Hercule et ses compagnons se réunirent aux Trachyniens; les Dryopes furent traqués, vaincus,

[1] Homère, *Iliade*, chant II, v. 657-661.—Apollodore, *Bib.*, livre II, chap. VII, § 6.—Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXVI.

[2] Hellanicus, *Fragment* 82.—Apollodore, *Bib*, livre II, chap. VII, § 6.—Diodore de Sicile, livre IV, chap XXXVI.—Pausanias, liv. II, chap. XXIII, § 8.

expulsés de leur territoire, et relégués sur le mont Œta. Phylas avait péri dans un engagement, laissant une fille qui tomba entre les mains du vainqueur. Elle ajouta un fils à la liste des nombreux enfants de son maître[1].

Ce dernier eut bientôt après à venir en aide aux Doriens, alors en guerre avec les Lapithes, qui leur étaient supérieurs. Il les secourut à la tête de ses Arcadiens, fit un grand carnage des ennemis, et tua leur roi Coronée[2].

Après cette expédition, il retournait vers la Trachinie par la Pélasgiotide, lorsqu'il eut occasion de s'arrêter chez Amyntor, petit roi d'Orménie. Ce chef avait une fille, Astydamie ; le héros conçut pour elle une de ces passions dont tous les faits connus indiquent assez le caractère. Il voulut aussitôt l'obtenir, et demanda sa main ; mais quoique tolérée sur la côte d'Asie, parmi des populations dont l'origine était, tout donne lieu de le supposer, la même que celle des tribus de la Grèce, la polygamie n'était point dans les mœurs de ce pays, où le concubinage rencontrait tant d'indulgence. Sa recherche ne fut donc point accueillie. Il prit son parti sans balancer : attaquer Amyntor, le vaincre, le tuer, faire Astydamie captive et la rendre mère, fut l'affaire de peu de temps[3].

[1] Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXVII. — Pausanias, livre I. chap. V, § 2.

[2] Apollodore. *Bib.* livre II, chap. VII, § 3.—Diodore de Sicile. livre IV, chap. XXXVII.

[3] Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXVII.

Quoique défaits et expulsés, les Dryopes avaient, il faut le croire, continué leurs brigandages sous la conduite d'un nouveau chef, Laogoras. Ils s'étaient, de plus, unis aux Lapithes contre les Doriens, alliés d'Hercule. Il se mit donc de nouveau à leur poursuite. On raconte que, comme il errait dans la montagne, pressé par la faim et n'ayant rien à portée pour la satisfaire, il rencontra un homme du pays qui conduisait un attelage de bœufs, il détacha du joug un de ces puissants animaux, l'abattit et le mangea. La légende affirme le fait, et le place entre deux victoires. Ce fut peu après qu'il surprit Laogoras dans l'enceinte sacrée du temple d'Apollon. Le Dryope s'y était attablé avec ses fils ; il fut incontinent mis à mort avec eux.

Hercule avait encore une vengeance à exercer contre Eurytus. A la tête de ses Arcadiens, des Méliens de Trachinie et des Locriens Épicnémides, il se porta vers Œchalie, défia celui qu'il avait à cœur de châtier, le tua lui et ses trois derniers fils, prit sa ville, la mit au pillage et emmena sa fille captive[1].

C'est ici que finit la carrière du héros. On sait la fable de la tunique que lui envoya Déjanire, et les douleurs auxquelles il fut en proie, après avoir endossé ce vêtement. Dévoré par le poison dont le tissu était imbibé, ou pour prendre le côté sérieux de la

[1] Apollodore, livre II, chap. VII. — Diodore de Sicile, livre IV chap. XXXVII.

tradition, accablé par les accès du mal épileptique auquel il était sujet depuis longtemps, il se donna la mort. La fable a entouré sa fin de merveilleux. Le feu du ciel enflamma le bûcher sur lequel il était étendu. Une fois le bois consumé, on voulut comme d'usage recueillir ses ossements, mais on ne trouva rien ; et plus tard on en conclut qu'il avait dépouillé l'humanité pour prendre place parmi les immortels[1]. Dix années environ après, ses compagnons d'armes et les Athéniens, chez lesquels ils s'étaient réfugiés, lui rendirent les honneurs divins à Marathon, où un temple lui fut élevé[2].

Débarrassé de celui qu'il avait d'abord opprimé, puis longtemps redouté, Eurysthée voulut, dit-on, le poursuivre encore dans ses fils. Les Athéniens leur offrirent un refuge et le secours de leurs armes. Le persécuteur fut vaincu, poursuivi et tué[3]. On lui trancha la tête ; elle fut portée à Alcmène, qui prit plaisir à en arracher les yeux[4].

[1] Diodore de Sicile, liv. IV, chap. XXXVIII, XXXIX.
[2] Diodore de Sicile, *id.*, *ibid.*—Pausanias, livre I, chap. XV, § 3. —*Id.*, *ibid.*, chap. XXXII, § 4.
[3] Strabon, livre VII, chap. CCCLXXVII. — Pausanias, livre I, chap. XXXII, § 6.—*Id.*, *ibid*, chap. XLIV, § 11.
[4] Apollodore, *Bib.*, liv. II, chap. VIII, § 4.

CHAPITRE IV

LA GUERRE. — LE BUTIN.

Traditions vagues d'anciennes et terribles luttes sur le sol de la Grèce. — Invasions successives par des populations venues du Nord et de l'Est. — Caractère guerrier et nomade de celles-ci. — Leur ignorance des arts utiles. — Nature précaire de leurs ressources. — Nécessité de suppléer fréquemment à leur insuffisance par la guerre, les coups de main, le maraudage. — Luttes incessantes. — Razzias fréquentes sur les troupeaux des tribus voisines — Les héros se signalent dans ces expéditions. — Habitudes de pillage s'établissant par la force des faits. — Le butin considéré comme perspective dans la guerre ; arrivé à l'état de coutume; ayant ses principes et ses règles. — Achille trafique de ses prisonniers. Il dépouille les morts. — Ulysse. — Diomède. — Tentes d'Agamemnon pleines de butin. — Conséquences. — La piraterie. — Indulgence qu'elle rencontre. — Coup de main d'Ulysse contre Ismare. — Il se fait passer près d'Eumée et des prétendants pour un vieux pirate. — Est accueilli comme tel. — Histoire qu'il raconte à ce sujet.

Telle est la légende d'Hercule. Retranchez le merveilleux, vous voyez par ses côtés les plus saillants, la vie de la Grèce héroïque. Ces côtés, nous les aborderons avant tout. C'est là, en effet, c'est dans les relations hostiles de peuplade à peuplade, que ressortent avec le plus de relief la plupart des passions

du barbare. Nous aurons à faire ailleurs la part des bons instincts.

Notre but n'est point ici de remonter aux origines du peuple grec. Nous n'aurons à toucher à cette question qu'en passant ; car il n'est pas besoin de déterminer le point de départ des migrations qui l'ont conduit sur le sol où il a pris racine, pour être frappé des traits, qui, malgré certains dons heureux, dominent alors dans sa physionomie : le caractère âpre et farouche, l'impétuosité meurtrière, l'élan qui entraîne à tout envahir. Quelle a été d'abord, en ceci, la part du naturel et celle de la force des choses, c'est ce que nous aurons à examiner, ce que l'ensemble de cette étude peut seul mettre à même de connaître ; mais quand certains faits ont agi sans relâche sur une suite de générations, leurs conséquences s'emparent de l'homme, et les effets acquièrent toute la puissance des causes.

Une vérité constante, c'est que, aux temps auxquels remontent les plus anciennes traditions de la Grèce, la violence et la guerre sont, avec tous leurs fléaux, en possession de cette terre destinée à devenir le berceau des arts et des lettres. Quant à l'époque qui précède, elle semble avoir laissé dans les esprits, sinon la mémoire de faits positifs, au moins des ombres sinistres se projetant au loin, et s'étendant jusque sur les conceptions des poëtes. L'âge d'airain, décrit par Hésiode, où des hommes couverts de ce métal, dont

l'emploi a précédé celui du fer, et armés de lances démesurées, périssent victimes de leurs discordes[1]; Ces guerriers nés des dents du serpent de Cadmus, et s'élançant du sein de la terre pour s'entre-tuer[2]; ces multitudes tombées dans les combats, et qu'Ulysse voit aux enfers, percées de coups et les armes souillées de sang, se précipiter vers lui, avec des cris effroyables[3], semblent être le reflet d'une de ces phases terribles de la nature, de celle durant laquelle les peuples du nord se disputaient les lambeaux du monde romain.

La Grèce, on est donc autorisé à le supposer, a dû, comme nombre de contrées de l'Europe et de l'Asie, être envahie à plusieurs reprises par diverses races d'hommes, venues pour la plupart de pays moins fertiles, et poussées, soit par la pression de masses elles-mêmes envahissantes, soit par le besoin de trouver, sous un climat plus doux, sur un sol plus riche, les ressources que leur refusait la terre natale. Le caractère général des invasions dont l'histoire a pu constater les causes, le type caucasique reconnaissable chez les Grecs, les analogies existant entre leur langue et l'idiome de plusieurs peuples, soit de la haute Asie, soit du nord de l'Europe, le souvenir parvenu jusqu'à nous de plusieurs incursions successives des Thraces

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, chant I. v. 139-154.
[2] Apollodore, *Bib.*, livre III, chap. IV, § 1.
[3] Homère, *Odyssée*, chant XI. v. 40-42.

jusque dans l'Attique, constituent un ensemble de circonstances prêtant quelque poids à ces conjectures.

Tout donne lieu néanmoins de le penser : à la différence des Goths, des Francs, des Vandales et des Burgondes, les peuplades destinées à devenir les Hellènes ne se trouvèrent point, en entrant sur la terre où elles s'établirent, en face de sociétés avancées dans les voies de la civilisation. Aussi n'y devaient-elles point recueillir la tradition des arts utiles. Là, ni colons, ni esclaves les exerçant pour des maîtres, et prêts à en doter leurs vainqueurs. Les troupeaux étaient et furent longtemps encore la ressource presque unique de ce pays hérissé de montagnes et coupé de vallées profondes. Les migrations des nouveaux possesseurs le prouvent d'ailleurs : l'agriculture ne les avait pas encore fixés sur un point du globe, par l'empire du travail et des habitudes. Nomades et guerriers, leur vie se partageait entre la garde des troupeaux et les combats.

La difficulté de pourvoir aux besoins les plus impérieux de l'homme devait donc souvent se reproduire. C'était aux actes de rapine à y subvenir alors. L'imprévoyance commune aux barbares, les éventualités attachées à la possession du bétail ramenaient, à de certains intervalles, les circonstances qui avaient déterminé l'usurpation du sol. Aussi, entre les nouveaux possesseurs eux-mêmes, les hostilités et le mouvement d'invasion continuaient. Le fort dépouil-

lait le faible et le chassait devant lui ; sur toute la surface du pays, l'homme ne marchait donc qu'en armes. Tel était l'usage même dans la vie de la tribu, dans celle de la famille[1].

Les premières notions de l'agriculture eussent-elles été plus répandues, l'aversion des peuples barbares pour le travail eût-elle été moins prononcée, la condition nécessaire du labeur des champs, la certitude de recueillir n'existait pas[2]; car malgré la communauté probable d'origine, et nonobstant celle de langage, de mœurs et de religion, les agglomérations turbulentes, qui chacune avaient envahi, conquis le sol pour leur compte, formaient autant d'individualités distinctes, entre lesquelles l'état naturel et comme normal était celui de guerre.

Plus tard, et lorsque quelques-unes des conditions matérielles de la vie eurent changé, quand les populations eurent commencé à prendre une assiette plus fixe et à s'adonner à la culture des terres; disons plus, quand la poésie, la musique, le sentiment du beau exerçaient déjà une action incontestable sur les âmes, l'empire des habitudes, le besoin de mouvement et d'aventures, le genre de jouissance attaché à l'exercice, à l'abus même de la force, l'avidité enfin, qui survit chez l'homme à la pauvreté, renouvelaient, developpaient encore sur une foule de

[1] Thucydide, livre I, chap. VI.
[2] Thucydide, livre I, chap. II.

points les germes d'antagonisme et de luttes. En s'accroissant, le bien-être avait ouvert un champ plus vaste, offert de plus vives tentations à l'esprit de rapine.

Chose singulière ! vers le temps du siége de Troie, la civilisation a fait incontestablement certains progrès ; une monarchie imposante s'est établie dans le Péloponnèse, et son autorité s'étend sur des îles nombreuses dans l'Archipel[1]. Elle exerce une influence, une action visible sur toutes les peuplades voisines, à ce point de les réunir en un seul corps, et de les pousser simultanément sur l'Asie ; et cependant, on retrouve encore, à cette époque, dans la Grèce toutes les pratiques de la barbarie : la guerre d'invasion, par des populations entières se ruant en masse sur d'autres, pour se substituer à elles dans la possession du territoire et des biens ; la guerre de surprises, de maraudage signalée par l'enlèvement des troupeaux ; enfin, le butin envisagé comme perspective, dans toute expédition guerrière, et, on le verra, la piraterie considérée avec une indulgence qui tient de la sympathie.

Homère a, dans les reliefs ornant le bouclier d'Achille, reproduit par choix les scènes les plus communes de la vie à cette époque. Or, c'est là qu'il nous offre le spectacle d'une peuplade se précipitant en armes sur une autre, pour la dépouiller de tout, sol

[1] *Iliade*, chant I, v. 576-580.— *Id.* chant II, v. 107-108.

et richesses, si celle-ci ne consent à l'admettre à partage égal [1]. L'invasion du Péloponnèse, consommée par les Doriens après plusieurs tentatives infructueuses, leur établissement dans cette contrée et l'expulsion ou l'asservissement de plusieurs des races qui l'habitaient, sont, nous avons eu déjà occasion de le faire remarquer, postérieurs de moins d'un siècle à la chute de Troie, et, à cinquante ans d'intervalle, on voit de nombreux contingents des diverses parties de la Grèce se jeter sur le littoral opposé, l'envahir sur plusieurs points, massacrer ce qui résiste, s'emparer des terres et des femmes des vaincus.

Auprès d'événements de cette importance, de simples actes de rapine peuvent sembler insignifiants, mais n'en sont pas moins dignes d'attention. Par leur généralité, leur continuité, ils dénotent l'action du naturel. Alors, en effet, les coups de main exécutés à l'improviste sur les troupeaux se renouvelaient de tous côtés, à ce point que dans l'idiome de la Grèce, bétail et butin sont synonymes ; le même mot exprime les deux idées. Voulait-on affirmer n'avoir aucun grief, aucun sujet de guerre contre des voisins : « Ils n'ont point enlevé mes bœufs et mes chevaux », telle est l'explication qui se présentait comme d'elle-même [2].

Les bœufs étaient encore la principale richesse, le

[1] *Iliade*, chant I, v. 511-540.
[2] *Iliade*, chant I, v. 154.

signe des échanges ; aussi excitaient-ils surtout les convoitises des hardis maraudeurs dont la Grèce était pleine ; le bétail constituait dans la guerre le point de mire des agresseurs, ce que les populations se faisaient gloire de défendre avec acharnement. Le mot revient souvent au milieu de la magnificence de l'épopée homérique, et avec lui le nom de quelque brave tué en combattant pour le troupeau. C'est ainsi que les sept frères d'Andromaque avaient succombé en un seul jour[1]. Tel est le sujet et l'intérêt de plus d'une légende. C'est pour des bœufs que s'égorgent les fils de Ptérélas et les frères d'Alcmène[2] ; on passait la mer pour faire main basse sur un troupeau, et l'*Odyssée* nous apprend que des Messéniens avaient abordé en Ithaque pour voler au bon Laërte trois cent têtes de menu bétail[3]. Les rois, les fils de chef donnaient l'exemple. On a vu déjà Nélée promettre sa fille au brave qui se rendrait maître des troupeaux de son voisin Iphiclès. Castor et Pollux, de leur côté, faisaient des courses dans l'Arcadie, dans la Messénie, s'y emparant des bestiaux par force ou par surprise[4]. C'est dans une querelle au sujet du partage de cette proie, que le second tue Lyncée, l'un de ses compagnons dans ces sortes d'exploits[5] ; et la fable, qui

[1] *Iliade*, chant VI. v. 423-424.
[2] Apollodore, *Bib.*, livre II, chap. IV, § 6.
[3] *Odyssée*, chant XXI, v. 18-19.
[4] Apollodore, *Bib.*, livre III, chap. II, § 3 et 4.
[5] Pausanias, livre IV, chap. III, § 1.

d'ordinaire prend ses mensonges à la réalité, prête à Hercule une expédition lointaine, dont le but est de faire main basse sur les troupeaux de Gérion.

C'était là, en effet, de ces prouesses dont on faisait honneur aux héros; aussi ne faut-il pas se méprendre sur le sens des paroles amères que, sur la fin de l'*Iliade*, le vieux Priam jette à ses fils, dans l'exaltation de la douleur. Il les traite avec mépris de gens allant par le pays dérober des agneaux, des chevreaux. Ici, le reproche s'adresse non à l'esprit de rapine, mais à la pusillanimité; et il implique l'éloge des braves dont l'audace se saisit, à force ouverte, d'une proie plus riche et plus belle [1]. Ce qui le prouverait au besoin, c'est l'orgueil avec lequel le vieux Nestor évoque, parmi les plus beaux souvenirs de son adolescence, celui de l'heureux coup de main exécuté par lui sur les troupeaux de ses voisins de l'Élide. «Nous ramassâmes, dit-il, dans leurs champs un butin immense : cinquante troupeaux de bœufs, autant de troupeaux de brebis, de pourceaux et de chèvres, et poussâmes tout devant nous, durant la nuit, dans les murs de Pylos. Nélée se réjouissait dans l'âme de la riche proie que le ciel me livrait à moi, qui marchais si jeune à la guerre [2]. »

L'exploit n'était pas cependant des plus glorieux. Les agresseurs n'avaient guère eu affaire qu'à des

[1] *Iliade*, chant XXIV, v. 261.
[2] *Iliade*, chant II, v. 676-683.

pâtres[1]. La guerre comme la faisait Hercule, comme on la fit à Thèbes et à Troie, offrait des chances à la fois plus périlleuses et plus belles. On peut juger des richesses que, dès avant la chute d'Ilion, contenaient les tentes de l'aîné des Atrides, par les trésors qu'il fait offrir au fils de Pélée pour le fléchir[2]. L'armée avait déjà pillé vingt-trois villes du littoral asiatique ou des îles adjacentes[3]. La victoire et le butin, il y avait là deux idées se liant, se confondant. L'ardeur guerrière et l'âpreté au pillage s'animaient réciproquement l'une l'autre. Ceci explique la place immense qu'occupe dans l'*Iliade* cette sorte de convoitise armée. On l'y voit se manifestant partout; et la magnificence même des chants homériques concourt à la faire ressortir.

Ce n'est pas, en effet, le propre de l'épopée de s'attacher à amoindrir l'homme. Ici, en ramenant incessamment l'idée du pillage, des désirs, des espérances, des divisions que font naître ses profits, elle nous offre un spectacle des plus curieux. Il mérite d'autant plus l'attention que, procédant des habitudes de maraudage, ayant à l'origine la nécessité pour principe, cet élan général vers le butin se lie à un autre phénomène, et peut seul en donner la raison : nous voulons parler de l'indulgence que rencontrait la piraterie dans ces premiers âges.

[1] *Iliade*, chant II, v. 675.
[2] *Iliade*, chant IX, v. 260-272.
[3] *Iliade*, chant II, v. 328-329.

L'enlèvement d'Hélène, tel est l'unique grief qu'on suppose en général avoir poussé contre Troie les populations de la Grèce. Cependant l'*Iliade* en signale un autre. Pâris avait pris à la fois la femme et le bien de Ménélas. Voilà ce que redemandaient les Grecs. Les deux points marchent toujours de front dans leurs réclamations [1].

A ces causes officielles de la guerre, on peut en ajouter une autre. Le poëte ne la précise pas, mais la laisse partout percer; et cette cause, c'était pour la plupart, moins peut-être l'un des Atrides, l'espoir de piller la riche ville de Troie. Nous ne pouvons guère ici procéder que par inductions; mais la nature des choses prête une grande force à chacune d'elles.

Ainsi Achille rattache sans détour les élans de son énergie guerrière à la part de butin qu'ils lui ont value [2]. Nestor parle de tout ce que l'expédition a eu à souffrir sur les flots à la poursuite du butin [3]. Le premier compte avec amertume, parmi les espérances que le trépas de Patrocle a fait évanouir, celle dont il s'était flatté, de ramener son ami dans la Grèce avec une large part des dépouilles de Troie [4]. Quant à Ulysse, qui ment avec tant d'adresse, veut-il, en se disant, sous un nom supposé, l'assassin d'un fils d'Idoménée, rendre le fait à la fois probable et légitime;

[1] *Iliade*, chant III, v. 72, 91, 93, 255, 282, 285, 458.
[2] *Iliade*, chant I, v. 161-162.
[3] *Odyssée*, chant III, v. 103-106.
[4] *Iliade*, chant XVIII, 326, 327

Celui-ci, à l'entendre, lui a refusé sa part du butin fait dans Troie; et c'était, ajoute-t-il, en vue de ce qui devait lui en revenir, qu'il avait affronté les fatigues de la traversée, comme les périls de la guerre[1].

Sans être aussi explicite, son langage à l'armée, n'en est pas moins, dans une circonstance solennelle, en harmonie avec ces divers passages. Il est, selon lui, honteux d'être resté si longtemps devant Troie, et d'en revenir vide (κενέον). Sans doute le mot, outre son sens propre, peut en offrir un autre purement figuré, celui d'échec, d'entreprise avortée, d'efforts demeurés vains. Mais pourquoi? Par cette raison même que l'idée de butin se liait intimement alors à celle de victoire, et que, revenir en Grèce sans la dépouille de Troie, c'était, aux yeux du roi d'Ithaque, avoir manqué le but de l'expédition.

La prise et le sac de cette cité sont, en effet, comme une échéance à laquelle on renvoie dans l'*Iliade* l'acquit de plus d'un engagement pris en vue du fait, et sur ses résultats; à ce point qu'Agamemnon promet à Achille de lui donner, après ce dénoûment, de l'or et de l'airain la charge de ses vaisseaux.

Lorsqu'on voit un simple guerrier franc interdire à Clovis le prélèvement, sur le butin fait à Reims, du vase sacré réclamé par saint Rémi; et le chef, qui n'ose insister, réduit à différer sa vengeance, on comprend à quel point le pillage était entré dans les mœurs de

[1] *Odyssée*, chant XIII, v. 262-264.

ces Sicambres, quelle force ses règles, ses lois avaient reçue du temps et de l'application journalière. Sans offrir des faits identiques, l'*Iliade* en contient de la même portée.

La querelle éclatant, au début du poëme, entre Achille et Agamemnon, roule en effet sur une part de butin, et, par ses conséquences, elle domine toute l'action. Obligé de faire au salut de l'armée le sacrifice de sa captive, en la rendant sans rançon, le roi des rois n'hésite pas à se placer sur un terrain où il se croit sûr, en même temps, et de son droit et des sympathies de tous. Cette captive, c'est son lot dans le butin; on ne peut le lui enlever sans lui offrir un équivalent. Il n'est pas juste, selon lui, qu'il demeure seul privé de ce qui lui est échu. Achille, de son côté, ne conteste point la justice de la réclamation; seulement, dit-il : « Comment, pour procéder à une nou« velle répartition, faire rapporter à chacun, dans « l'armée, ce qu'il a reçu; la chose est impos« sible. Troie une fois prise, alors on indemnisera le « roi de Mycènes sur la dépouille des vaincus. » Puis, comme celui-ci n'admet point de retard, et menace d'aller dans la tente d'Ajax, d'Ulysse ou d'Achille, s'emparer du lot de l'un d'eux, ce dernier lui reproche, outre sa lâcheté, la violence qui le pousse à s'emparer du butin de ceux qui lui tiennent tête[1]. Plus tard il lui fait un crime de se réserver le lot le

[1] *Iliade*, chant I, v. 226-230.

plus fort dans les profits du pillage, et de ne distribuer que la moindre partie; accusation la plus dangereuse alors contre un chef, on le comprend au soin avec lequel Ulysse insiste à plusieurs reprises sur l'équité religieuse qui préside à tout partage opéré par lui de la proie enlevée aux vaincus[1]. On voit ici percer partout cette vérité : que le pillage en est arrivé à constituer dans la Grèce un de ces faits généraux, considérables, qu'il faut réglementer, ou plutôt dont l'expérience et l'accord de tous avaient à la longue déterminé les principes et comme les lois.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, à la différence des vieilles chroniques, œuvre du clergé gallo-romain, narrateur peu sympathique envers la barbarie, le chantre de l'*Iliade* partage les instincts de sa race et y cherche son point d'appui. On peut le dire même, ce sont ces instincts qui élèvent la voix par la bouche du poëte; on reconnaît d'autant mieux la vérité qu'elle se manifeste directement par sa force propre, sous ses divers aspects, avec toutes ses nuances.

Ainsi, que Nestor crie aux siens, dans l'ardeur du succès et de la poursuite : « Ne nous arrêtons pas à « dépouiller les morts! Tuons des hommes! nous les « dépouillerons à l'aise après la victoire[2]! » le mot n'a pas besoin de commentaire; il indique avec quel élan, après avoir abattu un ennemi, on se jetait aussitôt sur son corps pour lui arracher, durant les con-

[1] *Odyssée*, chant IX, v. 41-42. — [2] *Id.*, *ibid.*, v. 159-160.

vulsions de l'agonie, tout ce qui dans sa dépouille pouvait tenter la cupidité.

L'*Iliade* offre sur ce point un exemple remarquable : Achille, le grand Achille, dans ce dernier combat, où un seul sentiment, le besoin de venger la mort de Patrocle, semble l'absorber, ne s'en précipite pas moins sur un Carien tombé sous son javelot. Cet allié de Troie s'était présenté à lui paré, comme une jeune fille, de colliers et de bracelets d'or. Il les détache soigneusement du cadavre, et se les approprie dans la chaleur de l'action [1].

En citant le fait, Homère est certes loin de croire qu'il rabaisse son héros, et nous apprend ailleurs, avec la même bonhomie, comment le fils de Pélée tirait parti de ses prisonniers : son habitude était de les faire vendre à distance de la côte d'Asie. Patrocle, son meilleur ami, était d'ordinaire chargé par lui de ces sortes de réalisations, tant elles avaient, il faut le croire, d'importance aux yeux du héros. Nous savons, du reste, et c'est un détail auquel s'arrête l'épopée, que l'un de ces prisonniers lui avait rapporté jusqu'à une valeur de cent bœufs [2].

C'est dans les âmes sublimes que ces instincts ressortent avec le plus d'originalité. Le courage et la convoitise y marchent de front ; celle-ci avec d'autant plus d'élan que la crainte ne vient pas l'arrêter.

[1] *Iliade*, chant II, v. 872-875.
[2] *Iliade*, chant XXI, v. 79, 101, 102.

Voilà comment Diomède, en voyant Pandare et le fils d'Anchise s'avancer, sur le même char, pour l'attaquer, songe par-dessus tout à s'assurer la proie que lui promet la victoire; et recommande à un compagnon d'armes de s'emparer des chevaux du Troyen, dès qu'il l'aura vu tomber.

Durant cette nuit célèbre où Ulysse et lui se glissent dans le camp d'Hector, pour pénétrer le secret de l'ennemi, c'est encore l'idée du butin qui domine chez tous deux. La mission qu'ils ont reçue, le poëte semble l'avoir oubliée; il s'attache uniquement à nous les montrer faisant main basse sur les chevaux de Rhésus. C'est là le fait saillant et l'intérêt de l'épisode. Aussi Homère se garde-t-il de glisser sur les détails. Il s'y complaît au contraire; et, comme pour emmener les chevaux, il faut dégager le terrain des Thraces qui dorment sur trois rangs autour de leur chef et de ses coursiers, ou détache les chevaux, dit Ulysse à son compagnon, ou bien tue les hommes, et moi, je m'occuperai des chevaux. Diomède se charge en effet de tuer; et à mesure qu'il a égorgé un Thrace endormi, le fils de Laërte tire le mort par les pieds; ce qui continue jusqu'à ce que le passage soit assez large [1].

Cette ardeur au pillage n'empruntait-elle rien à celle de la lutte? On serait tenté d'incliner vers l'affirmative. Il y avait là cependant une passion trop vive

[1] *Iliade*, chant X, v. 470-490.

pour avoir besoin d'autre stimulant qu'elle-même. On en trouve la preuve dans les premiers épanchements d'Ulysse et de Pénélope, après une séparation de vingt années. Les deux époux mesurent le vide qu'ont laissé dans leurs troupeaux les longs festins des prétendants, et songent aux moyens de le combler. Le butin est un de ceux qui s'offrent d'abord à l'esprit du mari, et il s'y arrête. Est-ce la guerre, le maraudage ou la piraterie qu'il a en vue? Chacune des hypothèses est admissible.

Chez un peuple que la configuration de son sol, sa situation géographique, l'étendue de ses rivages, la multitude d'îles qui les avoisinent avaient, de bonne heure, familiarisé avec la mer, les instincts que nous avons signalés devaient infailliblement conduire à la piraterie. Actes de rapine sur l'un ou l'autre élément, quelle différence, si ce n'est peut-être que la mer offrait plus de chances à l'imprévu, de meilleures conditions pour la retraite? Aussi la guerre en était-elle arrivée à emprunter au métier de pirate son théâtre, ses ruses, ses rapides manœuvres, ses apparitions inopinées; et parfois l'observation a peine à démêler entre eux, tant leurs traits offrent un caractère analogue. Ils se confondaient alors à ce point que, si l'on en croit l'histoire, la piraterie était une des ressources des Grecs pendant le long siége de Troie[1]. Ici Thucydide est d'accord avec Homère qui nous les montre

[1] Thucydide livre I, chap. II.

croisant sous la conduite d'Achille, dans les parages de l'Asie Mineure[1], et effectuant des descentes sur le littoral pour surprendre et piller des villes[2].

Le coup de main d'Ulysse sur les rives des Kikones est un exploit de ce genre. Après dix ans d'absence, le héros et les siens font voile vers Ithaque. Leurs vaisseaux sont chargés des dépouilles de Troie. Le vent les pousse vers les côtes de Thrace, devant Ismare, la cité des Kikones. La guerre est finie, le but de l'expédition atteint ; mais il y a là une proie à saisir. On débarque, on surprend la ville. Les hommes sont exterminés ; les femmes et tout ce qui a du prix, enlevé et partagé[3]. Ces Kikones avaient, il faut le reconnaître, envoyé des secours aux Troyens ; mais en racontant l'aventure aux Phéaciens, Ulysse n'en dit mot, et laisse à cet acte de rapine la couleur qui lui est propre[4].

C'est qu'alors on s'adonnait dans la Grèce à la piraterie, comme les Saxons, les Danois, les Normands s'y livrèrent plus tard. L'établissement des uns, dans la Grande-Bretagne, et des autres en Neustrie, sont des faits du même ordre que l'invasion des côtes de l'Asie Mineure par diverses bandes parties de la Grèce dans le cours des cent cinquante années qui suivirent la chute de l'empire de Priam. L'esprit avide et re-

1 *Odyssée*, chant III, v. 105-106.
2 *Iliade*, chant IX, v. 328-329.— *Id.*, chant I, v. 366-368.
3 *Odyssée*, chant IX, v. 39-46.
4 *Odyssée*, *id.*, *ibid.*

muant des Grecs en était arrivé à organiser ces expéditions sur une grande échelle ; mais ils avaient commencé en petit nombre, comme le firent plus tard les hommes du Nord, par des descentes imprévues, des apparitions inopinées sur quelque point du littoral, faisant main basse sur tout ce qui s'offrait à eux, bêtes et gens[1]. Aussi dans les premiers temps, les habitations, les bourgs, les cités même étaient-ils généralement établis à distance du rivage, tant on appréhendait les surprises de cette sorte. Ce brigandage s'autorisait de tout ce qui, sur le continent, légitimait, aux yeux des agresseurs, les actes de déprédation et de maraudage, si communs dans le pays. Et il faut bien que ces mœurs eussent poussé de profondes racines, puisqu'au temps de Périclès elles n'avaient pas changé partout. On les retrouvait encore chez les Locriens-Ozoles, les Acarnanes, les Étoliens, chez la plupart des populations au levant de l'Adriatique[2]. A coup sûr, la piraterie occupait une grande place dans la vie de la Grèce, vers le temps du siége de Troie ; autrement le moyen d'expliquer comment un peuple sans industrie, sans produits à exporter ait, à un jour donné, pu réunir un assez grand nombre de barques pour transporter toute une armée sur la côte d'Asie, et pourquoi ces

[1] Thucydide, livre I, chap. VII.
[2] Thucydide, livre I, chap. V.

barques étaient, comme l'histoire le constate, construites sur le modèle de celles des pirates[1]?

Quand on se rend compte de l'ensemble des circonstances, il est facile de comprendre que le métier ne fut point alors un opprobre, ni le mot une injure; et loin de révoquer en doute, comme on l'a fait, hors de France, la justesse des appréciations de Thucydide, il faut bien interpréter comme lui la bonhomie avec laquelle cette question : Êtes-vous pirates? est adressée, dans les vieux chants de la Grèce, aux navigateurs abordant sur quelqu'un de ses rivages. Elle n'avait rien de malveillant. Nestor l'adresse à Télémaque et Mentor, en les accueillant de la façon la plus cordiale; et, dans l'*Odyssée*, on la rencontre plus d'une fois dépourvue de toute amertume[2].

Comment douter sur ce point, lorsqu'on voit Ulysse demandant un gîte au bon Eumée et du pain aux prétendants, déguisé, il est vrai, réduit à ruser et à mentir, mais ayant le choix de l'invention, leur conter bénévolement, sans appréhension, sans le moindre signe de regret, qu'il a, dans son temps, exercé la piraterie? L'histoire est assez curieuse pour qu'on nous pardonne de lui emprunter quelques traits.

Le fils de Laërte s'y donne pour Crétois, issu d'un homme riche et d'une esclave, sa concubine. Élevé sous le toit paternel, sur un pied d'égalité avec les

[1] Thucydide, livre I, chap. IX.
[2] *Odyssée*, chant III, v. 72-73.—*Id.*, chant IX, v. 257-259.

fils nés de la femme légitime, il avait, à la mort de son père, vu ceux-ci prendre possession des biens et se les partager. Quant à lui, rien ou à peu près, tel avait été son lot. Mais il devait à sa vaillance d'être bientôt entré, par un mariage, dans une famille opulente; car il n'était point de ceux qui manquent d'énergie et fuient les combats; Mars et Minerve l'avaient doué de l'audace et de ces élans qui renversent tout. Quand, ménageant un revers à l'ennemi, il avait disposé des braves en embuscade, il ne prenait nul souci de la mort, mais s'élançait des premiers, la lance au poing, tuant tout ce qui lui cédait en vitesse. Tel il était, de sa nature, n'ayant aucun goût au gouvernement de la maison et de la famille. Sa joie, c'était les barques, avec leurs rames, les javelots bien affilés et les flèches. Aussi, avant la guerre de Troie, avait-il commandé neuf expéditions de mer. La fortune s'était déclarée pour lui. Le butin avait été grand, et bonne part lui en était échue. Sa maison allait donc s'enrichissant. Il n'avait pas tardé à se voir influent et honoré dans la Crète. Revenu, après dix années, de la côte d'Asie, où il avait partagé les fatigues et les périls des vainqueurs d'Ilion, il était demeuré chez lui, un mois, à jouir de ses enfans, de sa femme, de son bien. Ce temps écoulé, son humeur l'avait poussé à mettre ses barques en état, à convoquer ses compagnons, et tenter la fortune en Égypte. Ses esquifs prêts, au nombre de neuf, sa

troupe s'était vite réunie. Il l'avait traitée six jours durant, mettant à sa disposition force victimes qu'elle offrait en sacrifice aux dieux, puis dévorait joyeusement. Le septième on était parti. Cinq jours après, on entrait dans le Nil. Une partie des siens avait alors été préposée à la garde de la flottille. Le reste avait pris terre et marché, avec lui, à la découverte. Mais, cédant à la fougue de leur naturel, et trop confiants dans leurs forces, ses compagnons s'étaient laissés aller imprudemment à ravager le pays, tuant les hommes, enlevant les enfants et les femmes. Il n'avait donc pas tardé à être enveloppé, défait et réduit à se rendre [1].

Or il n'y a pas à s'y tromper, le but de cette histoire est d'appeler l'intérêt sur le narrateur. Le mot de piraterie n'y est pas prononcé ; mais les faits parlent d'eux-mêmes ; et plus tard Ulysse, admis devant les prétendants, sous le nom et le masque pris par lui vis-à-vis d'Eumée, ne recule pas devant l'expression [2]. A quoi bon en effet ? Minerve la déesse de la Sagesse, comme on l'entendait alors, était en même temps, dans la Grèce, la divinité qui présidait au pillage [3].

[1] *Odyssée*, chant XIV, v. 199-283.

[2] *Odyssée*, chant XVII, v. 425-426.

[3] *Iliade*, chant IV, v. 128. — *Id.*, chant X, v. 460. — *Id.*, chant XV, v. 213.

CHAPITRE V

LA FORCE. — LA VAILLANCE.

Admiration pour la puissance du corps. — La force constitue la supériorité des dieux. — C'est sur elle que s'appuie Jupiter. — Ses défis, ses menaces aux immortels. — Ses voies de fait sur Junon, sur Vulcain.—Taille, carrure, pesanteur des êtres divins. —Passions des Grecs pour les exercices gymnastiques.—Énormes pierres lancées par les héros.—Vigueur d'Achille.—Insistance d'Homère sur ces détails. — Enthousiasme pour la vaillance. Son rôle dans la vie. — Orgueil du brave. — Nestor, Achille, Hector, Sarpédon et Glaucus.—Mépris pour le faible et le lâche.— Éclate même chez les femmes.— Hélène et Pâris.— Reproches d'Hector.—Dédains de Diomède.—Sévérités envers Agamemnon.—Idoménée et Mérion.—Esprit général manifesté par l'idiome de ces premiers âges.— Étymologie guerrière des termes exprimant les hautes qualités.—La gloire.—Origine du mot.—Expression des instincts dominants.

Il existe un accord remarquable entre les faits que nous venons de résumer. C'est partout le même caractère ; la force y domine. Elle frappe, dépouille, détruit à sa guise. Les biens, la liberté, la vie elle dispose de tout ; et ceci explique son prestige. L'admiration lui était acquise. D'un autre côté, il est vrai, elle constituait l'unique sauvegarde des peuples,

comme des individus. Il y avait là, par la nature même des choses, et à défaut de répression par l'autorité publique des attentats contre les personnes, une sorte d'élément social, appelé souvent à venir en aide au bien, et luttant contre le mal. Mais il est douteux que ce point de vue fût celui auquel on s'arrêtât de préférence. La violence est sympathique à la barbarie. En harmonie avec ses instincts, elle les seconde trop ouvertement ; elle en est le jeu trop naturel, trop spontané, pour y être envisagée autrement qu'avec une partialité devant, selon la mesure des faits, aboutir au respect ou à l'enthousiasme.

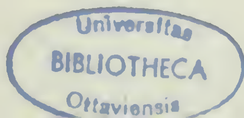
Ces vérités, on les voit percer alors jusque dans les croyances religieuses. L'homme y a prêté aux objets de son culte tout ce que ses faiblesses ont de plus misérable. Or le côté par lequel il s'attache à élever la divinité au-dessus du niveau de notre nature ; ce qui, à ses yeux, constitue la supériorité des immortels, c'est la force, non pas celle qui crée par la parole et agit par la volonté, mais la force qui procède des muscles. Là réside la prééminence de Jupiter sur les dieux comme sur les hommes ; c'est à ce titre qu'il règne, par ce moyen qu'il maintient son autorité, impose l'obéissance aux puissances célestes, et les fait plier sous sa loi.

Écoutez son langage dans l'*Iliade*. Son droit, c'est la force ; il le proclame. Les immortels sont-ils lents à lui obéir, manifestent-ils quelque velléité de résis-

tance, il menace aussitôt de les battre, de saisir tout récalcitrant, de le précipiter dans les profondeurs du Tartare, afin qu'on sache bien, il aime à le dire, qu'il est le plus fort entre tous les dieux [1]. Il se plaît même à les défier, avec cet orgueil brutal qu'inspire la conscience de la supériorité physique. « Allons, « leur dit-il, tentez l'épreuve, afin d'être tous con- « vaincus ; suspendez une chaîne d'or au ciel. Tous « réunis, dieux et déesses, saisissez l'une de ses « extrémités et faites les plus grands efforts pour « entraîner, du ciel en la terre, Jupiter, le souverain « arbitre du monde. Vous n'y parviendrez pas. Quant « à moi, s'il me convenait de vous enlever tous, vous, « la terre et les mers, je le ferais. J'attacherais la « chaîne aux sommités de l'Olympe, et tout demeu- « rerait suspendu dans les airs ; tant je l'emporte sur « les dieux aussi bien que sur les hommes [2]. »

Minerve ou Junon se montrent-elles indociles, il les précipitera, dit-il, à bas de leur char. Il leur lancera ses foudres, et leur corps en portera les traces durant des années [3]. Il est telle circonstance où, à peine sorti des bras de Junon, on le voit près de passer des caresses aux violences, et lui rappeler qu'un jour il l'a suspendue dans l'espace, les mains liées et une enclume à chaque pied [4], car il ne s'en

[1] *Iliade*, chant VIII, v. 10-16.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 11-27.
[3] *Id.*, *ibid.*, v. 401-405.
[4] *Id.* chant XV, v. 17-19.



tenait pas toujours aux paroles, mal en avait pris à Vulcain d'être intervenu, pendant que le souverain de l'Olympe en battait la reine. Son père l'avait saisi par un pied et lancé dans le vide [1]. Ce monarque du ciel s'en prenait, dans sa colère, à l'innocent comme au coupable, et bousculait tout autour de lui. C'est Minerve qui nous l'apprend [2]. Aussi, menace-t-il Neptune de ses puissantes mains, c'est assez de rappeler à celui-ci la force de son aîné. Il se tient pour averti et cède, quoiqu'en frémissant.

On croirait que le poëte reproduit ici les traditions de l'état sauvage. Il n'y a rien là cependant qui ne se lie à son sujet et n'y prenne naturellement sa place. Quelles que soient les hardiesses de l'épopée, elle ne se fût pas, on le conçoit, hasardée à présenter à l'homme les objets de sa vénération sous d'autres traits que ceux avec lesquels ses croyances l'avaient familiarisé. Elles étaient, selon toute vraisemblance, celles du poëte. C'est au sentiment religieux qu'il a demandé des inspirations pour maintenir les dieux à la hauteur où la superstition les avait placés, et par cette raison même son Jupiter, ébranlant l'Olympe d'un mouvement du sourcil, devait atteindre au sublime de la force matérielle.

C'est par là que les dieux imposent dans l'*Iliade*. Leur taille, leur poids, la force de leur poumons sont

[1] *Iliade*, chant I, v. 586-591.
[2] *Iliade*, chant XV, v. 136-137.

autant de circonstances auxquelles Homère s'attache pour agir sur l'imagination. Mars tombe-t-il atteint d'une énorme pierre que lui jette Minerve, le dieu, étendu sur le sol, n'y occupe pas moins de sept arpents [1]. Quatre enjambées suffisent à Neptune pour franchir l'espace entre la mer et l'Ida [2]. En recevant Pallas, le char de Diomède craque sous le poids de la déesse [3]. Et quand, avec l'aide de celle-ci, le héros blesse le dieu de la guerre, le cri de ce dernier retentit comme ferait celui de toute une armée [4].

Ces conceptions ne sont, on le comprend, qu'un reflet de l'humanité, et ici ce sont encore les dieux que nous prendrons à témoins. Le sort a-t-il jeté quelqu'un de leurs favoris, seul et sans protection, sur une terre étrangère. Leur moyen est simple pour lui concilier les sympathies. En répandant sur sa personne la grâce et la majesté, ne pas oublier d'y ajouter une taille, une carrure excédant celles ordinaires, tel est le point. Ils le comprennent, et agissent en conséquence. Minerve en use ainsi avec Ulysse, chez les Phéaciens; et c'est par là qu'en Ithaque ce dernier arrache aux prétendants des témoignages de haute approbation. Défiguré, couvert de haillons, on l'y tient pour un mendiant, n'importe. Là, comme chez Alcinoüs, dès qu'il s'est dépouillé

[1] *Iliade*, chant XXI, v. 407.
[2] *Id.*, chant XIII, v. 20.
[3] *Id.*, chant V, v. 838-839.
[4] *Id.*, *ibid.*, v. 861-863.

pour combattre, ses épaules, sa large poitrine, son col, les muscles de ses bras, de ses fortes cuisses lui gagnent l'assistance [1]. L'effet est bien autre encore, lorsqu'on l'a vu lancer le disque, ou abattre son adversaire d'un coup de poing vigoureusement appliqué [2].

Il s'agissait pourtant au plus, en Itaque, d'une sorte de parodie de ces exercices gymnastiques, l'un des passe-temps favoris des peuplades de la Grèce. A voir l'ardeur avec laquelle elles saisissaient toute occasion de s'y livrer en public, on comprend quelle grandeur avaient à leurs yeux ces sortes de prouesses. Un noble étranger était-il accueilli par la tribu, on tenait à lui montrer quelle vigoureuse race d'hommes elle renfermait [3]. Parfois c'était lui qui, dans sa confiance en la puissance de ses muscles, provoquait les plus forts et les meilleurs parmi ses hôtes. On citait même des cas où, vainqueur dans ces conditions, la honte et la fureur de ceux-ci en était arrivée à ce point de lui dresser une embuscade, pour anéantir avec lui, s'il se pouvait, le souvenir de leur défaite [4]. Victoire, mariage, cérémonie funèbre ou religieuse, il n'était événement public, circonstance officielle, ou se rattachant à la vie des rois, qui ne ramenât ces sortes de tournois dont tous étaient avides, combattants et spectateurs. Aux funérailles de Patrocle,

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 135-136.—*Id.*, chant XVIII, v. 67-69.
[2] *Id.*, chant VIII, v. 238-240.— *Id.* chant XVIII, v. 111-112.
[3] *Id.*, chant VIII, v. 100-103.
[4] *Iliade*, chant IV, v. 387-397.

ce sont les chefs qui se disputent la palme ; et l'émulation s'exalte à ce point d'arracher des larmes aux vaincus, ou à ceux en danger de l'être[1].

Ces émotions on les comprend, en voyant de quel ton Homère parle à l'occasion des énormes pierres que se jettent les héros devant Troie. Ce sont, à le croire, de ces pierres telles que deux ou trois hommes de son temps n'en pourraient même soulever; et des faits de cette nature il en réserve l'honneur aux plus braves, aux plus généreux : Diomède, Ajax, Hector[2]. Les susceptibilités de l'orgueil national percent même ici. Le chantre de l'*Iliade* les ménage, les caresse, leur donne satisfaction. C'est ainsi que des deux pierres lancées tour à tour par Hector et Ajax, dans leur combat singulier, celle du Grec est, au dire du poëte, la plus grosse, et de beaucoup[3]. A ses yeux, il manquerait quelque chose à la gloire resplendissante d'Achille, si l'épopée n'apprenait à la postérité que la force de trois des serviteurs du héros suffisait à peine à soulever la lourde barre fermant la porte de l'enceinte où s'élevaient ses tentes; mais que, quant à lui, cette masse pesante, il la maniait seul et sans effort[4].

Et cependant la puissance physique n'est qu'une

[1] *Iliade*, chant XXIII, v. 385, 396-397.

[2] *Iliade*, chant V, v. 302-304. — *Id.*, chant VII, v. 264-269. — *Id.*, chant XII, v. 445 450.— *Id.*, chant XIV, v. 409-413.

[3] *Iliade*, chant VII, v. 268.

[4] *Iliade*, chant XXIV, v. 454-456.

des parties de la vaillance. Le rôle de la première indique ici celui réservé à l'autre. Pour celle-ci l'horizon était immense. Les plus vastes perspectives s'ouvraient devant elle. Il ne fallait pas moins à l'activité inquiète et passionnée du barbare. Elle est avide de mouvement, de butin, de domination et d'éclat. Or tout cela c'est à la valeur qu'il appartenait de le donner. Aussi était-elle pour l'homme l'objet d'une sorte de culte, ce qu'il estimait le plus en lui et hors de lui.

L'*Iliade*, ce long chant de guerre, en dépose. Homère y reflète la vie telle qu'il la voit, avec sa barbarie, ses atrocités. Il assigne à celles de la guerre la place qu'elles y occupaient. Eh bien ! pour lui, son œuvre l'atteste, ces horreurs disparaissent dans la splendeur de son sujet, dans la fidélité même avec laquelle il les retrace. C'est ce que nous éprouvons, il faut le dire, devant ces tableaux du grand maître. La contagion nous gagne. La physionomie de ces guerriers si fiers d'eux-mêmes, au milieu du sang et du carnage, se complaisant à un si haut point dans la violence et la fougue meurtrière, éblouit nos imaginations et impose à notre jugement. Si la réflexion arrive ; jusqu'à ce qu'elle se soit fait jour à travers l'émotion, nous ne pouvons nous défendre d'admirer non-seulement le poëte et son œuvre, mais les hommes, mais les passions qu'il y met en mouvement. Ce qui, pour les modernes, est un reflet, un

souvenir du passé, donne la mesure de l'action de ces instincts, de ces faits sur l'humanité, quand le présent et la vie leur appartenaient.

Ouvrez l'*Iliade*. Qu'y voyez-vous? une armée aux pieds d'un homme et le suppliant de la sauver ; tradition humiliante, à coup sûr, pour un peuple, si ce peuple n'eût mis son orgueil à s'identifier avec son héros, à contempler en lui son propre type. Nous aurons à chercher bientôt les vérités, les aperçus qui échappent, au premier coup d'œil, dans l'éclat éblouissant de la grande figure d'Achille. Quant à présent, reconnaissons-le : sa splendeur est incomparable. Celui dont l'inaction est, à elle seule, une calamité pour les Grecs, auquel il suffit de se montrer sans armes sur la lisière de leur camp, et d'y pousser son cri de guerre pour arrêter l'élan de masses victorieuses, les glacer d'effroi et frapper de terreur jusqu'à leurs coursiers, celui-là réalise l'idée la plus haute que l'imagination puisse concevoir de l'action de la valeur sur le destin des empires. Et cette donnée, ce n'est pas la seule fois que ces premiers âges l'aient accueillie. La légende de Méléagre la leur avait déjà fait accepter. Là aussi, une population, ses gérontes, ses prêtres se prosternent devant un guerrier que le ressentiment tient éloigné du champ de bataille ; et son retour est assez pour changer la fortune, ramener la victoire et sauver un pays.

Prenez l'*Odyssée*. A un autre point de vue, c'est

encore un monument élevé au génie indomptable du guerrier. De combien de périls ne triomphe pas Ulysse? Les coups du sort, les éléments, les divinités monstrueuses, rien ne peut abattre son courage. Et ce n'est là que le prélude du drame gigantesque qui doit se dérouler en Ithaque, où nous voyons le héros engager le combat avec des multitudes, et en triompher, sans autre secours que celui d'un fils, à peine adulte, et de deux fidèles serviteurs.

Tel est le fond des deux grandes épopées antiques. L'âme des temps héroïques est là. C'est ainsi qu'on arrivait à la passionner, à l'enflammer. Et le secret du poëte, c'était d'y prendre ce feu qu'il y attisait.

A voir Achille se proclamer le plus valeureux entre les Grecs [1], Sthénélus affirmer que Diomède et lui ont laissé leurs pères bien loin derrière eux [2], le vieux Nestor, que l'âge réduit à l'orgueil des souvenirs, élèver les hommes de sa jeunesse au-dessus du niveau de ceux dont il partage les dangers devant Troie [3]; on comprend que, dans son respect, l'admiration passait tout au brave, même cette fierté hautaine, cette rude et superbe franchise de l'estime de soi, si insupportables aux petites âmes.

C'est que là il s'agissait de la vaillance. C'était elle que, dans ses aspirations vers le ciel, un père lui

[1] *Iliade*, chant I, v. 412.
[2] *Id.*, chant IV, v. 405.
[3] *Id.*, chant I, v. 260-272.

demandait pour son enfant, le point dont, à croire les poëtes, sa sollicitude se préoccupait jusque par delà le tombeau. « Faites, s'écrie Hector, en s'adres-« sant aux dieux, qu'un jour on dise de mon fils, « à son retour du combat : Il est plus vaillant que « n'était son père! Faites qu'en le voyant rapporter « les dépouilles sanglantes d'un ennemi par lui « frappé à mort, sa mère se réjouisse au fond du « cœur [1]. »

De son côté, dans la demeure des ombres, celle d'Achille s'inquiète de savoir si Néoptolème s'est montré, devant Troie, l'un des premiers parmi les plus braves. Il adresse la question à Ulysse, et, dans ce triste sejour, son âme s'épanouit au récit des prouesses de son intrépide héritier [2].

Le langage de Sarpédon à Glaucus, devant l'ennemi, présente à la fois un aperçu de l'état des esprits et des priviléges, comme des devoirs des chefs; et c'est encore la vaillance qu'on retrouve ici. « Glau-« cus! crie le premier à son frère d'armes, pour-« quoi, dans les festins, nous honore-t-on, en Lycie, « de la première place, de la chère la plus abondante, « et des coupes les plus nombreuses? D'où vient que « les regards s'attachent sur nous, comme sur des « dieux? Qui fait que nous possédons sur les rives « du Xanthe un vaste domaine riche de beaux arbres

¹ *Iliade*, chant VI, v. 476-481.
² *Odyssée*, chant XI, v. 491-539.

« et de guérets? Ceci nous impose de nous précipiter « maintenant, des premiers, en tête des Lyciens, dans « le feu du combat ; afin que parmi leurs guerriers « aux épaisses cuirasses, on se dise : Ce n'est pas « sans titres de gloire que nos chefs règnent sur la « Lycie, prennent pour leurs banquets son bétail le « plus gras, et boivent ses vins choisis, ayant la « saveur du miel. Non. Ils ont toute l'énergie du « courage ; car on les voit toujours combattre des « plus avancés parmi les Lyciens [1] ! »

Sur ce sujet les points de vue sont inépuisables dans l'épopée homérique. Il revient sous les aspects les plus divers, et toujours avec le même relief. Ici, l'admiration pour le brave, là, le mépris du lâche reproduisent avec énergie le sentiment qui domine chez ces races belliqueuses de la Grèce.

Les femmes mêmes partagent et manifestent hautement ce dégoût profond qu'inspire le guerrier pusillanime. C'est à ce point que l'opinion des Troyennes préoccupe la grande âme d'Hector ; il ne craint pas de l'avouer [2]. On comprend la puissance de ce sentiment chez ce sexe faible et timide, lorsqu'on voit Hélène, l'épouse infidèle, si souvent réduite à baisser les yeux devant celles des Troyens, manifester d'accablants dédains pour son séducteur, qui vient de quitter le champ de bataille, sous la honte d'une

[1] *Iliade*, chant VI, v. 441-443. — *Id.*, chant XXII, v. 105.
[2] *Iliade*, chant XII, v. 310-321.

défaite. « Tu reviens du combat, lui dit-elle, plût « aux dieux que tu y fusses mort, abattu par ce « vaillant homme, mon premier époux. Tu te van- « tais de l'emporter sur Ménélas par ta vigueur, ton « bras, ton javelot. Va donc maintenant le provoquer « encore à se mesurer, face à face, avec toi. Je t'en- « joins de n'y plus revenir, de ne plus engager le « combat, d'aussi près, aussi follement, avec le blond « Ménélas, de peur de succomber sous sa lance [1]. »

A peine les reproches d'Hector à son frère ont-ils plus de sévérité, au moment où il voit celui-ci se retirer timidement, après d'orgueilleuses bravades, saisi de trouble au seul aspect de l'époux qu'il a ou- tragé. Le grand cœur du héros troyen subjugue alors le ravisseur d'Hélène, et semble lui communiquer sa force. Aussi ce dernier en compare-t-il l'indomptable énergie au tranchant de la hache qui, maniée par un bras vigoureux, se fait jour à travers la masse du bois le plus dur. Il se détermine même à provoquer Ménélas et se mesure avec lui [2].

Cette admiration du lâche pour la bravoure, cet élan passager vers elle, ce vain effort pour y atteindre, prouvent ici la puissance de l'opinion, par l'action qu'elle exerce jusque sur les faibles et les timides. On n'a point encore vu tous ses mépris pour Pâris. Écoutez Diomède, atteint au pied d'une flèche de

[1] *Iliade*, chant III, v. 428-426.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 15-70.

celui-ci, répondre par le plus injurieux dédain au cri de triomphe de cet adversaire qui n'ose l'approcher. « Tireur d'arc au ton insultant, qui, fier de ta « frisure, vas, lui dit-il, attachant le regard sur les « jeunes filles, si tu t'aventurais à m'attaquer face à « face et l'arme au poing, ton arc et tes nombreuses « flèches te serviraient de peu. Maintenant, pour m'a- « voir effleuré le pied, tu te glorifies follement. Je « n'en ai d'autre souci que si une femme, un enfant « dépourvu de raison m'avaient frappé. Léger est « le coup porté par l'homme de rien auquel manque « l'énergie. Il en est autrement de mon javelot aigu ; « pour peu qu'il atteigne, il a bientôt étendu mort « un ennemi. Sa femme se meurtrit le visage, ses « enfants sont orphelins, son sang rougit la terre et « son corps va pourrissant. Autour de lui les oiseaux « de proie abondent plus que les femmes [1]. »

Ailleurs Achille prodigue le sarcasme à l'aîné des Atrides. Ce n'est plus seulement à la lâcheté, c'est à l'infériorité, à son impuissante prévoyance qu'il insulte ici. Aux envoyés du roi des rois qui cherchent à l'émouvoir par la grandeur du désastre suspendu sur les Grecs, il répond, avec l'ironique fierté de l'homme qui sent sa force : « Comment ! mais Aga- « memnon a déjà fait sans moi de grandes choses : « il a élevé des retranchements, creusé autour un « large et vaste fossé ; il y a enfoncé des pieux ! »

[1] *Iliade*, chant XI, v, 375-395.

Puis changeant de ton, et se relevant à toute sa hauteur, il ajoute : « Et cependant, avec tout cela il « ne peut arrêter l'élan meurtrier d'Hector. Tant « que je faisais la guerre avec les Grecs, celui-ci ne « se hasardait point à engager le combat à distance « des remparts et n'avançait guère au delà des « portes de Scée et du Hêtre. Une fois, il m'attendit là, et ce fut à grand'peine qu'il put échapper « à mon choc [1]. »

Cette sévérité hautaine, le fils de Thétis n'en donne pas seul l'exemple. On la retrouve, dans d'autres circonstances, chez des chefs qu'Agamemnon a blessés profondément, en affectant de douter de leur ardeur guerrière. Avec Ulysse il en a usé ainsi [2]. Le héros lui fait payer cher cette injure. Non content de lui répondre à l'instant avec colère, lorsque plus tard, celui-ci perdant courage à l'aspect de son camp forcé par les Troyens, ouvre l'avis de tirer les vaisseaux à la mer, pour être prêts à mettre à la voile, avec la nuit. « Malheureux ! lui dit le fils de Laërte, plût au « au ciel que tu donnasses des ordres à une autre « armée, une armée de lâches, et ne nous commandasses pas, nous à qui Jupiter a donné de poursuivre, de la jeunesse à son déclin, la rude tâche de « la guerre jusqu'à ce que, l'un après l'autre, nous « y périssions [3]. »

[1] *Iliade*, chant IX, v. 348-355.
[2] *Id.*, chant IV, v. 338-342.
[3] *Id.*, chant XIV, v. 81-87.

Diomède n'est pas moins dur envers le roi des rois. Lui aussi, ce dernier lui a imputé un manque d'élan et d'énergie. Cet affront, il l'a accepté avec soumission. Mais que, plus tard, il voie son chef faiblir et opiner pour la fuite, il lui rappelle ses reproches, et les lui renvoie avec une logique impitoyable [1].

C'est que faire bon marché de la vaillance de ces hommes, c'était les frapper au cœur. Aussi, dans l'agonie même de la mort, Patrocle recueille ses forces et trouve des paroles pour répondre au cri de triomphe d'Hector que, s'il succombe, ce n'est pas vaincu par lui, mais par Jupiter et Apollon, qui l'ont désarmé, et par Euphorbe dont il a reçu le premier coup [2]. Partout éclate le même esprit. Qu'il se manifeste par l'admiration, par l'orgueil, par le mépris, son énergie ne se dément jamais. Il offre ce triple symptôme dans un entretien entre Idoménée et Mérion, se disposant l'un et l'autre à courir au combat. On ne saurait concevoir un langage plus altier, plus enthousiaste, plus dédaigneux. Homère ne s'abusait pas, en comptant sur l'effet contagieux de ces fières paroles pour faire accepter une sorte de hors-d'œuvre, un retard dans la marche du poëme à un moment du plus puissant intérêt : celui où les Grecs soutiennent la lutte dans leur camp forcé par Hector.

C'est alors en effet que Mérion se présente à Idomé-

[1] *Iliade*, chant IX, v. 32-49.
[2] *Iliade*, chant XVI, v. 844-850.

née. Il vient en toute hâte chercher une lance, dans la tente de celui-ci ; car la sienne s'est brisée en combattant.

« En le voyant, son chef lui dit : Fils de Molos,
« Mérion aux pieds agiles, pourquoi viens-tu, lais-
« sant la guerre et l'œuvre du carnage. Es-tu blessé?
« Souffres-tu, atteint par la pointe du javelot? Viens-
« tu me chercher, porteur d'un message? Mon vœu
« à moi-même c'est, non de demeurer sous la tente,
« mais de combattre.

« Alors Mérion, ce ferme esprit, répliqua : Ido-
« ménée, qui règnes sur les Crétois aux tuniques
« d'airain, j'accours pour prendre une lance, s'il en
« reste quelqu'une sous ta tente; celle que j'avais vient
« de se rompre sur le bouclier de l'altier Déiphobe.

« Le chef des Crétois, Idoménée, reprit : Tu
« trouveras, si tu le veux, dans ma tente, contre ses
« étincelantes parois, jusqu'à vingt et une lances
« troyennes, enlevées par moi à ceux que j'ai frap-
« pés à mort ; car d'ordinaire, je ne combats pas,
« que je sache, à distance de l'ennemi.

« Mérion, ce ferme esprit, répondit alors : J'ai
« également, sous ma tente et dans mon noir vais-
« seau, force dépouilles des Troyens; mais elles ne
« sont pas là, sous ma main. Moi aussi, je puis le
« dire, la vaillance ne me fait point défaut. Dès que
« s'engagent les luttes de la guerre, ma place est
« parmi les plus avancés dans le combat qui donne

« la gloire. Que mon ardeur dans l'action échappe « à quelque autre des Grecs aux tuniques d'airain, « il se peut; mais, toi, tu en sais quelque chose.

« Alors le chef des Crétois, Idoménée, reprit : Je « connais ta valeur; à quoi bon ces paroles? Qu'on « choisisse, à l'occasion, les plus braves entre les « chefs, pour disposer une embuscade non loin des « vaisseaux; c'est là surtout que se juge à l'œuvre « le courage des guerriers, là que le lâche et le « brave se manifestent; car le teint du premier prend « toutes les nuances, la résolution ne peut se main- « tenir inébranlable en son âme, ses genoux fléchis- « sent, il se tient accroupi sur ses deux pieds. A la « pensée de la mort, son cœur bat dans sa poitrine, « ses dents se heurtent et claquent. Quant au brave, « son teint ne s'altère pas; il n'a point de ces violentes « terreurs. Une fois en embuscade, il aspire à se jeter « au plus tôt dans la mêlée terrible. Là, nul n'a rien à « reprendre à ton courage, à la vigueur de ton bras. « Si, dans l'action, tu es atteint ou blessé, ce n'est « ni sur la nuque ni dans le dos que porte l'arme; « elle rencontre ou la poitrine ou le ventre; car tu « marches droit devant toi, dans ce commerce entre « les plus avancés parmi les braves. Mais, allons! « ne demeurons point ici, comme des faibles d'esprit « et de cœur. Redoutons les sévérités du blâme. « Entre dans ma tente, et prends une forte lance. »

L'*Iliade* est ici l'écho des temps héroïques. Mais

voulons-nous entendre les hommes de ces premiers âges s'exprimer sans intermédiaire, nous initier eux-mêmes à leurs sentiments, à leur pensée, nous le pouvons; le moyen est facile. Reportons-nous au vocabulaire de la Grèce vers cette époque, consultons cette belle langue qu'Homère avait reçue de ses devanciers. Les aèdes avaient pu l'assouplir, lui donner le poli, la grâce; à coup sûr, ils ne l'avaient point faite. Cette œuvre a été celle de tous. Les sensations, les sentiments, les idées ont précédé les signes, et par leur unanimité ont, à la longue, assigné aux mots la valeur qui leur est propre. Or, qu'on remonte le plus haut possible vers les origines de ces peuples pour y chercher celle des termes qui, plus tard et par extension, ont fini par exprimer l'idée de vertu (ἀρετὴ), celle de supériorité morale (ἄριστος), telles que les comprend la philosophie, on reconnaîtra qu'ils datent des temps héroïques. Leur sens n'était point alors celui qu'ils ont reçu depuis, en se modifiant avec les mœurs. Ce qui dominait dans ces mots, leur sens direct et presque exclusif, c'était celui de courage, de vaillance. Là était la vertu, la supériorité. On n'avait cru pouvoir exprimer pleinement celles des qualités entourées de la plus haute estime qu'en prenant au nom même du dieu de la guerre (Ἄρης) des dérivés reportant nécessairement la pensée vers ces conditions de force, d'audace, de valeur hors desquelles on ne concevait que faiblesse, médiocrité, infériorité.

Il est un autre mot résumant toutes ces vertus guerrières, alors en possession de l'admiration générale, ou pour mieux dire, les hauts faits, les merveilles qu'elles enfantent, l'impérissable éclat qui s'y attache. Ce mot, on l'a compris, c'est celui de gloire. D'où vient-il? Est-ce à l'imagination des poëtes qu'il en faut faire honneur? L'idée qu'il exprime n'a-t-elle pas germé d'abord, puis grandi dans l'esprit de tout un peuple? Nécessairement il en a été ainsi. L'unanimité de l'enthousiasme pour le brave et ses prouesses a pu seule inaugurer ce signe dont elle avait besoin pour se manifester pleinement. Le mot, l'idée, le sentiment, tout se tient, tout se lie et révèle ici le naturel du peuple qui se peint lui-même ainsi dans son langage.

Au temps d'Homère, il est vrai, l'expression ne s'applique plus exclusivement à la victoire et au courage qui la donne; elle est prise parfois dans une acception plus étendue : Ulysse parle à Pénélope de la gloire qu'ont acquise à cette reine ses heureuses qualités. Lui-même, en se faisant connaître aux Phéaciens, attribue à ses stratagèmes aussi bien qu'à ses exploits le prestige qui s'attache à son nom. Mais le sens direct et dominant offrait à l'esprit l'idée de vaillance et de hauts faits. C'est ainsi qu'Achille chante, sous sa tente, les gloires des guerriers venus avant lui [1]. C'est ainsi que, dans l'espoir de l'emporter

[1] *Iliade*, chant IX, v. 186-189.

sur l'adversaire que le choix des Grecs lui opposera, et songeant au tombeau qu'ils élèveront à celui-ci, Hector parle en termes magnifiques de la gloire impérissable réservée à ses exploits. Et tout indique le même esprit dans l'*Iliade*. C'était alors celui de la Grèce, et, on doit le comprendre, avant que la langue se fût enrichie d'un terme résumant un ordre de faits, de sensations, de sentiments offrant comme ceux-ci un caractère de généralité, d'unanimité, il a fallu, nous le répétons, une longue suite de phénomènes, de manifestations de même nature, l'accord et le concert des instincts, des passions de tout un peuple.

CHAPITRE VI

LE TYPE DU HÉROS.

Ce qui imposait dans le guerrier.—Physionomie d'Hercule.— Les sept chefs. — Surnoms de destructeurs des cités et de tueurs d'hommes donnés aux plus vaillants.—Action de ces idées sur Homère.— Contraste entre ses aspirations vers le bien, et ses instincts guerriers.—Épouvantable fidélité de ses peintures.— Atrocités du champ de bataille. — Il les approuve. — Nuances entre l'estime accordée aux qualités du cœur et l'enthousiasme qu'excitait la valeur impitoyable.— Ménélas traité de combattant mou.— Pourquoi. —Achille et Hector.— Le poëte s'attache à faire de celui-ci un adversaire digne du premier. — Ne l'en tient pas moins à distance.— Quelle part de vaillance il lui accorde.— Pourquoi lui prodigue-t-il les dons du cœur?—Traits dominant dans la figure d'Achille.— Apreté, orgueil, violence, irascibilité, soif de vengeance et de gloire.—Ses emportements dans l'amitié.—Sa fureur dans le désespoir.—Fait vœu de livrer aux chiens le cadavre d'Hector, d'égorger douze prisonniers.— Sa réponse à Hector mourant.—Il regrette de ne pouvoir dévorer les restes de son ennemi.—Traitements qu'il leur fait subir. — Pourquoi Jupiter ordonne-t-il au vainqueur de rendre le cadavre?— A quelles conditions? — Ces excès considérés comme compatibles avec la magnanimité.— Achille en face de Priam. — L'admiration éveille en lui la sympathie. — Ne se méfie pas moins de son naturel.— Il craint d'égorger le vieillard.

Ce n'est point, à coup sûr, sans une sorte de grandeur que l'homme s'élève à l'idée de la gloire. Or, cette grandeur, la race grecque y avait atteint, au sein

de la barbarie. Peut-être, il faut le dire, un instinct d'artiste et de poëte, confus encore, mais inné chez ce peuple, n'était-il pas étranger à ces élans, et l'imagination y avait-elle autant de part que l'âme? Quoi qu'il en soit, si cette idée splendide pouvait l'éblouir, et prêter à certains faits un prestige irrésistible, elle n'en changeait pas la nature. La guerre, cet état presque permanent pour ces petites sociétés, y développait au plus haut degré les penchants féroces. Entre tant de courages, de naturels farouches, incessamment voués à cette œuvre meurtrière, pour briller, pour s'élever, il fallait frapper, saisir les esprits par tout ce que la fougue belliqueuse a de plus ardent et de plus impitoyable. Tel est le type qu'offrent ceux des chefs dont ces premiers âges ont fait, ici des dieux, là des héros. Voyez Hercule, ce guerrier aux proportions excédant celles de l'humanité, et qui, s'il n'eût obtenu des autels, si Homère n'eût répandu tant d'éclat sur Achille, serait demeuré la figure la plus populaire de la Grèce primitive. L'*Odyssée* nous le montre aux enfers ; car, par une singulière contradiction, tandis que sa personne est au ciel, son ombre est dans le sombre empire ; eh bien! il y épouvante les morts. Tous s'enfuient à son aspect en jetant des cris d'effroi ; et lui, sinistre comme la nuit profonde, l'arc tendu, la flèche prête à s'échapper, il promène à l'entour des regards menaçants. Mais cette image n'est point encore assez formidable

aux yeux du poëte; il donne au héros un baudrier sur lequel sont figurés des monstres, des tigres, des lions, des combats, des meurtres, des massacres [1].

Cette physionomie terrible, Eschyle s'en est inspiré dans sa tragédie des *Sept Chefs*. La tradition les lui montrait semblables à leur contemporain ; et voilà comment il a prêté à la plupart un caractère de fureur sombre, inexorable, avide de destruction et de carnage.

> Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
> Épouvantent les dieux de serments effroyables;
> Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
> Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.
> Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone [2].

La tradition nous les montre, il est vrai, victimes de leurs propres fureurs et foudroyés par Jupiter [3]. Mais c'était l'esprit du temps d'assigner invariablement des causes surnaturelles aux grandes catastrophes; et la légende n'en prête pas moins aux figures, sur lesquelles elle appelle l'attention, des traits qui leur sont communs avec ces chefs redoutables. Elle offrait nombre de ces modèles au chantre de l'*Iliade;* et celui qui a dessiné, avec une fidélité si vigoureuse, Hercule descendu chez les morts, ne demeure point au-dessous de lui-même et de la vérité, dans la pein-

[1] *Odyssée*, chant XI, v. 604-611.
[2] Eschyle, *les Sept Chefs*, v. 4-8, traduits par Boileau.
[3] *Iliade*, chant IV, v. 409.— Sophocle, *Antigone*, v. 127-143.

ture des vivants. Il ne se borne pas à nous apprendre que le fils d'Alcmène avait, dans une seule expédition, saccagé nombre de cités[1]. Parmi les titres d'honneur, qu'il accole aux noms des premiers parmi ses héros, figurent ceux de destructeur des villes et de tueur d'hommes. Il donne plus volontiers le premier à Achille et Ulysse, ses figures de prédilection, et prodigue le second à Hector, pour en faire un ennemi digne du fils de Pélée. Mais ces épithètes mêmes ne suffiraient pas à offrir une idée de ces naturels indomptables. Il faut se pénétrer de l'*Iliade*, assister aux combats qu'elle décrit, arrêter les regards sur ceux qui tuent ou qu'on égorge, vivre en un mot de la vie de ces hommes, pour savoir à quel prix était leur estime.

Heureusement, lire Homère, c'est les voir à l'œuvre; c'est entrer en communication directe avec un génie à la surface duquel bouillonnent les instincts les plus passionnés, les plus belliqueux des âges dont on lui doit le tableau. L'action qu'ils exercent sur lui est sensible; et, parmi les phénomènes de nature à la faire ressortir, le plus frappant peut-être est la contradiction existant, à un si haut degré, entre ses aspirations vers le bien et l'ardeur qui l'entraîne à la suite des passions dont il est le peintre et le panégyriste. Il y a là une preuve incontestable de leur puissance.

[1] *Iliade*, chant II, v. 660.

On ne saurait méconnaître, en effet, chez le poëte une pente prononcée vers ce qui lui semble bon et juste. Il prêche en général le respect envers les dieux, la modération, la droiture, l'équité, l'accomplissement du devoir. Les accents que lui inspirent l'amour conjugal, la tendresse paternelle, l'amitié entre frères, entre compagnons d'armes, prouvent qu'il sent le prix et le charme des affections. Si le concubinage, si la pente vers le plaisir sont, à ses yeux, choses simples, naturelles, innocentes chez l'homme comme chez les dieux, il n'en a pas moins tracé, avec une délicatesse à laquelle Virgile n'a pu atteindre, les chastes et touchantes figures d'Andromaque, de Pénélope et de Nausicaa. Un instinct, plus relevé que celui même du génie, lui a fait comprendre à quel point Hélène choquerait, s'il ne la réhabilitait par la honte de sa faiblesse, le repentir de sa faute, et une sorte de violence morale exercée sur elle par une divinité. Et, ce qui indique chez lui la haine instinctive du mal, chacune de ses deux vastes épopées a pour fin une grande et salutaire leçon. Ici la punition du rapt est poursuivie par les armes ; elle apparaît infaillible, et le dénoûment est prévu. Là, le châtiment réservé à l'insolence brutale, à l'invasion du foyer et du bien d'autrui, est offert en spectacle aux hommes. Eh bien! qu'il s'agisse de guerre ou de vengeance, le moraliste devient impitoyable. Les blessures, les cris, l'agonie des mourants l'exaltent; le sang l'enivre ; il est trans-

porté. Sublime d'ardeur, d'emportement, de férocité, le naturel du barbare s'échauffe en lui, à ce point de rencontrer l'inspiration poétique dans ce qu'elle a de plus puissant, et de communiquer à d'affreuses images une grandeur incomparable.

Ouvrez l'*Iliade* et contemplez. Quels tableaux ! Ici un mourant mord la terre ; un autre expire en mugissant comme le taureau ; la moëlle jaillit des os, la cervelle du crâne des blessés. Là, un rire convulsif se mêle à l'agonie du guerrier frappé à mort. Ailleurs, les yeux d'un combattant, atteint au front, s'échappent de leurs orbites et roulent à ses pieds. Celui-ci tient ses entrailles dans ses mains. Le vainqueur tranche la tête du vaincu et la lance, comme une boule, dans les rangs de l'ennemi ; ou l'élève, par dérision, au haut de sa lance, pour la lui offrir en spectacle. Les chars roulent sur les cadavres dont ils font craquer et brisent les os. Les roues, l'essieu, les pieds des chevaux dégouttent de sang humain. Et cependant on plaisante. Patrocle voit-il tomber, la tête la première, du haut d'un char, un guerrier atteint par son javelot, il félicite les Troyens de l'habileté de leurs plongeurs[1]. Idoménée a-t-il abattu un ennemi, que l'espoir d'épouser une des filles de Priam avait attiré dans les rangs des Troyens : « Viens, dit-il, en tirant le moribond par le « pied, si tu veux te joindre à nous pour la ruine de « Troie, on pourra te fiancer à la plus belle des filles

[1] *Iliade*, chant XVI, v. 745-750.

« d'Agamemnon. Nous, non plus, ne sommes pas « gens à marchander sur la dot [1]. »

Homère lui-même s'associe à l'acharnement de ses héros. Lui qui s'efface, d'ordinaire, de peur de nuire à l'illusion, il est tel moment où, dominé par elle, il se montre, il intervient, et prend la parole, pour approuver le massacre. Ménélas allait accorder la vie à un vaincu et le recevoir à rançon; Agamemnon survient et gourmande son frère. « Pourquoi, « lui dit-il, ce souci de la vie des hommes? Ta mai- « son a, en vérité, bien à se louer des Troyens. Que « pas un d'eux n'échappe à nos mains et à la mort. « Non, pas même l'enfant dans le sein de sa mère [2]. » Et sur ce, il égorge le suppliant. Or, c'est l'instant que choisit le grand aède pour se manifester, parler en son nom et déclarer le roi de Mycènes homme d'excellent conseil [3].

Il n'y a point à supposer, ici, que l'instinct de férocité fût exclusivement propre au chantre de l'*Iliade* et que l'imagination lui ait seule fourni ses couleurs. L'action du génie du peuple sur celui des aèdes était double alors, et plus directe que de nos jours. Nul intermédiaire entre le poëte et les masses. Il avait affaire non à des lecteurs isolés, disséminés, mais à des multitudes. C'était face à face avec elles

[1] *Iliade*, chant XIII, v. 377-382.
[2] *Iliade*, chant VI, v. 55-59.
[3] *Id.*, *ibid.*, v. 61, 62.

qu'il élevait la voix; et leur enthousiasme ou leur froideur étaient pour lui indices manifestes de la valeur, comme de l'effet de son œuvre. La vie contemporaine ne l'eût-elle point formé à son école, il y avait là pour lui une expérience d'un autre ordre, de nature à le ramener au vrai, à le former dans l'art de frapper fort et juste. Errant de contrée en contrée, souvent appelé au banquet des chefs, pour lui la faveur dépendait de sa puissance sur les esprits. C'était en eux qu'il avait à la chercher, en s'identifiant avec les idées, les passions dominantes. La force des choses le voulait ainsi ; et Homère ne nous eût pas été conservé s'il n'eût rencontré d'échos dans l'âme de ses contemporains. L'*Iliade* est donc l'expression vivante des mœurs qu'ils tenaient de leurs pères. C'est le présent et le passé confondus, obéissant aux mêmes dieux, aux mêmes lois, au même besoin de s'agiter, de se répandre au dehors, de guerroyer, d'envahir, d'exterminer et de prendre. Or, nous le répétons, pour s'élever dans l'opinion d'hommes se jouant ainsi avec le massacre et le redemandant au poëte jusque dans les plaisirs du festin, il fallait plus que la résolution, l'intrépidité du cœur ; l'impétuosité, la férocité, dans ce quelles offrent de plus ardent et de plus âpre, étaient vertus nécessaires. Devant celles-ci, les autres s'effaçaient, reléguées au second rang.

Ce n'est pas à dire que la reconnaissance, la

louange, la célébrité n'aient point été à l'origine chez ces peuples, et n'y fussent pas encore, au temps du siége de Troie, le prix du dévouement à la patrie, à tout ce quelle renferme de nécessaire au cœur de l'homme. Hector témoigne de cette vérité dans l'*Iliade*, et Homère, si soigneux de ce conformer à la tradition, tout en expliquant, en général, par l'intervention de Jupiter, la supériorité momentanée des Troyens sur les Grecs, accorde cependant une fois aux premiers une ardeur guerrière qui leur est propre. Il l'explique par la nécessité, la résolution de défendre leurs femmes et leurs enfants [1]. Il n'est pas moins vrai que, dans son exagération, l'esprit guerrier en était arrivé à se proposer un idéal plus fougueux, plus terrible, et par celà même plus imposant, plus sublime à ses yeux que le courage du devoir.

L'épopée homérique laisse percer parfois comme une disposition à faire bon marché de cette sorte d'héroïsme. Il y a, par exemple, et ceci chez les Grecs, un brave guerrier, un ferme et noble cœur, Ménélas, que le poëte qualifie à l'occasion de combattant mou [2]. Il met, il est vrai, le mot dans la bouche d'un dieu du parti troyen, et l'épithète est un reproche à Hector échouant devant la résistance du plus jeune des Atrides, acharné à défendre les restes de Patrocle.

1 *Iliade*, chant VIII, v. 55-57.
2 *Iliade*, chant XVII, v. 587-588.

Mais cette injure, on la trouve ailleurs adressée directement à Ménélas [1]. Il semble même qu'ici le chantre de l'*Iliade* se place dans l'hypothèse d'une opinion reçue. Platon l'a plus tard adoptée comme telle, sur le ton de la plaisanterie, il faut le dire [2]. Elle n'en est pas moins d'accord avec le langage qu'arrachent à Agamemnon sa vive sollicitude et son affection pour son frère, au moment où celui-ci, indigné de l'hésitation des autres chefs, veut accepter le défi d'Hector. « Tu perds la raison ! » lui crie le roi des rois, tant il le trouve au-dessous d'une telle épreuve. Et son jugement est celui des serviteurs de Ménélas, car ils se hâtent de le désarmer, heureux de le voir échapper à un si grand péril [3].

Avec tout cela cependant, on en est à chercher la raison de cette qualification méprisante : *un combattant mou.* Il n'y a point à la trouver dans l'absence de résolution, de force d'âme ou de corps ; car Homère traite souvent Ménélas de brave guerrier. Son naturel, l'allure de sa bravoure nous semblent la seule explication possible. Le courage ne lui manque pas, loin de là ; mais s'il en fait preuve, c'est à bon escient. Quant à cette fougue meurtrière, qui est à elle-même sa cause et sa fin, elle lui est étrangère. Il fait la guerre aux Troyens avec ténacité ; mais la guerre n'est point son but. Ce qu'il a en vue, c'est sa femme. Homère

[1] *Iliade,* chant XVII, v. 25-26.

[2] Platon, *Banquet,* § 2.

[3] *Iliade,* chant VII, v. 110. —*Id.*, *ibid.*, v. 121, 122.

le dit en propre termes [1]. Hector provoque-t-il en combat singulier celui d'entre les chefs que les Grecs choisiront pour lui opposer, Ménélas relèvera le défi ; mais parce qu'il voit les plus vaillants immobiles, et par pudeur plus que par élan [2]. Que les Troyens veuillent s'emparer du corps de Patrocle, il le défendra avec obstination, avec vigueur, avec un dévouement sublime, mais par un sentiment de gratitude envers celui qui vient d'expirer pour sa cause ; car, en lui, ce qui domine, ce n'est ni l'exaltation, ni la turbulence, ni la férocité de son temps et de sa race. Il est homme à faire, dans la chaleur du combat, grâce de la vie à un vaincu, comme il pardonnera plus tard à Hélène. Il attend en général l'impulsion, au lieu de la donner [3]. Hors de là, nous chercherions vainement la raison de cette qualification dédaigneuse : *un combattant mou.*

Maintenant qu'on le rapproche de la plupart des chefs combattant devant Troie. Comparez-le à son frère lui reprochant un mouvement de pitié, et se hâtant de mettre à mort l'ennemi qu'il allait épargner ; à Diomède se ruant, l'arme au poing, sur les dieux mêmes [4] ; à Ulysse jonchant le sol de sa maison de plus de cent cadavres, y pendant douze malheu-

[1] *Iliade*, chant II, v. 589, 590.
[2] *Iliade*, chant VII, v. 92-102.
[3] *Iliade*, chant X, v. 121-123.
[4] *Iliade*, chant V, v. 330-339.— *Id.*, *ibid.*, v. 855-858.

reuses femmes, martyrisant un esclave qu'il mutile avec atrocité, et tout cela coup sur coup ; au grand Achille s'acharnant sur les restes d'Hector, égorgeant douze prisonniers, aux pieds du bûcher de Patrocle, et vous comprendrez que Ménélas n'eut point une de ces physionomies terribles ayant le don d'imposer à ceux de son pays.

Si l'on veut en contempler le type le plus prononcé, et voir réunis dans un seul homme l'ensemble des vertus guerrières, le naturel héroïque tel qu'on l'entendait alors, tel que cet âge regretté par Nestor l'avait montré à la Grèce barbare, c'est sur Achille qu'il convient d'attacher les yeux. Le parallèle avec Hector, ce noble adversaire qu'Homère a choisi, parmi les Troyens, pour le lui opposer, fera ressortir, par le rapprochement et par le contraste, celles des hautes qualités alors en possession de l'admiration générale.

Il est un point qu'on ne peut méconnaître : le fils de Thétis est la grande figure de l'*Iliade*, celle autour de laquelle toutes les autres viennent se grouper, comme pour la faire ressortir. Il est Grec, son adversaire appartient à l'Asie. Il est vainqueur ; l'autre est vaincu, vaincu après avoir fui. Quant à la supériorité du héros hellène sur ses compagnons d'armes, elle est incontestable. Homère nous les montre tous à ses pieds. Or, à un tel homme, il fallait opposer un courage digne de lutter contre le sien. Le chantre de l'*Iliade* l'a rencontré dans Hector. Ici, cependant,

il faut prendre garde, et bien se pénétrer des vues du poëte. Si impétueuse que soit chez lui l'inspiration, l'art n'y a pas moins une telle profondeur qu'on a peine à l'y surprendre. Le don du génie est sans doute d'atteindre à ce degré, par la seule puissance de son instinct; or cet instinct est merveilleux chez Homère. Faire triompher Achille d'un faible ennemi, c'eût été pauvre gloire; élever Hector à sa hauteur, c'était manquer le but. Aussi, est-ce chose curieuse d'observer la part qu'il a faite au héros troyen, soit des qualités devant lesquelles l'admiration s'inclinait alors, soit de ces dons heureux, susceptibles au plus d'éveiller l'intérêt et la sympathie. Quant aux premières, le poëte les lui a mesurées avec une circonspection, une prudence, une habileté remarquables. Les derniers, il s'en est montré d'autant plus libéral envers lui, qu'ils n'avaient point le prestige de la force et de la victoire. Quelle que soit, en effet, dans l'*Iliade*, la valeur d'Hector, et elle y est brillante, elle demeure en général au-dessous de son courage, et parfois même sa bravoure y chancelle. Prenez le poëme dans son ensemble; l'ardeur du héros est entraînante; il réduit les Grecs aux dernières extrémités. Mais une circonstance plane sur tout ceci, et en atténue singulièrement sinon l'éclat, au moins la portée. Lui et les siens sont des instruments dans la main du maître des dieux. Jupiter leur communique la force, la puissance de tuer, pour

parler le langage de l'*Iliade*[1]. Encore n'est-ce que momentanément, dans l'intérêt de la vengeance d'Achille. L'événement ne tarde pas à le prouver, et à faire évanouir ce prestige s'attachant aux peuples comme aux héros qu'on tenait pour favorisés du ciel.

Si, laissant les généralités, nous nous attachons à des faits déterminés et les envisageons à part, pour en apprécier le caractère, c'est alors surtout que, sous la pompe des mots et des images, on aperçoit combien le poëte s'est montré ménager de prouesses envers le héros troyen. Hors Patrocle, il n'est pas entre les Grecs un chef de quelque renom dont il lui soit donné de triompher. Et, quand il l'emporte sur celui-ci, il le trouve blessé, désarmé, frappé par un dieu d'engourdissement et de stupeur[2]. L'attaquer, l'achever dans un tel moment, c'est une action digne à peine de la grande âme d'Hector.

On le voit, il est vrai, provoquer en combat singulier le plus vaillant parmi les Grecs. Mais il sait qu'Achille s'est enfermé dans sa tente, et un devin lui a prédit que l'épreuve ne lui serait point fatale. Où est l'intrépidité? Homère ne lui prête pas moins ici un langage magnifique. Les mots de gloire et de postérité y sonnent haut[3]. Mais les faits restent au-dessous des paroles. Le cœur lui bat en voyant

[1] *Iliade*, chant II, v. 191, 192.
[2] *Iliade*, chant XVI, v. 788-817.
[3] *Iliade*, chant VII, v. 87-91.

s'avancer vers lui Ajax, dont la confiance et l'ardeur éclatent en sourires farouches. Si la honte ne le retenait, il déclinerait le combat. Il se remet néanmoins, et l'engage bravement. Mais il tombe sous la lourde pierre dont l'atteint le fils de Télamon. Il ne lui est pas même, en cette occurrence, donné d'en soulever une aussi pesante. Et cette circonstance n'est pas la seule où il ait affaire à plus vaillant que lui. Sans parler d'Achille, dans deux autres rencontres, il est abattu, ici par la violence d'un coup que lui porte Diomède [1]; là, par une pierre sous laquelle Ajax l'accable de nouveau [2]. Il est même assez clair qu'il n'eût pu tenir tête à Agamemnon, car Jupiter lui fait recommander de ne point se mesurer avec le roi des rois [3].

Il force, il est vrai, l'enceinte du camp des Grecs, après avoir jonché la plaine de leurs cadavres. Et rien de comparable, pour le mouvement et la couleur, à la peinture du héros s'élançant dans leurs retranchements dont il a fait voler les portes en éclats. Les dieux seuls, dit le poëte, eussent pu l'arrêter dans un tel moment [4]. Mais, comme toujours, c'est Jupiter qui l'anime, le soutient et le pousse. Il suffit à Homère de quelques mots pour ne laisser à cette prouesse que le prestige des beaux vers. Cette énorme

[1] *Iliade*, chant II, v. 350-355.
[2] *Iliade*, chant XIV, v. 410.
[3] *Iliade*, chant VI, v. 218-220.
[4] *Iliade*, chant XII, v. 465-466.

pierre, au choc de laquelle ont cédé les portes du camp ; c'est le maître des dieux qui l'a rendue légère pour le guerrier. Le moment où il se montre le plus grand est celui où, abandonné des dieux et des hommes, seul des Troyens, dans la plaine, en face d'Achille auquel il ne peut échapper ; saisi d'un beau désespoir et déterminé à laisser à la postérité la mémoire d'un dernier et sublime effort, il se précipite, le fer en main, sur son terrible ennemi. Mais il succombe, et n'en a pas moins fui. Son trouble, ses incertitudes, sa terreur à la vue des éclairs s'échappant des yeux de son ennemi, ont déjà proclamé son infériorité. L'impression est produite. Il est jugé.

Tant de circonspection, une réserve si habilement dissimulée, un soin si attentif à ne jamais dépasser la mesure de vaillance et d'énergie qu'il lui convient d'accorder au héros troyen font comprendre comment Homère a pu se montrer si prodigue envers lui des dons du cœur. La gloire n'était pas là ; mais l'intérêt, la sympathie s'y attachent, et c'était une riche mine à exploiter. Le poëte a donc fait Hector bon père, tendre époux, fils et frère dévoué ; nous le montre indulgent pour Hélène, affectueux envers Pàris, jusque dans la sévérité de ses reproches, courtois enfin et chevaleresque vis-à-vis de l'ennemi avec lequel il vient d'échanger des coups terribles. Faut-il le dire ? Et ceci ne tient-il pas à la beauté de son œuvre, à l'action quelle

exerçait sur lui? on est tenté parfois de croire que, se passionnant pour elle; saisi, à l'aspect de cette noble tête destinée à traîner dans la poussière, de cette tristesse qu'il a répandue sur les plaintes d'Andromaque, d'Hécube et de Priam, ce génie, si souvent emporté par des élans sanguinaires, s'est complu à parer, à embellir la victime qu'il allait immoler à la gloire de son pays. Mais plus les qualités qu'il accorde au défenseur de Troie sont aimables et touchantes, plus il est clair que, à ses yeux, Achille n'a rien à craindre de la comparaison. Celles dont il avait doué ce chef impétueux occupaient dans la vie, dans l'estime de tous, une place dont il n'était donné qu'à elles seules d'atteindre la hauteur.

C'est que le fils de Pélée n'est pas seulement le plus beau, le plus fort, le plus vaillant, c'est aussi le plus formidable des hommes. Ce type, l'auteur de l'*Iliade*, eût-il eu le choix, l'eût conçu tel qu'il nous l'a offert, mais l'avait, selon toute vraisemblance, reçu de la tradition. L'imagination populaire s'était, avant lui, complue à prêter au héros hellène tout ce qui lui imposait le plus dans l'homme; elle en avait usé avec lui comme avec ses dieux. Le poëte n'a eu qu'à développer la donnée; et son naturel comme son génie l'y ont merveilleusement secondé. Le portrait qu'il a tracé est d'un fini admirable, mais les grands traits y dominent.

Nirée lui-même le cède en beauté au fils de Thé-

tis[1] ; de tous les Grecs, le héros est le seul qui puisse manier sa pesante lance[2] ; l'armée ne compte pas un guerrier dont l'armure ne soit trop petite pour lui[3]. Ces détails, Homère nous les jette en passant comme des vérités connues. Et si dans son œuvre la vaillance du héros est partout manifeste, ce n'est pas qu'il s'attache à nous montrer incessamment en lui, comme dans Hector, l'effort, et pour ainsi dire le travail du courage. Sa supériorité éclate naturellement, d'elle-même, et par la force des choses. Il n'a point encore pris les armes qu'elle a déjà saisi l'imagination.

Calchas a peur d'Agamemnon ; il ne veut dévoiler les causes du mal dont souffre l'armée que si Achille promet de le défendre contre la colère du roi des rois ; une fois assuré de la protection du héros, il est tranquille, rien ne l'effraye plus : il parle[4]. Les Troyens fuient devant les Grecs ; pour les ramener au combat il suffit à Apollon de leur crier qu'Achille n'est point dans les rangs de leurs ennemis[5]. L'absence du fils de Pélée, telle est la cause des revers de ces derniers. Le seul expédient, l'unique espoir qui s'offre à leur esprit, c'est de le fléchir, de le ramener. Ce n'est pas tout; lorsqu'enfin il s'arme, il se montre et refoule les Troyens dans leurs murs; les plus vaillants d'entre les Grecs sont, pour la plupart, hors de combat. La

[1] *Iliade*, chant II, v. 671-674.
[2] *Iliade*, chant XVI, v. 140-144.
[3] *Iliade*, chant XVIII, v. 192.
[4] *Iliade*, chant I, 78-92.— [5] *Id.*, chant IV, v. 512, 513.

victoire lui appartient sans partage. Les plus braves parmi ceux qu'a respectés le fer de l'ennemi, Ajax, Idoménée, Mérion, Ménélas s'effacent et disparaissent; Achille remplit la scène. La terreur marche devant lui. Énée tombait sous ses coups, si un dieu ne le lui eût arraché. Vainement Apollon lui enlève Hector. Cet incident n'a qu'un but : assurer au fils de Thétis une double victoire sur celui de Priam. Celui-ci ne peut soutenir son regard; à son aspect, il prend la fuite. Et si plus tard il retrouve du courage, c'est pour constater par sa défaite à quel point son vainqueur l'emporte sur lui.

C'était assez, à coup sûr, s'il se fût agi seulement de mettre en relief l'irrésistible vaillance du vainqueur; mais ce type destiné à personnifier la Grèce héroïque fût ainsi demeuré l'expression incomplète de la physionomie redoutable dans laquelle tout un peuple aimait à s'admirer. Pour la reproduire avec fidélité, il fallait qu'Achille fût âpre, irascible, violent, avide de vengeance et de sang autant que de domination, de préséance et de gloire. Aussi le poëte a-t-il fait une large part à ces diverses faces du naturel de son héros.

Ce qu'il chante, il ne faut pas l'oublier, c'est la colère d'Achille. Désastreuse pour la Grèce, elle a fait descendre aux enfers, avant le temps, une foule d'âmes valeureuses[1]; Homère le proclame. Et c'est

[1] *Iliade*, chant I, v. 1-3.

relever celui que, selon nos idées à nous, il semble accuser; c'est signaler sa puissance d'action sur les destinées des hommes. Il ne s'attache point à lui prêter une grandeur qu'on ne soupçonnait pas alors, celle du mépris ou de l'oubli des offenses. Un tel anachronisme ne pouvait s'offrir à son esprit. Qu'Agamemnon insulte ou menace le fils de Thétis, celui-ci est près de s'élancer sur son chef pour l'égorger ; et une divinité peut seule arrêter son élan. Encore est-ce uniquement par la perspective d'une réparation, d'une vengeance [1]. C'est plein de ces idées qu'il se retire dans sa tente. Les Grecs n'ont pas pris fait et cause pour lui. Il les confond, avec leur chef altier, dans ses ressentiments. Son parti est arrêté : il suppliera Jupiter de les frapper, et les livrera à leurs ennemis, jusqu'au jour où l'excès de leurs misères doit les mettre à sa merci, eux et l'aîné des Atrides. Ce moment ne tarde pas à venir. Ils dépêchent vers lui, dans l'espoir de le fléchir, ceux de ses compagnons d'armes pour lesquels on lui suppose le plus de sympathie. Il persévère, et demeure inébranlable. Le sang n'a point assez coulé. Et quand Patrocle, à son tour, le supplie; en lui confiant ses armes pour dégager les abords du camp envahi par les Troyens, il lui recommande d'être ménager de sa valeur, de repousser l'ennemi, mais de se garder de vaincre [2].

[1] *Iliade*, chant I, v. 188-214.— [2] *Iliade*, chant XVI, v. 80-96.

Cette âpreté, cette violence qu'il manifeste dans la haine, il les porte jusque dans l'amitié. Le compagnon de son enfance, son ami le plus cher, Patrocle le redoute. C'est un homme terrible, toujours prêt, dit-il de lui, à s'en prendre même à celui qui n'est point en faute [1]. Et cependant, à la nouvelle de la mort de ce serviteur bien-aimé, la douleur du fils de Thétis est sans bornes. On le retrouve là fougueux comme dans la colère. Il saisit à pleines mains la cendre du foyer, pour la répandre sur sa tête, sur ses vêtements, en souiller même sa figure. Il se roule à terre, s'arrache les cheveux, en poussant des cris effroyables [2].

Dès lors, chez lui, les ressentiments ont changé d'objet. Dans son âme, Agamemnon fait place à Hector. Il promet à Patrocle la tête de cet ennemi, et fait vœu d'égorger douze jeunes troyens au pied du bûcher de son frère d'armes [3]. Le jour de la vengeance arrive enfin. Thétis apporte à son fils des armes divines. Il les revêt, et sa fureur redouble. Par un mouvement convulsif, ses dents se heurtent et claquent; ses yeux ont l'éclat du feu [4].

On sait le reste. Rien ne lui résiste, et lui, au milieu de sa fougue indomptable, retrouve, quand il lui plaît, un sang-froid sinistre. Fidèle au vœu qu'il

[1] *Iliade*, chant XI, v. 653.
[2] *Iliade*, chant XVIII, v. 23-35.
[3] *Iliade*, chant XVIII, v. 334-337.
[4] *Iliade*, chant XIX, v. 365, 366.

a fait, il choisit parmi les fuyards douze Troyens des plus jeunes, se sert de leurs ceintures pour leur lier les mains, et les fait conduire vers son camp [1]. Il leur coupera la gorge quand le moment sera venu. Maintenant c'est le tour d'Hector. Il tombe pour ne plus se relever : et demande comme une grâce, en mourant, que ses restes soient rendus à sa famille. A cette prière, Achille répond par le regret de ne pas se sentir la force de les dévorer tout crus [2]. Les Grecs accourent. Il les laisse insulter et frapper le cadavre [3]. Quant à lui, après l'avoir dépouillé de ses armes, il prend, l'un après l'autre, les pieds du mort, les transperce, y passe une courroie, l'attache derrière son char, y monte, lance ses chevaux à toute vitesse, et traîne son ennemi dans la poussière au pied des remparts de Troie [4], sous les yeux du père, de la mère, de la femme de son ennemi.

A interpréter, par nos idées et nos impressions, certaines expressions du poëte, on serait parfois tenté de croire qu'il incline à la sévérité envers son héros. Cependant qu'on refléchisse, on sera convaincu qu'il n'en est rien. C'eût été fausser la tradition, choquer l'esprit de son temps, se mettre en contradiction avec sa donnée. On voit, il est vrai, dans l'*Iliade*, Agamemnon accuser Achille de se complaire dans la

[1] *Iliade*, chant XXI, v. 27-32.
[2] *Iliade*, chant XXII, v. 346, 347.
[3] *Iliade*, chant XXII, v. 371-374.
[4] *Id.*, *ibid.*, v. 395-403.

discorde et la lutte, Diomède le taxer d'outrecuidance, et Priam le traiter d'homme féroce. Mais là, c'est l'inimitié, le mécontentement, la douleur qui parlent. Homère prête à chacun de ces sentiments le langage qui leur est propre ; ce n'est pas le sien, c'est le leur.

Si quelques dieux, prenant Hector en pitié, s'élèvent devant Jupiter contre le naturel implacable du fils de Pélée, ce sont, il ne faut pas l'oublier, des dieux du parti troyen ; et les divinités de ce temps là ont toutes les passions de l'homme. Junon, Minerve et Neptune sont loin de s'associer à ce blâme. Chez eux, la haine domine, comme chez les autres la faveur. Quant au roi de l'Olympe, loin de condamner les ressentiments d'Achille, il leur a donné satisfaction en faisant couler des flots de sang. Dans l'ordre qu'il intime au héros de rendre le cadavre d'Hector, on ne saurait donc voir une réprobation de la vengeance, si atroce qu'elle pût être. Il parle, il est vrai, de son mécontentement et de celui des immortels. Mais qu'on y prenne garde, il s'agit moins là de principes et de devoirs que de considérations personnelles. Le Dieu s'en explique ouvertement. Hector s'est toujours montré des plus exacts à sacrifier sur ses autels ; et, grâce à lui, ces offrandes qui flattaient la sensualité des immortels, les libations, la chair et la graisse des victimes ne leur ont jamais fait défaut. Telle est la raison donnée par Jupiter, et il faut bien y croire;

elle est d'accord avec le reste. Il est d'ailleurs bien entendu que le corps sera rendu moyennant rançon. Le tout se réduit à une transaction analogue à celle du rachat du sang; car, en tout et partout, l'Olympe c'est la Grèce.

La majesté répandue sur le front du fils de Pélée serait du reste, à elle seule, de nature à prouver que, aux yeux d'Homère et de son pays, des élans de fureur sauvage, loin de sembler odieux, n'excluaient ni la magnanimité, ni la courtoisie, ni même, à l'occasion, l'attendrissement et la pitié. Ceci explique le mélange de barbarie et de grandeur qui donne au héros hellène une physionomie si éminemment poétique.

Que les hérauts d'Agamemnon, par exemple, se présentent devant Achille pour revendiquer Briséis, il leur saura gré du respect dont témoignent leur attitude et leur silence. Il dédaignera de s'en prendre aux faibles et sa parole sera, pour eux, pleine de ménagements et de condescendance. Qu'Ulysse, Ajax et Phénix viennent dans sa tente le supplier au nom de tous les Grecs, quoique résolu à persévérer dans sa haine, son accueil sera celui d'un frère d'armes; il les saluera du nom d'amis. Dans les jeux qu'il célèbre après la mort de Patrocle, la richesse de ses dons aux vainqueurs, aux chefs dont l'âge ou le rang commande le respect, témoigne d'une âme à la hauteur de sa fortune. Mais c'est face à face

avec Priam qu'il faut le contempler, pour arriver à comprendre comment il peut être donné à certains naturels d'être, sans se contredire, magnanimes et féroces tout à la fois.

Résigné, avant d'avoir vu le vieillard, à l'obéissance envers Jupiter, il s'est borné à répondre : « Soit ; qu'il « apporte la rançon et emporte le corps. » Mais quand ses yeux se sont arrêtés sur l'auguste figure du suppliant, sur ces cheveux blancs dont l'aspect réveille en lui le souvenir de son père, les dangers bravés par celui d'Hector pour venir chercher jusque dans le camp ennemi les restes de son enfant ; le spectacle de cette grande infortune, de ce souverain réduit à baiser la main qui lui a tué tant de fils, agissent sur l'âme du héros avec une puissance irrésistible. Elle est subjuguée. C'est à l'admiration qu'il appartenait de faire naître en lui la sympathie et la pitié ; ainsi seulement Achille pouvait s'attendrir : et il est ému, il oublie sa vengeance, il pleure avec le monarque prosterné. Il lui rendra Hector ; jusque-là, il entoure le vieillard d'égards et de soins ; il se préoccupe de ses dangers ; il se montre affectueux et presque tendre ! Et cependant, avec tout cela, c'est toujours le terrible Achille. Que cet hôte vénéré hasarde une objection, il s'irrite. Aussi se méfie-t il de lui-même ; il ordonne à ses serviteurs de laver, de parfumer, de confier au linceul, loin des regards de Priam, les restes de son fils ; peut-être à leur aspect,

l'âme du père se trahirait-elle par un de ces emportements, comme en avait alors la douleur, et lui, il sent qu'alors il le tuerait[1] !

[1] *Iliade*, chant, XXV. v, 582-586.

CHAPITRE VII

FOUGUE DU NATUREL.

Rapidité, violence de la sensation. — Surprise quelle exerçait sur l'homme. — Transitions subites de l'audace à la terreur. — Est-il vrai qu'aucune honte ne fût attachée alors à la peur et à la fuite? — Comment Homère explique, par l'action de Jupiter, la déroute et les défaites des Grecs? — Durée de la guerre de Troie. — Alternatives nécessaires de succès et de revers. — L'orgueil national attribuait ceux-ci à des causes surnaturelles. — Croyance ayant son principe dans les idées religieuses. — Il convient de laisser aux faits le caractère qui leur est propre. — Exemples de pusillanimité chez les plus braves. — Défi d'Hector aux chefs grecs. — Ils hésitent à le relever. — Les héros enfermés dans le cheval de Troie sont tout à coup saisis de terreur. — Achille lui-même épouvanté en perdant pied dans le Scamandre. — Abondance et retour fréquent des larmes et des sanglots. — Pleurs d'Agamemnon, d'Achille, d'Ulysse, de Diomède, de toute l'armée. — Dans quelles circonstances et pour quelles causes? — Contagion de la tristesse. — Caractère particulier de ce phénomène. — Étranger à la sympathie. — Chacun s'afflige pour son compte. — Fureurs du désespoir chez Priam aussi bien que chez Achille. — Il entraîne souvent au suicide. — Nombreux exemples.

Passer en un clin d'œil de la sympathie au meurtre, égorger ainsi un hôte, un vieillard, est-ce donc chose possible, vraisemblable? N'y a-t-il point exagération à prêter au fils de Pélée la conscience de sa fougue

homicide à ce point qu'il se prémunisse contre elle? Quel que soit le génie d'Homère, on doute, on sent le besoin de se rendre compte, de s'assurer du vrai par l'ensemble des phénomènes que présente la vie à cette époque. Oui; mais hâtons-nous de le dire : l'examen conduit à cette conviction qu'ici, comme toujours, le poëte s'est inspiré de la réalité. Ce trait, jeté par lui dans dans un tableau qui n'a point d'égal, ne s'explique pas seulement par la nécessité de donner à son héros une grandeur sauvage. Cette force qui l'y poussait serait, à elle seule, un indice de la barbarie du temps; mais l'étude n'en est pas sur ce point reduite à de simples déductions; elle peut s'appuyer sur des faits positifs.

L'étrange prudence d'Achille, sa méfiance de lui-même procèdent de deux causes partout sensibles dans l'épopée homérique : à savoir un fonds de férocité commun à toute la Grèce héroïque, puis l'excessive mobilité de l'esprit et de l'âme, l'action soudaine, irrésistible de la sensation chez ces peuples. De ces deux principes on a vu déjà le premier à l'œuvre, mais dans la guerre, état violent, rendant compte à lui seul de l'ardeur sanguinaire qu'il irrite en l'assouvissant. C'est au second qu'il faut maintenant nous attacher.

Tout prouve que chez ces hommes la chaleur du sang, la puissance de l'organisation physique étaient prédominantes. L'âme en recevait l'impulsion; elle y obéissait avec une rapidité, une fougue dont notre

naturel ne peut donner une idée. C'est au temps de Clovis et de ses Francs qu'il faut se reporter pour trouver des points de comparaison.

Parmi les preuves à l'appui de cette vérité, celles qui doivent le plus nous étonner chez des races aussi avides de luttes et de périls, ce sont, à coup sûr, les brusques alternatives, les revirements soudains de l'audace à la peur. Tel est cependant le spectacle que présente alors la guerre. On en a tiré cette conclusion que, pour les héros d'Homère, fuir devant l'ennemi n'était point une honte. C'est là une de ces opinions qui s'accréditent, faute d'attention et d'examen. Il est impossible, en effet, que chez un peuple toujours en armes, où la vaillance détermine la place de l'homme dans la vie, lâcher pied durant le combat soit considéré comme un acte sans conséquence. On n'a point oublié à quel point l'expression du mépris réservé aux lâches était alors énergique ; et rien de si fréquent dans l'*Iliade* que l'appel des chefs à la pudeur, ou, comme on dirait aujourd'hui à l'honneur, des guerriers qu'ils voient hésiter ou mollir[1]. Sollicité par Nestor de s'incliner, en quittant le champ de bataille, devant les signes manifestes de la volonté de Jupiter, Diomède se révolte à cette idée qu'Hector pourra se vanter de l'avoir fait fuir. On le comprend.

[1] *Iliade*, chant IV, v. 242. — *Id.*, *ibid.*, v. 370. — *Id.*, chant V, v. 529-532. — *Id.*, *ibid.*, v. 787. — *Id.*, chant XIII, v. 95. — *Id.*, chant XV, v. 502. — *Id.*, *ibid.* v. 561-564. — *Id.*, *ibid.*, v. 661-666. — *Id.*, chant XVIII, v. 415, 416.

En voyant Ulysse entraîné dans la déroute des siens, il venait de lui crier : Ulysse, où vas-tu, tournant le dos comme un lâche[1] ? Et lui-même, lorsqu'il cède aux instances du roi de Pylos, il entend Hector lui dire, d'une voix insultante, que les Grecs, au lieu de l'honorer, le mépriseront désormais[2]. Tout ceci est l'expression d'un sentiment unanime ; et, devant elle, il n'y a qu'une explication possible à ces défaillances subites du courage, chez ceux-là même qu'on en voit rougir : la sensation exerçait sur eux une surprise contre laquelle ni raison, ni pudeur ne pouvaient prévaloir.

Homère interprète, il est vrai, par la volonté de Jupiter, l'infériorité momentanée des Grecs et ces terreurs qui les poussent plus d'une fois à chercher leur salut dans la fuite. Le dieu fait même, dans l'*Iliade*, éclater ses foudres aux pieds des chevaux de Diomède pour vaincre, par l'imprévu et l'épouvante, l'énergie et les scrupules du héros. On ne peut le nier. Et il y a, nous devons l'avouer, quelque chose d'étrange à donner aux conceptions d'un poëte une interprétation qui diffère de la sienne, à écarter les causes qu'il assigne aux faits pour leur en substituer de contraires. Car ses créations sont unes, et les scinder, c'est les dénaturer, il faut le reconnaître. Appliquée aux œuvres où l'imagination a tout conçu,

[1] *Iliade*, chant VIII, v. 93, 94.
[2] *Iliade*, chant VIII, v. 161-163.

tout enfanté, l'objection peut être fondée. Mais ici tel n'est point le cas. L'épopée a été, chez les anciens la première forme de l'histoire. C'est de celle-ci qu'Homère a tenu son sujet. Il ne l'a point inventé. La guerre de Troie est une imposante réalité, une des grandes dates dans la vie du monde antique. Or, c'est un point consacré par l'unanimité des traditions, qu'elle s'est longtemps prolongée ; et sa durée peut s'expliquer seulement par de nombreuses alternatives de succès et de revers. En ceci la nature des choses est d'accord avec la légende et la poésie. Les Grecs ont donc eu le dessous plus d'une fois ; plus d'une fois ils ont pris la fuite ; et l'orgueil national, en ravivant les souvenirs de cette grande lutte, n'a pu manquer, avec l'esprit de ces temps subtils et superstitieux, d'attribuer à des causes surnaturelles les échecs éprouvés par ceux qu'il était dans sa nature de tenir pour invincibles. Aujourd'hui les vaincus crient à la trahison, s'en prennent à leur général. Alors tout s'interprétait par l'action des dieux. C'est ainsi que la honte d'avoir fui, de n'avoir point préféré la mort à l'ignominie, a toujours cherché à se faire illusion.

Chez les Grecs, la religion avait-elle, en faisant intervenir incessamment la Divinité dans les choses humaines, offert à la peur un prétexte, à la pudeur un palliatif? ou ce prétexte, à force d'être mis en avant par les faibles, s'était-il élevé à la hauteur d'une croyance religieuse? Peu importe. Une vérité

constante, c'est que chaque peuplade, chaque cité se plaçait en général sous l'invocation d'un dieu de son choix auquel elle vouait un culte plus particulier, à peu près comme au moyen âge la bourgeoisie d'une ville recherchait et payait le patronage de quelque châtelain batailleur. Quand la guerre éclatait, chaque parti faisait profession de compter à la fois sur ses armes et sur ses dieux. Et, comme nécessairement l'un ou l'autre succombait, ceux du vaincu ou l'avaient abandonné, en punition de quelque faute, ou même avaient eu le dessous; car Homère n'a pas été le premier à mettre les immortels aux prises les uns avec les autres. Les fables de Kronos et d'Uranus, la lutte entre Jupiter et son père, défait et détrôné par lui, la guerre contre les Titans, ces divinités précipitées et retenues prisonnières au fond du Tartare, avaient ouvert la voie au chantre de l'*Iliade*, et, avant lui, à l'imagination des peuples comme des aèdes. On retrouve, dans l'épopée homérique, des traces nombreuses de ces croyances. Et ce qu'on est porté à considérer uniquement, chez son auteur, comme un ressort poétique : l'intervention de dieux favorables, ceux-ci aux Grecs, ceux-là aux Troyens, est là, aussi bien que le reste, un reflet direct de la vie ou tout au moins des idées transmises par les âges héroïques au siècle où il en a tracé le tableau.

Homère ne se borne pas, en effet, à expliquer par

des causes surnaturelles les revers des peuples à la gloire desquels son œuvre est consacrée. Loin de procéder ainsi, il attribue à l'action directe tantôt d'un dieu, tantôt d'un autre, les prouesses des chefs et l'élan des masses guerrières conjurés contre Troie. Il nous montre Junon, Minerve, Neptune inspirant l'audace, communiquant la force, ou venant tour à tour en aide à Diomède [1], aux deux Ajax [2], à Ulysse [3], Achille [4], ou même à toute l'armée des Grecs [5]. Dans les deux rencontres successives entre Hector et Achille, Minerve va même jusqu'à faire dévier le javelot lancé par le premier, et rapporter au second le dard qu'il avait inutilement dirigé contre le Troyen [6]. C'eût été là, il faut l'avouer, aller directement contre le but, et le poëte eût ainsi singulièrement obscurci la gloire des vainqueurs, si des idées, passées chez ces peuples à l'état de croyances, ne leur eussent point fait considérer la puissance et la protection de leurs Dieux, comme une partie de leur propre force et de leur prestige guerrier.

C'est par cette raison même qu'il a soin de présenter l'intervention de Jupiter en faveur d'Hector et des Troyens comme accidentelle, momentanée, ayant

[1] *Iliade*, chant V, v. 1-8.—*Id.*, *ibid.*, 290, 291.—*Id.*, *ibid.*, v. 828.
[2] *Iliade*, chant XIII, v. 59-80.
[3] *Id.*, chant X, v. 274, 275.— *Id.*, *ibid* , v, 295.
[4] *Id.*, chant XX, v. 439.—*Id.*, chant XXI, v. 284-289.
[5] *Id.*, chant XIII, v. 125.— *Id.*, chant XIV, v. 151, 152.— *Id.*, *ibid.*, v. 384-386.
[6] *Iliade*, chant XX, v. 438-441.—*Id.*, chant XXII, v. 276, 277.

pour objet unique d'assurer la vengeance d'Achille et de provoquer la réparation due à ce dernier. Il y a là une nuance qu'il convient de ne pas perdre de vue. C'est à l'aide de cette distinction, que tout en se conformant aux idées reçues, le chantre de l'*Iliade* parvient à donner satisfaction à l'orgueil national.

Ce qu'il importe enfin de remarquer, c'est que, dans l'épopée homérique, l'action des causes surnaturelles n'est point continue. L'homme y est souvent abandonné à lui-même, et alors quand la peur l'envahit, c'est à lui qu'on peut s'en prendre avec certitude. La terreur est, il est vrai, une divinité chez les Grecs, et fait avec la Fuite et la Mort partie du cortége de Mars et de Bellone ; mais le rang qu'assignent ici les croyances populaires à cette déesse prouve, à lui seul, qu'elle s'était révélée à l'homme et exerçait sur son âme une action directe et puissante ; qu'en un mot, les âges héroïques, eux-mêmes, avaient leurs raisons pour en demeurer convaincus. Les Grecs en avaient fait, entre eux, l'expérience ; car avant la guerre de Troie, c'était généralement les uns contre les autres qu'ils avaient dirigé l'effort de leurs armes.

Nous ne nous chargeons point, on le comprend, de concilier entre elles des données procédant de croyances confuses, d'idées populaires, résultat, ici de vives impressions, ailleurs de l'amour-propre du guerrier plus que de l'examen et de la réflexion.

Mais on ne peut se tromper en considérant en eux-mêmes, et au point de vue purement humain, les incidents de la lutte sur laquelle le génie d'Homère a répandu tant d'éclat. Il n'y a point à s'égarer en les jugeant selon leur nature.

Abordons les faits maintenant. Ici nous pourrions peut-être laisser de côté l'exemple de Pâris. S'il fuit au seul aspect de Ménélas, c'est un Troyen; et le poëte lui est, en général, peu favorable. Il y a là toutefois une particularité digne d'attention; elle indique l'esprit de ce temps. Le ravisseur d'Hélène n'hésite pas à attribuer sa déconvenue à Jupiter. Le dieu n'y était cependant pour rien, à prendre la la donnée même de l'*Iliade*. Mais c'est des Grecs surtout qu'il convient de nous occuper.

Les plus vaillants parmi leurs chefs nous offrent, presque dès le début du poëme, le spectacle d'une hésitation qui touche de bien près à la peur; et ceci à l'occasion du défi que leur adresse Hector. Pas un d'eux ne le relève. Ils rougiraient de l'accueillir par un refus, et cependant nul n'ose accepter le combat. Ménélas en est, pour les exciter par la honte, réduit à leur dire en face qu'ils ne sont pas des hommes, mais des femmes, et que lui, il va se battre, pendant qu'ils demeureront inertes, comme de la terre et de l'eau, prosaïquement de la boue[1]. Et ceci n'y suffit pas; il faut que Nestor prenne la parole. C'est alors

[1] *Iliade*, chant VIII, v. 92 99.

seulement que la pudeur agit sur eux; et cette fois aussi vivement, aussi brusquement que l'avait fait l'appréhension; car tous veulent combattre. Le revirement est complet. On tire au sort. Il désigne Ajax qui s'en tire à son honneur. Et grâce à la mobilité du naturel grec, on ne reconnaît plus en lui le guerrier qui hésitait tout à l'heure.

Il n'y en a pas moins là l'explication d'un fait mis en lumière par l'*Odyssée*, et qui, s'il n'était en harmonie avec nombre d'autres, semblerait choquant d'invraisemblance aux temps héroïques; car voici ce qu'Homère rapporte : Descendu aux enfers, Ulysse y rencontre l'ombre d'Achille. Cette ombre lui demande, avec la sollicitude du sentiment paternel, si son fils Néoptolème s'est comporté bravement devant Troie; et pour lui donner satisfaction, le roi d'Ithaque, auquel on ne peut supposer d'intérêt à ruser et mentir avec un mort, après avoir affirmé à celui-ci que son fils a égorgé des multitudes de Troyens, lui raconte que, dans le fameux cheval de bois, où les meilleurs d'entre les chefs s'étaient renfermés, on sait à quelle fin, chacun d'eux, gagné par la peur, avait fini par pleurer et trembler de tous ses membres, hors le jeune homme que seul, dit-il, il n'avait vu ni pâlir ni essuyer une larme [1]. Et ces hommes, à coup sûr, n'étaient point des lâches; ils avaient fait leurs preuves; mais n'en étaient pas

[1] *Odyssée*, chant H, v. 525-529.

moins impressionnables au plus haut point. Tel était le caractère de la race grecque.

Achille le comprend ainsi ; car le fait ne semble pas le surprendre. Lui-même, devant Troie, il avait, éprouvé au milieu de son triomphe une sensation à peu près semblable. La mort, il est vrai, s'offre là à lui sous un aspect inattendu. Il ne l'a jamais envisagée ainsi. Cependant il s'y est de lui-même résigné. Il sait qu'elle doit bientôt l'atteindre, et a fait le sacrifice de sa vie à la vengeance et à l'amitié. En attendant, il n'a cessé, depuis le commencement du combat, d'assister à l'agonie des mourants ; car il a de tout côté répandu la mort. Il vient même de répondre avec ironie aux prières d'un vaincu : « Meurs,
« mon ami. Pourquoi te désoler vainement ? Patrocle
« est bien mort, lui beaucoup plus vaillant que toi.
« Et moi, vois-tu, comme je suis grand et beau ! mon
« père est des plus illustres, ma mère déesse. Eh
« bien ! je mourrai, qui sait ? le matin, le soir, au
« milieu du jour, d'un coup de lance ou d'une flèche.
« Meurs donc [1]. » Or, quand il se sent entraîné par les flots du Scamandre en fureur, à peine a-t-il perdu pied, qu'il se prend à gémir. Son âme est émue, épouvantée. Il se plaint à Jupiter. Il aimerait mieux mourir autrement ; de la main d'Hector, par exemple ; mais c'est, à son sens, une fin déplorable que d'expirer dans l'eau, comme un gardeur de pourceaux

[1] *Iliade*, chant XXI, v. 106-113.

traversant un torrent par un temps d'orage. Et il est tellement hors de lui que Neptune, en lui venant en aide, se hâte de lui dire : « Ne tremble pas tant, que rien ne t'épouvante [1]. »

Les âmes d'élite elles-mêmes se trouvaient alors prises ainsi au dépourvu. L'instinct de la conservation était puissant à ce point sous ce beau ciel de la Grèce. On y aimait la vie ; on l'aimait avec passion, si parsemée d'épreuves et de périls qu'elle pût être. Voir la lumière du soleil est une locution qui revient souvent chez Homère, et toujours avec une expression d'onction et d'amour. L'imagination de l'homme n'avait pu inventer pour les dieux de joies plus vives que celles de la terre, ses festins, ses voluptés, sa musique et ses chants. Le même esprit se révèle dans les croyances populaires sur le séjour et la condition des morts. Rien de plus lugubre et de plus lamentable; et l'*Odyssée* a pu, sans choquer les idées de ces guerriers si avides de gloire, faire dire dans les enfers au superbe Achille qu'à l'empire des morts il préférerait sur la terre la condition d'un pauvre journalier. Aussi n'admet-il pas qu'on cherche à le consoler d'avoir perdu la vie [2].

Voilà comment, dans la fougue même de l'instinct guerrier, aussi puissant et non moins absolu, celui de la nature se manifestait tout à coup et reprenait

[1] *Iliade*, chant XXI, v. 272-288.
[2] *Odyssée*, chant XI, v. 486-490.

ses droits. En sentant la vie s'échapper avec le sang, alors l'âme du plus brave était saisie de tristesse ; elle déplorait son sort et s'envolait, regrettant le corps dont il lui fallait se séparer, la force et la jeunesse qu'elle perdait en lui. C'est avec ce sentiment d'amertume profonde qu'expirent Hector et Patrocle[1].

Il fallait le bruit, le tumulte, les élans contagieux du champ de bataille, la confiance du guerrier en ses bonnes armes et sa vaillance, pour faire diversion par l'exaltation, la fureur et l'estime de soi, à l'instinct si vivace de la conservation. Aussi pour ces naturels mobiles l'épreuve la plus difficile, c'était le silence et l'inaction de l'embuscade. Attendre l'ennemi avec calme, avec résolution, n'était donné qu'au petit nombre. Achille reproche à l'aîné des Atrides de n'avoir point cette énergie[2], et son langage indique qu'une tâche semblable n'était confiée qu'aux plus éprouvés parmi les braves. Idoménée parle dans le même sens. L'embuscade, telle est selon lui la pierre de touche du courage[3], et l'on vient de voir que l'élite même des guerriers y avait parfois d'étranges abattements.

Il n'y a pas moyen de douter, quand on observe l'action de la douleur, du dépit, d'un désappointe-

[1] *Iliade*, chant XXII, v. 362-364 — *Id.*, chant XVI, v. 856-858.
[2] *Iliade*, chant I, v. 225.
[3] *Iliade*, chant XIII, v. 277.

ment, d'un contre-temps même, sur ces âmes passant si rapidement d'un extrême à l'autre ; et le rapprochement de tous les symptômes par lesquels se manifestent les mouvements qui les entraînent dans les directions les plus opposées concourt à démontrer, dans la variété même des effets, l'unité et la puissance de la cause.

Le croirait-on ? par exemple, il n'est pas rare de voir, chez Homère, des héros tels qu'Achille, Agamemnon, Diomède, Ulysse, verser des pleurs que ne légitime aucun de ces deuils sous le poids desquels toute âme humaine s'affaisse accablée. Un affront arrache des larmes à Achille, comme des coups de bâton à Thersite. Que le sort des combats se déclare contre Agamemnon, que le char d'Eumélus se brise dans une course, ou que le fils de Tydée y laisse échapper son fouet, tous se prennent également à pleurer [1].

Que dire du vulgaire ? Tous les Grecs fondent en larmes à l'aspect de leurs retranchements envahis par les Troyens [2]. Les yeux des compagnons d'Ulysse ne tarissent pas. Ces hommes sont fort éprouvés, il faut le reconnaître. Mais chez eux la joie même prend un air lugubre. Sans parler de l'expression exaltée de leurs douleurs après leur mésaventure devant

[1] *Iliade*, chant I, v. 357.—*Id.*, *ibid.*, v. 362.—*Id.*, chant II, v. 269. —*Id.*, chant IX, v. 14-15.—*Id.*, chant XXIII, v. 385.—*Id.*, *ibid.*, v. 396, 397.

[2] *Iliade*, chant XIII, v. 86-88.

Ismare, chez les Lestrigons, dans la grotte de Polyphème, ou près de l'antre de Scylla; que dans l'île de Circé, leur chef les envoie à la découverte [1], les quitte pour y aller lui-même [2], ou revienne après avoir échappé aux dangers qu'ils avaient redoutés pour lui [3]; que la déesse leur fasse subir une dégradante métamorphose [4], ou leur rende la figure humaine [5]; à chaque incident ce sont des pleurs, une explosion nouvelle. Et, quand il leur faut voguer vers les sombres bords, les sanglots n'éclatent plus seuls; les larmes ne suffisent point à la douleur; tous ces hommes s'arrachent les cheveux [6].

Chez des guerriers qui, après dix ans de combats et de massacres, viennent de saccager et d'inonder de sang deux cités, il y a là une sorte de sensibilité vraiment étrange. Elle est de nature à causer plus de surprise encore en Ulysse, et dans le poëme consacré à sa gloire. L'*Odyssée* est l'épopée de la force d'âme et le héros en fait preuve à coup sûr. Mais, chez ce peuple à la fois si passionné et si positif de la Grèce héroïque, on dirait, à voir le fils de Laërte aux prises, ici avec les périls, ailleurs avec les émotions, que ménager de son énergie, l'homme la réservait exclu-

[1] *Odyssée*, chant X, v. 201
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 265.
[3] *Id.*, *ibid.*, v. 414, 415.
[4] *Id.*, *ibid.*, v. 241.
[5] *Id.*, *ibid.*, v. 398, 399.
[6] *Odyssée*, chant X, v. 567.—*Id.*, chant XI, v. 5.

sivement pour la lutte et le danger, comme une arme qu'on dépose dans la paix.

En effet, la force d'âme est en Ulysse quelque chose de purement pratique, une vertu à laquelle il a recours, et qu'on voit lui venir en aide, quand sa vie, son bien, le salut de sa femme ou de son enfant sont en jeu. Hors de là, l'effort, ou lui semble sans objet, ou excède la puissance de son naturel; et, il s'abandonne à la pente de celui-ci. On est alors tenté de croire qu'à défaut du mouvement de la guerre, celui des émotions avait un charme particulier pour ces âmes impatientes du repos. Et ce n'est pas, à coup sûr, sans des raisons puisées à cette source qu'Homère emploie, comme simples et naturelles, ces diverses locutions : se rassasier de deuil, de larmes, d'agitations convulsives[1], le besoin et comme l'amour des gémissements[2], les gémissements pleins de charmes[3], laisser aller son âme au plaisir des gémissements[4].

Certes, on ne peut imputer à faiblesse au fils de Laërte les larmes si naturelles, si touchantes que lui arrache, au retour, l'aspect des ravages que l'âge, le chagrin, l'attente déçue pendant une séparation de vingt années ont exercés sur son vieux père. Mais hors de là, ses émotions convulsives attestent en général la fougue et la violence du barbare.

[1] *Odyssée*, chant IV, v. 541 — *Iliade*, chant XXII, v. 427.
[2] Γόου ἔρον. *Iliade*, chant XXIV, v. 227.
[3] *Odyssée*, chant X, v. 398.
[4] *Odyssée*, chant IV, v. 102.

Chez Circé, il ne se borne pas aux pleurs; il se roule sur sa couche dans un accès de désespoir, en apprenant de la déesse qu'il lui faut visiter les sombres bords. La perspective de ce lugubre voyage lui fait prendre la vie en haine; et semblable à ceux qu'on voit, dans l'aveuglement du vertige, attenter à leurs jours, par crainte de la mort, la lumière du soleil lui devient odieuse[1]. Dans l'île de Calypso, durant sept années, il passe chaque jour à pleurer, à sangloter sur le rivage, comme si, nous dit le poëte, son âme s'échappait dans chacun de ses gémissements[2]. L'aède des Phéaciens, Démodocus, chante-t-il devant lui un épisode de la guerre de Troie, les sanglots du guerrier, bientôt hors de lui, ne tardent pas à éclater. Et l'*Odyssée* les compare, pour la violence, à ceux d'une femme qui, entraînée par des vainqueurs, aperçoit, en passant sur le champ du carnage, le corps de son époux massacré. En ce moment le héros est cependant assuré de revoir sa patrie; ses souvenirs de guerre sont souvenirs de gloire; n'importe! Il y a dans sa nature un principe d'émotions violentes, et elles s'exaltent sans autre cause apparente.

Lorsque le héros se révèle à son fils, l'épanouissement de la joie semblerait naturel chez ces deux hommes que le sort réunit, après une aussi longue

[1] *Odyssée*, chant X, v. 496, 498.
[2] *Odyssée*, chant V, v. 151-158.

séparation ; et les premières larmes de ce père sont, on n'en peut douter, celles du bonheur. Mais pris à l'improviste, Télémaque doute du sien. Il ne peut y croire ; et ses pleurs sont encore ceux de l'orphelin. C'en est assez pour que l'amertume de son âme se communique à celle d'Ulysse ; et tous deux éclatent bientôt en gémissements. Une fois le mouvement imprimé, les sanglots ne s'arrêtent plus, et l'*Odyssée* compare leurs plaintes à celles d'oiseaux auxquels on vient d'enlever leurs petits [1]. Peut-être, à ce moment, le souvenir de maux si longtemps soufferts, d'angoisses encore si récentes se réveille en eux ; l'idée des périls qui les entourent et de l'épreuve suprême qui les attend agit sur ces vives imaginations. Mais le poëte n'en dit rien, ne l'indique même pas. Pour lui, il faut le croire, cette exaltation avait son explication dans les mœurs, les habitudes de l'âme, le spectacle de la vie, au temps où il les reflétait dans son œuvre.

Parmi les phénomènes auxquels la nature même des choses y assurait une place, il en est un qui se lie intimement à ceux sur lesquels nous venons d'appeler l'attention, et qui constate peut-être encore avec plus d'originalité la puissance du principe commun dont procède chacun d'eux : c'est la contagion des larmes, la rapidité avec laquelle la tristesse gagne de proche

[1] *Odyssée*, chant XXI, v. 190-221.

en proche, et se communique à ces hommes insatiables d'agitations.

Ainsi, pour citer quelques exemples, au bruit des cris que la mort de Patrocle arrache à son terrible ami, les captives de l'un et de l'autre, pauvres femmes que l'épée a conquises et que la force retient, accourent, en gémissant, dans la tente de celui-ci. Elles s'abandonnent à la douleur, se frappent la poitrine, et vont même jusqu'à s'évanouir [1]. Rassemblés auprès d'Achille, Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Idoménée, semblent également s'associer à son deuil ; ils répondent à ses pleurs par des gémissements. Il y a là comme un témoignage de profonde sympathie. Qu'à Sparte, le plus jeune des Atrides donne des larmes à la mémoire de son frère ; qu'il déplore l'incertitude régnant, depuis neuf années, sur le sort d'Ulysse, Hélène et Télémaque ne seront pas les seuls à pleurer avec lui; le jeune Pisistrate, qui n'a connu ni le ro de Mycènes ni celui d'Ithaque, ne pourra résister à ses émotions [2]. Mais ici, il ne faut pas s'y tromper : parmi ces cœurs partageant en apparence le deuil auquel ils assistent, il n'en est pas un qui ne cède à un élan personnel, et ne s'afflige pour son compte. Il y a identité de naturel, la chose est claire ; mais la cause seconde est purement individuelle. Tous semblent réunis ; tous sont isolés dans la douleur. Quant

[1] *Iliade*, chant XIX, v. 301, 302.
[2] *Odyssée*, chant IV, v. 183-186.

aux lamentations des captives, oui, le nom de Patrocle vient s'y mêler, mais c'est là un prétexte ; au fond, ce sont leurs propres misères qu'elles déplorent [1]. Les chefs de la Grèce gémissent avec Achille ; mais ces soupirs gros de douleur, la mort de son ami en est l'occasion, rien de plus. Ce qui afflige ces hommes, c'est l'idée de leurs femmes, de leurs enfants, dont la guerre les a depuis si longtemps séparés [2]. Quant à Pisistrate, il n'a souci ni d'Agamemnon, ni d'Ulysse, celui qu'il pleure c'est son frère Antiloque. Il ne l'a jamais vu, il le dit ; mais n'en cède pas moins à ce besoin d'émotions si général chez ceux de son temps et de son pays. Là est la vérité. Homère nous y ramène en nous donnant franchement le mot de ces attendrissements sur le principe et la nature desquels il ne voulait, sans doute, au point de vue de la vraisemblance, laisser régner aucune incertitude.

Voilà certes bien des nuances. Elles varient à l'infini, et toutes cependant offrent un caractère analogue. Aucune néanmoins n'est plus vive, n'a plus la couleur de la barbarie que les emportements, la furie, les atrocités du désespoir chez ces âmes à peine domptées par les relations sociales. S'il fallait alors du sang à la colère, à la haine, à l'ardeur guerrière, il est tel cas où la douleur en veut aussi. On l'a compris à cet holocauste de victimes humaines offert par Achille

[1] *Iliade*, chant XIX, v. 301, 302.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 338-339.

aux mânes de Patrocle. Le sang-froid d'Homère en décrivant cette boucherie prouve qu'elle était loin de révolter. C'était sans doute le privilége des héros de faire éclater ainsi la profondeur de leurs regrets ; et ces fureurs homicides n'étaient point à la portée du vulgaire. Outre la fougue, il y fallait la puissance. C'est en ce sens qu'elles frappaient les imaginations par leur grandeur sauvage. Mais sans atteindre communément à ce degré de férocité, le désespoir se montre encore impétueux et terrible chez ceux même dont l'âge semblerait avoir dû calmer le sang.

Si, jeune et bouillant, le fils de Thétis s'arrache les cheveux et pousse des cris effroyables en apprenant la mort de son ami, celle d'Hector ne trouve pas le vieux Priam moins farouche et moins violent dans son deuil. Plusieurs jours se sont écoulés depuis que le héros a péri, et le monarque est encore, dans une des cours de son palais, au milieu de ses enfants en larmes, la tête cachée sous le manteau dont les plis l'enveloppent, et tout couvert de la poussière dans laquelle il s'est roulé. Les portes de sa demeure s'ouvrent; car il veut se rendre au camp des Grecs, pour racheter le corps de son fils. Les Troyens se pressent alors sous la voûte du portique. Leur aspect l'irrite. Il les accable d'invectives ; leur demande s'ils n'ont point, chez eux, assez de leurs propres maux ; leur adresse les prédictions les plus sinistres, et les

écarte à grands coups de son sceptre. Bientôt c'est à ses fils que s'en prend sa colère. Mauvais enfants, lâches, menteurs, sauteurs qui n'excellent qu'à la danse ; ravisseurs d'agneaux et de chevreaux. Tels sont les mots qu'il leur jette [1].

La légende va plus loin; les angoisses de l'âme y aboutissent fréquemment au suicide. Elle en signale un grand nombre dans les familles des chefs, les seules dont, en général, elle s'occupe ; et ce symptôme d'une exaltation plus puissante que l'amour même de la vie se manifeste souvent chez les femmes.

Outré d'une injustice dont il n'a pu se venger dans le sang d'un concurrent préféré, Ajax tourne son épée contre sa poitrine [2]. Nyctée, le père d'Antiope, apprend que sa fille l'a quitté pour un séducteur ; il se tue [3]. Sur une apparence qui le trompe, Ægée croit son fils mort ; le vaisseau qui ramène Thésée est en vue; mais ce père, hors de lui, ne songe ni à l'attendre, ni à s'enquérir ; il se précipite dans les flots [4]. Événus, courant à la poursuite de sa fille enlevée, est arrêté par un fleuve; les amants ont déjà gagné l'autre rive ; il les aperçoit, et, saisi de vertige, égorge ses chevaux, puis se noie [5]. A ces victimes de

1 *Iliade*, chant XXIV, v. 239-261.

2 *Odyssée*, chant XI, v, 551-559.

3 *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. x.

4 Pausanias, livre I, chap. XXII, § 4 et 5. — Plutarque, *Vie de Thesée*.

5 *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. VII, § 8.

leur propre fureur, ajoutez Macarée, Agrius, Cœnée, Clymenès son fils et Nisus [1]. Tous appartiennent aux âges héroïques. Les causes qui les ont poussés au suicide peuvent différer ; mais, si l'on en croit la légende, chez tous le délire est le même ; c'est celui d'Œdipe se crevant les yeux.

Quant aux femmes, à côté de ces héroïnes du désespoir immortalisées par la tragédie antique, Jocaste, Phèdre, Œnone et d'autres encore, mettez la seconde femme de Pélops, Hippodamie [2], la mère de Jason [3], celle de Méléagre et la femme du héros [4]; Polydore, veuve de Protésilas et les deux sœurs de celle-ci [5]; la jeune Antigone, première femme de Pélée[6]; Evadné, femme de Capanée[7]; Antyclée, mère d'Ulysse [8]; et, s'il faut en croire certains mythographes, Sthénobée, femme de Prœtus [9]; Erigone [10], Phillis, Canacée, et Pélopée, fille de Thieste [11]. Le suicide est, dans les légendes de la Grèce primitive, le dénoûment commun des drames sinistres dont elles

[1] Hyginus, fable 212.

[2] Hyginus, fable 147.

[3] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. II.

[4] *Id.*, livre I, chap. VIII.

[5] Pausanias, livre IV, chap. II, § 5.

[6] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. XII. — Phérécide, *Fragment* 13. — *Tzetzès ad Lycophron*, 175.

[7] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. VII.

[8] *Odyssée*, chant X, v. 197-202 et les *Scholies*.

[9] Hyginus, fable 213.

[10] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. XIV, § 7. — Hyginus, fable 243.

[11] Hyginus, fable 243.

sont pleines. La réalité seule a pu se refléter avec cette puissance et cette unité dans les souvenirs ou l'imagination de tout un peuple.

CHAPITRE VIII

LE MEURTRE.— LA VENGEANCE.

Nombreux assasinats.— Leurs causes. — Indulgence que rencontrait l'homicide.—Accueil fait aux meurtriers.—Absence de répression par le pouvoir. – La société demeure neutre.—Droit de vengeance exercé par la famille du mort.—Conséquences.—Série de représailles.— Développement prodigieux de l'esprit de vengeance. —Légendes.—Les fils d'Agrius.—Alcméon.—Électre.— Expédients adoptés pour atténuer le mal. — Le rachat du sang. — La religion intervient. — Mais dans deux cas seulement : le parricide, l'attentat sur un hôte. — Insuffisance des moyens. — Faculté accordée au coupable de se purifier.— Extension du droit de vengeance. – Il est partout reconnu.— Chrysès.—Agamemnon.—Achille.—Méléagre.—Les Prières.—Elles se vengent. —Légende de Lycus et Nyctée —Pélée et Déidamie.

Chez un peuple familier avec le carnage, quand la fougue du désespoir s'exaltait jusqu'au suicide, celle de la colère devait aller jusqu'au meurtre. Aussi rien de plus commun alors que l'homicide. L'impétuosité du naturel y entraînait. Partout on le voit agir avec la même puissance. En ce point les sages, les habiles diffèrent peu des plus emportés. Si le bouillant Achille dégaine pour se ruer sur son chef et

l'égorger en plein conseil [1], il faut l'intervention et les prières de compagnons d'armes pour arrêter le prudent Ulysse voulant, dans sa colère, abattre la tête d'Euryloque, le mari de sa sœur. Une velléité d'indiscipline offrant un caractère de sollicitude affectueuse et s'expliquant par des craintes faciles à comprendre, au milieu de circonstances surnaturelles, avait suffi pour provoquer cet accès de rage [2].

Des faits de cette nature n'étonnaient personne; et, en racontant ses aventures aux Phéaciens, le héros parle de celui ci sans embarras, sans détour, comme de chose toute simple. Ses hôtes ne l'en voient pas de moins bon œil [3]. C'est sous l'influence des mêmes mœurs que plus tard, en demandant un service, sous un nom supposé il est vrai, mais dans des conditions où c'est une nécessité pour lui d'inspirer la bienveillance, le roi d'Ithaque imagine de s'imputer un assassinat. Pourquoi? Pour donner un air de vraisemblance à des mensonges dont il a le choix cependant; tant la chose était familière à tous les esprits. Cette vérité, on la comprend, en voyant dans l'*Iliade*, et parmi les seules notabilités de l'armée, car du vulgaire le poëte s'en occupe peu, le nombre de guerriers réduits par le meurtre à quitter leur patrie pour échapper à d'impitoyables vengeances.

1 *Iliade*, chant I, v. 106-108.
2 *Odyssée*, chant X, v. 438-442.
3 *Id.*, *ibid.*, v. 429-447.

L'ami d'Achille, par exemple, le bon Patrocle avait, encore adolescent, tué, dans une querelle au jeu, l'un de ses compagnons d'enfance [1]. Médon, frère naturel d'un des Ajax; Épigéus, devenu à cette occasion, comme Patrocle, un des commensaux de de Pélée, s'étaient tous deux souillés du sang de leurs proches [2].

On rencontre ailleurs Lycophron, Théoclymenès et un Étolien dont l'*Odyssée* ne donne pas le nom; ce sont autant de meurtriers, et chacun d'eux se donne pour tel [3]. Tlépolème, un des fils d'Hercule, avait de son côté assommé un frère de son aïeule, Licymnius. Cette fois nous connaissons les détails; ils sont caractéristiques. Ce dernier corrigeait assez rudement un esclave, quand le jeune homme était intervenu; et, comme il voyait ses observations mal accueillies, ce farouche défenseur de l'humanité en avait pris en main la cause avec tant de violence que son grand oncle était resté sur la place [4].

La légende est ici d'accord avec l'épopée. Sans parler des meurtres commis par Hercule dans ses accès de fureur, Amphitryon avait, on le sait, tué son beau-père dans une querelle [5]; Méléagre égorgé plu-

[1] *Iliade*, chant XXIII, v. 85-88.

[2] *Iliade*, chant XIII, v. 693-697. — *Id.*, chant XVI, v. 570-571.

[3] *Iliade*, chant XV, v. 430-432. — *Odyssée*, chant XV, v. 224, 225. — *Id.*, chant XIV, v. 379-381.

[4] *Iliade*, chant II, v. 658-670. — Pindare, 7e *Olympique*, v. 19-51. — *Bib. d'Apollodore*, livre II, chap. VIII.

[5] Hesiode, *Bouclier d'Hercule*, v. 11, 12.

sieurs des frères de sa mère Althée [1] ; Tydée, les uns disent deux de ses proches : Alcathoüs et Lycopée; d'autres, l'un de ses frères [2]. Lycus et Nyctée, célèbres dans les fastes de la Béotie, s'étaient vus réduits à quitter l'Eubée par suite d'un meurtre [3]. Bellérophon avait trempé ses mains dans le sang fraternel [4]; involontairement, dit la légende, mais on sait le sens qu'il faut attacher ici à ce mot. Il implique uniquement, en cette matière, que l'homicide n'avait rien de prémédité, mais était l'effet d'un de ces accès de fureur si communs chez ces peuples.

Ceci résulte de l'ensemble des textes, comme de celui des faits. Patrocle, en parlant du meurtre commis par lui, dit en effet que sa volonté n'y était pour rien ; et n'attribue pas moins la chose à la colère. Hésiode assigne à la même cause la mort du père d'Alcmène tué par Amphitryon; ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que celle-ci avait conservé la plus vive tendresse pour son époux [5]. C'est que, comme l'a dit depuis un des plus grands poëtes de la Grèce, on était alors convaincu, et la vie en offrait la preuve, qu'il est tel degré d'exaspération où la fureur enlève

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. VIII.— Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIV.

[2] Euripide, *Suppliantes*, v. 1 5. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. LXV.—Phérécyde, *Fragment* 83. — *Scholies* d'Homère, *Iliade*, chant XIV, v. 20.

[3] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. V.

[4] *Id.*, livre II, chap. III.

[5] Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, v. 9-12.

aux meilleurs esprits la conscience de leurs actes [1].

Ceci atteste et la violence de ces naturels et l'indulgence que rencontrait alors l'homicide. On la poussait jusqu'à la sympathie, la faveur. Après les meurtres énumérés plus haut, Patrocle est accueilli par Pélée qui le donne pour compagnon à son fils; il en est de même d'Épigéus [2]; Médon se réfugie à Phylacée; il y obtient un commandement dans le contingent faisant partie de l'expédition contre Troie [3]. Lycophron est admis dans la familiarité d'Ajax et de Teucer qu'il accompagne devant cette ville. Les deux frères l'aiment et l'honorent à l'égal de leurs parents les plus chers [4]. Théoclymenès est reçu à bras ouverts par le jeune Télémaque qui lui donne asile sur son vaisseau et le fait asseoir près de lui à la poupe [5]. Le bon Eumée prodigue les attentions à l'Étolien qui s'est présenté franchement à lui comme un assassin [6]. Quant à Tlépolème, il trouve une foule de volontaires qui partagent son exil et va fonder avec eux une colonie [7]. Tydée enfin est reçu par Adraste, roi d'Argos, qui lui donne sa fille [8].

Ainsi l'histoire du meurtre est, en général, à cette

[1] Pindare, 7e *Olympique*, v. 55-56.
[2] *Iliade*, chant XVI, v. 560-576.
[3] *Iliade*, chant II, v. 726-728.
[4] *Iliade*, chant XV, v. 437-439.
[5] *Odyssée*, chant XV, v. 281-286.
[6] *Odyssée*, chant XIV, v. 380, 381.
[7] *Iliade*, chant II, v. 661-666.
[8] Phérécyde, *Fragment* 83,—*Iliade*, chant V, v. 410-416.— Apollodore, *Bib.*, livre I, chap. VIII § 5.

époque, celle de la sympathie qu'inspire le coupable. Le hasard ou l'invention ne peuvent arriver à cette unité. Il y avait ici des causes sérieuses. L'état de la société concourait à les développer de plus en plus. Une circonstance qui frappe tout d'abord, c'est qu'aucun pouvoir public n'y était alors investi par elle du droit de poursuivre et de punir l'assassin. Chose remarquable ! les intérêts matériels étaient assurés d'une protection. En cette matière, les chefs rendaient la justice ; mais, s'agissait-il de la vie de l'homme, l'autorité se trouvait désarmée. C'était à chaque famille de pourvoir à sa sûreté, soit en repoussant l'agression, soit en punissant l'assassin. Ainsi le seul remède au meurtre, c'était le meurtre. L'homicide engendrait l'homicide et le transformait en droit, en devoir. Une sorte de point d'honneur concourait avec la férocité. Une justice aussi exaltée, constituant l'homme juge et bourreau dans sa propre cause, offrant le caractère du crime qu'elle poursuivait, était, on le conçoit, sujette à appel ; et l'appel c'était le talion, le sang pour le sang. De là une série de meurtres multipliant le germe du mal que la vengeance avait en vue d'étouffer.

L'*Odyssée* nous donne la mesure de l'acharnement des familles en pareil cas. Théoclymenès en offre un exemple. Il est d'un sang illustre ; c'est un devin, un de ces hommes exerçant alors une influence constatée par tous les faits. On ne l'en voit pas moins

traqué, poursuivi par les frères et les nombreux parents de sa victime. Il n'a d'autre ressource que l'exil [1].

C'est qu'ici la coutume avait son principe dans les instincts dominants ; aussi les voit-on s'y conformer avec ardeur. L'admiration était acquise à la vengeance, en proportion de sa persévérance et de son audace. La légende et la poésie en témoignent. Quant à la première, ses exagérations sont parfois manifestes ; sa pente vers le merveilleux est celle du temps; mais ici l'exagération, le merveilleux même ont leur vérité ; il faut les envisager surtout comme expression du sentiment populaire. L'imagination se complaisait alors à renchérir, en ce point, sur la réalité, à y introduire tout ce qui pouvait mettre ses héros au niveau de ses propres aspirations. C'est là un signe manifeste de l'état des esprits. A ce point de vue, sans mériter une foi aveugle, ces vieilles traditions n'en ont pas moins une portée qu'il est impossible de méconnaître. Deux légendes, que nous choisissons entre beaucoup, nous paraissent ici l'expression exacte des mœurs du temps.

Isolé, sur la fin de sa vie, par la mort de Méléagre et de Tydée, ses fils, Œnéus, roi de Calydon, avait perdu le prestige qui s'attachait à la force, protection alors plus efficace, pour un chef, que le droit divin, inventé déjà. Il se vit donc, un jour, assailli par ses

1 *Odyssée*, chant XV, v. 272-278.

propres neveux, les fils d'Agrius, son frère. Ceux-ci s'emparèrent de lui et le renfermèrent. Agrius le remplaça au pouvoir. Mais Tydée avait laissé un fils, né pendant son exil, l'impétueux Diomède ; et, peu après la chute de son aïeul, ce dernier, s'adjoignant un frère d'armes, Alcméon, d'autres disent Sthénélus, arrivait en secret à Calydon, surprenait et exterminait les fils d'Agrius, à l'exception toutefois de deux qui, prenant la fuite, allèrent se cacher dans le Péloponnèse où, de son côté, Œnéus accompagnait son sauveur. Ce fut alors aux fugitifs de se venger à leur tour. Ils n'osaient le faire ouvertement et affronter le fils de Tydée. Mais, saisissant un moment où le vieux chef se trouvait seul, ils pénétrèrent jusqu'à lui, et l'égorgèrent [1].

C'était vers le même temps que, si l'on en croit la tradition, le compagnon de Diomède, Alcméon, tuait sa mère, pour obéir au dernier vœu de son père et à l'oracle d'Apollon. La tragédie s'est emparée de ce sujet, mais n'a pu resserrer, dans ses trois unités, tous les incidents sinistres de la légende.

Gagnée par des présents, un riche collier, un voile précieux, que lui offrait Polynice, Ériphyle avait poussé son époux à une guerre dans laquelle il devait périr. Enchaîné par un serment, celui-ci, le devin Amphiaraüs avait dû marcher à une mort qu'il savait

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. VIII.—Strabon, livre IX, chap. CCCCLXII.—Ephore, *Fragment* 28.

certaine. Mais avant de partir, il avait pourvu à sa vengeance, en prescrivant à son fils de tuer celle qui l'envoyait mourir. Ce fils, Alcméon, voyait là un devoir. Il le remplit donc et égorgea sa mère. Ses aventures, comme celles d'Oreste, font ressortir la lutte entre la passion, le préjugé qui l'emportent, et le principe religieux, en désaccord avec lui-même, sévissant, il est vrai, contre le coupable, mais par les voies mêmes de la vengeance qu'il punit. Un père, un dieu ont poussé le jeune homme au parricide. D'autres divinités, les Érinnyes, le poursuivent et l'agitent. Il est atteint de vertige et court, errant de contrée en contrée. Cependant, comme tous les meurtriers, il trouve un hôte qui l'accueille. Phégée, chef dans la Psophide, le purifie et va jusqu'à lui donner sa fille. La jeune épouse reçoit alors de son fiancé le voile et le collier si funestes à la famille d'Amphiaraüs. Il arrive néanmoins que, cette fois, les cérémonies de l'expiation sont demeurées sans effet. Le courroux des divinités vengeresses ne s'apaise pas ; et la terre qui porte le parricide est frappée de stérilité. On raconte que, dans cette extrémité, après avoir erré chez les Étoliens et chez les Thesprotes, il eut recours aux oracles, et s'y conformant, se rendit aux bords du fleuve Achéloüs, qui le purifia de nouveau, et lui donna même la main de sa fille Callirhoé. Il n'était bruit que du collier et du voile d'Ériphyle. La nou-

velle épouse les exigea de son mari. Celui-ci, usant de ruse, parvint à les obtenir de Phégée, pour les suspendre, disait-il, dans le temple de Delphes, afin d'obtenir sa guérison. Mais le chef de la Psophide ne devait point tarder à apprendre la vérité. Sitôt qu'il l'eut connue, ses fils allèrent, par son ordre, assaillir Alcméon, qui tomba sous leurs coups. Il laissait de son union avec Callirhoé, deux fils au berceau ; et celle-ci dont Jupiter s'était épris, à ce qu'affirme la légende, supplia le dieu de les faire devenir hommes, à l'instant même, pour qu'ils pussent venger leur père. Le souverain de l'Olympe n'hésita point à la satisfaire. Aussi la force et la férocité des chefs de la Grèce se développant tout à coup chez ces deux enfants, ils coururent aussitôt massacrer les fils de Phégée, ce dernier et même sa femme [1].

Le fond de ce drame sinistre lui est commun avec celui auquel le meurtre de Clytemnestre, par la main de son fils, a donné une si éclatante célébrité et que la scène a souvent reproduit. Ici à côté d'Oreste, la tradition place une figure plus farouche peut-être. Ce complice, c'est Électre, la fille même de la victime. Ou la mémoire des faits, vivante encore au siècle de Périclès, autorisait d'étranges témérités ; ou l'esprit de vengeance, dans son expres-

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. VII. — *Odyssée*, chant XI, v. 325, 326. — *Id.*, chant XV, v. 246, 247. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. LXV.

sion la plus atroce, pouvait compter sur de profondes sympathies. Autrement on aurait peine à s'expliquer les hardiesses épouvantables du dénoûment de Sophocle. Le grand tragique, il est vrai, ne montre pas au spectateur Oreste enfonçant le poignard dans le sein qui l'a porté ; mais on entend la mère demander grâce au fils derrière la scène. Puis un cri effroyable annonce qu'il vient de frapper. C'est alors qu'Électre jette à son frère cette parole : « Un second coup, si tu as du cœur ! » et il frappe de nouveau [1].

Contre des passions agissant sur l'homme au nom du devoir, et du plus puissant des intérêts, celui de sa sûreté, que pouvait la prudence humaine, ou la la loi divine telle que le polythéisme l'avait faite ? Leur influence était à peu près nulle. La religion n'osait pas même attaquer de front cette réciprocité d'assassinats devenue le droit commun de la Grèce. Parfois, il est vrai, ses anathèmes frappent certains actes de représailles offrant un caractère à part. Mais, à se rendre compte des faits, on a bientôt compris qu'elle n'agit point là par application d'un principe tendant à proscrire la répression du meurtre au moyen du meurtre même. C'eût été se heurter sans fruit contre des idées enracinées, contre une coutume consacrant le seul expédient qui, sans doute, parût possible pour arriver à la répression de l'ho-

[1] Sophocle, *Électre*, v. 1410-1418.

micide. C'est de biais qu'on cherchait à atteindre cette loi de sang, toutes les fois que la vengeance aboutissait au parricide, ou que le meurtre constituait violation de l'hospitalité.

Dans le premier cas, l'esprit de famille, si puissant alors, armait les Érinnyes contre le coupable ; dans le second, Jupiter Hospitalier le frappait. C'est ainsi que s'expliquent le supplice d'Alcméon, celui d'Oreste, et le mal terrible auquel Hercule fut en en proie après le meurtre d'Iphitus [1]. Il y a là autant d'exceptions. Leur objet est moins de sauvegarder la vie de l'homme que le prestige de la famille et les traditions de l'hospitalité. Quant aux meurtres, rentrant alors, on pourrait le dire, dans le cours naturel des choses, le ciel semble neutre et la religion désintéressée. Si les prêtres ou les chefs investis d'une partie de leurs attributions interviennent parfois, c'est d'ordinaire pour purifier le coupable. La chance de composition avec la famille de la victime est ouverte au meurtrier, au moyen du rachat du sang. On le voit, en général, il est vrai, s'expatrier ; en d'autres termes, sortir du petit territoire de la peuplade à laquelle il appartient. Mais au fond, cet exil semble plutôt un parti imposé par les circonstances, un moyen de salut, un expédient afin d'échapper aux premières ardeurs de la vengeance qu'une peine appliquée par la société. Quant à la purification par

[1] *Odyssée*, chant XXI, v. 21-30.

l'accomplissement de certains rites, nécessaire seulement, selon toute vraisemblance, dans les cas exceptionnels que nous avons signalés, c'était l'absolution de la part des dieux au moins ; et l'on ne voit pas le bienfait d'une telle pratique au point de vue général. Homère n'en dit rien; et si ce n'est pas une raison de conclure qu'elle n'existait pas de son temps, au moins faut-il croire qu'elle était fort limitée.

Le rachat du sang offre un caractère plus large et plus sérieux. Opposer l'avarice à la férocité était une combinaison reposant, on pourra s'en convaincre, sur un des instincts les plus puissants dans la Grèce, la seule, peut-être, présentant alors quelque chance de succès. Il résulte même de certaines paroles d'Ajax que tel, dont on avait assassiné le frère ou le fils, en arrivait, moyennant une indemnité convenable, à étouffer ses ressentiments et laisser vivre tranquille le coupable qui la lui avait payée [1]. Mais le nombre des meurtriers que la légende et l'épopée nous montrent, vers le temps du siége de Troie, fixés, sans esprit de retour, hors de leur patrie, combattant dans les rangs de la peuplade qui leur a donné asile, exerçant chez elle des fonctions publiques ou allant fonder au loin quelque colonie, est de nature à faire penser que, dans bien des cas, ou la famille de la victime repous-

[1] *Iliade*, chant IX, v. 628-632.

sait la composition offerte, ou l'assassin ne se sentait pas disposé à l'offrir.

Un débat, auquel nous fait assister l'*Iliade*, donne même lieu de croire que, parfois, loin de ramener l'harmonie dans la tribu, le rachat du sang y était un germe de division. La cause que lui assigne Homère est vraisemblablement une de celles dont la vie du temps présentait plus d'un exemple. Car le bouclier d'Achille offre une série de sujets pris aux scènes les plus familières aux hommes de ces premiers âges ; et c'est là que nous sommes admis à contempler cet épisode de l'humeur litigieuse de l'époque. Le procès a pour objet la rançon d'un meurtre. Celui qui l'a commis prétend l'avoir acquittée; son adversaire nie. De part et d'autre, on produit des témoins appuyant, ceux-ci l'affirmation, ceux-là le déni opposé. Chacune des parties est accompagnée d'un bon nombre de fauteurs et d'adhérents, qui s'agitent et se prononcent avec bruit, soit pour l'une, soit pour l'autre [1] ; à peu près comme on a vu plus tard, chez les Francs, chaque adversaire traîner après lui, en justice, le plus de cojurants possible, pour appuyer ses déclarations [2]. Évidemment la barbarie était la plus forte, et toutes les combinaisons échouaient contre le naturel. Loin de perdre du terrain, le droit de représailles en était

[1] *Iliade*, chant XVIII, v. 497-502.

[2] Loi salique, titre 76, *Apud scriptores rerum Gallic. et Franciæ*, tome IV, p. 159.

même arrivé à s'étendre du cas de meurtre à une foule d'autres, et la vengeance à dépasser l'offense en atrocité.

Prenez l'*Iliade*, cette peinture impérissable des mœurs du temps. La vengeance plane sur tout le poëme. On l'y retrouve sous les aspects les plus divers. Si l'on remonte à la cause première de l'expédition contre Troie, à prendre la donnée d'Homère, on rencontre d'abord le ressentiment de Minerve et de Junon [1]: celui des Grecs contre Priam et son peuple procède de l'autre; et tous deux agissent sans relâche. Le premier mot du poëme est l'expression de la haine et de la colère; les vers qui suivent sont autant de grands traits destinés à mettre en relief leurs conséquences terribles. Et, qu'on le remarque, le besoin de se venger n'éclate pas d'abord chez Achille. Avant lui, un prêtre en donne l'exemple. Accueilli avec faveur par les Grecs, mais rebuté par Agamemnon, il supplie aussitôt Apollon de lui donner satisfaction en frappant ceux-ci de la peste. De là une série de représailles qui naissent les unes des autres, et sont comme les ressorts imprimant le mouvement à cette grande épopée.

Après Chrysès, c'est au roi des rois de se venger à son tour. Achille a provoqué les explications qui ont contraint ce dernier de rendre sa captive, et, pour lui en faire payer la peine, celui-ci s'empare de Briséis.

[1] *Iliade*, chant XXIV, v. 26-30.

Aussitôt le fils de Thétis demande vengeance à Jupiter et le dieu s'associe à sa colère ; il en devient l'instrument. De là les désastres qui frappent les Grecs, et tout le sang dont ils rougissent la plaine de Troie.

Ceci remplit le poëme jusqu'au jour où une haine plus profonde, plus violente, succède dans le cœur d'Achille à l'exaspération contre son chef. Elle anime les derniers chants de l'*Iliade* et survit même à la défaite d'Hector ; elle s'attache à son cadavre. Le vainqueur s'acharne sur lui et, quand obéissant au maître des dieux, il se résigne à rendre ces restes inanimés, un scrupule s'élève dans son âme ; il a besoin de la rassurer, comme s'il trahissait un devoir [1] ; tant la passion, tant l'opinion avaient avancé dans cette voie.

On le reconnaît non pas seulement aux fureurs du héros, mais plus clairement encore, s'il se peut, au langage même de ceux qui mettent tout en œuvre pour le fléchir. Aucun n'a l'idée de contester la légitimité de la vengeance, la satisfaction qu'elle est en droit d'exiger. Loin de là, Nestor conseille à Agamemnon de la lui donner. Le vieux Phœnix va plus loin. Il dit nettement à Achille que si de magnifiques présents ne lui étaient offerts, il n'aurait garde de le pousser à dépouiller ses ressentiments et à secourir les Grecs, tel besoin qu'ils eussent du secours de son

[1] *Iliade*, chant XXIV, v. 592-595.

bras [1]. On était comme condamné à s'incliner devant la haine, au moment même où l'on cherchait à la désarmer.

L'histoire qu'il lui raconte, à ce propos, pour le prémunir contre les suites fâcheuses d'un refus pouvant l'exposer à perdre les dons précieux mis à ses pieds par son ennemi, présente elle-même une série de vengeances constatant la conformité des instincts entre la génération contemporaine du siége de Troie et celle qui l'a précédée. Homère a pris cette tradition aux légendes étoliennes. Elle a le caractère de celles qui constituent le fond de l'*Iliade*. Il y a là de ces rapprochements de nature à frapper l'esprit.

En effet, dans ce seul épisode de Méléagre, Diane se venge des Étoliens, ce héros des fils d'Agrius, sa mère de son propre fils, celui-ci enfin de sa mère ; et cette vengeance atteint son pays [2]. Or, parmi ses torts, le seul que Phœnix s'attache à faire ressortir, c'est celui de n'avoir point su accepter à temps les présents qu'on lui avait offerts pour le fléchir. Ajax ne va pas si loin ; mais ce qui le révolte, lui, c'est qu'Achille persévère dans ses ressentiments, et cela pour une femme, une seule, quand on lui en offre sept des plus belles, avec promesse de vingt autres [3].

Faut-il le dire, l'admirable allégorie des Prières concourt elle-même à faire, dans cette grande scène,

[1] *Iliade*, chant IX, v. 510-514.
[2] *Iliade*, chant IX, v. 513-595.
[3] *Iliade*, chant IX, v. 632-635

ressortir l'importance du rôle à peu près officiel que jouait alors le sentiment de l'offense, au ciel comme sur la terre, chez les dieux comme chez les hommes. Elle nous montre Atè, cette divinité de l'injure, parcourant le monde et toujours devançant, par l'impétuosité de son allure, ces pauvres déesses boiteuses, louches et ridées, les Prières, qui s'avancent lentement sur ses traces, pour réparer le mal qu'elle a fait. Celles-ci représentent là le principe contraire à celui de l'offense et de la haine, le principe du pardon, on pourrait dire de la charité. Eh bien ! telle est la puissance des mœurs, celle des idées reçues, que, quand ces déesses se voient repoussées, elles s'en vont droit à Jupiter demander la réparation de cette injure[1]. C'est justice sans doute, et justice divine ; mais, comme celle de la terre, elle prend encore ici la forme de la vengeance. C'était la seule qu'on lui connût alors.

Il faut s'être ainsi rendu compte du rôle que jouent les instincts haineux dans l'épopée homérique pour arriver à cette conviction que, en réalité, ce qui peut sembler, au premier coup d'œil, exagération de la légende, n'est que l'expression vraie de l'état des âmes ; et ceci nous autorise à appeler ici l'attention sur deux récits qui n'ont point passé par l'imagination du poëte, mais ont pris uniquement leur couleur à celle du peuple, à l'une de ses passions dominantes.

[1] *Iliade*, chant IX, v. 498-508.

On y verra dans combien de circonstances les ressentiments s'autorisaient de ce droit de vengeance dont nous avons déterminé le but comme l'origine, et quelle extension ils étaient parvenus à lui donner.

Deux frères, dont nous avons parlé plus haut, Lycus et Nyctée, s'étaient réfugiés à Thèbes. On sait quel fait les y avait réduits. Lycus y prit bientôt la place dont la force et l'audace s'emparaient partout. Le jeune Labdacus, qui régnait sur les Thébains, vint à mourir, laissant un enfant en bas âge, et l'exilé fut élevé au pouvoir. Nyctée était père d'une fille célèbre par sa beauté, Antiope, qui, si l'on en croit Homère, affirmait avoir été honorée des préférences de Jupiter [1]. Elle avait succombé à des séductions venant de moins haut ; et son secret s'était révélé de lui-même. Ce fut alors que, pressée de nommer son amant, elle prétendit avoir cédé au maître des dieux. Comme son père refusait de la croire et exigeait la vérité, elle abandonna tout à coup la maison paternelle, et alla se réfugier à Sicyone, chez l'un des chefs du Péloponnèse, Épopéus, qui, dit-on, l'épousa. Ceci levait tous les doutes. Dans l'excès de la douleur et de la rage, Nyctée se donna la mort. Mais avant, maudissant Épopéus et sa fille, il fit jurer à Lycus de le venger sur eux. Celui-ci eut bientôt réuni ses compagnons d'armes, pénétré dans Sicyone, tué Épopéus et pris Antiope. Il la ramenait vers Thèbes,

[1] *Odyssée*, chant II, v. 259, 260.

lorsque, en route, elle accoucha de deux jumeaux. On l'emporta loin d'eux, les laissant exposés sur le chemin. Des bergers les trouvèrent et les recueillirent. L'un de ces enfants, Zéthus, grandit au milieu des pâtres et des troupeaux ; l'autre, Amphion, obéit à l'instinct qui l'entraînait vers la musique. On prétend même qu'il pratiquait l'art des enchantements. Cependant Antiope restait renfermée à Thèbes, par Lycus, et en butte aux mauvais traitements de Dircé, femme de ce chef. Lorsque ses enfants furent devenus hommes, le hasard voulut qu'elle parvînt à s'échapper et se réfugiât, dans la montagne, chez des pâtres où le récit de ses malheurs la fit reconnaître et la révéla à ses fils. Alors tous deux, aidés sans doute des hardis montagnards parmi lesquels ils avaient grandi, allèrent assaillir Lycus et l'égorgèrent. Puis, saisissant Dircé, ils l'attachèrent à la queue d'un taureau ; et quand, dans sa course furieuse, l'animal l'eut traînée assez longtemps, ils la noyèrent [1].

Cette suite de vengeances appartient aux souvenirs de la Béotie. Chaque partie de la Grèce se faisait honneur de traditions du même genre. En voici une que revendiquait la Thessalie.

Coupable du meurtre de Phocus, son frère, et chassé par son père, Pélée s'était réfugié à Iolcos près d'un fils de Pélias, Acaste, qui l'avait accueilli et purifié. La femme de ce chef, Déidamie, se prit de

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre III, chap. v.

passion pour l'exilé. Repoussée par lui, et voyant, dans sa jeune épouse Antigone, un obstacle à écarter, elle fit dire sous main à celle-ci que Pélée se disposait à la délaisser pour une fille d'Acaste. Ce mensonge ayant poussé au désespoir la faible femme, dans l'exaltation de sa douleur, elle mit fin à ses jours. Pélée n'en fut pas plus disposé à céder aux séductions de Déidamie. Alors celle-ci l'accusa près de son mari d'avoir voulu lui faire violence, et le chef thessalien la crut. Un scrupule religieux le détournait d'un assassinat sur son hôte, celui qu'il avait purifié. Mais l'exposer à une mort à peu près certaine, aux yeux du barbare, c'était autre chose. Il s'arrêta donc à ce parti. Pélée échappa au danger; et, comprenant d'où il venait, il s'éloigna et attendit. Réunissant enfin une bande guerrière, il se dirigea vers Iolcos qu'il attaqua, prit la ville, la saccagea, mit à mort Déidamie et la coupa en morceaux. On dit même que, ayant dispersé sur le sol les membres de sa victime, il fit passer toute sa troupe sur ces débris palpitants [1].

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre III, chap. XII, § 2. — *Id., ibid.*, chap XIII, § 6.

CHAPITRE IX

DURETÉ.—PERVERSITÉ.

Prédominance du sentiment personnel. — Son caractère particulier.—Barrières naturelles séparant les peuplades de la Grèce. —Hérédité des vengeances tendant à isoler les familles.—Impassibilité égoïste.— L'armée devant Troie.— Le peuple d'Ithaque. —Celui de Mycènes.—Achille.— Sa personnalité.—Il lui faut du sang.—Dureté envers les captives.—Traitement réservé au faible, à l'orphelin, au vieillard.—Les prétendants.—Ulysse et Irus.—Supplice des femmes de Pénélope. — Tortures infligées à un esclave.—Danses et chants auprès de piles de cadavres.— Discordes entre frères. — Assassinats inspirés par l'envie, l'ambition.—Pélias, Nélée, Æson.— Phocus tué par Télamon et Pélée. — Chrysippe par Atrée et Thyeste. — Rapprochements entre Homère et la légende, entre celle-ci et les chroniques mérovingiennes.

La fougue sanguinaire, l'ardeur de la vengeance offrent une sorte d'unité avec l'impétuosité de la terreur et du désespoir, avec le vertige qui poussait l'homme au suicide. Mais il est chez cette race grecque, où les aperçus varient à l'infini, un autre phénomène qui, tenant à ceux-ci par certains côtés, en

diffère néanmoins par le sang-froid et le calcul. Nous voulons parler ici de l'égoïsme, de la dureté du sentiment personnel. Ils dominent alors, à quelques exceptions près : celles que présentent la famille et l'hospitalité. Qu'on ajoute, si l'on veut, les liens du cœur procédant, chez quelques-uns, d'une double fraternité, celle des jeux de l'enfance ou du champ de bataille ; tout en tenant compte de cette part d'influence que les bons instincts disputent aux mauvais, on est frappé de l'ensemble des circonstances indiquant, chez les races primitives de la Grèce, l'action prédominante du moi.

Il ne s'agit point ici, il faut le dire, de la personnalité réduite à sa plus simple expression. Le cercle est plus large ; il embrasse un certain nombre d'individualités qui se confondent en une seule ; mais hors de là, c'est le moi avec son indifférence pour tout ce qui ne le touche pas ; et, à l'occasion, sa férocité, alors même que la passion ne le domine et ne l'égare pas. Peut-être, au fond, trop de sévérité ne convient-elle pas avec la barbarie ; car cet état tient de près à l'état sauvage ; il hérite des traditions comme des instincts de cette phase de l'humanité, où, dans l'ignorance des arts utiles qui multiplient les ressources de l'homme, réduit journellement à disputer sa nourriture, c'est-à-dire sa vie, à ses semblables, celui-ci voit en eux des ennemis. La différence la plus sensible entre ces deux conditions de l'humanité est

celle de l'étendue de la lutte et des forces qui se mesurent. Ici des hommes isolés, là de petites agglomérations; mais partout domine également l'état d'hostilité.

A ces causes générales, ajoutons-en de particulières à la Grèce. Outre les différences d'origine, toujours rappelées par celles des dialectes et des accents, la configuration même du sol contribuait à entretenir parmi ses nombreuses peuplades l'esprit de localité et d'égoïsme, en isolant, sur des points séparés par de puissantes barrières, les populations disséminées dans les îles et sur un continent partout sillonné de hautes montagnes. Et il est clair que ces causes ont exercé longtemps une sérieuse influence, car leur action est sensible à toutes les époques de l'histoire de ce pays.

Ouvrez ses annales. Dans tous les temps, sans distinction entre la civilisation et la barbarie, c'est les uns contre les autres que les Grecs se sont généralement acharnés; c'est à s'affaiblir, à se détruire mutuellement qu'ils ont usé les facultés admirables dont la nature les avait doués. On ne les voit guère unis que dans deux grandes occurrences : l'expédition contre Troie, les guerres médiques. Ici une haine nationale stimulée par la perspective du pillage, là une question de vie ou de mort, ont opéré ce prodige. Mais le but à peine atteint, tous sont revenus à leur état naturel, l'isolement, les divisions, les hostilités.

Plus tard, quand la ligue Achéenne eut passagèrement rendu la force à quelques parties de ce corps si disposé à se dissoudre, ce fut pour faire éclater le symptôme le plus manifeste de la tendance que nous signalons. Par une politique dont le secret se trahissait de lui-même, Rome proclama l'indépendance de chacune des cités de la Grèce ; et cet acte, destiné à substituer, par l'isolement, la faiblesse et l'impuissance à un reste d'énergie et de vigueur passagères, fut accueilli par des transports de joie ; c'est qu'il répondait à un instinct héréditaire et remontant aussi haut que l'établissement de ces races sur le sol habité par elles.

Tandis que, dans le pays, la nature multipliait les barrières, et, par elles, les causes d'isolement entre une foule de petits États, dans la cité, le droit de vengeance et l'héritage de meurtres et de haines qu'il transmettait aux familles tendaient à produire entre elles des effets analogues. Ce droit, dont l'origine remonte sans doute au temps où aucun lien social ou politique ne réunissait encore celles que le hasard avait juxtaposées sur une même terre, continuait à prévaloir aux âges héroïques ; et cela par deux raisons dont nous retrouvons çà et là des traces : la faiblesse de la société d'abord, puis l'intérêt vraisemblable des chefs à laisser se développer certains germes de dissensions entre des naturels audacieux et remuants, dont l'union eût constitué un danger pour leur pouvoir.

Les indices de cette disposition des rois percent dans Homère : Agamemnon prend, selon le poëte, grand plaisir à voir la division éclater entre Achille et Ulysse [1]; et dans l'Olympe, le cœur de Jupiter, ce dieu créé à l'image des chefs de la Grèce, s'épanouit de joie à l'aspect des immortels prêts à en venir aux mains [2]. Qui a pu suggérer ces idées au chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, si ce n'est l'observation de symptômes généraux visibles dans ces premiers âges? En ceci, évidemment les chefs tiraient, dans l'intérêt de leur autorité, parti de l'esprit du temps. L'expérience le leur avait révélé ; ils pouvaient le seconder le faire naître leur eût été impossible.

Tout ceci explique les faits, mais ne les change pas; loin de là, ce sont autant de preuves de leur réalité, et la puissance de l'égoïsme, dans la mesure que nous lui avons assignée, en ressort d'autant plus visiblement. Prenez alors le peuple en masse, envisagez l'homme à part; vous retrouvez ce sentiment. Voyez, par exemple, la population d'Ithaque : Ulysse a été pour elle indulgent et bon comme un père [3]; cependant, sous les yeux de cette multitude, un certain nombre de jeunes gens, appartenant à l'aristocratie de l'île et de celles les plus rapprochées, s'est installé dans la maison de ce chef absent, contre

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 75-78.
[2] *Iliade*, chant XXI, v. 388-390.
[3] *Odyssée*, chant II, v. 47.

le gré de sa femme et de son fils. Ils s'y font servir en maîtres, disposent du bétail, des vins, de tout ce qui constitue le patrimoine de Télémaque, et chaque jour dissipent son bien en banquets tumultueux. Tout en recherchant la main de Pénélope, ils corrompent ses femmes et ajoutent ce désordre à tous ceux d'une maison qui les voit, avant le repas, jouer aux dés. étendus sur les peaux des bœufs abattus par eux pour leur consommation journalière, et, le soir, danser tous avec bruit, après boire. Il y a là violation du sanctuaire de la famille, invasion et dilapidation du bien d'autrui, oppression de la veuve et de l'orphelin ; car on pouvait tenir pour tels la femme et le fils d'Ulysse. Eh bien ! durant plusieurs années, tout ce peuple d'Ithaque assiste à ces indignités sans intervenir, sans s'émouvoir, sans s'étonner.

C'est que, de tout ceci, rien ne le concerne, ne l'atteint directement ; et partant, l'indifférence, l'inaction demeurent complètes. Si enfin, un jour, dans l'assemblée que Télémaque est réduit à convoquer pour s'efforcer de remuer, s'il se peut, ces âmes inertes et froides, les protestations du jeune homme, les pleurs qu'il répand sur sa triste condition, obtiennent de la foule quelques-unes de ces larmes si faciles alors, ce sont des larmes stériles et lâches. Ni indignation ni colère ne s'empare d'elle ; pas une inspiration, une résolution généreuse ne prévaut ; et chacun s'en va comme il est venu. Pour obtenir un

esquif et des rameurs nécessaires à ce fils résolu à s'éclairer sur le sort de son père, il faut qu'une divinité, le prenant en pitié, aille, de porte en porte, essayer sa toute-puissance sur ces cœurs, de glace lorsqu'il ne s'agit ni d'eux ni des leurs. Et ce tableau avait alors pour lui la vraisemblance ; Homère l'offrait à ceux dont les pères lui en avaient fourni les couleurs. Or nous y voyons que cette multitude n'a garde de se commettre avec les prétendants pour un intérêt qui ne la touche pas. Elle attend, pour se déclarer, qu'Ulysse les ait massacrés ; encore ne se décide-t-elle point à le défendre contre les familles de ses ennemis, mais simplement à s'abstenir de se joindre à elles pour l'attaquer [1].

L'ensemble de ces circonstances nous donne l'explication de deux phénomènes, sinon identiques au moins analogues : d'une part, l'indifférence des Grecs en présence de l'acte de violence dont Agamemnon se rend coupable envers Achille en saisissant d'autorité Briséis ; de l'autre, l'apathie des habitants de Mycènes après le meurtre de leur roi par Égisthe. Dans le premier cas, Thersithe est le seul dont la voix s'élève pour protester ; encore est-ce par un sentiment d'envie et d'hostilité habituelles ; et quand Ulysse le fait taire en le bâtonnant, la foule approuve et se prend à rire. Dans le second, l'assassin va publiquement rendre grâce aux dieux, et demeure,

[1] *Odyssée*, chant II, v. 1-258. — *Id.*, chant XXIV, v. 411-463.

aux yeux de tout un peuple, en possession paisible de la femme et de l'autorité de sa victime; jusqu'au jour où devenu homme, Oreste fugitif revient en secret dans sa patrie, après sept années, et frappe le coupable. Il est bien clair que devant Troie comme à Mycènes, chacun se dit qu'il ne s'agit là ni de lui ni des siens, et partant ne s'émeut pas. Peu lui lui importe; la chose regarde ici l'offensé, là les parents du mort: c'est à eux que la coutume attribue le droit de le venger. Et il faut l'avouer, elle mettait le sentiment personnel fort à l'aise.

Veut-on maintenant le voir se manifester non plus chez les âmes vulgaires, mais plus haut, et avec une sorte de grandeur devant laquelle s'incline l'admiration? Contemplez Achille. Au moment où Agamemnon vient de lui enlever Briséis, il pleure; et ceci peut donner la mesure de cette sorte de sensibilité procédant exclusivement du moi; car ce n'est pas qu'il aime sa captive d'un amour différent de celui des autres chefs pour les femmes servant sous la tente à leurs plaisirs. Non. Il dira bien, il est vrai, aux envoyés d'Agamemnon qu'il la chérit du fond du cœur, mais ceci, dans le seul but de faire ressortir les torts de son ennemi; et le soir même, il partagera sa couche avec une autre[1]. Plus tard on l'entendra regretter devant tous les Grecs qu'elle n'ait point péri, le jour où il l'a conquise en saccageant

[1] *Iliade*, chant IX, v. 660, 661.

Lyrnesse [1]. Au fond, ses larmes sont celles de l'orgueil. On a blessé le sien ; un affront lui a été infligé. Il s'en explique avec sa mère, et toute cette effusion de tristesse aboutit à un calcul atroce. Que Jupiter donne la victoire à l'ennemi, qu'égorgés par les Troyens, les Grecs inondent de leur sang la plaine du Scamandre : tel est le vœu de ce cœur superbe [2].

Il s'agit ici, reconnaissons-le, d'un premier mouvement, et la fureur du héros est au comble. Mais voyez-le plus tard, de sang-froid : pendant que ses compagnons d'armes succombent en foule, l'oisiveté, le désœuvrement lui pèsent; c'est tout ce qu'il éprouve à la vue de leur désastre. Et le jour où leur perte semble imminente, on le trouve dans sa tente, la lyre en main et chantant [3]. C'est qu'il se préoccupe de lui seul. L'idée d'un devoir envers son pays, ses frères d'armes, ne s'offre pas même à son esprit ; son individualité y domine, y est seule en jeu. C'est envers elle, et elle uniquement, qu'à ses yeux il est comptable de ses résolutions et de ses actes. Devant elle, tout s'efface et disparaît. C'est la personnalité du barbare dans son expression la plus vraie. Elle déploie, à l'occasion, une franchise de nature à prouver à quel point cette disposition de l'âme était générale, tenue pour simple et naturelle. En effet,

1 *Iliade*, chant XIX, v. 59, 60.
2 *Iliade*, chant I, v. 108-110.
3 *Iliade*, chant IX, v. 186-189.

lorsque, plus tard, frappés de terreur, privés de leurs chefs pour la plupart blessés, les Grecs fuient devant Hector, en jonchant la plaine de leurs cadavres, debout sur la poupe de son vaisseau, le fils de Thétis contemple ce spectacle avec une satisfaction qu'il ne dissimule pas; et appelant Patrocle : « Voici le moment, lui dit-il, où les Grecs vont, je le pense, tomber à mes genoux[1]. » Puis, s'il consent enfin à ce que cet ami s'arme pour dégager les vaisseaux menacés, il lui recommande expressément de s'arrêter, une fois ce point obtenu, et de laisser Grecs et Troyens s'acharner à loisir les uns contre les autres. Il ajoute même ces paroles, sur la portée desquelles il n'y a pas à se méprendre : « De par Jupiter, Minerve et Apollon, que pas un des Troyens ou des Grecs, si nombreux qu'ils soient, n'échappe à la mort. Quant à nous, faisons en sorte de nous y soustraire. Ainsi nous resterons seuls pour détruire les remparts de Troie[2]. »

On s'abuserait donc, si l'on considérait les pleurs comme preuves infaillibles de sensibilité vraie chez ce peuple. C'est sur eux-mêmes, ou sur ceux dont la vie se confond avec la leur, qu'ils se prennent si souvent à en répandre. Et ceci peut expliquer comment, à plusieurs reprises, Homère, pour échapper, on le dirait, au reproche d'invraisemblance, nous révèle la cause purement

[1] *Iliade*, chant II, v. 607-608.
[2] *Iliade*, chant XVI, v. 95-100.

individuelle de larmes expression apparente de sympathie pour une douleur étrangère. Il y a là, certes, chez ce grand peintre du cœur humain, la reconnaissance indirecte d'une disposition de l'âme, qui, du reste, éclate d'elle-même dans ses tableaux. Chez des barbares, il était impossible qu'elle ne se produisît pas sous une foule de formes : la convoitise, l'humeur envahissante, l'esprit dominateur, le besoin de faire sentir sa force ; et n'aboutît point communément à la dureté, à l'indifférence brutale, la férocité, la perfidie. C'est elles en effet que nous montre fréquemment la vie à cette époque ; et quand les plus basses des passions, l'envie, la jalousie percent dans l'égoïsme, on le voit alors se manifester, même au sein de la famille, par le guet-apens et l'assassinat. Une foule de traits, d'épisodes jetés çà et là dans la légende, dans la poésie, témoignent de ces vérités.

Quand, par exemple, après le sac d'une cité, les vainqueurs chassaient devant eux sur un sol jonché de morts et de mourants cette partie vivante du butin, les enfants et les femmes ; que l'une d'elles aperçût le corps de son époux expirant, et se précipitât sur lui dans l'excès de sa douleur, on la faisait relever à grands coups du bois de la lance [1]. C'était là un fait commun, notoire ; car Homère y cherche un point de comparaison.

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 523-530.

L'orphelin n'obtenait pas plus de pitié. Loin qu'on lui vînt en aide, ses biens étaient envahis. Dans sa détresse, lui arrivait-il de s'adresser aux compagnons de son père, de se présenter au festin qui les avait réunis ; si l'un d'eux lui tendait la coupe, c'était, selon l'expression du poëte, de façon à mouiller à peine ses lèvres, mais sans humecter son palais. Les autres le repoussaient, allaient même jusqu'à le frapper. On n'avait plus rien à attendre de son père, et on le lui disait brutalement[1]. Et ceci, qu'on le remarque, n'est point un fait isolé, prenant place dans un récit ; c'est une généralité, une peinture, prise aux mœurs du temps : celle de la condition de l'orphelin.

Il s'agit là des Troyens, et les sollicitudes d'une mère éclatent dans ce tableau. Mais chez les Grecs, la faiblesse et l'isolement n'obtenaient pas plus de sympathie. Enfant ou vieillard, on cherchait à les dépouiller. L'oppression, ou pesait sur eux, ou les menaçait. Comme l'*Iliade*, l'*Odyssée* exprime une vérité générale, lorsqu'elle déplore le malheur du fils que l'absence d'un père laisse sans protecteur[2]. Et cette vérité, le sort de Télémaque vient la confirmer. Malheur au vieillard n'ayant point à opposer, à l'esprit envahissant de ses voisins, la résolution et la vaillance d'un fils ! Il se voyait harcelé,

[1] *Iliade*, chant XXII, v. 489-498.
[2] *Odyssée*, chant IV, v. 164-165.

attaqué par eux. Tel était, en pareil cas, le sort réservé au déclin de l'âge. Aussi Priam aux pieds d'Achille y fait-il allusion dès les premiers mots, pour émouvoir ce farouche ennemi, en l'attendrissant sur son vieux père [1]; et d'un autre côté, Phœnix dit-il au fils de Pélée que, s'il a fait de lui son enfant d'adoption, c'est pour qu'il eût à le défendre sur ses vieux jours [2].

Parfois la violence éclatait sans but, sans provocation, comme pour se tenir en haleine. Il en était encore ainsi au temps d'Hésiode. L'apologue du rossignol et de l'épervier nous l'apprend : L'oiseau de proie étreint l autre dans ses serres et l'enlève à la hauteur des nuages. Celui-ci se prend à gémir. « Pourquoi tout ce bruit? lui dit le premier? Tu es à la merci de plus puissant que toi. Si beau chanteur que tu sois, je ferai de toi mon repas, selon mon plaisir. Bien fou qui veut résister à plus fort que soi. L'avantage ne lui reste pas ; outre la honte, son lot c'est la douleur [3]. »

Ici encore, la forme adoptée par le poëte l'indique, il s'agit de généralités que résume une allégorie. Cette création est postérieure à Homère, il est vrai, mais reproduit, sous un aspect nouveau, des traits qu'on rencontre chez celui-ci; car la terreur qu'inspire

[1] *Iliade*, chant XXIV, v, 486-489.
[2] *Iliade*, chant IX, v. 490-491.
[3] Hésiode, *Œuvres et Jours*, chant I, v. 200-209.

Agamemnon à Calchas a son principe dans l'abus de la force à cette époque. Avant de révéler les causes de la peste qui désole l'armée, ce devin tient à s'assurer une protection nécessaire. Il comprend que sa sincérité irritera l'un des plus puissants dans la Grèce. « Or un chef, dit-il, a toujours l'avantage lorsqu'il en veut à l'homme au-dessous de lui ; car lors même que, sur l'heure, il comprime son courroux, il n'en garde pas moins dans l'âme un ressentiment profond, jusqu'à ce que, plus tard, il trouve à l'assouvir [1]. » Et cette dureté des mœurs se produit alors sous les aspects les plus divers, non plus seulement dans la guerre, mais dans la paix, tantôt par un jeu cruel, tantôt par l'assassinat, ailleurs par des supplices froidement atroces.

Les prétendants de Pénélope offrent de ces exemples ; Ulysse et même le jeune Télémaque en présentent de leur côté. Un ignoble mendiant, Irus, dispute-t-il au chef déguisé le droit de tendre la main aux envahisseurs de sa maison ; l'un d'eux trouve qu'un combat entre ces étranges compétiteurs serait chose réjouissante. Il propose donc, dans le but d'exciter leur émulation, d'assurer pour prix, au vainqueur, de solides morceaux qui rôtissent au foyer, et de plus le privilége exclusif d'assister, à l'avenir, à cette suite de festins, passe-temps favori des poursuivants de la reine d'Ithaque. L'idée est adoptée par ceux-ci avec acclamation, et comme le provocateur,

[1] *Iliade*, chant I, v. 76-83.

Irus, est tout à coup saisi de peur, on le prend, on l'entraîne et le pousse sur son adversaire, en le prévenant que, s'il a le dessous, on l'enverra en Épire, à un chef de ce pays renommé pour sa férocité, Échétos, qui lui coupera le nez, les oreilles, le mutilera enfin de la façon la plus atroce. Sur ce, le combat s'engage ; et lorsqu'Irus, atteint par son adversaire d'un coup de poing, qui lui brise l'os près de l'oreille, tombe avec des cris affreux, saisi d'une agitation convulsive, et rendant le sang par la bouche, à cette vue, les spectateurs se meurent de rire ; ce sont les expressions mêmes du poëte. Quant à Ulysse, ce héros vainqueur de Troie, Ulysse prend le misérable par un pied, le traîne ainsi jusqu'à l'entrée de la cour, le place à terre, le dos appuyé contre le mur d'enceinte, près de la porte; lui met un bâton dans la main et lui recommande ironiquement de rester là pour interdire l'accès aux chiens et aux cochons, mais surtout de ne plus trancher du maître avec les hôtes et les mendiants [1].

Aux passe-temps des premiers en Ithaque, on peut comprendre où devaient aboutir en eux l'avidité, la haine, le besoin d'écarter un obstacle, de se prémunir contre un danger.

Aussi, à peine le jeune Télémaque laisse-t-il percer son impatience et la conscience de sa force, qu'ils se déterminent à l'assassiner. Par la nature même de

[1] *Odyssée*, chant XVIII, v. 25-106.

son sujet, le poëte devait, il est vrai, nous les montrer coupables; car la fin, le dénoûment de son œuvre, est un châtiment terrible, un exemple destiné à frapper de terreur ceux qui seraient, comme eux, tentés d'envahir le foyer domestique et le bien d'autrui. Mais pourquoi cet exemple, s'il n'était nécessaire ? Et d'où venait la nécessité, si ce n'est des mœurs du temps?

Aussi bien le héros du poëme ne le cède guère en dureté de cœur à ceux qu'il médite de punir. Moins perfide et moins injuste, il est aussi féroce. Et ceci n'est point une critique. Homère est toujours vrai. Rabaisser, par inadvertance, celui qu'il proposait à l'admiration des hommes, eût été pis qu'une faute de goût; il y aurait eu là absence d'intelligence et de sens, et l'on ne peut supposer de telles lacunes au génie. Nous entendons uniquement ici conclure du fait que tel était alors le naturel non-seulement des pervers, mais de tous. La férocité d'Ulysse a, comme symptôme, une tout autre portée que celle de ses ennemis. Si Homère nous le montre tel, c'est que ni lui, ni ceux de son temps, ne trouvaient à reprendre à cette disposition de l'âme; et la suite confirme cette induction.

Que le roi d'Ithaque massacre les prétendants, on ne peut certes le lui imputer à crime. N'y eût-il pas été poussé par un sentiment de vengeance, la nécessité l'y avait réduit. Plus de sûreté possible pour lui,

sa femme et son fils, au milieu d'hommes ayant la conscience de leurs méfaits et l'intelligence des dangers dont le retour d'Ulysse était le premier pour eux. Ils s'étaient montrés, en effet, disposés à couronner par l'assassinat une série d'actes de violence et d'usurpation. Il y avait là pour ce chef et les siens une question de vie ou de mort ; et l'acte qu'il accomplit, dans de telles circonstances, tient plus de la défense que de l'agression.

Mais ses ennemis exterminés, pour lui l'œuvre de destruction n'est pas complète. Il est debout, entouré de cadavres ; il lui en faut encore. Au massacre vont succéder les supplices ; et le bourreau ne sera plus seulement le chef endurci par vingt ans de guerre et de rudes épreuves, mais un adolescent, Télémaque, la figure la plus fraîche du poëme, après Nausicaa. Parmi les femmes de Pénélope, douze ont succombé aux séductions de ses poursuivants. Leurs sympathies se sont imprudemment révélées par une pétulance, des airs et des paroles où percent quelque chose de l'insolence et des vues sinistres de leurs amants. Elles mourront. Ulysse les fait descendre au milieu des morts. Il leur enjoint de les enlever et de les empiler sur un point qu'il désigne. Les faibles filles obéissent en sanglotant, et plus de cent cadavres sont ainsi transportés et rangés par elles. Ce funèbre office accompli, elles épongent, par l'ordre du maître, le sang dont le pavé, les tables, les siéges, les parois de

la salle du festin sont inondés. On les conduit alors dans un étroit passage, lieu sûr et ne laissant aucune chance à la fuite. Là, Télémaque leur annonce le sort qui les attend. Il se gardera bien, ajoute-t-il, de faire périr d'honnête mort celles qui ont fait injure à sa mère et à lui, celles qui se sont livrées aux prétendants. La distinction entre le glaive et la corde existait déjà. Le jeune homme se pourvoit d'un fort câble, y adapte des nœuds coulants, puis le fait assujettir et hisser autour d'un pilier massif, à une assez grande hauteur pour que les pieds des condamnées ne puissent toucher à terre. Ces préparatifs achevés sous les yeux des malheureuses, il les pend. Homère, ce grand peintre, s'arrête dans l'*Odyssée* à décrire leur agonie, et on retrouve ici sa merveilleuse fidélité. Elles s'agitent quelques instants ; puis tout mouvement cesse, et on les voit là suspendues, dans le silence, avec la pâleur et l'immobilité de la mort.

Quelque chose reste à faire toutefois. Un esclave, un chévrier a insulté, frappé même Ulysse, caché sous les haillons du pauvre. Durant le combat contre les prétendants, il a fait en sorte de leur procurer quelques armes; mais on s'est emparé de lui à temps, son heure est venue. On lui coupe lespieds, les mains, le nez, les oreilles; on le mutile d'une façon plus inhumaine encore. C'est alors que Pénélope et celles de ses femmes qui lui sont demeurées fidèles sont appelées. Les vainqueurs se lavent. Le fils de Laërte,

qui veut donner le change aux habitants d'Ithaque, ordonne à tous les siens de se livrer à la joie. Chacun va revêtir ses habits de fête. Un aède prend sa phorminx. La musique résonne ; et à quelques pas de tous ces cadavres, hommes, femmes, maîtres et serviteurs, s'abandonnent aux jeux, aux rires, à la danse. On croit, au dehors, que la reine d'Ithaque prélude aux fêtes d'un second hymen [1].

C'est pourtant le sentiment du droit, du juste et de l'honnête qu'on voit ici à l'œuvre. Alors qu'il se manifestait par de tels actes, à quel degré de férocité ne devaient pas atteindre ces instincts que n'arrête aucun scrupule, la soif du pouvoir, l'envie, la jalousie? On les voyait dans la tribu, dans la famille, même si forte et si unie d'ordinaire, recourir tantôt à la force des armes, tantôt à la trahison et l'assassinat. A un point de vue, celui des penchants affectueux se développant alors au foyer domestique, les faits que nous allons rapporter sont exceptionnels; hâtons-nous de le reconnaître ; mais à un autre, la violence des passions barbares et leur action sur l'homme, ils n'en offrent pas moins un caractère de généralité.

Si l'on en croit les traditions antérieures au siége de Troie, les fils d'Abas, roi d'Argos et de Tirynthe, Acrisius et Prœtus s'étaient disputé par les armes l'héritage paternel [2]; à Sparte, ceux d'Æbalus, Hip-

[1] *Odyssée*, chant XXII, v. 435-477. — *Id.*, chant XXIII, v. 129-151.
[2] *Bib. d'Apollodore*, livre II, chap. XI. — Pausanias, livre II, chap. XXV. § 7.

pocoon et Tyndare, avaient offert le même exemple [1]. En Thessalie, Pélias et Nélée s'étaient, à la mort de Crétée, leur aïeul, roi d'Iolcos, unis contre Æson, leur aîné, pour le dépouiller; puis la discorde éclatant entre eux, au moment de partager, Pélias avait expulsé son complice. Jusqu'ici c'est la guerre; le fratricide y demeure étranger. Mais le vainqueur redoutait son frère Æson; il le contraignit donc à se donner la mort, et finit par égorger le jeune fils de sa victime [2].

Ce chef impitoyable et rusé offre, dans la légende, le type de l'usurpateur tel qu'on l'a depuis reproduit plus d'une fois. On prétend que l'établissement du culte de Junon à Iolcos avait rencontré en lui une résistance obstinée; et l'on serait tenté d'attribuer à cette circonstance une partie des horreurs qui lui sont imputées, si la vie des héros auxquels la Grèce a plus tard élevé des autels n'était marquée par des traits d'une égale férocité. Voici, à ce sujet, ce qu'on rapporte des deux fils d'Æaque, Pélée et Télamon.

Phocus, un de leurs frères, l'emportait sur eux par la force et l'adresse, ces qualités qui marquaient alors la place de l'homme dans la famille, comme dans la

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre III, chap. x, § 5.—Pausanias, livre III, chap. I, § 4. — *Id.*, *ibid.*, chap. XXI, § 2. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. XXXIII.

[2] *Bib. d'Apollodore*, livre I, chap. IX.—Diodore de Sicile, livre IV, chap. LXVIII.—*Id.*, *ibid.*, L. —Pausanias, livre IV, chap. II, § 5,

bande guerrière. La jalousie les dévorait donc tous deux. Ils s'ouvrirent l'un à l'autre, et résolurent sa mort. Le sort désigna Télamon pour l'exécution. Et, comme ils se livraient tous trois à ces exercices constituant, avec les longs festins, les passe-temps ordinaires de la paix, celui-ci lança son disque à la tête de Phocus, qui tomba pour ne plus se relever. Dans leur trouble, les coupables enlevèrent le corps et allèrent le cacher au fond d'une forêt ; mais sans doute quelque circonstance, peut-être celle-là même, les trahit ; car leur père les chassa [1].

L'assassinat du fils aîné de Pélops par Atrée et Thyeste, nés du second mariage de ce chef, offre à peu près le même caractère. Chrysippe, tel est le nom de la victime, était appelé à hériter, par droit d'aînesse, du pouvoir de son père. De là, chez ses frères, un sentiment d'envie qu'ils satisfirent en se défaisant de lui [2].

Si ces légendes ne sont pas toutes du nombre de celles auxquelles Homère se réfère parfois, soit dans l'*Iliade*, soit dans l'*Odyssée*, elles diffèrent peu des traditions qui ont perpétué la mémoire des discordes sanglantes d'Étéocle et de Polynice, de l'assassinat d'Agamemnon par Thyeste et Clytemnestre, de celui d'Iphitus par Hercule. Or, le poëte

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre III, chap. XII, § 6. — Pausanias, livre II, chap. XXIX, § 2.

[2] Thucydide, livre I, chap. IX. — Hellanicus, *Fragment* 12. — *Schol.* Homère, *Iliade*, chant II, v. 105.

a donné place à celles-ci dans ses compositions. Rien ne vient donc s'élever contre la vraisemblance des premières ; car le caractère est le même, et elles ont été généralement acceptées et reproduites depuis.

La barbarie est là ce qu'on la voit chez la plupart des peuples à leur berceau, et cette considération de nature à lever le doute, au moins sur l'état des mœurs dont ces faits sont l'expression, peut en même temps, il faut le dire, porter à une sorte d'indulgence envers les races primitives qui semblent toutes obéir à une loi identique. Il y a en ceci une sorte d'unité, quel que soit le génie particulier de chacune d'elles.

Ouvrez en effet Tite-Live. Aux bords du Tibre, Romulus tue ou fait tuer son frère ; le jeune Horace égorge sa sœur ; l'un des Tarquins se délivre de son beau-père par l'assassinat, et la fille de ce dernier fait passer ses chevaux sur les restes du vieillard. Qu'on voie là, si l'on veut, avec Niebuhr, le résumé de chants et de traditions populaires, reste toujours à expliquer pourquoi chez les peuples, dont l'histoire prétend remonter à leur berceau, les faits se rapprochant de leur origine offrent la même physionomie ? N'est-ce pas que les instincts et les mœurs sont conformes ; et que là est la source où l'imagination se trouve réduite à puiser. Mais il y a ici quelque chose de plus Nous possédons, sur l'état de la société et des

mœurs chez les Francs, dans les premiers temps de leur établissement en Gaule, des documents qu'on s'accorde à considérer comme historiques. Or, c'est là qu'on rencontre dans les faits, et même, dans certaines institutions, de singulières ressemblances avec la Grèce primitive.

Le droit, le devoir de venger le meurtre par le meurtre existent de part et d'autre, aussi bien que la composition par le rachat du sang. On retrouve la même analogie entre les faits particuliers qu'entre les faits généraux. Ainsi non-seulement la férocité, l'ardeur guerrière, l'âpreté au pillage, existent à peu près au même degré chez les bandes héroïques et chez celles venues de la Germanie ; mais les guerres qui ont, à diverses reprises, éclaté soit entre les fils de Clovis, soit entre ceux de Clotaire, ont le caractère des dissensions dont Acrisius et Prœtus, Pélias et Nélée, Hippocoon et Tyndare, Étéocle et Polynice, ont offert le spectacle à la Grèce. L'assassinat des enfants de Clodomir par leur oncle Clotaire rappelle celui du jeune fils d'Æson par Pélias. La mort d'Hermanfried précipité du haut des remparts de Tolbiac, au moment où il s'y promenait avec le fils aîné de Clovis, Théodoric, dont les promesses l'y avaient attiré, offre des circonstances identiques avec celles du meurtre d'Iphitus par Hercule. Le supplice de Brunehault, attachée à la queue d'un cheval indompté, est celui infligé à Dircé par Amphion et Zéthus.

On pourrait multiplier les rapprochements. Arrêtons-nous encore à un seul, celui que présentent à l'esprit, d'un côté, les souvenirs de Radegonde, cette captive devenue reine, pour aller, plus tard, chercher dans un cloître un abri contre sa grandeur ; de l'autre, la comparaison empruntée par Homère aux amertumes dont on abreuvait les femmes des vaincus vers le temps des guerres qu'il a chantées. Comme ces malheureuses, la jeune Thuringienne avait vu, parmi ses compagnes de captivité, l'une marcher pieds nus dans le sang de son mari, l'autre passer sur le cadavre d'un frère [1].

Est-ce au hasard, aux caprices de l'imagination grecque à expliquer cette sorte d'identité entre les actes de barbarie constituant le fond de la légende aux temps héroïques, et tant de faits constatés par nos chroniques ? On ne peut l'admettre ; l'unité est ici le signe du vrai, absolu ou relatif, peu importe. Il y a sans doute, nous le reconnaissons, lieu de s'étonner en voyant le génie grec, si riche déjà, si fécond, si épris du beau vers le temps d'Homère, ne pas même lutter contre les instincts barbares, s'y plier au contraire avec docilité, accepter d'eux le thème sur lequel il aime à s'exercer, leur demander des inspirations, les mettre en relief et leur ouvrir des perspectives de gloire et d'immortalité. Les conquérants farouches de la Gaule semblent plus conséquents avec eux-mêmes. Et cependant l'Église les avait ini-

[1] Fortunati *Opera*. tome Ier, p. 475.

tiés à la vraie religion. La différence la plus sensible entre eux et les races héroïques est celle de l'intelligence ; et, chose singulière ! cette différence même profitait des deux parts à la barbarie. Le bienfait de la morale chrétienne était paralysé chez les uns par la pesanteur de l'esprit ; sa vivacité faisait comprendre aux autres à quel point le polythéisme légitimait leurs plus mauvaises passions

---

CHAPITRE X

L'ASTUCE.

Ses causes.—Le naturel développé par la guerre et le maraudage. —Impuissance de la société à protéger l'homme.—Ulysse.—Sa prudence cauteleuse —Se méfie même des dieux.—Son empire sur lui-même.—Il excelle à ruser, à mentir, à déguiser sa pensée ; à se transformer complétement.—Rôle qu'il joue en Ithaque. —Supporte et dissimule tout pour assurer sa vengeance.— Pénélope.—Ses artifices.—Les dieux donnaient l'exemple.—Jupiter, Junon, Minerve.—Agamemnon ruse avec son armée.—Diomède et Glaucus.— Sympathie du premier pour Ulysse. — Ils s'entendent contre Dolon.—Comment les chefs imposaient aux peuples. — Le droit divin.— Se disaient issus des dieux. — Les augures, les devins, sorciers, nécromanciers.—Le mensonge à l'état de ressource. – Les mendiants, les vagabonds. — Popularité du vol.

Dans les faits que nous venons de résumer, ce qui domine, c'est la dureté, la férocité ; la fougue y a moins de part ; quelques-uns même ont le caractère du sang-froid. D'autres en offrent un plus inconciliable encore avec l'impétuosité de ces races jeunes et passionnées : celui de l'astuce, de la duplicité, de

la perfidie. Toutes ces extrémités, on les rencontrait chez ces barbares. L'action des mouvements de l'âme y semble, en général, irrésistible; et cependant qu'un intérêt puissant, celui du salut ou de la vengeance, par exemple, lui ordonne de se contenir, elle trouve en elle cette force. La nécessité, l'expérience lui avaient appris à se maîtriser, et dans l'ardeur même des passions avaient développé, au plus haut point, l'esprit de méfiance et de ruse.

Ces vives imaginations, si crédules à l'endroit du merveilleux, si promptes à se laisser imposer par tout ce que la fable accumule d'absurde, d'impossible, de surnaturel, faisaient, dans les relations d'homme à homme, preuve de la circonspection la plus cauteleuse. Leur pente même vers la ruse et le mensonge les portait à les soupçonner partout. A la force du naturel venait se joindre la puissance des faits. Sous leur influence, une disposition innée, qu'on a, dans tous les temps, remarquée chez les Grecs, se développait en eux au plus haut point.

Il faut le dire, le danger était alors partout, dans la tribu comme au dehors; ni la force individuelle, ni celle de la société ne suffisaient à protéger l'homme. Sa famille pouvait tout au plus le venger, et la vengeance arrive tard pour les morts. Son bien n'était guère plus en sûreté que sa vie; car la mauvaise foi se trouvait à l'aise, à défaut de preuves écrites. Le bouclier d'Achille nous montre aux pieds de la Justice

deux adversaires, l'un affirmant, l'autre niant le même fait, et chacun d'eux a trouvé une foule de témoins qui déposent en sa faveur [1].

De leur côté, le maraudage et la piraterie tenaient constamment les populations sur le qui-vive. On ne se faisait point scrupule de s'y adonner, et, des représailles, naissait de peuplade à peuplade une réciprocité de surprises, aiguisant au plus haut degré l'esprit de ruse que la vengeance et l'effort pour y échapper tenaient à leur tour en haleine.

Ce n'est pas tout, et l'*Odyssée* nous montre à quel point la circonspection était, généralement, en éveil chez ces hardis marins que l'esprit d'aventure et les vents entraînaient, sans carte et sans boussole, vers des parages inexplorés. Allaient-ils se trouver en face de sauvages ou de populations humaines et secourables ? Telle est la question que s'adresse Ulysse dans plus d'une circonstance [2]. Et si fabuleuses que puissent être ses aventures, elles n'attestent pas moins et les justes appréhensions du navigateur, et les ressources qu'il lui fallait déployer en face de l'inconnu.

De là, des habitudes d'esprit s'unissant aux instincts pour exercer leur action combinée jusque sur la guerre, ce domaine de la force. La ruse y marchait presque de pair avec la violence. Écoutez le vieux

[1] *Iliade*, chant XVIII, v. 499-502.

[2] *Odyssée*, chant IX, v. 90-92. — *Id.*, *ibid.*, v. 174-176. — *Id.*, chant X, v. 100-102.

Nestor : l'expédition contre Troie a été, durant neuf années, une suite de piéges et d'embuscades [1] ; et selon la tradition la plus généralement accueillie, la prise de cette cité aurait été due à un stratagème [2].

Ceci constate et explique le développement qu'avait pris, chez ces peuples, et à cette époque, leur disposition naturelle à procéder par détours et par voies occultes; à déguiser au besoin la pensée, l'expression des traits et du regard, pour y substituer une physionomie, un langage n'ayant rien de commun avec l'état de l'esprit ou de l'âme. Il y avait là comme une arme à deux fins, offensive ou défensive, selon le cas ; une faculté prisée au plus haut point, car c'était encore une force. Homère l'a mise, dans l'*Odyssée*, au service de la justice et du droit. A ne considérer que la fin, elle s'y élève à la hauteur de la constance, de l'intrépidité, on dirait presque de la vertu. La dissimulation, le mensonge même y sont virils comme le courage, avec lequel ils se confondent chez Ulysse. Mais leur allure facile et dégagée, cette sorte de plaisir qu'ils semblent éprouver à multiplier les feintes et les détours, indiquent la pente autant que la nécessité. Le vice des moyens ressort en dépit de la légitimité du but ; il y a là, on le comprend, un de ces poisons transformés par la science en agents salutaires, mais contenant toujours un principe mortel.

[1] *Odyssée*, chant III, v. 117-118.
[2] *Odyssée*, chant IV, v. 270-273.—*Id.*, chant XI, v. 522-524.

Ce n'en est pas moins chose curieuse de suivre pas à pas le héros sur ce terrain où il s'est engagé avec tant de prudence et de résolution, de contempler tour à tour, ou au même instant, en lui, la méfiance, la circonspection attentive et cauteleuse, la profondeur d'astuce et de dissimulation ; puis enfin, il faut tout dire, l'entrain, l'orgueil, et comme la joie à ruser et à mentir. Car ce n'est point un seul homme, c'est toute une race qu'Homère reproduit ici.

On va s'en convaincre. et c'est la loi de tout chant national de prendre ses types comme son sujet aux peuples qui le voient éclore. Offrir la ruse, la méfiance, le soupçon à l'admiration des hommes, c'est donner la mesure de leurs penchants, c'est indiquer l'état de la société à laquelle ils appartiennent. Or, Ulysse se défie même des dieux, les assimilant, selon l'esprit du polythéisme, à l'homme auquel ils ressemblaient. Voilà comment on voit le héros prendre invariablement ses précautions avec Circé, Calypso, Ino, Minerve même, sa protectrice déclarée.

Quant à Circé la circonspection semble naturelle, et de moins fins ne se fussent point livrés sans prendre leurs sûretés ; mais les trois autres sont favorables au fils de Laërte, et c'est contre l'expression même de leur bienveillance qu'il se tient en garde. Après l'avoir retenu sept ans, Calypso consent enfin à son départ et le facilite. Or ce changement l'étonne ; il est pris de peur, il éprouve une sorte de saisisse-

ment[1] ; tel ne peut être, selon lui, le fond de la pensée de la déesse ; et il le lui dit ; il ajoute même qu'il ne se hasardera point à s'embarquer si elle ne lui jure qu'elle ne médite pas sa perte[2]. La méfiance était alors, il faut bien le croire, un sentiment trop naturel pour offenser personne, fût-ce la divinité ; car à ces mots, loin de prendre la chose en mauvaise part, la nymphe sourit au héros, le flatte de la main, le félicite d'être aussi avisé, et lui jure, de par le Styx (ce qui, elle a soin de le dire comme le seul moyen de le rassurer, est, pour les immortels, le plus grand et le plus terrible des serments) qu'il n'entre nullement dans ses vues de l'exposer à mal[3]. Il ne faut pas moins pour le convaincre et le déterminer à quitter une île dans laquelle il a cependant versé tant de larmes.

Sa navigation n'en est pas plus heureuse ; car Neptune a une vengeance à exercer contre lui et ne l'a point oublié. Le dieu soulève une effroyable tempête. Il est clair que la barque du fils de Laërte ne tiendra pas contre les vents et les flots ; une vague l'a déjà précipité à la mer, et c'est avec peine que, saisissant son esquif, il est parvenu à s'y établir. Par bonheur, une nymphe des eaux, Ino, l'a vu et pris en pitié ; elle l'aborde, et lui exprimant sa compassion, l'engage à dépouiller ses vêtements, à quitter sa

[1] *Odyssée*, chant V, v. 171.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 173-179.
[3] *Odyssée*, chant V, v. 180-187.

barque et gagner la terre à la nage, avec l'aide d'un voile merveilleux qu'elle lui présente. Étendu sur sa poitrine, il le préservera de tout danger de mort [1]. mais il n'est pas dans la nature d'Ulysse de croire si facilement au bien ; et ce témoignage de sympathie lui paraît suspect. Il y a peut-être là une ruse pour lui faire lâcher sa planche de salut ; aussi prend-il le parti de s'y attacher tant qu'elle ne lui fera point défaut ; et, tout en acceptant le présent de la nymphe, il se réserve de n'en user que faute de mieux ; il agit donc en conséquence [2].

Minerve semble devoir inspirer plus de confiance au héros ; elle l'a assisté, protégé dans bien des périls ; c'est une divinité d'un ordre supérieur. On va voir quelle foi il a en elle. Lorsqu'après avoir été, durant son sommeil, déposé par les Phéaciens sur le rivage d'Ithaque, il ouvre les yeux, sans reconnaître sa patrie ; qu'il se croie trahi, abandonné, on peut le comprendre ; on conçoit même que l'idée d'un vol se présente à son esprit ; mais il se trouve que, vérification faite de tous les présents dont ses hôtes l'ont comblé, aucun ne lui manque. Il y avait là de quoi le mettre en garde contre sa pente au soupçon. Or c'est juste à ce moment que la fille de Jupiter se présente à lui, sous les traits d'un adolescent ; elle lui apprend qu'il est en Ithaque ; et le mot lui va droit au cœur.

[1] *Odyssée*, chant V, v. 333-347.
[2] *Odyssée*, chant XIII, v. 356 364.

Il ne s'en tient pas moins sur la réserve ; et, ce n'est point assez dire ; car il accueille cette révélation par un tissu de mensonges des plus habilement ourdis. Il se montre même si supérieur en ce point que, dans sa satisfaction, la déesse prend le parti d'en agir franchement avec lui, se manifeste sous ses traits véritables, lui sourit gracieusement, et lui dit qu'un dieu même serait, en vérité, bien retors et bien fourbe, s'il parvenait à le dépasser en fait de ruse. « Tu ne peux donc, ajoute-t-elle en lui prodiguant avec complaisance, et par une flatterie évidemment à l'adresse du peuple grec, des titres équivalant, dans notre langue, à ceux d'incorrigible inventeur d'expédients de toutes sortes et d'esprit insatiable d'artifices ; tu ne peux donc, même sur le sol natal, t'abstenir de tromperies, de paroles faites pour duper les gens ; tant c'est un penchant inné chez toi. » Et, comme il arrive entre deux habiles qui, s'appréciant l'un l'autre, jugent qu'entre eux, la lutte n'aboutirait à rien : « Coupons court, dit-elle, à ces façons de parler, car nous nous y connaissons l'un et l'autre, en fait de détours ; toi l'emportant sur tous les hommes par la profondeur d'esprit et l'adresse du langage ; et moi, renommée entre tous les dieux, par l'habileté et le savoir-faire. » Il y a là certes quelque chose de franc et d'ouvert ; cependant le fils de Laërte n'en montre pas plus d'abandon. La déesse l'a, il est vrai, protégé devant Troie ; et, récemment en-

core, elle lui est venue en aide, chez les Phéaciens. Il le reconnaît. Mais, dans l'intervalle, bien du temps s'est écoulé, sans qu'elle l'ait une fois assisté dans ses fortunes de mer. Cette réflexion ravive ses méfiances; et, persistant à penser qu'elle pourrait bien le tromper, en lui affirmant qu'il est en Ithaque, il la conjure de lui dire la vérité. Minerve en est donc réduite à lui avouer qu'elle n'osait entrer en lutte avec Neptune ; et c'est seulement sur le témoignage de ses propres yeux qu'il finit par croire à la sincérité de sa protectrice [1].

Tout ceci n'est cependant qu'un prélude, et nous n'avons pas sondé jusqu'ici toutes les profondeurs du naturel d'Ulysse ; ses puissantes facultés ne se sont pas déployées encore dans leur plénitude. Le péril les avait mises, il est vrai, à une rude épreuve chez les Cyclopes ; mais là, il faut le dire, des tentations auxquelles la race grecque succombait volontiers, un désir aventureux de voir et de connaître, la perspective de quelque profit, l'espoir d'un de ces présents dont, à croire le poëte, l'hospitalité se montrait prodigue, l'avaient, par exception, entraîné à se précipiter dans l'inconnu. Une fois en Ithaque deux idées l'absorbent : sa sûreté et sa vengeance. Le sentiment de la famille, celui de la propriété se confondent dans son âme et dans sa pensée avec ces deux puissants mobiles. A l'hésitation des méfiances fait place une

[1] *Odyssée* chant XIII, v. 187-354.

sombre détermination. L'astuce se met à l'œuvre. Déguisé, transformé, prêtant à la dissimulation, au mensonge, tous les dehors du vrai, le fils de Laërte marche au but, sans que le danger, la honte, les affronts, les coups, la puissance même des émotions, des affections les plus vives le détournent de la voie dans laquelle il s'est résolûment engagé, lui fassent perdre de vue un seul instant la fin qu'il se propose. Puis, la trame une fois ourdie, le réseau qui doit enlacer ses ennemis étendu sur eux, tout à coup le renard devient lion, et se précipite audacieusement sur sa proie.

C'est ainsi que, après s'être séparé de Minerve, se conformant à ses avis, il se rend d'abord chez Eumée, l'un des pâtres préposés à la garde de ses troupeaux. Sous la figure et l'habit d'un mendiant, il demande à celui-ci un gîte et du pain. Accueilli par le berger, il voit ce fidèle serviteur pleurer le maître qu'il croit avoir perdu; il l'entend s'élever avec indignation contre l'insolence des prétendants; il obtient de lui, sous divers prétextes, des nouvelles de Pénélope, de Laërte, de Télémaque; et reste maître de son secret. Pas un mot, pas un mouvement ne le trahissent. C'est à son fils seul qu'il s'ouvrira; car le jeune homme vient de faire ses preuves; leur intérêt enfin est le même; les dangers leur sont communs. Il y a là un allié sûr, autant que nécessaire. Ulysse l'a compris; et la violence de

leurs émotions, lorsqu'ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, offre, avec l'impassibilité du héros vis-à-vis de tout ce qui l'entoure, un de ces contrastes dont le génie seul a le secret.

Ainsi ressortent admirablement chez le même homme, mais chacun en leur temps, deux phénomènes opposés, le sang-froid de la circonspection et l'élan tumultueux des sentiments du cœur. Ici, le père et le fils sont sans témoins, on le comprend; et Eumée une fois de retour, son maître redevient le mendiant pressé d'être conduit à la ville pour y vivre des restes de ceux qu'il tient à observer, à bien connaître, avant d'engager la lutte avec eux. Sur la route, il est rencontré par l'un de ses propres esclaves, un chevrier, qui l'injurie et va jusqu'à le frapper. Il comprime sa fureur et demeure inébranlable, remettant sa vengeance à plus tard. Une fois arrivé, pénétrant dans sa maison, et y jouant au naturel devant ses ennemis l'impudence et la voracité du mendiant, il tend la main à chacun d'eux pour en obtenir quelques débris du repas dont ses troupeaux font journellement les frais.

Ce n'est pas toutefois sans opposition qu'il y est admis, il se trouve face à face avec un concurrent, en possession avant lui, Irus, qui revendique son droit de priorité; et, pour divertir les envahisseurs de son foyer et de son bien, il lui faut, on l'a vu, disputer par la force à cet ignoble adversaire la

faculté de mendier sous son propre toit. Le vainqueur de Troie en est donc réduit à se mesurer avec le misérable, et resté maître du terrain y demeure en butte aux affronts et aux coups.

C'est là le fruit de sa victoire, et il l'accepte. Sa vengeance est à ce prix ; cette pensée le soutient. Admis enfin en présence de sa femme, il assiste aux regrets et aux larmes de Pénélope ; il recueille, de la bouche de celle-ci, les témoignages touchants de sa tendresse pour lui ; et son cœur se contient. Sa voix, ses traits, ses regards ne trahissent aucune émotion. Cependant, en lui lavant les pieds, une vieille esclave qui a élevé son enfance, Euryclée, le reconnaît aux traces d'une blessure reçue dans sa jeunesse. Elle est près de laisser éclater sa joie ; et c'est alors que l'instinct de la conservation, la violente énergie de la prudence, si l'on peut hasarder ces expressions, se manifestent en lui non plus par le silence et l'impassibilité, mais par un de ces élans sauvages où le barbare se révèle tout entier. « Tais-toi, dit-il tout bas à sa nourrice, dont les yeux se mouillent de larmes, veux-tu me perdre ? Tais-toi et que nul, dans cette demeure, n'apprenne rien de ta bouche ; » et il la menace de l'égorger après les prétendants, si elle parle.

C'est que le moment de la lutte approchait. Par son ordre Télémaque avait déjà mis en lieu sûr toutes les armes qui eussent pu offrir à ses ennemis chance

de résistance et de salut. En soumettant ceux-ci, par l'inspiration du ciel, à une épreuve dont elle ne prévoyait pas l'issue, Pénélope allait offrir à son époux l'occasion de s'emparer de l'arc et des flèches destinés à punir les coupables. Et voici que dans la résolution, dans l'audace même du héros, viennent se produire, au moment décisif, les symptômes de cette circonspection qui est le fond de sa nature. Tout a été prévu, combiné; Minerve doit l'assister; elle lui a promis la victoire. Et cependant, durant la nuit, aux approches du jour fixé pour l'exécution, pesant dans son esprit toutes ses ressources, toutes ses chances, il s'agite sur sa couche et ne peut fermer les yeux. Il ne se croit point encore assez sûr de vaincre ; il faut que la déesse lui garantisse non-seulement qu'il l'emportera, mais que le succès ne lui sera point fatal. Et, comme elle lui apparaît, il la presse sur ce point, il exige d'elle une réponse nette et positive. Pour le satisfaire, celle-ci, tout en lui rappelant et la protection dont elle l'a si souvent entouré, et sa puissance d'immortelle, en est réduite à lui affirmer, dans des termes où se peignent les mœurs du temps, que, fût-il enveloppé d'ennemis, en embuscade sur cinquante points, il ne s'emparerait pas moins, avec son aide, de tous leurs bœufs et de leurs moutons [1].

Il s'endort sur cette assurance ; mais au réveil, elle ne lui suffit plus ; il demande alors au maître du ton-

[1] *Odyssée*, chant XX, v. 38-51.

nerre deux signes, deux présages, l'un de la terre, l'autre du ciel, celui-ci dans sa maison, celui-là dehors. Et c'est seulement après avoir entendu une esclave, fatiguée d'une nuit passée à pétrir le pain destiné aux prétendants, exprimer le vœu que leur banquet de ce jour soit pour eux le dernier, et un coup de tonnerre accueillir ces paroles, que, confiant enfin dans le succès, il se détermine à agir et se résout à se révéler, au dernier moment, à ceux dont le concours lui devient nécessaire [1].

Il a déjà éprouvé le cœur et sondé les dispositions d'Eumée. Survient un robuste et intrépide bouvier dont le langage respire, comme celui de l'autre pâtre, le dévouement au maître, et l'indignation contre les prétendants. Déjà presque assuré de tels courages et de tels bras, le héros fait un pas vers eux, se bornant toutefois à leur dire à l'oreille que, s'il leur convient, ils ne tarderont pas à voir massacrer les poursuivants de Pénélope. Les deux serviteurs accueillent ces paroles en appelant de tous leurs vœux un moment qui leur fournira, disent-ils, l'occasion de déployer leur audace et leur vigueur. Mais leur maître veut attendre avant de s'ouvrir à eux ; l'arc et les flèches ne sont point encore en vue ; il est donc trop tôt pour livrer son secret [2].

C'est seulement lorsque ces armes se trouvent à sa

[1] *Odyssée*, chant XX, v. 97-121.
[2] *Odyssée*, chant XX, v. 226-240.

portée et quand la plupart de ses ennemis ont tenté vainement de bander l'arc que, sortant de la salle du banquet, il prend les deux pâtres à l'écart et leur pose inopinément cette question : « Que feriez-vous si Ulysse se présentait tout à coup ? Qui, des prétendants ou de lui, seriez-vous disposés à défendre ? » Leur réponse est de nature à ne laisser aucun doute ; il se révèle donc à eux ; mais, par surcroît de prudence et pour se les mieux assurer, il s'adresse à l'intérêt personnel et promet à tous deux de les marier, de leur donner du bien, de leur bâtir une maison près de la sienne, et de les traiter comme des compagnons, des frères de son fils, si la victoire lui demeure ; appréhendant même qu'il ne leur reste un doute sur son identité, il leur montre la cicatrice à laquelle la vieille Euryclée l'a reconnu. Puis, après leur avoir prodigué à la hâte les protestations et les caresses, il se concerte avec eux : Eumée fera en sorte de mettre la main sur l'arc et les flèches et de les lui passer ; le bouvier fermera soigneusement toutes les portes pour qu'aucun des prétendants ne puisse s'échapper ; et, tous deux s'armant viendront avec Télémaque se ranger près de lui quand la lutte commencera [1].

Tout s'exécute ainsi de point en point ; sur l'invitation de son fils, Pénélope quitte la salle du festin après avoir vu les deux derniers et les plus robustes

[1] *Odyssée*, chant XXI, v. 188-241

de ses poursuivants s'épuiser en efforts inutiles pour bander l'arc d'Ulysse ; et l'arc une fois remis au héros par Eumée, on reconnaît encore le chef circonspect et avisé, au sang-froid, à l'attention avec lesquels, loin de rien précipiter, il le tourne, le considère en tous sens, l'examine de près, pour s'assurer que les vers ne l'ont point entamé et qu'il ne lui fera point défaut dans cette lutte suprême [1]. On sait le reste, et comment avec l'aide de Minerve, de Télémaque et des deux pâtres, le fils de Laërte massacre ses ennemis.

La vengeance est complète ; on ne saurait nier qu'elle fût légitime. La nécessité justifie cette boucherie effroyable. A ce point de vue, l'astuce profonde grâce à laquelle, dans les conditions d'isolement et d'infériorité où il se trouvait, le fils de Laërte ressaisit l'avantage contre des adversaires nombreux, valides, déterminés, loin de présenter ce caractère de bassesse et de pusillanimité qu'offrent en général la ruse, la dissimulation et le mensonge, s'élève à la hauteur de la force d'âme et de l'intrépidité.

Que le poëte ait reproduit ici une légende ou suivi ses inspirations, il y a au fond de son œuvre une leçon triste, grave, solennelle. Il semble donc que, non-seulement dans ces grandes scènes, mais dans les divers incidents qui nous y préparent, tout, jusqu'aux moindres détails, dut être sérieux, austère,

[1] *Odyssée*, chant XXI, v. 393-396.

comme le dénoûment qu'on entrevoit. Mais c'est là qu'apparaît dans sa vérité le naturel de la race grecque. Homère le portait en lui, et devait en subir l'action ; c'était la loi inévitable de son génie et de son œuvre. Voilà pourquoi, par une sorte de contradiction avec le caractère du sujet, on rencontre çà et là, dans le langage, dans les improvisations mensongères de son héros, un véritable luxe, une exubérance frappante, comme un désir, un dessein arrêté d'éblouir et de se surpasser par la richesse, la variété, l'éclat de l'invention. On dirait voir l'habile, jaloux de déployer tous ses avantages et de justifier l'éloge que lui adresse Minerve, en le déclarant sans égal sur la terre en fait de détours et d'artifices. Qu'il se trouvât ou non en face de traditions populaires, le poëte avait, on le comprend, dans les hommes de son temps et de son pays, des juges auxquels il appartenait de se montrer exigeants sur ce chapitre, un public dont le tissu, dès lors si ample et si varié, des fables du paganisme indique le goût dominant pour les contes, les fictions de tout genre. Il ne faut pas moins de ces divers aperçus pour donner la clef des singulières variantes, venant incessamment modifier l'histoire que le héros débite tour à tour, comme sienne, devant Minerve, Eumée, les prétendants et Pénélope [1].

1 *Odyssée*, chant XIII, v. 256-286. — *Id.*, chant XIV, v. 199-359. — *Id.*, chant XVII, v. 419-444. — *Id.* chant XIX, v. 172-202.

Son but, en les inventant, est de se cacher sous un masque, et le même récit, eût pu, certes, y suffire. L'unité est, pour le mensonge, condition d'habileté, comme de succès. Ainsi seulement peut-il échapper aux contradictions ; et cependant ici le fils de Laërte se laisse aller à raconter, en peu de jours, après son arrivée en Ithaque, trois romans, différents en tous points, hors un seul : il les donne pour celui de sa vie. Assassin ici, pirate là, ailleurs frère de roi, son nom, sa condition, son origine, tout y change comme à vue d'œil. Dans chacun, néanmoins, les détails les plus spécieux, l'enchaînement des circonstances les plus vraisemblables, prêtent au faux la physionomie du vrai.

C'est qu'il fallait maintenir le héros à la hauteur à laquelle l'opinion l'avait sans doute élevé. On ne peut guère trouver d'autre explication à certaine historiette, véritable hors-d'œuvre que, cette fois, la nécessité n'a point inspiré, car le sujet n'est qu'une finesse afin de se procurer un manteau ; et le but d'Ulysse, en la contant, d'obtenir du bon Eumée un vêtement chaud qu'il eût été naturel de demander, sans plus de façons.

Voici le fait : la scène se passe chez le fidèle serviteur ; on a bu et mangé longuement, à la façon des temps héroïques. La nuit s'avance ; et, sous ses haillons de mendiant, le fils de Laërte en sent la fraîcheur. Il aurait, pour dormir, besoin d'un tissu meil-

leur et plus épais. Il n'est pas apparemment dans sa nature d'aller droit au but. Voici donc le biais qu'il adopte, et ce qu'en causant il débite à l'honnête berger : Il s'est rencontré qu'une nuit, lui, non pas Ulysse, on le comprend, mais le personnage imaginaire qu'il joue en ce moment, se trouvait avec Ulysse et d'autres, que tous deux commandaient, en embuscade, aux approches de Troie. Or le temps était glacial ; on se trouvait sur un terrain marécageux, tapis au milieu de plantes aquatiques ; la neige avait commencé à tomber et des glaçons s'attachaient aux armes de la troupe. Cependant, enveloppés dans de bons manteaux, par-dessus leurs tuniques, tous ses compagnons s'étaient endormis. Quant à lui, ne prévoyant pas que la température pût devenir aussi rigoureuse, il n'avait endossé qu'un vêtement et son armure ; transi, et n'y pouvant plus tenir, il s'était enfin déterminé à réveiller le roi d'Ithaque étendu à ses côtés et à s'ouvrir à lui. Celui-ci, après un moment de réflexion lui avait fait signe de se tenir coi ; puis, se soulevant dans l'attitude d'un homme qui secoue son sommeil, il s'était mis à faire grand grand bruit d'un songe que, à l'en croire, les dieux venaient de lui dépêcher, pour l'avertir d'envoyer au plus tôt, vers le camp, chercher du renfort. Un guerrier avait donc été à l'instant chargé du message, avec ordre de courir à toutes jambes, ce qui ne lui permettait pas de s'embarrasser

d'un manteau. Aussi était-il parti en grande hâte, laissant le sien, dont le narrateur s'était de suite affublé [1].

On comprend l'effet de ce conte sur le bon Eumée; et il y a là deux tours d'adresse dans un seul. Tel était le prix qu'on attachait alors à une honnête supercherie. Les hommes tenaient la ruse en assez grande estime pour l'associer aux bons procédés et au dévouement. Faut-il s'étonner de voir la vertu y recourir, s'arranger même de façon à en tirer profit? C'est ce qu'elle faisait en ce temps-là, ou l'*Odyssée* a défiguré ses modèles. On sait l'histoire de la tapisserie de Pénélope, stratagème inoffensif et légitime à coup sûr. Son but était de gagner du temps; la fidélité conjugale en avait besoin. Mais, ce qui n'est pas aussi généralement connu, la reine d'Ithaque ne s'en tenait point là; elle envoyait, sous main, des messages aux prétendants, entretenait ainsi leurs espérances et cherchait à les maintenir en les dupant [2]. Ce n'est pas tout. Il y a mieux encore, et voici un trait qu'Homère nous conte avec un air de satisfaction et de bonhomie; il est digne de la compagne d'Ulysse, et, ce qui le rend plus piquant, le mari était là, déguisé, mais n'en savourant que mieux une joie, la première entre celles du retour.

Or voici ce que nous apprend à ce sujet l'*Odyssée* :

[1] *Odyssée*, chant XIX, v. 457-502.
[2] *Odyssée*, chant II, v. 91-92.

Au tendre souvenir que la fille d'Icarius a conservé de son époux est venu se joindre un sentiment d'horreur envers ceux qui recherchent sa main. Ils ont résolu la mort de son fils et l'ont même, pour s'en défaire, attendu en armes dans les parages d'Ithaque. Elle le sait, et n'en descend pas moins au milieu d'eux. Là, parmi les plus pénibles émotions, une idée vient lui sourire : si elle pouvait leur soutirer quelques présents? Elle s'y arrête et se met aussitôt à l'œuvre, leur parlant d'abord de sa profonde affliction. Après cette entrée en matière, elle ajoute que, autrefois, la façon d'agir des prétendants différait singulièrement de la leur. Ceux qui, dans la recherche d'une femme de quelque valeur, la fille de riches parents, avaient à lutter contre des rivaux, faisaient d'ordinaire venir de beaux moutons et des bœufs pour régaler la famille. Ils y joignaient de riches cadeaux, et ne dévoraient pas le bien d'autrui sans rien donner en retour. Il était difficile de ne pas comprendre; aussi chacun des poursuivants est pris d'émulation. De riches présents sont bientôt aux pieds de l'astucieuse matrone qui fait tout emporter par ses femmes. Au milieu des dangers qui l'entourent, Ulysse qui, sous ses haillons, a tout écouté, tout suivi de l'œil, rend grâces aux dieux de lui avoir donné une compagne aussi avisée; car, avec son instinct de trompeur, il a compris qu'elle faisait des dupes. Il est vraisemblable même que cet incident, jeté au milieu des scènes les plus

émouvantes, a, chanté en son temps par le poëte, éveillé chez de moins intéressés que le mari une sympathie due à la communauté des instincts[1].

Nous avons pris jusqu'ici nos exemples à l'*Odyssée.* Il était naturel de les demander d'abord au poëme consacré à la gloire de la prudence et du savoir-faire; mais si l'on s'imaginait qu'il y eût, dans le sujet même, une sorte de nécessité pour l'auteur de donner à ses créations un relief approchant de l'exagération, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'*Iliade.* Cette grande épopée est un monument élevé à la valeur, Achille y dit même à Ulysse qu'il déteste à l'égal de la mort celui qui parle contre sa pensée[2]. Il faut reconnaître qu'il ne peut y avoir ici dessein arrêté de glorifier la ruse et le mensonge; si on les y rencontre, c'est qu'ils seront venus tout naturellement, et par la seule force des choses, y prendre d'eux-mêmes la place qu'ils occupaient dans les mœurs du temps. Or, on s'y trouve fréquemment face à face avec eux, et, sur ce point, les dieux sont les premiers à nous donner la mesure de la bonne foi chez les hommes.

On sait déjà les artifices à l'aide desquels Jupiter se joue d'Agamemnon, en lui promettant la victoire, pour lui infliger une défaite; et Junon, dupe tour à tour Vénus, puis la sensualité brutale du roi de l'Olympe. Ce qui complète l'épisode, ce sont les réticences de

[1] *Odyssée*, chant XVIII, v. 249-302.
[2] *Iliade*, chant IX, v. 312-313

sa divine moitié, quand celle-ci, pour désarmer la colère de son époux, furieux d'avoir été pris au piége, lui jure de par le Styx; et d'un air de bonne foi, ne s'être point entendue avec Neptune pour rendre l'avantage aux Grecs. Or c'était, notez-le bien, après avoir vu le dieu des mers animant ces derniers au combat que, afin de lui laisser le champ libre, elle avait fait en sorte d'aller endormir le maître du tonnerre, à force de tendresse et de complaisance. Elle n'a garde cependant de le dire; trouvant ainsi moyen d'en imposer sans mentir, et d'abuser d'un serment, sans encourir la peine attachée au parjure [1].

Minerve, qui se targue de supériorité en ce genre, n'eût pas mieux fait assurément. Il est curieux toutefois de la voir, d'accord en ce point avec Jupiter, pousser un peuple à violer les traités; et ceci, pour avoir le droit de l'en punir. Fidèles au pacte juré entre les deux armées, les Troyens se montrent-ils, après la victoire remportée sur Pâris par Ménélas, disposés à rendre à celui-ci sa femme et tout ce qui lui a été enlevé avec elle, la déesse prend la figure d'un des fils d'Anténor; et, en offrant au Dardanien Pandare la perspective d'une riche récompense, parvient à obtenir de lui qu'il attente traîtreusement aux jours du plus jeune des Atrides [2]. Puis, le traité rompu, elle est la première à livrer au bras vengeur

[1] *Iliade*, chant XV, v. 34-46.
[2] *Iliade*, chant IV, v. 87-101.

de Diomède le malheureux qu'elle a pris pour dupe; et dirige même contre lui le javelot de celui-ci [1].

Ailleurs c'est de Mars que la déesse se joue; il protége les Troyens; elle les Grecs. Le prenant donc amicalement par la main, elle lui propose de demeurer neutres, l'un et l'autre, et de laisser les deux peuples à leurs propres forces [2]. Puis, celui-ci une fois loin du champ de bataille, elle revient animer Diomède au combat [3].

Plus tard, sous les traits de Déiphobe, elle se présente à Hector fuyant devant Achille, le rassure et l'arrête, en lui promettant assistance contre son terrible ennemi; et quand elle a rendu la confiance au Troyen, se range du côté du Grec auquel son concours donne la victoire [4].

Aux âges héroïques, ne perdons pas de vue cette vérité, le paganisme était, pour l'homme, non la fable, comme de nos jours, mais la religion. Si l'esprit d'intolérance et de persécution n'avaient point encore germé, les immortels n'en passaient pas moins, la légende en fait foi, pour fort attentifs à se venger en cas d'offense. Or, évidemment on n'appréhendait point d'irriter leurs susceptibilités, en leur imputant toutes ces perfidies; elles n'avaient, il faut bien le croire, rien que de simple et de légitime aux yeux de leurs

[1] *Iliade*, chant V, v. 290-293.

[2] *Iliade*, chant V, v. 30-35.

[3] *Id.*, *ibid.*, v. 121-123.

[4] *Iliade*, chant XXII, v. 224-231. — *Id.*, *ibid.*, v. 276, 277.

adorateurs ; on ne voyait là que le cours naturel des choses, de bonnes armes de guerre pour les dieux, comme pour les humains. Si, dans le grand épisode de la guerre de Troie auquel Homère a pris son sujet, ces derniers ont, moins souvent que les habitants de l'Olympe, recours aux artifices de toute sorte, c'est que, à la différence de ceux-ci, moins libres de leur temps et de leurs allures, les combats leur en laissent peu le loisir. Il est cependant telle occurrence où tout ce qu'il y a de plus éminent parmi les chefs use envers l'armée, sur la proposition du roi des rois, et après mûre délibération, d'une ruse à laquelle le penchant et l'habitude semblent, en conscience, avoir plus de part que la nécessité.

Il est impossible, en effet, de ne pas se demander pourquoi, lorsque, assuré de la victoire par un message de Jupiter, Agamemnon a résolu de livrer bataille, il commence par jouer le découragement, déclare aux siens qu'il faut renoncer à l'espoir de s'emparer de Troie, et finit par proclamer officiellement que le seul parti à prendre est de faire voile pour la Grèce. Tel est cependant le moyen auquel il a recours [1]. Et, comme il n'y a certes à douter ni du génie d'Homère, ni de son expérience des hommes, on est ici nécessairement amené à conclure que la finesse et les subterfuges avaient chez ce peuple un attrait qui leur était propre, et s'y reproduisaient as-

[1] *Iliade*, chant II, v. 109-141.

sez souvent pour ne sembler jamais invraisemblables ou hors de mise.

Voici encore une sorte de hors-d'œuvre jeté au milieu d'un combat, comme pour justifier cette induction. Il s'agit d'un échange entre un Grec et un Lycien ; ce dernier, le chantre de l'Iliade le proclame en style magnifique, mais qui n'en a pas moins sa portée, y joue un rôle de dupe, celui d'un homme qui a perdu le sens. Ce qui n'est pas moins étrange ici, c'est que le Grec, le héros qui abuse de la simplicité de l'autre, est l'impétueux Diomède, une des plus nobles figures de la grande épopée homérique. Il s'est rencontré, face à face, sur le champ de bataille, avec Glaucus, un petit-fils de Bellérophon, ce héros qui, deux générations plus tôt, avait quitté la Grèce et s'était établi en Lycie. Étonné de l'entrain audacieux avec lequel cet étranger s'avance pour l'attaquer, le fils de Tydée, qui soupçonne un dieu sous les traits d'un mortel, tient à savoir à qui il a affaire. Il le demande courtoisement, et le Lycien s'empresse de le satisfaire, en l'initiant aux détails de sa généalogie, sujet sur lequel l'aristocratie de ces premiers temps prenait plaisir à s'étendre. Au nom de l'aïeul de celui-ci, le Grec avise que leurs familles sont unies par les liens de l'hospitalité, en témoigne sa joie à l'autre, et lui rappelle avec une sorte d'à-propos les présents que leurs grands-pères ont échangés en certaine occasion ; puis, le terrain ainsi préparé,

lui propose, avec effusion, de faire un troc de leurs armures. Or les armes du Grec étaient d'airain, elles avaient une valeur de neuf bœufs, au plus; celles du Lycien en valaient cent, elles étaient resplendissantes d'or. Néanmoins les traditions de l'hospitalité, la surprise et l'émotion aidant, il se laisse faire; et l'échange a lieu. Sur ce, Homère de nous montrer, par un élan d'inspiration poétique et un appel au merveilleux, Jupiter qui, du haut de l'Olympe, fait perdre l'esprit à Glaucus, au moment où il souscrit à un marché pareil [1].

Or s'il y avait folie à y consentir, que penser de celui qui le proposait? Le poëte ne s'explique pas; mais bien évidemment son but n'a pas été de rabaisser Diomède; sa prédilection est acquise au héros; et la ruse, on l'a vu, n'était jamais prise alors en mauvaise part. Il y a là une sorte d'hommage rendu à la supériorité de l'esprit grec sur l'esprit asiatique. Tel est le côté national, et partant, le point de vue épique de l'épisode. Son caractère n'a point échappé à l'attention des commentateurs; mais, comme d'ordinaire, ils l'ont jugé avec les idées de leur siècle. Les uns se sont élevés contre la rapacité de Diomède [2]; certains modernes ont répondu que les héros d'Homère étaient bien au-dessus de pareilles petitesses, et s'embarrassaient fort peu de la diffé-

[1] *Iliade*, chant VI, v. 119-236.

[2] Maxime de Tyr, dissertation VI, 39, 40.

rence de valeur entre l'or et l'airain. La réflexion du poëte prouve cependant assez clairement qu'on en tenait compte; et le désintéressement n'était pas, on achèvera bientôt de s'en convaincre, la vertu des âges héroïques. Très-prompt, comme ceux de son temps, à se jeter sur les dépouilles d'un ennemi vaincu, Diomède tenait d'ailleurs l'astuce en fort grande estime; sa prédilection pour Ulysse en est la preuve. De tous ses compagnons d'armes, c'était celui vers lequel il se sentait le plus attiré [1], et il y avait apparemment quelque raison à cela.

Dans le fait, ils se comprenaient l'un l'autre à demi mot. L'histoire de Dolon en témoigne : ce Dolon s'acheminait la nuit vers le camp des Grecs, pour les espionner. Il se croise avec les deux héros qui, de leur côté, s'étaient dans un but analogue dirigés vers le camp troyen. Il est aperçu, poursuivi, et pris par eux. Ceux-ci cherchent à en obtenir des renseignements sur la position et les desseins de l'ennemi. Mais son trouble est tel qu'il faut le rassurer; Ulysse le comprend, et lui promet la vie; son compagnon ne dit mot; le prisonnier s'ouvre à eux; puis quand il a fini, le fils de Tydée l'égorge. Les deux guerriers, on le voit, n'avaient pas eu besoin de se concerter pour jouer le jeu qui leur convenait. L'un s'était engagé; l'autre abstenu. Celui-ci avait fait parler; celui-là tué le Troyen; obtenant, par ce biais, et,

[1] *Iliade*, chant X, v. 242-247.

sans manquer de parole, tout ce qu'il leur fallait : le secret et le sang de leur ennemi [1].

La ruse ne coûtait, on le voit, aucun effort à ces hommes impétueux ; aussi était-ce pour les petits rois de la Grèce une ressource habituelle, un des éléments de leur puissance. Le droit divin date de ces premiers temps ; certaines familles souveraines se prétendaient même issues de Jupiter, de Neptune, ou de tel autre dieu. Et il est à croire que, sur tous ces points, les traditions sont plus que des rêves de poëte, ou des contes d'invention populaire. Sans doute les preuves nous manquent ; et nous en sommes réduits à des conjectures sur l'origine des croyances ayant les demi-dieux pour objet. Il est néanmoins un fait qu'on ne saurait contester : un culte a été rendu, dans la Grèce, à ces prétendus fils des immortels. Qu'il y eût là erreur et mensonge, le point n'est pas douteux ; mais, liées intimement aux opinions religieuses du pays, ces faussetés sont en harmonie avec le dogme du polythéisme ; elles en découlent naturellement ; et il a été aussi facile de les faire accepter que l'histoire des dieux et de leurs passions.

Or, à qui faire remonter, avec vraisemblance, une suite d'artifices ayant cette fois un but positif, un côté pratique, une action directe, non plus seulement sur les consciences, mais sur les choses de la

[1] *Iliade*, chant X, v. 272-457.

terre, si ce n'est à ceux qui profitent de pareils subterfuges? Et ici, qui pouvait en profiter, hors les prétendus descendants des immortels? Comment s'y sont-ils pris pour propager ces opinions? Ils n'ont eu garde de le publier, à coup sûr. Mais, à une époque où l'on prêtait aux dieux nos instincts, nos goûts, et par-dessus tout un penchant prononcé pour les mortelles, il y avait là un moyen fort simple de se rattacher à eux, et, sans doute aussi, de déguiser certaines fautes. La loi nécessaire des faits de ce genre est de s'envelopper de mystère. Comment réduire les gens à prouver ce qui ne comporte pas de témoins. Tenues pour vérités, par le peuple, aux jours les plus éclairés de la Grèce, la fable de Danaé, celle d'Alcmène et bien d'autres, n'étaient ni plus absurdes, ni plus incroyables à l'origine que plus tard. Et, comme il faut à toute chose un commencement, n'est-il pas naturel de faire remonter celui des superstitions et des artifices qui président à leur établissement au temps où l'ignorance est plus profonde, et la crédulité plus aveugle? L'apothéose d'Hercule date presque de sa mort; et, moins d'un siècle plus tard, ses descendants fondaient des dynasties dans le Péloponnèse. Ce fait, qui ouvre dans la Grèce l'ère de l'histoire, peut donner la clef de bien d'autres procédant de causes analogues.

Dans une sphère moins élevée, le nombre des augures, aruspices, interprètes des signes qu'on

prétendait lire dans les entrailles des victimes; celui des devins, sorciers, magiciens, nécromanciens, prouve et la pente générale à tromper, et les profits attachés à une foule de fraudes. L'industrie se porte et se développe partout où il y a chance de succès et de gain. Il en était ainsi en Grèce, car les races astucieuses ne sont pas les moins crédules. Voici comment le métier de fourbe comptait autant de notabilités dans ces premiers âges. C'était, dans certaines familles, une sorte de charge héréditaire. Au temps de Pindare, et même au delà du siècle de Périclès, on retrouve encore des augures et des descendants des devins qui florissaient avant Homère [1].

Parmi les patriarches de cette industrie figurent Orphée et Amphion. Ils ont, à ce que l'on rapporte, contribué à policer leurs contemporains; mais, la tradition l'affirme aussi, le premier exerçait le métier de devin [2], et tous deux pratiquaient la magie [3]. Amphiaraüs [4] et Iamus [5] prédisaient l'avenir, expliquaient les songes, et, comme nombre d'autres, prétendaient avoir l'intelligence des signes que présentaient les entrailles des animaux sacrifiés aux dieux. Mélampus faisait profession de comprendre le langage

[1] Pindare, 6e *Olympique* v. 81-86. — *Id.*, v. 120-121.

[2] Philocore, *Fragment* 190-191.

[3] Pausanias, livre VI, chap. xx, § 18.

[4] Pindare, 6e *Olympique*, v. 19-28. — Pausanias, livre I, chap. III, § 5.

[5] Pindare, *id.*, v. 83-86. — Pausanias, livre VI, chap. III, § 5.

des oiseaux. Son oreille était fine à ce point que, un jour, il avait entendu causer entre eux des vers qui rongeaient les poutres d'une maison. Il devait, assurait-on, la perfection de cet organe à de jeunes serpents qui, par reconnaissance, lui avaient léché le tympan durant son sommeil [1]. Si merveilleux que dût paraître le fait, il passait pour s'être renouvelé sur deux enfants de Priam : Hélénus et Cassandre. Aussi entendaient-ils, de la terre, tout ce que les dieux se disaient dans l'Olympe [2].

A Thèbes Tirésias [3], Calchas à Mégare [4], exerçaient toute l'influence attachée à la profession de devin et d'augure. Les noms de Théoclymène, d'Alithersès, de Polydamas et de Nestor nous ont été transmis soit par l'*Odyssée*, soit par l'*Iliade*, comme ceux d'habiles en ce genre. Nous rencontrons un devin jusque chez les Cyclopes [5]. Et cette invention d'un poëte prouve où en étaient arrivés partout les besoins de la crédulité.

Aussi les rois, les chefs, de simples amateurs, se piquaient, à l'occasion, de comprendre les présages.

[1] *Bib. d'Apollodore*, livre I, chap. IX, § 11. — Phérécyde, *Fragments*, 24, 275. — Scolies d'Homère, *Odyssée*, chant II, 289. — *Id.*, chant XV, v. 225.

[2] Scolies d'Homère, *Iliade*, chant VI, v. 76. — *Id.*, d'Euripide, *Hécube*, v. 87.

[3] Pausanias, livre IX, chap. XVI, § 2. — *Id.*, *ibid.*, chap. XXXIII § 2.

[4] Homère, *Iliade*, chant I, v. 69, 70. — Pausanias, livre I. chap. XLIII, § 1.

[5] *Odyssée*, chant IX, v. 508-510.

C'était là un moyen d'action et d'influence trop puissant pour ne pas tenter. On dit même que des peuplades entières, des races privilégiées, les Telchines, par exemple, qu'on retrouve, sous diverses dénominations, sur plusieurs points de la Grèce, s'attribuaient un pouvoir surnaturel. Ils s'adonnaient à la magie et prétendaient disposer à volonté des nuages, de la pluie, de la neige et de la grêle. Ces gens-là faisaient en sorte, pour en imposer aux crédules, de se monter à un degré d'exaltation et d'enthousiasme qui les faisait considérer comme inspirés[1].

Ce n'est pas à dire que l'imposture ne rencontrât que des dupes. Ceux-ci, par passion ; ceux-là, par instinct de ruse ; d'autres, par force d'âme, se moquaient parfois des devins et des augures. Un des prétendants traite fort lestement le vieil Alithersès devant le peuple d'Ithaque, et l'engage à s'en aller chez lui prédire l'avenir à ses enfants ; ajoutant qu'il y a sous le soleil nombre d'oiseaux, et qu'à tous n'est pas attachée la vertu du présage. Agamemnon qualifie publiquement Calchas de devin de malheur. Et l'on voit Hector répondre, avec plus de dignité, à Polydamas, qu'il lui importe peu que les oiseaux volent à droite ou à gauche, vers l'orient, l'occident ou le midi ; de tous les augures, le plus sûr et le meilleur, à son sens, étant de défendre la patrie[2]. Mais,

[1] Diodore de Sicile, livre V, § 55. — Strabon, chap. 166.
[2] *Iliade*, chant XII, v. 238-243.

chose digne de remarque et de nature à prouver la puissance du préjugé en cette matière, chez Homère, l'événement donne toujours tort aux incrédules.

Plus bas et au dernier degré de la société, on retrouve encore le mensonge à l'état de ressource et de gagne-pain. Les vagabonds, les mendiants l'exploitaient avec moins d'éclat, mais non sans profit. Ils spéculaient, chemin faisant, sur les angoisses et la crédulité des familles. En ce temps de vie aventureuse, où les communications étaient si difficiles, l'usage des caractères écrits inconnu, les occasions ne manquaient pas de rassurer une mère, une femme, des enfants sur le sort d'un fils, d'un époux ou d'un père absent. Or, l'*Odyssée* l'indique, tous ces gens, qui passent et disparaissent, dupaient impunément tant de cœurs avides de consolations et d'espérances [1].

Ces sortes de supercheries étaient, on le comprend, vues de fort mauvais œil. Elles s'adressaient à l'un des sentiments les plus puissants alors, celui de la famille. En revanche, le vol avait sa popularité, selon le degré d'habileté auquel il avait atteint. Le croirait-on, si le maraudage et la piraterie n'avaient été vus alors avec tant de faveur? Une sorte de gloire s'attachait à la supériorité du larcin. Elle était acquise à certains noms. Ce n'était plus la force ou l'audace qu'on admirait en eux, comme chez Hercule, Castor,

[1] *Odyssée*, chant XIV, v. 124-132. — *Id.*, *ibid*, v. 378-387.

Pollux, et tant d'autres qui faisaient main basse sur les troupeaux à leur portée, mais la profondeur de l'astuce et l'inépuisable fécondité des ressources. Aussi la lignée même des dieux a-t-elle, dans la légende, ses voleurs experts en toutes sortes d'effractions, et dont les exemples ont été sans doute proposés depuis à la jeunesse de Sparte. On citait, parmi ces habiles, Autolycus, fils de Mercure, et l'aïeul maternel d'Ulysse ; ce qui le plaçait entre le patron de la profession, et le plus rusé des humains. On racontait de lui des merveilles. Tout lui était bon. Il excellait à percer les murailles, à dénaturer ce qu'il avait pris. On lui attribuait jusqu'à la faculté de se rendre invisible. Il habitait le Parnasse ; et chose bizarre, il est une de ses plus anciennes gloires. Homère parle de lui sur le ton de l'éloge, et l'appelle le brave grand-père d'Ulysse ; ajoutant, comme titre de gloire, qu'il l'emportait sur tous les hommes dans l'art de voler et de duper à l'aide du serment[1]. S'il n'a pas, comme son petit-fils, fourni un sujet à l'épopée, son métier et son père sont le thème d'un chant religieux dont on a fait honneur à l'auteur de l'*Iliade ;* et le poëte, quel qu'il soit, y fait tenir à Mercure un langage digne d'un voleur émérite. Dans cet hymne, le fils de Maïa dit, entre autres choses, à sa mère, du ton le plus dégagé, qu'il se rend à Delphes pour pratiquer un trou

[1] *Odyssée*, chant XIX, v. 395, 396.

aux murailles du temple ; car il y a là de riches trépieds, de belles aiguières, du fer et de l'or, et des vêtements à prendre à foison[1].

[1] *Hymne à Mercure*, v. 178 et suivants.

CHAPITRE XI.

QUELQUES APERÇUS.

Erreurs sur l'état des esprits aux temps héroïques.—Prétendue simplicité.—Causes d'illusions.— Physionomie de la peuplade.— Pouvoir désarmé en apparence. — Son air patriarcal. — Vie, mœurs et demeures des chefs.—Ils régissent leurs domaines,— Surveillent leurs troupeaux.—Conduisent la charrue.—Manient la faux, la cognée, la serpe.—Se livrent au jardinage, à toutes sortes de travaux.— Leur familiarité avec leurs esclaves.—Par contre leur politique.—Points d'appui qu'ils se ménagent.—Réunissent le commandement à la guerre, les fonctions du sacerdoce, celles judiciaires.—Au prestige de l'origine joignent celui de la vaillance et de la parole.— S'assurent le concours de la poésie. — Leurs ménagements envers l'aristocratie. — Ils s'attachent les plus vaillants parmi le peuple.—Se fortifient par les alliances au dehors; par le dévouement des exilés qu'ils accueillent. — Contraste entre l'existence matérielle des populations et les coutumes réglant l'état des personnes, le mariage, la propriété, les successions. — Dommages-intérêts au cas d'adultère. — De la naïveté dans ces premiers âges. — Ce qui en offre l'apparence.—Confiance des passions.—Leur assurance.

Après un ensemble de preuves aussi concluant, n'est-il pas étrange de revenir sur le même sujet, à un autre point de vue, en nous demandant comment on a pu faire honneur à ces races primitives d'une

simplicité, d'une naïveté incompatibles avec l'astuce et la dissimulation? Il y a nécessité cependant. Des érudits, des esprits remarquables par l'élévation, la grâce et le goût, se sont en effet laissés aller, de bonne foi, à la sympathie, à l'enthousiasme pour les âges héroïques. En Allemagne notamment, par un travail d'interprétation quelquefois ingénieux, souvent paradoxal, la critique en est arrivée parfois à y rencontrer l'innocence. Récemment encore, chez un peuple pratique et judicieux, en Angleterre, un éminent écrivain, un helléniste homme d'État, a pris à tâche de nous montrer l'âge d'or vers l'époque du siége du Troie. De telles autorités méritent qu'on s'y arrête; et, s'il n'est pas en notre pouvoir de renoncer à des convictions s'appuyant sur des faits nombreux et positifs, au moins convient-il de se rendre compte, de chercher à déterminer le point de vue auquel se sont placés tant d'esprits d'une valeur incontestable. La vérité ne peut que gagner à ce travail d'examen et de révision; il lui profitera, au moins, en tournant nos regards sur certains côtés de la vie que nous n'avons pas encore envisagés; il sera pour nous une occasion d'entrer plus avant dans les mœurs intimes, les coutumes, les divers éléments de la société, l'esprit et la politique de ses chefs; et en ce sens, il est de nature à jeter un jour nécessaire sur une foule de détails qu'il ne nous est pas permis de négliger.

Plusieurs causes nous paraissent avoir concouru à faire naître les illusions que nous signalions plus haut : avant tout, l'admiration qu'inspire le génie d'Homère. Nous l'avons exprimé déjà : si l'on ne se tient en garde, elle s'étend bientôt de l'œuvre au sujet, du peintre aux figures qu'il groupe dans ses tableaux, de celles-ci à leurs sentiments, à leurs idées, à leurs mœurs. L'allure dégagée du grand aède, au milieu des atrocités de la guerre ; son air d'innocence, en nous initiant, comme il le fait si volontiers, aux secrets les plus cachés des plaisirs les plus intimes ; sa sympathie pour l'astuce, la duplicité, les ruses de toute sorte, semblent si vraies, si naturelles, si honnêtes, que nous nous laissons gagner insensiblement ; et comme l'intérêt du poëme, la beauté du langage, l'éclat du coloris, les traits sublimes, touchants ou gracieux, que l'inspiration y jette à pleines mains, laissent à peine à l'esprit le loisir de respirer, à la réflexion celui de se faire jour à travers le plaisir et l'émotion, l'intelligence demeure sous le charme des impressions qu'elle a reçues ; loin de chercher à le combattre par l'examen, elle se concentre dans la plus vive, comme dans la plus délicieuse des jouissances : celle qui naît de la contemplation du beau, à son degré le plus éminent.

Il y a, nous le croyons, une autre cause encore ; et celle-ci tient, non plus seulement au génie du chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais à la physiono-

mie des temps auxquels il a pris ses sujets. Considérée à la surface, la vie y présente, en effet, dans ses détails, un genre de simplicité qui contraste singulièrement avec les complications, les nuances, les délicatesses de notre existence moderne ; et cette opposition, on se sent enclin à l'étendre à l'état des esprits et des âmes.

Avec nos idées et nos mœurs, il est difficile, en effet, de ne pas se laisser surprendre à l'aspect des sociétés primitives dont les âges héroïques nous offrent le spectacle. On dirait, sous certains rapports, l'état de nature, sous d'autres, celui de famille.

En Ithaque, par exemple, pendant l'absence d'Ulysse, c'est-à-dire près de vingt années, rien n'indique l'existence d'une autorité, d'une force publique. En partant pour une guerre longue et hasardeuse, le chef n'a délégué son pouvoir à personne. Mentor a reçu de lui mission de surveiller son bien, sa maison ; et c'est tout [1]. Durant plus de dix-neuf ans le peuple, ainsi abandonné à lui-même, ne s'assemble pas, s'abstient de toute délibération, ne prend, et n'a vraisemblablement à prendre, aucun parti sur ses intérêts généraux [2]. C'est au bout de ce temps seulement que, commençant à sentir sa force, et impatient de l'oppression que font peser sur lui les prétendants, le jeune Télémaque se détermine à convoquer une

[1] *Odyssée*, chant II, v. 225-228.
[2] *Odyssée*, chant II, v. 26-27.

assemblée du peuple ; encore n'est-ce pas, il le déclare, à l'effet de s'occuper des affaires publiques [1]; on n'y voit figurer aucun représentant du pouvoir, rien qui ressemble à un dépositaire de l'autorité. Le mot de gérontes est prononcé ; mais il se fait que pas un d'eux n'élève la voix, ne provoque une résolution, à ce titre du moins ; et l'on se sépare sans avoir rien décidé [2].

Cependant la vie sociale a continué de fonctionner, comme d'elle-même, en Ithaque. Chaque chef de famille a, il faut le croire, exercé sur les siens le droit de surveillance et l'autorité qu'il tenait de sa position et des mœurs. Depuis quelques années, il est vrai, les prétendants se sont installés dans la demeure d'Ulysse et s'obstinent à y vivre sur son bien. Mais, si personne ne s'est levé pour réprimer un pareil abus, ceci tient tout à la fois à l'habitude de voir les chefs traiter fréquemment à leur table les principaux de la tribu, et à une lacune dans le mécanisme social. Alors, en effet, ni la société, ni le souverain ne se considéraient comme investis de la mission de réprimer les violences contre les personnes. Les familles, on l'a vu, demeuraient à cet égard dans les termes du droit naturel, chacune ayant à se défendre ou se venger, c'est-à-dire appliquer elle-même cette loi du talion constituant la justice des peuples primitifs.

[1] *Odyssée*, chant II, v. 41.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 257-258.

Voici comment, bien qu'exerçant le commandement à la guerre, et, dans une certaine mesure, l'autorité judiciaire, ainsi que les fonctions du sacerdoce, les petits rois de la Grèce nous apparaissent toujours sans escorte chez Homère. La tragédie antique s'est, la première, placée en dehors du vrai, lorsqu'elle leur a donné des gardes. Leur puissance ne reposait, à l'intérieur de la tribu, sur aucune force publique organisée à l'effet d'assurer l'exécution de leurs volontés.

Dans des conditions semblables, il est donc assez naturel de s'imaginer que le prestige attaché à la supériorité de l'intelligence, le respect qu'inspirent l'esprit de justice et une sollicitude éclairée pour le bien-être de tous dussent être, en général, la base d'un pouvoir dépourvu, en apparence, de moyens de répression et de contrainte. En ce sens, la royauté semble avoir, dans son action, comme dans son origine probable, une certaine affinité avec la suprématie du chef de famille. Nombre de passages des deux grandes épopées homériques paraissent, s'il faut les prendre à la lettre, de nature à confirmer ces inductions.

Avant de s'arrêter, en effet, à un parti, soit dans la guerre, soit dans la paix, les chefs y convoquent, selon le cas, d'abord les principaux de l'armée ou de la peuplade, en conseil privé, puis ensuite l'armée, ou la population, en assemblée publique, pour expo-

ser leurs idées, délibérer avec les premiers, tout en se réservant leur liberté d'action, communiquer ensuite au peuple leurs résolutions, et juger ainsi par eux-mêmes de leur effet sur l'opinion. Et ceci, il faut l'avouer, ressemble moins au despotisme qu'à la modération patriarcale [1].

Si l'on descend dans les détails de la vie privée de ces petits souverains, la différence avec nos mœurs n'est pas moins frappante ; on se croirait dans une atmosphère dont l'air est plus pur que le nôtre. Là, se manifeste encore, au plus haut point, l'esprit de famille. Dans le palais de Priam, par exemple, ce roi qu'Homère appelle le grand Priam [2], ouvrent, d'un côté, sous le même portique, et contiguës l'une à l'autre, les cinquante chambres de ses fils et de leurs femmes ; de l'autre, les douze pièces habitées par ses filles et leurs maris [3]. A Pylos, l'*Odyssée* nous montre Nestor, assis de grand matin, devant la porte de sa demeure, sur les beaux bancs de pierre que son père Nélée y avait établis [4]. Et tous les fils du vieillard, rangés à ses côtés au nombre de six, ont, pour venir le joindre, quitté les chambres qu'ils occupent sous le même toit que lui [5].

[1] *Iliade*, chant II, v. 50-100. — *Odyssée*, chant VII, v. 185-227. *Id.*, chant VIII, v. 4-14.

[2] *Iliade*, chant VII, v. 427.

[3] *Iliade*, chant VI, v. 241-250.

[4] *Odyssée*, chant III, v. 406-409.

[5] *Odyssée*, chant III, v. 411-415.

Chacune de ces résidences royales avait, à peu près comme nos vieux castels féodaux, sa grande salle, dans laquelle le chef traitait presque journellement à sa table, tantôt à ses frais, parfois aux leurs, les principaux de la peuplade qui, dans ce dernier cas, fournissaient les moutons, le vin et jusqu'au pain [1]. Là ses fils figuraient encore auprès de lui [2], aussi bien que dans ces festins, véritables solennités publiques, où le monarque et son peuple, après un sacrifice aux dieux, se réunissaient pour manger les victimes qu'ils leur avaient offertes.

Pendant le repas, assise près du foyer, l'épouse du chef s'occupait à filer la laine [3]; car les reines de ces temps-là étaient bonnes ménagères, tissant tous les vêtements de la famille avec ces esclaves que l'épopée antique appelle leurs femmes, et entretenant une basse-cour dans les dépendances de leur palais. Chez Ménélas, Hélène s'occupait des détails du repas [4]; cette fille de Jupiter élevait des oies dans les cours de son palais [5]. En Ithaque, Pénélope en nourrissait également, et témoignait pour elles une grande prédilection [6].

Ceci donnait, même à la ville, une physionomie

1 *Odyssée*, chant VII, v. 99.—*Id.*, chant IV, v. 621-624.
2 *Odyssée*, chant III, v. 31.—*Id.* chant VII, v. 170-172.
3 *Odyssée*, chant III, v. 305.
4 *Odyssée*, chant XV, v. 93-94.
5 *Odyssée*, chant XV, v. 161-162.—*Id.*, *ibid.*, v. 174.
6 *Odyssée*, chant XIX, v. 536-537.

champêtre aux demeures royales ; elles offraient le caractère de leurs habitants ; et tandis que, dans leur grande salle étaient disposés, en bon ordre, le long des murs, autour des piliers, des chars de guerre, des casques, des cuirasses, des boucliers, des lances et des javelots, on pouvait voir, comme en Ithaque, à la porte principale, un gros tas de fumier, tenu en réserve pour les besoins de l'agriculture, et qu'alimentaient les mulets, les chevaux de service, et les bestiaux amenés, chaque matin, par les bergers, pour la consommation journalière [1].

On comprend que les âmes honnêtes, pour lesquelles la vie des champs implique l'idée de calme, de pureté, de bonheur, se soient épanouies à l'aspect de monarques préposant leurs fils à la garde des troupeaux, surveillant eux-mêmes, avec une sorte d'ardeur, cette partie notable de leur bien, les bœufs, les moutons, les pourceaux et les chèvres; cultivant la terre, conduisant la charrue, fauchant leurs prés, et prenant plaisir à jardiner.

Or, il en était ainsi, dans la Grèce héroïque ; et lorsqu'il veut peindre l'ardent amour d'Amphitryon pour Alcmène, l'auteur du bouclier d'Hercule croit en avoir dit assez en nous apprenant que, à son retour de la guerre, le héros s'en va droit à la chambre de sa jeune épouse, au lieu de commencer par l'in-

[1] *Odyssée*, chant XVII, v. 296-299.

spection de ses pâtres et des serviteurs attachés à ses domaines [1]. L'*Iliade*, de son côté, nous montre l'un des chefs de la Grèce dirigeant les travaux de la moisson [2]. Ulysse fait parade de sa vigueur à labourer un champ, à faucher un pré. Il porte à l'un des prétendants, c'est-à-dire des premiers en Ithaque, le défi de tracer un sillon, de manier la faux comme lui [3]. Laërte plante et cultive lui-même ce beau verger, dans les allées duquel nous voyons Ulysse enfant suivre pas à pas son père, lui demander et obtenir de sa bonté le don, en toute propriété, de bon nombre d'arbres à fruit : poiriers, pommiers, figuiers et ceps de vigne [4].

Il y a là comme une sorte d'égalité entre les hommes, rois, agriculteurs et bergers. Mais ce n'est pas tout, ces monarques ne se bornaient pas aux travaux des champs ; on les voit, à l'occasion, charpentiers, menuisiers et couvreurs. C'est Ulysse qui, dans l'île de Calypso, construit l'esquif sur lequel il doit s'embarquer. D'où lui était venue cette habileté à manier la cognée, tous les outils du bûcheron, du charpentier, du menuisier [5] ? Dans sa jeunesse il avait, de ses mains, confectionné son lit conjugal, bâti l'asile nuptial destiné à recevoir Pénélope et lui ; fait et posé les

[1] *Bouclier d'Hercule*, v. 39-40.
[2] *Iliade*, chant XVIII, v. 556-557.
[3] *Odyssée*, chant XVIII, v. 365-374.
[4] *Odyssée*, chant XXIV, v. 205-207. — *Id.*, *ibid.*, v. 225, 335-343.
[5] *Odyssée*, chant V, v. 234-257.

portes; terminé jusqu'à la toiture [1]. A Troie, Pâris nous offre un exemple à peu près semblable [2].

Donner l'avoine aux chevaux est un office que ne dédaignaient alors ni les chefs, ni leurs nobles moitiés. Andromaque et le grand roi Priam s'en acquittaient volontiers [3]. Dans la maison, les fils du souverain rendaient tous les services que, d'ordinaire, on exige des serviteurs; ce sont eux qui attellent les chevaux au char paternel [4]; le leur est-il endommagé, ils abattent le bois nécessaire pour le réparer et le remettent en état [5]. Quant aux filles, elles vont puiser de l'eau à la fontaine, lavent les manteaux et les tuniques. Conduire au bain l'hôte accueilli par leur famille; l'essuyer au sortir de la baignoire, le frotter d'huile, lui passer ou lui présenter la tunique, est un soin dont elles s'acquittent, aussi bien que les servantes [6].

Ainsi les maîtres descendaient incessamment au niveau de leurs serviteurs; et une sorte de familiarité s'établissait entre eux, on le comprend. Pénélope, par exemple, donne le titre d'amies aux esclaves partageant avec elle les travaux de la navette [7]. Au retour soit de Télémaque, soit d'Ulysse, non-seule-

1 *Odyssée*, chant XXIII, v. 192-200.
2 *Iliade*, chant VI, v. 313-316.
3 *Iliade*, chant VIII, v. 185-188. — *Id.*, chant XXIV, v. 280.
4 *Iliade*, chant XXIV, v. 266-282.
5 *Iliade*, chant XXI, v. 35-38.
6 *Odyssée*, chant III, v. 464-467.
7 *Odyssée*, chant IV, v. 722.

ment ces femmes, mais un pâtre, un bouvier, les pressent l'un et l'autre dans leurs bras, les baisent au front, aux épaules et aux mains [1]. Et ces caresses leur sont rendues par leurs maîtres. Le roi d'Ithaque s'attable avec les rustiques esclaves attachés au domaine de Laërte. Il échange avec eux de cordiales poignées de main [2].

Ce spectacle n'est-il pas de nature à faire supposer une simplicité plus marquée encore chez le commun des hommes? Sans doute; mais cette simplicité, était-ce celle de l'esprit et du cœur? On a pu juger déjà, et il y avait au fond tout autre chose qu'à la surface.

Chez les rois, par exemple, cette autorité si patriarcale, en apparence, s'appuie sur les combinaisons de la politique la plus clairvoyante et la plus suivie. Il existe en eux un instinct d'habileté vraiment remarquable; on dirait un système, un plan arrêté. Ainsi les voit-on atteindre à cette puissance que la société n'a pas mise entre leurs mains, et, sans force permanente, exercer une domination à laquelle se résignent des populations remuantes, armées, familières avec la violence et la guerre.

Donner satisfaction à la turbulence, au naturel aventureux et batailleur, en les déchaînant au dehors,

[1] *Odyssée*, chant XVI, v. 15, 16-21. — *Id.*, chant XVIII, v. 33-35. — *Id.*, chant XXI, v. 224-226.

[2] *Odyssée*, chant XXIV, v. 407-410.

et leur offrant l'appât de l'invasion et du pillage; leur laisser à l'intérieur l'aliment des haines et des vengeances héréditaires, étaient expédients se présentant d'eux-mêmes et trop conformes aux passions des chefs, comme des sujets, pour ne voir là qu'une combinaison, un calcul de la prudence; mais il y avait au moins, chez ces petits souverains, une sagacité réelle, une saine apprécation de la nature des choses à s'abstenir d'étendre leur autorité jusqu'au droit de réprimer et de punir le meurtre. C'eût été s'exposer aux passions haineuses et vindicatives, en cherchant à les contenir, et perdre tous les avantages de divisions qui profitaient au pouvoir en contribuant à sa sécurité. Ces hommes, qu'on voit s'occuper de travaux rustiques, comprenaient le parti à tirer de dissensions qu'ils abandonnaient à elles-mêmes[1].

Il ne suffisait point d'ailleurs à ces monarques d'exercer, concurremment avec les prêtres, les fonctions du sacerdoce, par la prière et surtout les sacrifices publics, leur attribuant le choix des victimes, et, ainsi, selon toute vraisemblance, une action plus ou moins directe sur les présages qu'on lisait dans les entrailles de celles-ci. Portant leurs vues plus haut, ils faisaient remonter aux dieux l'origine de leur autorité, souvent même celle de leur race. Ce prestige, dont ils savaient s'entourer, ne leur faisait point négliger celui de la force et de la vaillance. Descendus

[1] *Iliade*, chant XXI, v. 389-390.—*Odyssée*, chant VIII, v. 75-78.

sans doute, pour la plupart, des premiers chefs dont ces qualités avaient marqué la place à la tête de la peuplade, ils s'étudiaient à les développer chez eux et leurs fils, par les exercices du corps, le maniement des armes et la guerre[1].

Ouvrez la légende ou l'épopée, vous y voyez constamment les rois en avant des leurs, dans le combat, et y prenant la plus grande part du danger. Ils l'emportent en général, par la puissance du corps et l'impétuosité guerrière, comme par le luxe et la trempe de leurs armes. Ils ne se bornaient pas aux prouesses du champ de bataille; pour eux tout était, on l'a vu déjà, occasion de faire parade devant le peuple de leur vigueur, de leur agilité, de leur adresse[2].

En présence de tels faits, devant cet empire qu'exerçaient sur les âmes la souplesse et la vigueur des muscles, s'imaginerait-on que la parole fût dès lors une force? Il en était pourtant ainsi. Écoutez Homère : selon lui l'assemblée du peuple, l'*agora*, est pour l'homme un théâtre de gloire[3]. Il revient incessamment sur le prestige oratoire d'Ulysse, sur celui de Nestor qu'il appelle l'harmonieux orateur des Pyliens[4]. Le poëte va même jusqu'à nous vanter les

[1] *Iliade*, chant VII, v. 237-241 —*Id.*, chant IX, v. 442-443.

[2] *Iliade*, chant IV, v. 385-389. — *Id.*, chant XXIII, v. 288-301, 629-643, 678-689, 708, 709, 754-756, 811-836.— *Odyssée*, chant VIII, v. 100-103, 205-206.

[3] *Iliade*, chant I, v. 490.

[4] *Iliade*, chant III, v. 216-224.— *Id.*, chant I v. 180.—*Id.*, *ibid.*, v. 247-249.—*Odyssée*, chant XI, v. 232-233.

orateurs de Troie[1]. Et quand Achille, après s'être proclamé le plus vaillant des Grecs, ajoute que d'autres peuvent l'emporter sur lui par l'éloquence[2], il constate, par ce rapprochement, la puissance des deux influences qui marchaient comme parallèlement dans la Grèce.

Les chefs comprenaient la portée de celle-ci ; aussi cherchaient-ils à l'acquérir, à l'assurer à leurs successeurs non-seulement par la pratique, mais encore par l'étude. Ils plaçaient auprès d'eux des maîtres dans la science de bien dire comme dans celle d'agir et de combattre. C'est dans ce double but que Pélée confie Achille à Phœnix[3]. Et ceci implique, on le comprend, que le fils d'Amyntor avait été lui-même formé à ce grand art. Privé au contraire d'un guide par l'absence prolongée de son père, Télémaque se plaint, au moment d'aborder Nestor, de n'y avoir point été exercé[4]. Rapprochez tout ceci des admirables discours jetés çà et là dans ce long chant de guerre de l'*Iliade*[5], des harangues par lesquelles Jupiter, ce type du chef grec, ouvre constamment le conseil des dieux et des réponses de ceux-ci[6]; l'action

[1] *Iliade*, chant III, v. 144-152.

[2] *Iliade*, chant XVIII, v. 105-106.

[3] *Iliade*, chant IX, v. 410-443.

[4] *Odyssée*, chant III, v. 23.

[5] *Iliade*, chant I, v. 254-284. — *Id.*, chant IX, v. 225-638. — *Id.*, chant XVIII, v. 251-309. — *Id.*, chant XIX, v. 56-237.

[6] *Iliade*, chant VIII, v. 5-27. — *Id.*, chant XX, v. 20-30. — *Id.*, chant XXIV, v. 32-85. — *Odyssée*, chant I, v. 32-95. — *Id.*, chant V, v. 7-42.

de la parole sur la race grecque et le parti que les chefs s'étudiaient à en tirer ne peuvent être l'objet d'un doute.

Il existait une autre puissance, la poésie. Intimement unie à la religion, répandant et généralisant les idées, distribuant la gloire, s'emparant des esprits par le charme de l'harmonie et l'éclat des images, se perpétuant dans la mémoire par l'action du rhythme, c'était comme la presse de cette époque ; elle pouvait devenir, selon le cas, un auxiliaire utile ou un ennemi dangereux. Cette vérité n'avait point échappé aux chefs ; et les faits le prouvent : car on voit, chez Homère, la plupart des aèdes qu'il met en scène attachés sinon à la personne, au moins à la famille et comme à la maison du souverain, entourés par lui de soins, objets de ménagements, de déférence et même de confiance intime.

A Schérie, cette île des Phéaciens, Démodocus a sa place marquée chez le monarque dans la salle du banquet. Sa lyre y est à demeure ; et il faut l'y aller prendre, quand le poëte a occasion d'élever la voix au dehors, dans une solennité publique [1]. A l'heure du festin, c'est un héraut qui va chercher l'illustre aveugle, le conduit au siége réservé pour lui, le fait asseoir à une table bien servie, y place devant lui une coupe pleine, et lui présente la lyre [2]. A Sparte,

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 256-257.
[2] *Odyssée*, chant VIII, v. 62-70.

nous retrouvons un de ces hommes divins dans le palais de Ménélas, au milieu des amis et des voisins de ce chef[1]. En partant pour la Troade, Agamemnon confie Clytemnestre aux soins d'un poëte et lui recommande de veiller sur elle[2]. A Troie, Priam donne aux aèdes la mission d'honorer la mémoire d'Hector. Ce sont eux qui entonnent le chant de douleur près du lit où sont étendus les restes du héros[3]. En Ithaque, Phœmion, que les prétendants contraignent de chanter à leurs banquets, dans le palais d'Ulysse, y remplit vaisemblablement l'office qui lui eût appartenu auprès du chef. Et quand, vers la fin du massacre de ses ennemis, celui-ci, ivre de vengeance et de sang, vient de refuser la vie même à un aruspice, il l'accorde à l'aède qui la lui demande[4].

Aussi, à en juger au moins par Homère, le dévouement de la poésie pour la royauté paraît-il absolu. Celle-ci en était arrivée à se l'assurer; et cet esprit qui s'altère au temps d'Hésiode est visible encore chez le chantre de l'*Iliade*. Il traite constamment les rois de représentants, de nourrissons, de descendants des dieux; il se déclare hautement pour l'autorité d'un seul, celui qui tient de Jupiter son sceptre et son droit[5]. Pour lui, le gouvernement de la multitude est

[1] *Odyssée*, chant IV, v. 18-19.
[2] *Odyssée*, chant III, v. 267-268.
[3] *Iliade*, chant XXIV, v. 720-723.
[4] *Odyssée*, chant XXII, v. 375-378.
[5] *Iliade*, chant II, v. 204-206

un fléau[1]. Il flétrit la démagogie et les démagogues qu'il montre à la Grèce sous les traits hideux de Thersite, le bossu, le lâche, le vaniteux bavard, bâtonné par Ulysse et répandant d'ignobles larmes.

Il fallait certes une intelligence profonde des hommes et des choses pour se rendre compte, à ce point, de la nature et de la portée d'influences purement morales; et il y avait une habileté, un savoir-faire incontestables à les assurer au pouvoir. Elles ne lui suffisaient pas cependant; ses vues allaient plus loin.

Il existait alors deux classes distinctes dans chaque peuplade : l'aristocratie et le peuple; nous n'oserions affirmer, malgré certaines vraisemblances, que les chefs s'appliquassent à les maintenir l'une par l'autre, en exploitant le germe d'antagonisme existant entre elles. Un fait certain, c'est qu'ils s'étudiaient à s'assurer le concours de l'une et l'autre classe; celui des premiers du pays, par la déférence, en les conviant presque journellement à ces festins, l'une des joies de la paix; en sollicitant leur avis dans le conseil; en leur décernant, dans la guerre, outre leur part de butin, de riches présents qu'ils prélevaient pour eux, à titre d'honneur, avant tout partage[2]; celui du peuple, en choisissant, dans son sein, ce qu'il comptait de plus robuste, de plus ardent, de plus aventureux et de plus brave, pour le

[1] *Iliade*, chant II, v. 203-204.
[2] *Iliade*, chant IX, v. 334-336.

convier à ces expéditions, offrant une double satisfaction aux passions dominantes, la soif du mouvement et du pillage.

Ainsi parvenaient-ils à enrichir leurs fidèles de la dépouille des vaincus; et comptaient autant de partisans que de compagnons d'armes. La légende d'Hercule et l'histoire de ce Crétois dont Ulysse prend le masque chez Eumée sont de nature à prouver avec quelle facilité un simple aventurier attirait et groupait autour de lui, à l'aide de cette perspective, une foule d'hommes prêts à partager sa fortune. Le chef de la peuplade n'avait qu'à choisir parmi les volontaires. Ainsi constituait-il, de fait, cette force organisée qui, dissoute au retour, se survivait dans ses éléments épars et cependant toujours sous sa main, dans ce dévouement aveugle du guerrier pour celui sous lequel il a vaincu, dont il a partagé les dangers et la gloire.

Ce choix du monarque entre tous les siens, cette sympathie mutuelle entre ses fidèles et lui, on en trouve de nombreux indices dans l'épopée héroïque. Le nom qui distinguait ceux-ci [1] ne laisse aucun doute sur ce point. Et ces relations ainsi établies créaient, avec celles de la famille et de l'hospitalité, des liens qui se transmettaient de génération en génération, des attachements dont on recueillait l'héritage.

A Pylos, dans cette solennité religieuse où tout le

[1] Ἑταῖρος, compagnon de choix.

peuple offre un sacrifice à Neptune, ceux qui entourent Nestor, ce sont, outre ses fils, ses compagnons d'armes[1]. Egisthe ne se borne pas à tuer par trahison l'aîné des Atrides, à son retour de Troie; il attire dans le même piége, il enveloppe dans le même massacre tous les compagnons du héros, pour qu'il ne lui reste point de vengeurs [2]. En Ithaque, ce sont deux vieux compagnons d'armes d'Ulysse, Mentor et Alithersès qui, seuls, dans l'assemblée du peuple, élèvent la voix en faveur de Télémaque. Et l'*Odyssée* qualifie l'un et l'autre de *compagnons paternels* du jeune homme, ainsi qu'on dit parmi nous : parents du côté du père [3].

Outre ces points d'appui tous pris au cœur même de la tribu, on voit les rois s'étudier à s'en assurer d'autres, au dehors ; s'en ménageant, ici, non-seulement par des alliances, des mariages, mais par les relations affectueuses et les munificences de l'hospitalité ; là, en offrant le secours de leurs forces à d'autres chefs ; ailleurs, en accueillant dans leurs États, dans leur maison, en s'attachant par des bienfaits, les plus illustres et les plus vaillants parmi ces nombreux fugitifs qu'un acte de violence, un meurtre avait, comme c'était l'ordinaire, jetés hors de leur famille et de leur pays.

[1] *Odyssée*, chant III, v. 32.
[2] *Odyssée*, chant IV, v. 536-537.
[3] *Odyssée*, chant II, v. 157-225. — *Id.*, *ibid.*, v. 253-254.

Ainsi, devant Troie, Agamemnon fait offrir une de ses filles à Achille, pour obtenir le secours de son bras [1]; ainsi Ménélas y promet Hermione à Néoptolème [2]; ainsi compte-t-on dans les rangs des défenseurs de Troie plus d'un guerrier attiré par la perspective d'une alliance avec une fille de Priam[3]. Et si l'on se reporte à la légende, Œnéus donne sa fille Déjanire à Hercule, Phégée prend pour gendre Alcméon [4], Adraste, roi d'Argos, donne deux de ses filles, l'une à Tydée, l'autre à Polynice [5]. Les légendes d'Œnomaüs, d'Eurythus, d'Atalante se rattachent plus ou moins directement à cet ordre de faits. Dans toutes, la main de la fille d'un chef doit être le prix de la force ou de l'adresse.

Non-seulement ces hommes terribles se visitaient, échangeaient des présents [6]; se donnant, afin d'entretenir entre eux les bons rapports, jusqu'à des substances vénéneuses pour empoisonner leurs flèches [7]; mais ils s'unissaient fréquemment pour partager la même fortune, affronter les mêmes dangers dans la guerre.

Outre la grande expédition contre Priam et son

[1] *Iliade*, chant IX, v. 281-281.
[2] *Odyssée*, chant IV, v. 6, 7.
[3] *Iliade*, chant XIII, v. 365-369.
[4] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. VII.
[5] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. VIII. — *Iliade*, chant V, v. 412.
[6] *Iliade*, chant VI, v. 215-220. — *Odyssée*, chant I v. 257-261.
[7] *Id.*, *ibid.*, v. 260 261.

peuple, celles des Argonautes, des sept chefs, puis des Épigones contre Thèbes, et enfin de Pélée, Jason, Castor et Pollux, contre Iolcos, prouvent à quel point, dans la fougue même de leurs passions, ces barbares comprenaient l'intérêt des familles des rois à se rapprocher. La guerre des sept chefs, notamment, avait pour objet le rétablissement de l'un d'eux dans les droits qu'il tenait de sa naissance ; et, à côté du fils de ce dernier, figurent également, dans la seconde guerre contre Thèbes, les fils des alliés du père [1]. Les races de même origine établies de l'autre côté de l'Hellespont présentent des faits analogues. Attaqué par la coalition des Grecs, Priam est secouru par un grand nombre de chefs de l'Asie Mineure ; circonstance de nature à faire supposer l'existence de relations antérieures entre ces alliés et lui. Hector avait épousé la fille d'un d'eux, Aétion ; et le monarque troyen parle des rapports qu'il avait entretenus avec Otrée le Phrygien et son peuple [2]. Là, comme dans la Grèce, on s'étudiait à se ménager des appuis ; et, en adoptant la donnée d'Homère, il est facile de s'expliquer comment ces Troyens qui détestent Pâris, contenus par la présence de forces étrangères dont l'entretien fait peser sur eux les plus lourdes charges [3], insistent vainement par la bouche

[1] *Bibliothèque d'Apollodore,* livre III, chap. VII, § 2. — Ephore, *Fragment* 28. — *Iliade,* chant IV, v. 405-410.

[2] *Iliade,* chant III, v. 184-189.

[3] *Iliade,* chant XXII, v. 225-226.

d'Anténor, pour qu'Hélène soit rendue à Ménélas; et sont obligés de subir les conséquences du refus obstiné de Pâris [1].

Le même esprit, la même tendance sont visibles dans la générosité de ces petits souverains envers les exilés de quelque valeur. Ils les accueillent, se les attachent par des bienfaits, s'assurent ainsi leur dévouement dans la paix comme dans la guerre. Sur ce point, les faits sont trop nombreux, offrent un caractère de similitude et de généralité trop frappant, pour ne pas procéder des mêmes vues, de la même pensée. Nous les avons signalés plus haut à l'attention; on peut s'y reporter.

C'est avec cet esprit de suite et d'ensemble que, s'étudiant à tirer parti de tout ce qui pouvait être de nature à consolider leur pouvoir, les chefs de la Grèce étaient, sans force organisée pour assurer à l'intérieur de la tribu l'exécution de leurs volontés, parvenus à étendre leur autorité, à s'y faire respecter et craindre. L'attitude de Calchas devant Agamemnon témoigne assez de la terreur que celui-ci inspirait. Ce souverain en est arrivé à dire publiquement, à la face de tous les Grecs, que nul n'a le droit de s'élever à son niveau [2]. Il est assez fortement établi dans son autorité pour offrir à Achille, comme le ferait un maître absolu non-seulement du sol, mais de la population de

[1] *Iliade*, chant VII, v. 318-353.
[2] *Iliade*, chant I, v. 186-187.

ses États, sept villes des siens, avec tous leurs habitants. Ceux-ci, dit-il, contribueront à enrichir le fils de Pélée par toute sorte de dons (δωτίναι).

Bien évidemment, la royauté en était arrivée à ce point d'exiger ces prestations qui, chez les peuples primitifs, sont d'abord purement volontaires, puis, tout en conservant la dénomination, expression de leur principe et de leur nature originaire, finissent à la longue par être considérées comme une dette envers le pouvoir assez fort pour se faire craindre [1].

On peut comprendre ce qu'était alors la soumission des sujets et l'idée que ces petits monarques avaient conçue de leurs droits, lorsqu'on voit le bon Ménélas exprimer, dans la sincérité de son cœur et de sa reconnaissance envers Ulysse, le regret de n'avoir point occasion d'expulser d'une de ses villes tous les habitants, pour y établir, dans leurs maisons et leurs biens, le héros et ceux de ses compagnons qui ont partagé ses dangers devant Troie [2].

Ces velléités monarchiques ne sauraient étonner au surplus, lorsqu'on sait que Pelée avait disposé au profit de Phœnix d'une peuplade entière, celle des Dolopes [3]. A Troie, la confiance du pouvoir en sa force était arrivée à ce point que Priam interdisait à ses sujets de pleurer, en rendant, après le combat,

[1] *Iliade*, chant IX, v. 149-156.
[2] *Odyssée*, chant IV, 174-177.
[3] *Iliade*, chant IX, v. 179, 180.

les derniers devoirs à ceux des leurs que la mort avait frappés. Il y a plus, si l'on en croit Homère, le monarque était obéi [1].

Nous sommes, on le voit, déjà loin de l'âge d'or. D'un autre côté, si l'industrie, les procédés techniques sont encore en retard, il n'y a point là plus qu'ailleurs matière à illusion. La simplicité vraie, celle de l'esprit et de l'âme, se complaît dans ce qu'elle a. Ici, au contraire, tout signale des aspirations vers le luxe, et avec une singulière âpreté au gain, une admiration marquée pour le faste et la magnificence, tels qu'on les comprenait alors. L'énumération pompeuse des troupeaux d'Ulysse, des métaux, des riches vêtements, des vins en réserve dans son palais [2]; l'importance avec laquelle le vieux Nestor parle des lits et des couvertures qu'il est à même d'offrir à ses hôtes [3]; le soin que prend, en général, Homère d'appeler l'attention sur la toilette de ses héros, sans même nous faire grâce de leurs belles chaussures, peuvent faire sourire aujourd'hui; mais tout ceci a sa portée, facile à saisir et, s'il est permis de croire que l'imagination du poëte a quelque peu renchéri sur la richesse des voiles, des coiffures, des colliers et des bracelets de ses héroïnes, sur celle des palais de Ménélas et d'Alcinoüs, elle est en ce point, on n'en peut douter, l'expression des tendances de l'époque.

[1] *Iliade*, chant VII, v. 127-128.
[2] *Odyssée*, chant XIV, v. 96-108.
[3] *Odyssée*, chant III, v. 345-351.

Au-dessous des chefs, des basyleïs, le peuple nous apparaît. Et à s'arrêter aux documents que nous a transmis Hésiode, le plus rapproché d'Homère entre tous les aèdes, la vie de ces populations est celle des champs, dans tout ce qu'elle a de plus simple et de plus rude ; nulle industrie ; l'homme en est encore, à défaut d'artisans, auxquels les besoins qui naissent de l'aisance puissent assurer du travail et du pain, réduit à confectionner, de ses propres mains, sa charrue de bois ; à aller abattre, dans la montagne, l'arbre qui lui doit servir à fabriquer sa charrette, le mortier et le pilon de chêne ou de hêtre nécessaires à moudre son grain [1]. Des peaux de chevreau, cousues par lui tant bien que mal avec de la corde à boyau lui tenant lieu de fil, tel est dans l'hiver, en cas de neige ou de pluie, le supplément au vêtement de laine, tissé dans sa maison par sa femme ou sa servante. Ses chaussures, il les taille dans une peau de bœuf, et les assujettit, comme il peut, à ses pieds, le poil de l'animal en dedans [2]. Ceci donne la mesure du reste.

On se tromperait cependant si, de cette simplicité purement matérielle, on induisait celle des esprits, des conditions, des rapports entre les hommes. Les formes de la société n'en étaient pas moins complexes ; elle avait ses nuances, ses inégalités pronon-

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, chant II, v. 420-428.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 541-543.

cées. Une souveraineté héréditaire, une aristocratie, une classe moyenne, avec tous ses degrés, depuis l'homme aisé jusqu'au petit propriétaire [1], des thêtes ou prolétaires [2], et enfin des esclaves ; tels étaient les éléments de la peuplade héroïque.

Qu'on se reporte aux coutumes ayant alors force de loi, on y voit encore à quel point l'intelligence avait devancé le progrès matériel, que de combinaisons attestent des nécessités sociales déjà appréciées avec toute la clairvoyance de l'intérêt personnel. On retrouve là le germe de la plupart des principes sur l'état des personnes, la propriété, les successions ; et, si l'esprit n'a pas été plus loin dans ses prévisions, il faut l'attribuer à l'absence du signe monétaire. Elle restreignait, on le comprend, le cercle des transactions. L'état de famille et ses exigences dominent dans ces diverses combinaisons ; le mariage a pour conséquence des droits attribués aux enfants comme aux époux : au mari, au père appartient l'autorité ; aux fils légitimes, la coutume assure un état et l'héritage paternel, à l'exclusion des bâtards [3]. Le mari mort, la veuve a, tant qu'elle ne contracte pas une nouvelle union, le droit de vivre dans la maison et sur le bien de celui-ci. Les fils veulent-ils avoir la possession exclusive de l'héritage paternel, et rendre leur mère à sa

[1] *Odyssée*, chant XI, v. 188-189.
[2] *Odyssée*, chant XVIII, v. 356-360.
[3] *Odyssée*, chant XIV, v. 208-210.

famille, ils doivent l'indemniser largement [1]. La succession se partage entre eux par égales portions; comme parmi nous, des lots sont formés et tirés au sort [2]; un prélèvement minime a lieu au profit de l'enfant naturel [3]. A défaut de descendants, la succession est dévolue aux collatéraux [4]. Quant aux propriétés, les limites en sont marquées par des bornes [5]; une contestation s'élève-t-elle entre voisins sur la contenance respective, on recourt à l'arpentage [6].

Et tout ceci, notez-le bien, nous le tenons d'un poëte ; il a jeté çà et là ces notions, sans dessein prémédité et comme au hasard, dans le tableau de la vie humaine ; mais que de points n'a-t-il pas dû omettre ! que de calculs, de prévisions passés sous silence ! Ce qui nous reste suffit néanmoins à prouver une sagacité prompte à régler, comme à saisir les rapports déjà compliqués des personnes entre elles et de celles-ci aux choses.

L'état de la société, celui des mœurs expliquent et nécessitaient ce degré d'expérience et de pénétration; on en demeure convaincu, lorsqu'au nombre des coutumes, nées de la répétition de certains faits, on en voit une ayant pour objet de déterminer la peine

[1] *Odyssée*, chant II, v. 122-123.
[2] *Iliade*, chant XV, 187-192. — *Odyssée*, chant XIV, v. 208-209.
[3] *Id.*, *ibid.*, v. 210.
[4] *Iliade*, chant V, v. 158.
[5] *Iliade*, chant XXI, v. 403-405.
[6] *Iliade*, chant XII, v. 421-423.

purement civile à infliger au séducteur coupable d'avoir profané la sainteté du lit conjugal ; lorsqu'un mot consacré par l'usage (μοιχάγρια) nous apprend que la réparation, privée de sa nature, en pareille occurrence (car la vindicte publique n'intervenait pas ici plus qu'au cas de meurtre) consistait, comme chez nos voisins d'outre-mer, en de simples dommages-intérêts auxquels avait droit le mari[1].

Il y a, dans ce règlement par une coutume des conséquences d'un fait de cette nature, un jugement porté sur l'état des mœurs et de la société. Enfin, c'est un chant de guerre, l'*Iliade*, qui nous l'apprend: on voyait dès lors des plaideurs cherchant à tromper leur juge, et des faux témoins qui les y aidaient[2]. Si nous ne sommes pas en pleine corruption, il y a là au moins, comment le nier ? quelque chose de peu conciliable avec la naïveté dont l'érudition a cru voir des traces dans ces temps lointains.

Cette naïveté, les formes du langage homérique ont pu concourir avec d'autres causes à la faire accepter pour vraie. C'est encore là une de ces illusions qui, pour avoir leur charme, n'en soutiennent pas mieux l'épreuve de l'examen. Sans doute l'adolescence avait, alors comme en tout temps, et là comme partout, son inexpérience, et partant sa candeur. On les retrouve, l'une et l'autre, avec la fraîcheur de cet

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 332.
[2] *Iliade*, chant XVIII, v. 497-508.

âge heureux, dans les traits de Nausicaa, création la plus chaste et la plus gracieuse du chantre de l'*Odyssée*. Là même toutefois nous rencontrons, jusque dans les aveux qui semblent échapper à la jeune fille, une sorte d'adresse et de calcul, trahissant les instincts de son pays : car en laissant, dans son court entretien avec Ulysse, tomber certaines paroles de nature à faire comprendre à celui-ci qu'elle le trouve grand et beau, et l'accepterait volontiers pour mari, elle trouve moyen de glisser qu'elle a déjà refusé de nombreux et bons partis; elle a même soin d'ajouter qu'elle n'est pas de ces filles sachant, au besoin, se passer de l'agrément de leur famille, et se donnant avant et hors mariage [1].

C'est là, que nous sachions, l'un des traits les plus naïfs entre ceux qu'on a cru rencontrer dans Homère. Achille s'y proclame, il est vrai, sans détour, le plus vaillant de tous les Grecs [2]. Ailleurs on l'entendra dire avec le même abandon : « Vois comme je suis grand et beau [3] ! » Le fils de Laërte déclarera de son côté, avec une parfaite quiétude, qu'il est cet Ulysse dont les ruses sont l'entretien de tous les hommes et dont la renommée s'étend jusqu'au ciel [4]. A Polyphème, il confessera que, en le visitant, son espoir était d'obtenir de lui quelqu'un de ces présents dont,

1 *Odyssée*, chant VII, v. 274-288.
2 *Iliade*, chant I, v. 410-412.
3 *Iliade*, chant XXI, v. 108.
4 *Odyssée*, chant IX, v. 19-20.

au dire d'Homère, l'hospitalité gratifiait en général ceux qu'elle accueillait [1]. Il pressera les Phéaciens de réaliser au plus tôt, à son égard, les dispositions libérales qu'ils lui ont témoignées, et ne leur cachera pas qu'il lui conviendrait fort de rentrer dans son pays les mains aussi pleines que possible [2]; Agamemnon déclarera qu'il n'a point son égal dans la Grèce [3]; Sthénélus, qu'il est bien supérieur à son père [4]; mais tout dépend du point de vue auquel on se place, et la naïveté n'est pour rien ici.

Qu'est-ce, en effet, que cette disposition essentiellement involontaire et irréfléchie, si ce n'est une sorte d'innocence, se laissant aller, comme par surprise, à dévoiler, sans en avoir conscience, ce que sa pensée renferme de plus intime, ce dont elle-même n'a pas eu le loisir ou la faculté de se rendre compte? Or tel n'était point le cas, chez ces hommes des temps héroïques. Ce qui nous semble le plus étrange dans l'explosion de leur orgueil, dans la manifestation de leur avidité, ils ne le laissent point échapper, ils le disent sciemment, de propos délibéré, et parce qu'il leur convient de le dire; en un mot, ils en comprennent toute la portée, selon les mœurs, selon l'esprit de leur civilisation et de leur siècle; et il n'y a rien là qui doive surprendre. Alors la bonne opinion de soi

[1] *Odyssée* chant IX, v. 268-269.
[2] *Odyssée*, chant XI, v. 356-360.
[3] *Iliade*, chant I, v. 186-187.
[4] *Iliade*, chant IV, v. 405.

et la convoitise étaient, comme la pente qui entraîne l'homme vers le plaisir, vers les satisfactions de toute sorte données aux passions, comme le sentiment personnel enfin, dont elles constituent autant de nuances, choses tenues pour simples et naturelles. La religion n'y trouvait rien à redire, n'ayant garde de blâmer les instincts qu'elle prêtait à la divinité ; et la religion était la morale de ces premiers âges. Ici nous pourrions multiplier les exemples et les preuves. Mais ils se confondent avec l'action, avec les symptômes des passions qui dominaient alors. On les a déjà vues, on va les voir encore agir et parler sans scrupule comme sans honte.

CHAPITRE XII

L'AVIDITÉ.

Franchise des instincts avides — Leur généralité. — Sympathies qu'ils rencontrent. — Homère s'y associe. — Action des présents sur l'homme. — Usage d'acheter le dévouement, la pitié, la faveur. — Dons offerts à Achille pour le fléchir. — La morale de Phœnix. — Exemple cité par lui. — Rachat du cadavre d'Hector. — Scrupules d'Achille. — Comme il les apaise. — Ulysse. — Ses préoccupations avides sur le rivage d'Ithaque. — Nature de ses consolations à Pénélope. — Elle soutire des présents aux prétendants. — Télémaque. — Sa vive sollicitude pour ses troupeaux. — Son bien et son père. — Leur place dans ses regrets. — De certaines libéralités des chefs. — Comment elles s'expliquent. — Des munificences de l'hospitalité. — Leur caractère. — Langage d'Alcinoüs à ce sujet.

La *Genèse* nous fait assister à un singulier assaut de courtoisie, entre Abraham et Éphrone, au sujet du champ et de la caverne de Macphéla. Le premier demande à l'Hétéen de les lui vendre. Il se propose d'y établir la sépulture de Sarah qu'il vient de perdre. Celui-ci fait d'abord profession de désintéressement ; on ne peut l'amener à dire son prix ; il manifeste de la répugnance à vendre et paraît enclin à

donner. A la fin cependant, pressé par le patriarche, il s'explique, mais comme à contre-cœur, et avec une finesse tout orientale. En vérité, répond-il à l'autre, qu'est-ce, entre toi et moi, qu'un champ de la valeur de quatre cents sicles? Sur quoi Abraham, qui connaît son temps et comprend son homme, exhibe aussitôt les espèces; et les compte au vendeur, devant lequel il a soin de les peser [1].

Il y a là, pour une époque de simplicité primitive, un langage à demi-mot, un art de se faire faire violence, auquel pourrait porter envie la civilisation la plus avancée. Si déliés qu'ils puissent être, les Grecs des temps héroïques n'ont point de telles réticences. Ce respect humain leur est étranger. Chez eux, la convoitise ne semble pas soupçonner qu'un voile lui soit nécessaire. On a pu en juger au langage que tient tour à tour à Polyphème et aux Phéaciens Ulysse, cet esprit si cauteleux cependant. Il est bien clair que, parmi ses contemporains, l'avidité était un sentiment général, sûr d'être compris, vu sans défaveur, et rencontrant un écho dans toutes les âmes. Ce n'est pas qu'on ne s'y élevât jamais contre elle; nous n'allons point jusque-là; pour qu'il en fût ainsi, il eût fallu qu'elle ne se heurtât jamais contre une passion du même ordre. En pareil cas, l'emportement et l'invective avaient d'autant plus de violence que la lutte naissait de l'identité des instincts.

[1] *Genèse*, chap. XXIII. § 3 et suivants.

Et tel qu'on voit s'indigner, alors, contre la convoitise et l'avarice, égale ou surpasse, en ce point, celui-là même auquel il en fait un crime. Achille en offre la preuve : il traite Agamemnon du plus âpre au gain entre tous les hommes ; or celui-ci le menace-t-il de lui enlever sa part de butin, il ne se connaît plus et veut tuer son chef. Est-ce par orgueil seulement ? Non ; car, pour l'arrêter, Minerve s'adresse à la cupidité. Ce qu'on menace de lui prendre lui sera rendu au triple : telle est l'assurance que la déesse donne au fils de Thétis ; et il remet à l'instant l'épée dans le fourreau. Ceci est caractéristique ; et cette divinité, ou pour mieux dire, Homère, qui la met ici en jeu, avait vu juste. Là était le point ; l'*Iliade* et l'*Odyssée* en témoignent.

Écoutons, en effet, le poëte dans ces occurrences si rares où, se manifestant au milieu de sa mise en scène, il parle en son nom, nous livre sa pensée et nous ouvre en quelque sorte son âme. On va juger des mœurs du temps par leur action sur le génie qui nous en a légué le tableau. Elles percent dans l'exclamation qu'arrache au chantre d'Achille l'échange consommé entre Diomède et Glaucus. Troquer une armure de la valeur de cent bœufs contre des armes dont on en tirerait neuf au plus lui semble d'une simplicité tenant de la folie ; et c'est un besoin pour lui de le dire [1].

[1] *Iliade*, chant VI, v. 234-236.

Ailleurs, c'est la tristesse, la commisération que font naître en lui les déceptions, les mécomptes des intérêts matériels. Cette fois, il est question non plus d'un marché de dupe, mais de richesses prodiguées en pure perte. Il s'agit d'un Troyen, d'un ennemi; n'importe: c'est le fait que le poëte envisage et non l'homme. Celui-ci, Iphidamas, est frappé à mort par Agamemnon. Au milieu des scènes de carnage qui remplissent l'*Iliade*, il n'y a rien là que d'ordinaire, et Homère s'associe volontiers à l'acharnement des vainqueurs. Ici toutefois le mourant est un nouveau marié; c'est au bout de peu de jours qu'il a quitté sa jeune femme; il est donc, à ce point de vue, digne de pitié; mais le trait que, par une gradation habilement ménagée, le grand aède réserve pour le dernier comme l'un des plus touchants, il faut bien le croire, c'est que ce bonheur si court, ces joies sitôt évanouïes, le malheureux les a payés fort cher. Et sur ce arrive l'énumération des présents faits par le jeune homme aux parents de sa fiancée, et des engagements qu'il a pris envers eux : cent bœufs donnés comptant, avec obligation de leur remettre, plus tard, mille têtes de menu bétail, en chèvres et brebis [1].

C'était beaucoup, sans doute; car, il est établi qu'on offrait bien moins à un brave pour le déterminer à risquer sa tête dans l'intérêt général. Ces sortes de marché se concluaient aux temps héroïques, et ne

[1] *Iliade*, chant IX, v. 241-244.

révoltaient point une grande âme. S'agissait-il de stimuler de nobles dévouements, c'est à ce moyen qu'on avait recours. Il se présente tout naturellement dans l'*Iliade* à l'esprit de Nestor. Veut-il déterminer un des héros, délibérant avec Agamemnon sur les mesures à prendre pour le salut de l'armée, à se glisser la nuit dans le camp des Troyens, et chercher à s'y rendre compte des desseins d'Hector, il promet, au nom de chacun des chefs, une brebis pleine à celui qui tentera l'aventure ; et aucune exclamation n'accueille la proposition [1].

Des offres magnifiques venaient cependant d'échouer contre la violence des ressentiments d'Achille; mais c'était là, évidemment, une exception, un de ces faits dont on ne saurait tirer de conséquences. Le refus du fils de Thétis est d'ailleurs entouré des circonstances les plus propres à faire ressortir la puissance et la généralité des instincts dont il semble la négation. C'est dans le conseil des chefs que le plus sage des Grecs, Nestor, ouvre l'avis d'agir sur l'âme du héros par de riches présents; pas une objection ne s'élève, et l'idée est aussitôt adoptée. Phœnix, Ulysse et Ajax acceptent la mission de les offrir. Ils s'en acquittent au nom du roi des rois ; on le comprend néanmoins, c'est le naturel de tout un peuple qui parle ici par leur bouche. Tous trois insistent tour à tour ; mais le langage du vieux Phœnix respire au

1 *Iliade*, chant X, v. 204-207.

plus haut point cette confiance qu'il est dans le vrai, et prêche la sagesse, en appuyant sur la richesse de l'offre, et la folie qu'il y aurait à la repousser. Après quelques mots partis du cœur, un appel à des souvenirs touchants, ceux des soins par lui prodigués à l'enfance du fils de Pélée ; après cette admirable allégorie des Prières, qu'il est impossible de reproduire dans toute sa beauté, le vieillard arrive enfin aux présents offerts et à l'argument qu'il a réservé pour la fin : le danger d'un refus, le préjudice immense pouvant en résulter.

Il cite, à ce propos, un exemple sur lequel il fait grand fond. Achille n'était pas, on le sait, le premier auquel ceux de son pays eussent eu, sous le coup d'un désastre imminent, l'idée d'acheter leur salut[1]. Dans une situation analogue à celle de l'armée grecque, assiégée dans son camp, devant Troie, les Étoliens de Calydon en avaient été réduits à offrir à Méléagre un riche domaine pour désarmer ses ressentiments et obtenir le secours de son bras. Or, cette offre, le guerrier l'avait repoussée et persévérait dans sa colère, quand, à la dernière extrémité, au moment où l'ennemi pénétrait déjà dans la ville, vaincu par les larmes de sa femme, il avait tout à coup pris les armes et sauvé la patrie; mais en pure perte, car, une fois hors de danger, ses compatriotes ne s'étaient pas cru liés par une proposition qu'il n'avait point accueillie.

[1] *Iliade*, chant IX, v. 520-522.

C'est sur ce résultat qu'insiste Phœnix. Il en fait ressortir les graves inconvénients. Il ne faut pas qu'Achille tombe dans la même faute, s'expose aux mêmes risques ; car si, plus tard, il prend les armes, sans être nanti, il s'exposeà perdre ce prestige qui s'attache à l'éclat de la richesse [1], celui évidemment dont parlera plus tard Ulysse, en disant qu'il sera l'objet d'une vive sympathie, d'un profond respect, s'il rentre en Ithaque les mains pleines [2].

Le fils de Thétis n'en persiste pas moins à refuser les dons qui lui sont offerts. Par magnanimité? Non. Il n'y a point à s'y méprendre ; mais par haine. Et cette haine est plus intelligente que ne peuvent le soupçonner les suppliants qui s'abaissent pour le fléchir. S'il repousse l'offre, c'est sans la perdre de vue; il a la garantie de Minerve, il est assuré du concours de Jupiter; avec quelque savoir-faire, une éclatante et solide réparation ne saurait lui manquer.

Ceci peut sembler au-dessous de la grande âme d'Achille ; au point de vue moderne, oui ; à celui des âges héroïques, nullement. La franchise du héros envers Patrocle le prouve ; car, en lui recommandant, lorsqu'il l'envoie au combat, de se borner à dégager les vaisseaux, il lui explique ses raisons sans détour : le point, c'est de faire en sorte que non seulement les Grecs soient réduits à rendre Briséis,

[1] *Iliade*, chant IX, v. 525.
[2] *Odyssée*, chant XI, v. 357-360.

mais accompagnent cette restitution de riches présents[1].

Sans doute ces sortes de satisfactions offertes aux ressentiments participaient, dans une certaine mesure, de la nature du rachat du sang. A côté de la question d'intérêt, il y en avait une autre : celle de sûreté, de dignité. Chez ce peuple positif, un présent, offert dans des circonstances semblables, était la reconnaissance de la force, de la supériorité de celui aux pieds duquel il était déposé. La concession faite à l'avidité profitait à l'orgueil, à la puissance. Les prélèvements exercés sur le butin, en faveur des plus vaillants (γέρας), devaient une partie de leur prix à des causes analogues. La richesse étant un moyen d'action pour ces pouvoirs que la nature des choses réduisait à chercher des points d'appui dans un ensemble de dévouements recrutés à l'aide de bons offices et de libéralités, tout ce qui concourait à l'accroître profitait à la grandeur. Mais ceci même atteste encore la prédominance des instincts avides chez les races grecques. Si donc l'âpreté de convoitise peut, chez Achille, trouver son explication, chercher son excuse dans des précédents, des usages, comme tous procèdent du naturel même de la nation, loin de demeurer ici restreinte à une seule âme, l'imputation d'avidité s'étend ; de particulière, elle devient générale.

[1] *Iliade*, chant XV, v. 85, 86.

Il est d'ailleurs un point fort clair : dans ces satisfactions offertes à l'orgueil, aux ressentiments, on n'oubliait jamais l'avarice; on ne comptait pas seulement, pour aller à l'âme, sur l'attitude suppliante et l'humilité du repentir, il y fallait plus : la richesse des dons offerts. C'est sur elle, par exemple, qu'Agamemnon a compté surtout pour désarmer le courroux d'Achille. Aussi ne se borne-t-il pas à l'énumération des présents qu'il est prêt à mettre à ses pieds; il appuie sur leur valeur; il s'attache à la faire ressortir.

Parle-t-il des douze chevaux de race qu'il y comprend; ce sont, il a soin de le dire, de ceux qui courent et remportent des prix dans les jeux publics. Il s'étend sur ce fait qu'ils lui en ont valu un grand nombre; et, selon lui, l'heureux possesseur de ces nobles animaux ne souffrira jamais disette d'or, ce métal si éminemment précieux [1]. S'agit-il de la main d'une de ses filles? En laissant le choix à son superbe ennemi, la considération sur laquelle il insiste, c'est la richesse de la dot. Elle sera telle, assure-t-il, que jamais père n'en aura donné une aussi belle [2]. Quant aux villes qu'il est disposé à céder, il s'étend sur leur opulence, sur les revenus qu'elles assurent à leur souverain. C'est notamment Ira, aux herbages touffus; Antheia, aux gras pâturages; Pédase, aux

[1] *Iliade*, chant IX, v. 123-126

[2] *Id.*, *ibid.*, v. 141-148.

nombreux vignobles. Leurs habitants sont riches en bœufs et en moutons. Ils honoreront Achille, comme un dieu, par des dons et de splendides tributs[1].

Et au fait, le héros était homme à comprendre. L'explication qu'il donne à l'ombre de Patrocle, en rendant les restes d'Hector à sa famille, est là pour l'attester. C'est avec une autre attitude, dans une situation différente, l'esprit du roi des rois. Le fils de Thétis avait fait vœu de livrer aux chiens et aux vautours le corps du vainqueur de son ami. Aussi, au moment d'accorder ce cadavre à Priam, un scrupule s'élève dans son âme ; il sent le besoin d'apaiser l'ombre chérie à laquelle il manque de parole, et cherche une bonne raison à lui donner. Il eût pu la trouver, ce semble, dans l'ordre que lui a fait transmettre Jupiter ; mais à ses yeux, il en est une qui sera mieux comprise : on lui paye une magnifique rançon ; c'est à cette considération qu'il s'arrête. Pour plus de sûreté, il va jusqu'à promettre à son ami une part de ce qu'il reçoit, le supposant, même dans une autre vie, sous l'influence des instincts qui dominaient alors en celle-ci[2].

Moins impétueux peut-être que chez Achille, les sentiments du cœur ont chez Ulysse plus de profondeur et de suite. Quant à l'avidité, à quelques nuances près, la différence est peu sensible. On l'y

[1] *Iliade*, chant IX, v. 151-155.
[2] *Iliade*, chant XXIV, v. 592-595.

voit également se faire jour au milieu de la tristesse et des plus puissantes émotions. Ainsi, dans l'île de Calypso, le fils de Laërte n'a qu'une pensée, un désir : revoir sa femme, son enfant, apercevoir la fumée s'élevant du haut des toits de sa chère Ithaque[1]. Enfin l'espoir renaît pour lui ; après sept années de larmes, il part ; il est accueilli par les Phéaciens qui le comblent de présents et le rendent à sa patrie. Cependant, durant la traversée, la fatigue a fermé ses yeux, et c'est profondément endormi qu'il est déposé sur le rivage d'Ithaque avec les richesses dont l'a gratifié l'hospitalité. Il s'éveille, il se voit seul, il ne reconnaît pas le sol natal ; sa femme, son fils, son pays, semblent donc lui échapper de nouveau. Eh bien ! ce qui le préoccupe, dans un tel moment, ce sont les objets précieux qu'il rapporte. Seront-ils en sûreté chez un peuple inconnu ? Les matelots phéaciens ne lui ont-ils rien dérobé ? Et le voilà, se hâtant de vérifier, de compter, de supputer. Tout autre sentiment semble suspendu ; et c'est seulement une fois rassuré sur ce point que sa pensée se reporte vers les objets de ses affections[2].

Tel était, il faut bien le croire, l'ordre naturel des mouvements de l'âme. Le langage d'Ulysse à Pénélope, dans une des situations les plus touchantes où deux époux puissent se rencontrer, justifie cette con-

[1] *Odyssée*, chant V, v. 210. — *Id.*, chant I, v. 58, 59.
[2] *Odyssée*, chant XIII, v. 187-221.

jecture. Admis, sous les dehors d'un mendiant auprès de cette compagne dont il est séparé depuis tantôt vingt ans, il assiste à ses larmes, il recueille de sa bouche l'expression de sa tendresse pour lui; et n'a point à sonder plus avant un cœur dont les effusions attestent à la fois les regrets et la fidélité. Adoucir une douleur aussi profonde, répandre, s'il se peut, quelque joie dans cette âme brisée, en lui montrant Ulysse digne de tant d'amour, tel doit être le besoin qu'éprouve le héros dans cette entrevue. Or, pour atteindre ce but, il a l'idée de dire à cette femme éplorée, à cette épouse si tendre, qu'Ulysse eût pu déjà depuis longtemps être auprès d'elle, mais qu'il lui a paru meilleur de prolonger son absence afin de recueillir, chemin faisant, plus de richesses; et, pour que l'impression soit aussi favorable que possible, il affirme avoir vu, de ses yeux, les trésors ramassés çà et là par le héros. Ils suffiraient, dit-il, à défrayer toute une famille pendant dix générations [1].

Ce genre de consolation était, on n'en peut douter, en harmonie avec le naturel de la femme, comme avec celui de l'homme, dans ce pays où toute absence du guerrier avait, en général, pour cause une expédition, un coup de main; où c'était pour lui, comme l'exprime ailleurs Ulysse, une déconvenue de

[1] *Odyssée*, chant XIX, v. 282-295.

revenir les mains vides [1] ; où les joies du retour éclataient chez la matrone grecque en proportion de la richesse de la proie que rapportait son époux ; comme on voit, dans *Gœtz de Berlichingen*, la femme du châtelain au moyen âge s'écrier avec transport, à l'aspect de ce dernier, revenant suivi de ses hommes d'armes : « Il arrive avec du butin [2] ! »

Nous devons le croire, à une époque où, dans la Grèce barbare, la guerre et tout ce qui lui ressemble étaient pour le fort et sa famille la source la plus commune, la plus abondante de bien-être et de prospérité, cette attente habituelle, au foyer domestique, et de l'époux, parti en armes, et des résultats utiles de sa vaillance, exerçait une double action sur l'âme. Dans l'idée du retour, on en caressait une autre, procédant, celle-là, non de l'affection, mais de l'intérêt. Et, comme la vie de la généralité des femmes grecques, de celle des chefs surtout, était à peu près la même, l'avidité devait chez la plupart se développer en même temps que la tendresse, par l'incertitude, l'impatience et les rêves qu'elles enfantent. Il ne faut pas moins de tout ceci pour expliquer ce passage de l'*Odyssée*, et l'intérêt avec lequel Pénélope accueille une explication de nature à blesser au cœur une femme de nos jours.

L'avidité, c'est chose assez claire, avait sa place

[1] Κενεόν. *Iliade*, chant II, v. 297, 298.
[2] Goethe, *Gœtz de Berlichingen*, acte Ier, scène IV.

parmi les penchants de celles d'alors. L'adresse avec laquelle la reine d'Ithaque soutire de riches présents aux prétendants qu'elle déteste n'est pas l'unique preuve de cette vérité. Minerve, qui apparemment savait lire dans les âmes, il faut bien admettre ici la donnée du chantre de l'*Odyssée*, y énonce, comme chose notoire, que la femme, unie à un second mari, tient fort peu de compte et de la mémoire du premier, et des enfants qu'elle a eus de lui ; son seul souci étant d'enrichir son nouveau ménage, et cela à ce point de ne pas reculer devant la spoliation de ses propres fils [1]. Notez qu'ici la déesse s'adresse à Télémaque, et lui parle de sa mère. Celle-ci est, selon Minerve, sur le point d'épouser Eurymaque, dont les présents surpassent en richesse tous ceux de ses rivaux. Et le fils d'Ulysse considère le danger comme si sérieux qu'il se hâte de retourner en Ithaque, sans prendre même le temps de s'arrêter à Pylos, pour dire adieu au vieux Nestor dont il a reçu l'accueil le plus bienveillant [2].

Cette vive sollicitude pour son bien avait évidemment pour principe une disposition innée chez le jeune homme. Le scandale avec lequel les prétendants dévoraient chaque jour, sous ses yeux, ses bœufs et ses moutons, était certes de nature à la développer en lui. Aussi, la voit-on se manifester avec

1 *Odyssée*, chant XV, v. 19-23.
2 *Odyssée*, chant XV, v. 195-201.

une vivacité surprenante. La consommation incessante, le gaspillage de son vin, de son bétail, de ses provisions de toute sorte, le blessent au cœur. Lorsqu'on le contemple rêvant à son père, au milieu d'ennemis, comme l'Hamlet de Shakspeare, ce n'est pas de tendresse et d'amour qu'il éprouve le besoin, mais d'une force, d'un secours assez puissants pour le mettre à même d'expulser les envahisseurs, et de reprendre la libre possession de sa maison, de son patrimoine[1].

Voit-il les poursuivants de sa mère s'abandonner ensemble, après le repas, au plaisir de la musique et de la danse : ceci, dira-t-il avec tristesse, est facile à des gens qui vivent sur le bien d'autrui[2] ! Et il exprimera le regret de n'être point le fils d'un de ces heureux que la vieillesse vient surprendre en pleine jouissance de leurs richesses[3].

A-t-il à répondre aux questions de Minerve qui, sous les traits d'un hôte de son père, lui demande l'explication de cette réunion et de tout ce mouvement dans sa demeure : autrefois, répondra-t-il, cette maison était opulente et bien ordonnée, alors qu'Ulysse vivait en Ithaque. Ainsi, l'anxiété sur le sort d'un père, la douleur de voir dévorer son bien, tout se confond dans ce cœur filial[4].

[1] *Odyssée*, chant I, v. 115-117.
[2] *Odyssée*, chant I, v. 195-161.
[3] *Odyssée*, chant I, v. 217-218.
[4] *Odyssée*, chant I, v. 250, 251.

Il est même une circonstance, et, cette fois, vraiment solennelle, où, devant tout le peuple convoqué par lui, le jeune homme donne le pas à la secondesur la première. Deux malheurs sont venus le frapper, dit-il aux habitants d'Ithaque : il a perdu son noble père ; voilà pour l'un. Quant à l'autre, beaucoup plus grand, selon lui, il aura bientôt détruit sa maison, dont il anéantit les ressources. Et à ce propos, il expose que les nombreux prétendants à la main de sa mère se sont installés chez lui, y passent les jours à abattre, à consommer en festins ses bœufs, ses moutons, ses chèvres grasses ; à boire son vin sans aucune mesure, si bien que tout va se dissipant [1]. Il y revient à plusieurs reprises. Les choses sont, dit-il, arrivées à ce point d'être intolérables ; et sa maison est ruinée journellement d'une façon révoltante [2]. Puis, s'exaltant par degrés : mieux vaudrait pour moi, ajoute-t-il en s'adressant au peuple, que mes provisions et mes troupeaux fussent consommés par vous. Au moins aurai-je la chance d'une réparation ; car j'irais par la ville faire appel à l'un et à l'autre, leur redemandant ainsi ce qu'ils m'auraient pris, jusqu'à restitution complète. Mais maintenant, on me jette dans l'âme des douleurs auxquelles je ne vois point d'issue. Alors, sous la puissance de ses émotions, il se met à

[1] *Odyssée*, chant II, v. 45-58.

[2] *Odyssée*, chant II, v. 63, 64

fondre en larmes, à ce point que le peuple se laisse aller à un mouvement de sympathie.

Ici l'intérêt personnel en est arrivé à l'état de surexcitation. Mais le sang-froid et la réflexion n'ôtent rien à sa puissance chez le fils d'Ulysse. En effet, lui parle-t-on de son droit à la royauté en Ithaque, il répond que, à coup sûr, le rang suprême est chose bonne en soi; et la raison à ses yeux, c'est qu'il enrichit celui qui l'occupe [1]. Le presse-t-on de renvoyer Pénélope dans sa famille, pour l'y mettre à même de faire un choix selon son cœur et le vœu de son père; aux raisons tirées de l'impiété d'un tel acte envers celle qui l'a engendré et nourri, il en ajoute une autre : c'est qu'il s'exposerait ainsi à payer une grosse indemnité, et qu'il y aurait là pour lui un préjudice considérable.

Or, il s'agit ici d'un jeune homme de vingt ans au plus, encore dans cet âge où les illusions tiennent plus de place que le besoin de conserver ou d'acquérir. Si l'injustice et l'oppression avaient été son école, il ne faut pas moins reconnaître en lui une vive intelligence de ses intérêts, et des dispositions naturelles, développées non-seulement par les circonstances particulières au milieu desquelles il avait grandi, mais sans doute aussi par l'exemple de tous, par la pente ordinaire à penser et agir comme la généralité des hommes.

[1] *Odyssée*, chant I, v. 392, 393,

Certes, un instinct qui va le front levé, comme ici, chez les plus nobles et les meilleurs ; un instinct en possession de la jeunesse comme de l'âge mûr, de la femme aussi bien que de l'homme ; qui se fait jour dans l'expression des sentiments les plus vifs et les plus tendres, peut être, à bon droit, considéré comme un des traits dominants dans la physionomie de ce peuple, chez lequel nous le rencontrons.

Ce n'est pas à dire, sans doute, que les mœurs de l'époque ne puissent offrir d'exceptions. Quelle généralité n'en admet point? Où le cœur humain reproduit-il en tout et partout le même type? Mais quelques nuances n'altèrent point le caractère d'une nation.

Oui, Agamemnon et Priam offrent tour à tour de riches présents au fils de Pélée. Celui-ci se montre magnifique, si l'on veut, dans les jeux qu'il célèbre en l'honneur de Patrocle. Ailleurs on verra l'hospitalité des plus libérales chez Ménélas, chez Alcinoüs. Mais ceci n'ôte rien de sa valeur à l'ensemble des faits résumés plus haut. Voulût-on même ici généraliser ce qui ne se produit que rarement et à l'état d'exception, il y aurait tout au plus à en induire que l'avidité n'est pas nécessairement l'avarice ; que chez des peuples où la violence, sous toutes ses formes, ouvre une si vaste carrière à la rapacité des forts, on donne plus volontiers ce qu'on gagne vite et à peu de frais, que là où le travail et l'épargne sont les seuls moyens

d'acquérir. Mais que, faisant abstraction de ce qui touche à l'hospitalité, on veuille se rendre un compte exact des faits présentant dans l'*Iliade* une apparence de libéralité, on trouvera la nécessité au fond de chacun d'eux ; tel en est le principe. C'est elle qui détermine tour à tour Agamemnon et Priam à déposer aux pieds d'Achille ces présents dont la magnificence nous éblouit. Achille exécute un vœu, une sorte de capitulation de conscience, en consacrant à honorer Patrocle des richesses représentant une partie de celles qu'il a reçues pour prix du cadavre d'Hector. Il le fait avec grandeur et courtoisie, à coup sûr, mais tel est le vrai, telle est la donnée même de l'*Iliade*, dépouillés du prestige et de l'illusion poétiques.

Veut-on du reste éviter toute méprise, il convient selon nous de distinguer, dans l'hospitalité, entre son objet direct : l'asile, le pain, la protection accordés à l'étranger les réclamant au nom de son isolement, de sa faiblesse, ainsi que du malheur, et les actes de munificence dont elle pouvait être l'occasion dans certaines circonstances données.

Quant au premier point, le plus modeste comme le plus méritoire, la pratique en est alors générale, il faut le reconnaître. Ajoutons qu'on la retrouve à l'état de coutume et de devoir, bien postérieurement aux âges dont nous nous occupons, chez les Germains, les clans d'Écosse, et ce petit peuple si longtemps indomptable de la Corse. Et, on doit le dire à

l'honneur de l'humanité, c'est, chez les populations les plus farouches, un symptôme de nature à prouver qu'il ne faut jamais désespérer d'elle, et que Dieu a jeté au fond de nos cœurs certains germes heureux que rien ne peut étouffer. En nous occupant de la famille, nous aurons à examiner si ce n'est pas à l'influence toute-puissante des affections dont le foyer domestique est le sanctuaire, c'est-à-dire au principe le plus énergique d'amour et de sympathie déposé dans notre âme par la Providence, qu'il faut attribuer la bienveillance et la charité dont faisaient généralement preuve envers l'étranger, au centre de leur vie intime, des guerriers familiers, comme ceux de la Grèce primitive, avec toutes les horreurs du massacre.

Nous nous abstiendrons de rechercher si, dans un temps aussi fécond en catastrophes, un retour tout naturel sur soi-même n'entrait pour rien dans la commisération de l'homme envers son semblable. Fût-elle démontrée, à nos yeux, cette cause n'enlèverait rien de son mérite à la charité. Nous accorderons même que ses élans généreux ne s'arrêtaient pas toujours à la limite du toit domestique, qu'elle suivait l'étranger au delà; que, par exemple, elle lui faisait, au départ, un présent de nature à lui venir en aide, jusqu'à ce qu'il eût rencontré de nouveau sur sa route une main, un asile prêts à s'ouvrir pour lui. Telle nous paraît être l'origine du ξείνιον, ce don

hospitalier, dont un terme de l'idiome de la Grèce constate la réalité et que nous retrouvons plus tard chez les Germains [1]; mais c'est là que s'arrête l'hospitalité proprement dite; et l'on ne peut confondre en tous points avec elle ni l'accueil, ni les munificences reservés communément par les chefs à ces vaillants fugitifs que l'homicide jetait si fréquemment hors de leur patrie. Ici le but c'était, on l'a vu, de s'assurer des dévouements intrépides, un surcroît de force contre une foule d'éventualités. La générosité ne dominait pas dans ces sortes de combinaisons.

Dans d'autres cas encore, et ce n'était pas les moins nombreux, l'hospitalité constituait non plus une bonne œuvre, un acte de munificence; mais un simple commerce d'obligeance et de bons procédés. Des hommes établis dans des contrées différentes s'hébergeaient, se traitaient mutuellement, par cette raison fort simple que le *lesché* ou la forge de l'armurier, abris ouverts au pauvre la nuit comme le jour, n'offraient aucune des ressources de nos hôtelleries. Dans cet ordre de faits, les dons offerts, de part et d'autre, pouvaient avoir une importance relative à celle de chacun des deux hôtes. Mais aussi, en donnant, comptait-on généralement sur la réciprocité. Le langage de Minerve à Télémaque dans l'*Odyssée* en est la preuve. Sous les traits d'un hôte de son père, elle lui dit, à propos d'un présent dont le jeune homme

[1] Tacite, *Mœurs des Germains*, chap. XXI.

a manifesté l'intention de la gratifier, que ce cadeau lui donnera droit à réciprocité, ce qui implique une sorte d'égalité dans la valeur des présents [1]. L'exclamation d'Homère sur la différence de ceux échangés entre Diomède et Glaucus, tous deux hôtes paternels, comme dit le premier, confirme cette induction [2].

A part ces diverses considérations, de nature à montrer sous leur vrai point de vue certains faits qu'il convenait de ramener aux proportions de la réalité, il y a enfin à tenir compte, dans plus d'un cas, du grandiose de l'épopée. Quand le poëte, obéissant à la force des choses, se laisse aller à nous découvrir le côté faible de la nature humaine, à coup sûr, il n'a point en vue de nous éblouir; on peut alors s'abandonner avec confiance. Mais s'agit-il de merveilleux, c'est autre chose, on le comprend; la poésie s'étudie alors à nous entourer d'illusions; et la magnificence des objets matériels, celle des présents comme du reste, tient quelquefois du merveilleux dans Homère.

Chez Ménélas, par exemple, il nous parle de l'or, de l'ambre, de l'argent, de l'ivoire qui frappent de tous côtés les regards; et compare la demeure de ce chef au palais de Jupiter dans l'Olympe [3]. On conçoit qu'il soit naturel d'en rabattre quelque peu, et par suite d'en user de même quant aux libéralités du roi

[1] *Odyssée*, chant I, v. 316-318.
[2] *Iliade*, chant VI, v. 215.
[3] *Odyssée*, chant IV, v. 71-75.

de Sparte et d'Hélène envers le jeune Télémaque. Tout se tient en effet ici. Chez les Phéaciens, les munificences vont plus loin encore. Mais le palais de leur souverain, Alcinoüs, a ses murailles d'airain, ses portes d'or massif. Des chiens, les uns d'or, les autres d'argent, tous animés par le souffle vivifiant de Vulcain, veillent à l'entrée. Pour maintenir l'unité, les proportions, Homère était donc condamné à exagérer la richesse des présents faits à Ulysse ; et il faut réduire le tout à la même échelle. Chose singulière ! ici, c'est le grand aède qui, de lui-même, revient à la vérité, sinon des faits, au moins des mœurs. La réalité est une loi, une force à laquelle son génie ne peut échapper ; et le trait par lequel il termine nous donne la mesure exacte de la générosité des hommes de la race à laquelle il appartient. En effet, en songeant aux dons magnifiques dont il a, d'accord avec ses basyléis, gratifié le roi d'Ithaque, Alcinoüs se prend à réfléchir, et comme chacun d'eux y a, ainsi que lui, contribué pour une large part, il leur dit, en présence de son hôte : nous reprendrons cela au moyen d'une collecte parmi le peuple ; et sa raison, c'est qu'il est trop onéreux pour des individus de donner du leur dans cette proportion [1]. Ici le naturel se manifeste par sa force propre, et vient, comme de lui-même, prendre place au milieu du fantastique.

[1] *Odyssée*, chant XIII, v. 11, 15.

CHAPITRE XIII

LES APPETITS.

Leur brutalité développée par l'état de guerre. Occasions et facilités qu'il leur offrait. — Les captives. — Sort qui les attendait. — Leur nombre sous les tentes d'Agamemnon. — Sous celles d'Achille. — Droits de la victoire. — Exercés par tous. — De l'amour. — Sens qu'on attachait à ce mot. — Simple appétit. — Ne figure pas parmi les dieux d'Homère. — Le poëte ne lui demande aucun moyen d'action sur l'âme. — Jupiter et Junon sur le mont Ida. — Hercule. — Thésée. — La mère de Phœnix. — Thétis et Achille. — Toutes deux engagent leur fils à prendre maîtresse. — Indulgence pour le concubinage. — Place des bâtards dans la famille et le monde. — Liberté des jeunes filles. — Ses suites. — Singulier usage. — Excuses offertes à la fragilité par la religion. — Les nymphes de la fable. — Elles sont le reflet des filles de la Grèce. — Circé. — Calypso. — Leurs condescendances pour Ulysse. — S'autorisent l'une et l'autre de l'exemple des déesses. — Hésiode. — Ce qu'il rapporte des femmes de son temps. — Celles d'Argos. — Les filles de Prœtus.

De tous les instincts auxquels s'abandonnaient avec tant d'ardeur ces hommes fougueux de la Grèce héroïque, l'un des plus innocents, à coup sûr, c'est

la voracité dont ils offrent l'exemple. Après ce qu'on a vu d'eux, il semble que ce côté de leur naturel eût pu, sinon passer inaperçu, obtenir au moins quelque indulgence. L'appétit des héros d'Homère est prodigieux, il est vrai, et, pour en être frappé, il n'est pas besoin d'aller bien avant dans le poëme ; le repas y revient souvent. A voir le soin minutieux avec lequel le grand aède s'étend sur les menus détails de la cuisine héroïque, on sent à quel point la chose était prise alors au sérieux. Évidemment c'était là, dans ses compositions, un reflet de la réalité comme le reste ; et, bien qu'il se serve en général des mêmes termes pour décrire les mêmes procédés, ce sujet trouvait l'attention aussi difficile à rassasier que la faim elle-même.

Il est telle nuit, dans l'*Iliade*, où certains héros prennent d'abord un repas substantiel sous la tente d'Agamemnon[1]; puis recommencent sur nouveaux frais dans celle d'Achille[2]. Chez Circé, Ulysse et ses compagnons passent, une année durant, tout le jour à boire et manger. La satiété, le désir de revoir la patrie, n'arrivent pas pour eux avant ce terme[3]; en Ithaque, les prétendants ne connaissent guère d'autres passe-temps. Ajoutons que ces joies de la table, la religion en faisait alors, dans le ciel, le partage et comme le bonheur des dieux.

[1] *Iliade*, chant IX, v. 89-92.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 205-221.
[3] *Odyssée*, chant X, v. 467-475.

Il faut reconnaître tout cela ; mais ne doit-on rien accorder ici aux exigences d'une puissante organisation physique? La guerre, son mouvement, ses fatigues, ses privations, les exercices du corps, les rudes travaux des champs, une vie dépourvue de la plupart de ces distractions que multiplient les raffinements de la civilisation, ne sont-ils pas autant d'explications et d'excuses? Ce qu'il y a de plus hideux dans les excès de la table, l'ivresse, paraît d'ailleurs chose rare chez ces races primitives; l'appétit domine; mais la recherche, l'étude, la complaisance, le pédantisme épicurien de nos gourmets d'élite ne s'y rencontrent pas. L'esprit demeure assez libre pour délibérer durant le banquet; dans la guerre, sur ses incidents, ses nécessités; dans la paix, sur les intérêts de la peuplade. La poésie y élève la voix ; elle est écoutée avec recueillement; elle charme; elle transporte. Les satisfactions des sens font place aux jouissances de l'esprit, aux émotions de l'âme. Lequel, entre nos dîners les plus fins, a, chez les modernes, de semblables délicatesses?

Il existe alors, par malheur, un genre de sensualisme dont rien ne saurait atténuer la brutalité farouche. Elle constitue l'abus le plus monstrueux dont la force puisse se montrer coupable ; il se liait fréquemment au massacre; il s'adressait sans pitié à la faiblesse et au malheur ; les larmes, le désespoir ne l'arrêtaient pas; le sentiment de la grâce et du beau,

inné chez ces races jeunes et enthousiastes, contribuait ici à l'exalter. Dans de semblables conditions, la fougue même des sens ne saurait les absoudre.

On a pu voir déjà comment, après le sac d'une ville, le vainqueur poussait devant lui, à travers les morts et les mourants, un troupeau de femmes devenues sa propriété ; leurs misères ne s'arrêtaient pas là : les plus jeunes, les plus belles, ce qu'on appelait alors, même dans ce magnifique langage de l'épopée : *des femmes de choix*[1], étaient réservées pour les plaisirs des chefs et mises à leur disposition ; c'est ainsi que, selon Homère, les tentes d'Agamemnon et celles d'Achille en abritaient un grand nombre[2]. Ces esclaves en étaient parfois réduites à partager la couche de celui sous les coups duquel elles avaient vu tomber leur mari. Une des captives d'Achille, Briséis, avait ainsi assisté à la mort du sien, abattu par le héros auquel elle était depuis échue[3]; tout ceci était alors comme le cours naturel des choses. Le commun des guerriers ne pouvait, ainsi que les chefs, entretenir, sous la tente, une sorte de sérail ;mais n'en usait pas avec moins de brutalité, après la victoire, des droits qu'elle conférait. Ceci résulte clairement de ces paroles que nous avons déjà citées du vieux Nestor, criant aux siens : « Ne partons pas d'ici

[1] *Iliade*, chant II, v. 226, 227.

[2] *Iliade, id., ibid.*—*Id.*,chant XVIII, v. 329-342.—*Id.*, chant XIX, v. 301, 302.

[3] *Iliade*, chant XIX, v. 291-294.

que nous n'ayons, chacun, couché avec la femme d'un Troyen. »

On peut se faire une idée de l'influence qu'exerçaient sur les mœurs des faits de ce caractère, se renouvelant aussi fréquemment que la guerre et la victoire, passés à l'état de coutume, et auxquels ni blâme, ni honte ne s'attachaient ; elle est visible dans l'*Iliade*. Chrysès, un prêtre d'Apollon, s'y présente-t-il à l'aîné des Atrides, pour racheter sa fille captive, celui-ci l'éconduit avec menaces ; il réserve la jeune fille pour ses plaisirs ; aussi ne la rendra-t-il pas, dit-il, qu'elle ne soit déjà vieille. Jusque-là elle partagera sa couche; et, à cet effet, il compte l'emmener en Argos, dans sa propre maison[1] ; ce qu'il a dit au vieillard, il le répète devant toute l'armée, ajoutant même qu'il préfère cette captive à sa femme, et attacherait un grand prix à l'avoir chez lui à sa disposition[2].

Le mariage était pourtant en honneur, et les jouissances de la famille justement appréciées alors. Mais les sens avaient leurs caprices, leurs tyrannies, auxquels on cédait comme à tous les instincts ; et, ce qui indique l'excessive indulgence, d'homme à homme, en cette matière, c'est que, avec la main de l'une de ses filles, le roi des rois offre en même temps à Achille sept captives surpassant, dit-il, en beauté la race des femmes ; et s'engage, en outre, à livrer au

[1] *Iliade*, chant I, v. 29-31.
[2] *Iliade*, chant I, v. 112-115.

héros, Troie une fois prise, vingt Troyennes, à son choix, des plus belles après Hélène[1]. On rencontre de plus ici une circonstance caractéristique : en parlant de sa fille, il appuie exclusivement sur la dot; tandis que, à propos des captives, il revient par deux fois sur les charmes de la personne; il n'y a donc point à se méprendre.

Il est du reste une circonstance dans laquelle le roi des rois ne nous abandonne pas à l'arbitraire des conjectures; son langage est net et explicite. On est dans le feu de l'action, il est vrai, et il s'agit d'animer un guerrier au combat. En promettant donc une captive à Teucer, car c'est de ce bâtard de Télamon qu'il s'agit ici, il lui dit, en propres termes, à quelles fins il la lui offre, et ces termes sont si clairs que nous nous abstenons de les reproduire[2]. Homère ne songe point à mal, en les rapportant, et eût pu se dispenser de le faire ; les mœurs parlaient assez haut, si haut même que, ailleurs, lorsqu'il s'agit de rendre Briséis au fils de Pélée, Agamemnon comprend la nécessité d'affirmer, par serment et des plus solennels, qu'il n'en a point usé avec cette captive, comme il est, dit-il, de droit, entre homme et femme[3]. Pour être cru sur ce point, il prête même plus tard ce serment devant toute l'armée, de par Jupiter d'abord, le plus

[1] *Iliade*, chant IX, v. 144-148, 126-131, 135-140.
[2] *Iliade*, chant VIII, v. 291.
[3] *Iliade*, chant IX, v. 132-134.

grand et le plus puissant des dieux, puis de par la Terre, le Soleil et les Érinnyes, appelant sur sa tête, s'il se parjure, tous les maux dont le ciel frappe le coupable en pareil cas.

Tant de retenue contrastait en effet avec les habitudes des chefs. Elles étaient si établies, si impérieuses, il faut le croire, que le soir même où, dans le but de faire ressortir les torts de son superbe ennemi, Achille proteste de sa profonde affection pour Briséis, il demande, on ne l'a pas oublié, des consolations à une autre captive ; tandis que, de son côté, Patrocle se retire dans sa tente avec une esclave dont son noble ami lui a fait présent.

Que l'ardeur des sens eût seule part à tout ceci, à peine est-il besoin de le dire ; le cœur, on l'a déjà compris, n'y était pour rien. Aussi, est-ce un point à remarquer, l'amour, celui du moins qui procède de l'âme et s'adresse à elle, ne tient aucune place dans l'épopée homérique. Le puissant génie auquel la tendresse conjugale, les sollicitudes maternelles, l'affection profonde du père pour son enfant, ont prêté des accents si pathétiques, n'en demande aucun à cette passion dont la peinture est, de l'aveu du moins sensible et du moins ému de tous nos poëtes, la voie la plus sûre pour aller au cœur. Nul couple d'amants n'attire l'attention, ne captive l'intérêt dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*. C'est beaucoup qu'Hélène n'y choque pas ; et Homère y a mis tout

son art. Quant à Pâris, il n'a pas seulement corrompu la femme de son hôte, il a volé celui-ci. C'est tout simplement un adultère méprisé même des siens. Il n'y a point à se faire illusion sur la nature du lien qui rattache l'épouse infidèle à son ravisseur. Qu'après la défaite de celui-ci, Vénus veuille en effet ranimer dans le cœur d'Hélène la passion qui hésite, la déesse lui dit simplement, en la prenant par la main, que le Troyen l'attend au lit dans tout l'éclat de la parure et de la beauté [1].

On ne saurait prendre au sérieux l'attachement d'Achille pour Briséis. Quant aux prétendants de Pénélope, on cherche, dans l'*Odyssée*, leur amour pour elle. Ils se sont installés d'autorité dans la maison du mari; ils y dévorent tout et séduisent les servantes. Voilà ce qui frappe d'abord. En dehors de ces exemples, et du penchant naissant, mais à peine indiqué, de la jeune Nausicaa pour Ulysse qui lui semble propre à faire un mari, rien dans Homère ne semble de nature à faire soupçonner l'amour, dans le sens honnête du mot; car personne n'en fera l'application à l'intimité du héros avec Calypso ou Circé.

Pourquoi le peintre le plus complet, le plus exact de la vie et du cœur ne les a-t-il pas reproduits par ce côté? Il faut bien le croire, ni le présent, ni le passé ne lui offraient, sur ce point, une image à reproduire, un trait à faire figurer dans ses tableaux,

[1] *Iliade*, chant III, v. 390-392.

un fait de nature à l'inspirer. C'est que, selon toute vraisemblance, ni les idées, ni les sentiments, ni l'existence tumultueuse de ces premiers âges n'étaient compatibles avec cette inquiétude ardente et rêveuse, ce culte respectueux de l'objet aimé, cet enthousiasme de dévouement, d'abnégation et de pureté, symptômes inconnus alors du seul amour qui soit digne de ce nom. Les sens participaient au tumulte de la vie et procédaient, comme ces barbares, par élans, par invasion. Leurs violences s'autorisaient de toutes les autres. Le climat, la chaleur du sang, l'exemple du ciel et de la terre, tout les excitait. La guerre, la victoire, l'esclavage offraient autant d'occasions et de facilités. On comprend que l'âme demeurât étrangère à ces joies brutales et n'eût pas même à en chercher d'autres dans l'amour.

C'est par ces raisons sans doute que, dans un temps et chez un peuple où l'imagination donne un corps à tous ses rêves, et divinise jusqu'à la peur et la fuite, l'amour n'a point d'autels et ne figure pas au nombre des dieux. Qu'on parcoure les grandes compositions homériques, on le chercherait vainement parmi les divinités. Hésiode est le premier qui assigne une place, après le Cahos et la Terre, à ce symbole de puissance créatrice, antérieur à la naissance de la généralité des Immortels [1]. Pour Homère et son siècle Érôs est tout simplement un appé-

[1] Hésiode, *Théogonie*, v. 116-122

tit, un désir, un besoin, tantôt la faim, tantôt un autre. Aussi le poëte dit-il communément l'amour du manger et du boire, locution qu'a reproduite l'*amor edendi* de Virgile.

L'épisode de Jupiter et de Junon, sur le mont Ida, est, au reste, par le caractère des détails dans lesquels le grand aède semble se complaire, de nature à déterminer le sens exact qu'on attachait alors à ces mots : *aimer, amour* que le maître du tonnerre y a tout naturellement à la bouche.

Que veut, en cette occurrence, la reine de l'Olympe? Agir sur le cœur de son divin époux? Aucunement; elle va droit au corps. C'est pour cela qu'elle demande à Vénus, sous prétexte de raccommodement à ménager entre deux époux qui se boudent, et obtient de la déesse, avec sa merveilleuse ceinture, et les désirs, et ce qui les excite, et ce qui les satisfait [1]. Aussi, à la vue de sa céleste moitié, le maître des dieux se sent-il saisi d'un de ces transports fougueux dont la Grèce barbare offrait tant d'exemples; sa passion n'admet aucun retard; il lui faut satisfaction, et sur place. Jamais, dit-il à Junon, amour de déesse ou de femme n'est venu, dans son sein, envahir et subjuguer à ce point son cœur. Et, à ce propos, lui nommant, l'une après l'autre, bon nombre de ses maîtresses, il lui affirme n'en avoir aimé aucune, comme il l'aime, *dans le moment*, sous l'empire du

[1] *Iliade*, chant XIV, v. 197-221.

désir dont la puissance l'exalte [1]; et le fait vient, à l'instant même, donner aux mots le sens qui leur est propre. Homère enveloppe les époux d'un nuage, et il faut bien faire comme lui. Puis le grand Jupiter et son amour s'endorment; après quoi, le premier s'éveille seul; de l'autre plus de nouvelles. Il a fait place à un vif mouvement d'humeur et à des menaces de voies de fait [2].

Tel est l'amour chez le maître des dieux, telle, dans sa bouche, la portée du mot. Il n'en a pas d'autre dans la langue de l'épopée homérique, dans celle de la légende. L'histoire d'Hercule est là pour en témoigner. Sur ce point, il en est de Thésée comme de son contemporain; et l'on peut, à coup sûr, juger d'un peuple par ceux dont il a fait des dieux et des héros. Si le fils d'Égée compte moins de maîtresses que l'autre, c'est qu'il a saccagé moins de villes et ramené moins de captives. Mais qu'un brigand tué par lui ait, ainsi que Sinnis, une jeune et belle fille, il en use avec elle comme en pareil cas le fils d'Alcmène [3].

Il semble qu'alors toute victoire dût aboutir à quelque triomphe de ce genre. Quand le Minotaure est abattu par le héros, la tradition fait enlever par celui-ci les deux filles de Minos, captives volontaires

[1] *Iliade*, chant XIV, v. 315-329.
[2] *Iliade*, chant XV, v. 13-33.
[3] Plutarque, *Vie de Thésée*, § 8.

cette fois, mais dont l'une sert uniquement à ses plaisirs d'un jour. Ces prouesses sont, à croire ce qu'on rapporte, le prélude de bien d'autres du même ordre: l'enlèvement d'Hélène à peine nubile [1], le rapt tenté de concert avec un frère d'armes sur la femme du chef des Molosses, d'autres disent des Thesprotes [2].

C'est ce que des esprits honnêtes ont appelé les faiblesses de ces grands hommes. Le mot eût fort surpris ceux-ci et leurs contemporains; car telle était alors la vie; et à une époque où la force s'arrogeait le droit de tuer et de prendre à sa convenance, il n'y avait rien là de moins légitime que le reste. C'était satisfaction accordée à l'ardeur des sens, comme la guerre et la vengeance en promettaient une à la férocité, l'avarice ou les ressentiments. Pour révolter alors, il ne fallait guère moins, chez l'homme, que des violences de la nature de celles attribuées aux Centaures sur les femmes des conviés aux noces de Pirithoüs [3], ou des atrocités comme celles commises par Térée sur la sœur de sa femme [4]; toutes tradi-

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. x, § 6. — Phérécyde, *Fragment* 109. — Hellanicus, *Fragment* 74. — Hister., *Fragment* 14. — Plutarque, *Vie de Thésée*, chap. XXXI, § 14. — *Tzetzès ad Lycophron*, 573 *de Helenâ*. — Scolies d'Homère, *Iliade*, chant III, v. 144. — Pausanias, livre II, chap. XXII, § 7. — *Id.*, livre III chap. XVIII, § 15. — *Id.*, *ibid.*, chap. XXIV, § 7. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. LXIII.

[2] Plutarque, *Vie de Thésée*, ch. XXXI. — Philocore, *Fragment* 46. — Pausanias, livre I, chap. XVII, § 4.

[3] *Odyssée*, chant XXII, v. 295-298. — Scolies, *id.*, *ibid.* — Pausanias, livre V, chap. x, § 2. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. LXX.

[4] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. XIV, § 8.

tions qui, s'établissant dans les croyances populaires par la force du vrai ou du vraisemblable, constituent, à quelque point de vue qu'on veuille les envisager, autant d'indices sur l'état des mœurs.

Il est d'ailleurs; et c'est chose digne de fixer l'attention, un point en harmonie avec tous les faits que nous avons signalés. Nulle part on ne voit, dans ces premiers temps, la loi divine ou humaine exiger de l'homme, comme devoir envers la divinité, ses semblables ou lui-même, la continence, la résistance à ses passions, ses appétits. La coutume donne, il est vrai, au mari offensé, droit d'exiger de l'amant pris sur le fait avec sa femme, ce genre de réparation qu'on nomme en Angleterre des dommages. La fidélité était imposée à l'épouse dans le mariage, la chasteté à la fille sous la puissance de ses parents; mais c'était au point de vue de l'époux, du père, de la famille. Ces obligations dérivaient de sa constitution, de l'autorité, de l'affection, de la sollicitude de son chef plus que d'un ensemble de principes proclamés par la religion et la morale.

Hésiode se borne à menacer de la colère des dieux celui qui séduit la femme de son frère [1]. Il recommande bien ailleurs de ne point se laisser aller aux agaceries d'une courtisane, à ce point de la recevoir chez soi la nuit; mais la raison qu'il en donne mérite d'être signalée : selon lui, ouvrir sa porte à ce genre

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 326, 327.

de femmes, c'est l'ouvrir aux voleurs [1]. Le conseil est donc à l'adresse de la circonspection ; la pudeur et la décence n'ont rien à y voir.

Il en est à peu près de même dans Homère. Si nous y rencontrons chez l'homme quelque exemple de continence, c'est à une cause étrangère qu'il en faut faire honneur, au respect de l'hospitalité par exemple ; la chasteté n'y est pour rien. Bellérophon résiste aux séductions de la femme de Prætus ; mais Prœtus était son hôte, et à ce titre étaient attachés des devoirs considérés alors comme des plus sacrés. Si le bon Laërte se contient auprès d'Euryclée, jeune et belle esclave qui lui avait coûté jusqu'à la valeur de vingt bœufs, et qui plus tard élèvera Ulysse et Télémaque, ce n'est pas qu'il ne soit tenté d'en faire sa maîtresse; mais il redoute la mauvaise humeur de sa femme [2]. Voilà comment l'*Odyssée* rend compte de sa réserve; et le soin qu'elle prend d'en donner la raison prouve que la chose était assez rare pour mériter explication.

Le cas était peu commun, en effet, parmi les chefs ardents de la Grèce. En voici un qui ne l'était guère plus, même en ce temps; au moins nous aimons à le croire. Il est en harmonie, cependant, avec tout ce qu'on a vu plus haut. Il s'agit ici d'une femme négligée par son mari, et qui veut en reprendre posses-

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 371-373.
[2] *Odyssée*, chant I, v. 430-438.

sion, coûte que coûte. L'infidèle n'est pas homme à s'intimider comme le père d'Ulysse. Elle s'arrête donc au parti suivant : Amyntor, c'est le nom de l'époux, avait, déjà sur le retour, déserté le lit conjugal pour celui d'une concubine. La matrone ainsi abandonnée va droit à son fils, le jeune Phœnix, qui plus tard raconte la chose. Elle se jette à ses genoux, le suppliant de s'insinuer dans les bonnes grâces de cette maîtresse et de la souffler à son père. Elle a calculé que les caresses du jeune homme feraient prendre en dégoût celles du vieillard ; et grâce à la docilité du premier, le tout se passe comme elle le désire [1].

Il y a dans cette combinaison maternelle quelque chose de révoltant, à notre point de vue au moins ; et pourtant cette mère n'est pas la seule que la grande épopée homérique nous montre poussant son fils dans les bras d'une femme qui n'est pas sienne. Avec plus de désintéressement, mais sans plus de scrupule, Thétis, dans le but de faire, après la mort de Patrocle, diversion à la douleur d'Achille, lui recommande, à titre de spécifique, deux choses qu'elle a l'air de placer sur la même ligne : prendre quelque nourriture d'abord, puis donner satisfaction à ses sens avec une femme, celle-ci ou celle-là, peu importe, bien évidemment, car la déesse ne prononce aucun nom. En revanche, elle s'explique fort clairement sur ce

[1] *Iliade*, chant IX, v. 447-453.

dernier mode de consolation, se servant même du mot propre, et ajoutant que c'est chose très-bonne en soi [1].

S'il est un fait de nature à donner une idée des mœurs du temps, c'est à coup sûr ce conseil d'une mère; il ne fallait pas moins, pour l'inspirer au poëte, que le spectacle journalier de la vie contemporaine. L'indulgence que rencontraient partout les caprices des sens est constatée, du reste, par celle dont se voyaient l'objet, et par la place qu'occupaient en général, dans la maison paternelle comme au dehors, les fruits des amours adultères du mari.

Sur les cinquante fils qu'Homère donne à Priam, il est difficile de déterminer au juste le nombre des légitimes et celui des bâtards. Parmi ces derniers, l'*Iliade* en désigne trois seulement; mais il est un fait certain : fils d'épouses ou de concubines, c'était dans le palais du père que tout, conception et accouchement, avait eu lieu [2]. Élevés dans le cercle de la famille, ces bâtards s'asseyaient au foyer domestique, côte à côte avec les enfants d'Hécube et des autres femmes légitimes; fruits du mariage ou du concubinage, tous avaient également, dans l'enceinte du palais, leur demeure de marbre poli; il y logeaient avec les femmes auxquelles leur père mariait, sans distinction, les uns et les autres [3]. Médésicasté, l'une

1 *Iliade*, chant XXIV, v. 128-131.
2 *Iliade*, chant XXIV, v. 495-497.
3 *Iliade*, chant IV, v. 243-246.

des filles naturelles de Priam, avait été donnée par lui à Imbrios que le monarque honorait à l'égal de ses fils[1]. L'épouse d'Anténor, Théano, avait élevé, avec le plus grand soin, Pédaïos, bâtard de celui-ci.

A la guerre, parmi les Grecs comme parmi les Troyens, l'enfant naturel figure côte à côte avec son frère légitime; ainsi font dans l'*Iliade* Antiphos et Isos, deux fils de Priam, l'un né d'une épouse, l'autre d'une concubine[2]; Teucer, près d'Ajax, fils de Télamon; Médon[3], près d'Ajax, fils d'Oïlée. Et pour prendre encore un exemple à la maison paternelle : à Sparte, Ménélas[4] y célèbre en même temps les noces de sa fille Hermione et celles de son fils Mégapenthès, fruit de son commerce avec une esclave; la fête est splendide; les amis, les parents y assistent; Hélène comme les autres[5].

On lui avait beaucoup pardonné, et trop de rigueur étonnerait de sa part; mais les plus chastes matrones se montraient peu sévères envers l'homme, à l'endroit des plaisirs goûtés en dehors du mariage; sur ce point, les détails ne les effarouchaient pas; elles n'éprouvaient nulle gêne, nul embarras à entendre, au milieu de bon nombre d'hommes, le récit d'aventures dans lesquelles la femme vient s'offrir et se

[1] *Iliade*, chant XIII, v. 171-176.
[2] *Iliade*, chant XI, v. 101-103.
[3] *Iliade*, chant VIII, v. 266-272.
[4] *Iliade*, chant XIII, v. 693-695.
[5] *Odyssée*, chant IV, v. 3-12, 121 et suivants.

donner d'elle-même. C'est ainsi que la noble compagne d'Alcinoüs écoute sans sourciller le détail de ce qui s'est passé de plus intime entre Ulysse et Circé[1], et s'en effarouche si peu qu'elle se montre compatissante envers le héros à ce point d'ajouter des présents à ceux dont l'ont comblé les Phéaciens[2].

De ces mœurs à la corruption des sociétés en décadence il y a loin sans doute ; mais l'enthousiasme de l'érudition pouvait seul y voir un reflet de l'âge d'or. Ce genre d'innocence qui consiste à ne trouver de mal à rien, fût-ce même l'impudicité, ne séduit ni par la délicatesse, ni par la fraîcheur ; les hommes n'en étaient plus d'ailleurs à cet état d'ignorance qui les rapproche de la brute. Ulysse répugne à se présenter nu devant Nausicaa et ses compagnes[3] ; en massacrant les prétendants, en livrant au supplice les femmes de Pénélope, il fait un crime aux uns et aux autres du scandale de leurs amours[4] ; enfin Andromaque et Pénélope, ces figures nobles et chastes, sont là pour constater le prestige qu'exerçait alors, dans la vie comme dans les chants poétiques, la physionomie de la femme pure.

Elles n'étaient pas les seules, sans doute, auxquelles la vertu assurât dans la maison et dans la famille la place qui appartient à l'épouse et à la mère ;

[1] *Odyssée*, chant X, v. 333-347.
[2] *Odyssée*, chant XIII, v. 66-69.
[3] *Odyssée*, chant VI, v. 127-129.
[4] *Odyssée*, chant XXII, v. 37, 441, 445, 464.

mais en dehors du mariage, la fragilité, il faut le dire, succombait trop souvent chez ce sexe dont la pudeur est la force. Pour lui comme pour l'autre, ceci s'explique par une foule de causes : l'action du climat, le penchant naturel qui entraînait vers tous les plaisirs cette race grecque si jeune et si ardente, l'absence de tout contre-poids moral ou religieux, l'exemple des dieux aussi bien que des hommes ; ajoutez les dangers de la liberté dont jouissaient les filles chez un peuple pauvre et guerrier, souvent distrait des soins de la famille par les agitations d'une vie de combats et d'aventures. Cette liberté, Homère en contient de nombreux indices. Au milieu même des tableaux les plus sinistres, le grand aède lui demande des images ; et ces images évidemment familières à ceux auxquels il s'adresse, il les emprunte aux rendez-vous, aux entretiens secrets des jeunes garçons et des jeunes filles qu'il nous montre, causant avec abandon, sous la feuillée[1]. On retrouve ces sujets reproduits jusque sur des armes ; et le bouclier d'Achille offre aux regards les jeux, les danses folâtres de ces enfants de la Grèce, que nous voyons ici se livrer ensemble aux plus joyeux ébats durant la vendange[2] ; ailleurs, au milieu d'une foule charmée de ce gracieux spectacle, variant avec prestesse les figures et les pas de leur danse, tous, la main dans la main,

[1] *Iliade*, chant XXII, v. 127, 128.
[2] *Iliade*, chant XVIII, v. 567-572.

les filles couronnées de fleurs, et les uns et les autres vêtus d'étoffes fines et légères[1].

A en juger par un usage que constatent plusieurs passages de l'*Odyssée*, on se préoccupait médiocrement des dangers que peut faire naître l'occasion à un âge où tout est péril. L'étranger qu'accueillait l'hospitalité était alors généralement conduit et assisté au bain, tantôt par les femmes de la maison, tantôt par la fille même de son hôte. On ne tenait aucun compte de l'âge et de la beauté de l'un ou de l'autre; au sortir de la baignoire, c'était la jeune vierge qui présidait à la toilette de son hôte, le frottait d'huile et lui passait ou tout au moins lui présentait la tunique. C'est ainsi notamment qu'en use avec Télémaque la belle Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor[2]. A cette distance, bien des détails nous échappent, et l'on trouvait peut-être moyen de concilier cette courtoisie de l'hospitalité avec les susceptibilités de la pudeur; mais, quoi qu'on fît, c'était mettre l'innocence en danger.

Il n'y a donc point à s'étonner de voir, dans ces premiers temps, les filles des chefs aller, sans autre protection que de jeunes compagnes, laver au bord d'un fleuve, s'y baigner, s'y livrer aux soins de leur toilette et y folâtrer à loisir[3], ou d'autres fois s'aven-

[1] *Iliade*, chant XVIII, v. 596-604.
[2] *Odyssée*, chant III, v. 464-468.
[3] *Odyssée*, chant VI, v. 85-109.

turer seules, hors la ville, pour puiser de l'eau à quelque source[1]. Dans les conditions plus humbles, la surveillance était moindre encore, ceci se conçoit; et le nombre de légendes, ayant pour dénoûment la naissance de quelque demi-dieu, atteste les conséquences d'un tel ensemble de circonstances.

Ajoutez que les croyances mêmes du paganisme mettaient une excuse à la portée de toute jeune fille que trahissaient les suites d'une faute. Comment résister à un dieu? Tous, habitants de l'Olympe, ou simples fleuves sur la terre, passaient pour fort amoureux des mortelles. Les monuments religieux de la Grèce, ou tout au moins les descriptions qui leur ont survécu, en portent témoignage; or, parmi cette multitude d'enfants dont on a fait honneur à Jupiter, Neptune, Apollon, Mars et Mercure, il en est qui, selon toute vraisemblance, ne sont pas nés seulement dans l'imagination du peuple ou des poëtes; bon nombre occupent une place dans la vie de ces premiers temps; le point ne paraît pas contestable, et, à travers les fictions qui planent sur leur berceau, il n'est pas difficile d'entrevoir une origine purement humaine.

La vérité n'échappe pas à tous les yeux, et l'on ne pouvait faire remonter aux dieux la responsabilité de toutes les faiblesses; aussi l'*Iliade* nomme plus d'une fois la mère de tel ou tel combattant, sans dire un

[1] *Odyssée*, chant X, v. 107-108.

mot du père apparemment inconnu, car c'est ordinairement chez les Grecs le nom de celui-ci qui complète la désignation de l'individu ; et ce détail de la composition poétique est pris, il faut le croire, à un état de choses, conséquence de celui des mœurs. Le langage que tient à Ulysse la jeune Nausicaa en offre la preuve ; cette fille d'un chef eût-elle, en effet, pris soin d'affirmer au héros qu'elle n'était point de celles qui se livrent à l'homme, avant et hors mariage, sans le congé de leurs parents, si des faits de cette nature ne se fussent produits assez fréquemment, pour frapper l'attention même de la vierge la plus modeste, et l'autoriser à aborder un tel sujet [1].

A voir d'ailleurs comment les Grecs ont prêté à leurs dieux leurs instincts et leurs passions, on ne peut douter que les figures riantes, les allures libres et dégagées des jeunes filles, telles quelles s'offraient à leurs regards, ne leur aient fourni le type de ces nymphes des bois ou des prés, êtres mixtes appartenant à la terre encore plus qu'au ciel. Chez les unes et les autres, la physionomie a dû être à peu près la même. Et en effet où l'imagination de l'homme eût-elle pu chercher ses modèles, si ce n'est parmi les premières ? Or la figure de ces divinités peut nous aider à compléter l'ensemble des traits qu'elle a certainement empruntés aux mortelles ; et, par une bizarrerie de nature à prouver que la chasteté ne sem-

[1] *Odyssée*, chant VI, v. 286-289.

blait point alors l'attribut nécessaire des organisations supérieures, c'est sur les faiblesses de deux de ces déesses d'ici-bas qu'Homère s'est étendu le plus volontiers dans l'*Odyssée*. Ici assurément il n'a pas pris à tâche de dégrader Circé et Calypso, en les mettant au-dessous du niveau l'humanité. Singulier moyen, en effet, de répandre l'intérêt sur son récit et de relever Ulysse, si docile envers l'une et l'autre ! Il est donc curieux de suivre les détails de sa liaison avec chacune d'elles. Nous aurons là comme une peinture de certaines amours vers cette époque.

Or, Circé se donne au héros avant même d'avoir eu le loisir d'éprouver pour lui rien qui ressemble à un penchant ; il n'a produit sur elle aucune impression, ci ce n'est peut-être celle de la peur. Son premier mouvement a été d'en user avec lui comme avec ses compagnons qu'elle a transformés en pourceaux. C'est après avoir compris l'impuissance de ses maléfices et à l'aspect du guerrier se ruant sur elle, l'épée nue, qu'elle lui dit sans hésiter: « Tu es donc cet Ulysse dont Mercure m'a prédit la venue. Allons, rengaîne ; et mettons-nous au lit pour prendre ainsi confiance dans les bras l'un de l'autre [1]. » Telle est l'exposition d'un roman qui dure une année.

L'*Odyssée* ne nous fait point assister aux premières condescendances de la nymphe Calypso pour le roi d'Ithaque. Elle l'a bien accueilli, bien choyé,

[1] *Odyssée*, chant X, v. 333-335.

bien nourri [1] ; c'est tout ce que nous savons ; mais le début de Circé ouvre le champ aux conjectures ; et le peu de penchant du héros pour cette nouvelle maîtresse, qu'il lui faut subir, autorise à penser que la séduction n'est pas venue de lui. Loin de là ; dans cette île où l'a jeté la tempête, il ne rêve que sa chère Ithaque. Mais la déesse lui laisse le loisir de sangloter tout le jour au bord de la mer. Elle ne réclame que les nuits, et voudrait prolonger cet état de choses, en conférant à son hôte l'immortalité. Aussi lorsque Jupiter lui fait intimer par Mercure l'ordre de laisser partir celui qu'elle retient ainsi contre son gré, elle se plaint amèrement. Les dieux lui paraissent fort durs d'envier à une pauvre nymphe la possession d'un homme qu'elle serait si aise de s'attacher [2] ; et elle entre à ce sujet dans certains détails de nature à prouver que l'Aurore et Cérès avaient, chacune de leur côté, fait juste comme elle [3].

Est-il vrai, comme on l'a reécemmnt avancé de l'autre côté du détroit, que Circé et Calypso fussent toutes deux des divinités de provenance phénicienne ? Le fait, fût-il établi, aurait une médiocre importance, car le génie grec avait, au plus haut degré, le don de s'assimiler tous les éléments étrangers qu'il accueillait parmi ses croyances. Avec toutes ses absur-

[1] *Odyssée*, chant VII, v. 255-256.
[2] *Odyssée*, chant V, v. 118-136.
[3] *Id.*, *ibid.*

dités, le vieux polythéisme hellénique n'en présente pas moins à cet égard un caractère d'unité qui ne se dément jamais. Ses dieux sont en tout et partout des naturels de la Grèce. Les passages mêmes que nous venons de résumer ici en offrent la preuve. Les deux nymphes n'y agissent pas autrement que deux déesses ne l'avaient fait avant elles. Il n'y a donc point à prétendre que leurs mœurs offrent uniquement un reflet de la vie phénicienne. Tout est grec dans les détails des épisodes où elles figurent à côté d'Ulysse, les idées, les croyances, les usages; et certes, il ne pouvait entrer, dans l'esprit d'Homère, de s'attacher ici, contre celui de sa race et de son temps, à reproduire des types étrangers à son pays. Tout au contraire, pour lui comme pour ses contemporains, les nymphes du mont Ida ont la même physionomie que celles de la Grèce; et cela par une double raison : les Troyens et les Grecs avaient une origine commune; et une religion n'établit pas, entre ses divinités, ces distinctions de pays, de nationalité et de mœurs, exclusivement applicables à l'humanité. C'est ainsi que le poëte nous montre la naïade Abarbaréa donnant deux jumeaux à Boucolion, l'un des fils de Laomédon [1], et que l'*Hymne à Vénus*, postérieur à Homère, mais offrant le caractère d'une haute antiquité, nous apprend que les dryades de l'Ida n'avaient rien à refuser aux Silènes (nom primitif des

[1] *Iliade*, chant VI, v. 21-26.

satyres), non plus qu'au dieu Mercure, lesquels se plaisaient à les visiter au fond de leurs grottes [1].

Il y a, dans l'ensemble de tous ces textes, des éléments de nature à autoriser des conjectures approchant de la certitude, sur les mœurs d'une partie au moins des femmes de cette époque ; et une expression d'Hésiode donne beaucoup à penser sur ce point. Selon le poëte, l'été est la saison dans laquelle les femmes se montrent le plus ardentes [2] ; nous adoucissons même ici l'expression. C'est là une assertion générale reposant apparemment sur l'observation d'un ensemble de phénomènes qui ne s'enveloppaient d'aucun mystère.

Ils concordent avec d'autres qui sont arrivés jusqu'à nous. Les Mænades, ces femmes qu'on prétend s'être vengées des dédains d'Orphée, en le mettant en pièces [3], sont antérieures à Homère. Leur nom est prononcé par lui [4] ; il exprime la fureur, et cette fureur, d'anciennes traditions en expliquent le principe et la nature. Elles rapportent notamment que les femmes d'Argos, et, parmi elles, les filles de Prœtus avaient été atteintes d'un mal né évidemment sous l'influence du climat et des passions. C'est encore Hésiode qui nous en explique le caractère. Un de ses vers, cité par Suidas et ayant survécu au poëme

[1] *Hymne à Vénus*, v. 268-264.
[2] Hésiode, *Œuvres et Jours*, livre II, v. 584.
[3] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre I, chap. III, § 2.
[4] *Iliade*, chant XXII, v. 460.

dont il faisait partie, exprime, en termes trop clairs pour être traduits littéralement, que l'exaltation des sens avait eu sur elles ce résultat de leur faire perdre la fraîcheur du bel âge [1]. Une foule d'auteurs sont unanimes, et sur le fait et sur le nom de l'habile qui parvint à triompher de ce mal, Mélampus, fils d'Amythaon [2]. Et ici se présente une circonstance singulière : selon Hérodote, ce Mélampus serait le premier ayant mis en honneur, dans la Grèce, ces processions dans lesquelles l'antiquité offrait aux regards des peuples un de ces symboles obscènes auxquels elle sacrifiait [3]. Tout ceci est loin d'offrir le caractère de l'innocence ; et quelle que pût être alors l'Asie, la Grèce n'avait guère à lui envier, en fait de penchants malheureux.

Néanmoins, il faut le dire, nombre d'indices autorisent à penser que là où le mariage rend la règle plus facile par les joies qu'il assure à la femme, comme épouse et comme mère, les mœurs offraient rarement les symptômes se produisant chez celles que la captivité ou une liberté presque aussi dangereuse livraient soit à des maîtres, soit à elles-mêmes. Parmi les matrones, les fautes semblent avoir été l'exception.

[1] Suidas, sur le mot μαχλοσύνη.—Hésiode, *in Catalogo*.

[2] Hérodote, livre IX, chap. XXXIV.—Phérécyde, *Fragment* 24.—Scolies d'Homère, *Odyssée*, chant XV, v. 225. — *Bib. d'Apollodore*, livre I, chap. IX, § 13.— *Id.*, livre II, chap. II, § 2. — Diodore de Sicile, livre IV, chap. LXVIII.—Pausanias, livre II, chap. VII, § 7. —*Id.*, livre VIII, chap. XVIII, § 3.— Strabon, chap. CCCXLVI.

[3] Hérodote, livre II, chap. XLVII.

On retrouve bien parfois, chez elles, la fougue du temps et du peuple. Selon la légende, l'épouse de Prœtus, celle d'Acaste en usent, l'une avec Bellérophon, l'autre avec Pélée, comme celle de Putiphar avec Joseph. On sait l'histoire de Phèdre, celle d'Hélène et de Clytemnestre. Mais en présence de la généralité des documents constatant, à cette époque, la pente marquée vers le mariage, le prix attaché aux joies de la famille, la puissance des affections qui rattachent l'homme à sa compagne et à ses enfants, on demeure convaincu de cette vérité que si l'adultère était l'un de ces faits se produisant alors, dans une certaine mesure, il n'en constituait pas moins l'exception chez la matrone grecque.

CHAPITRE XIV

LE SENS MORAL.

La notion du bien et du mal.—Elle avait résisté à la barbarie.— Ne s'élevait pas néanmoins jusqu'au sens moral. — Distinction entre l'une et l'autre.—Clairvoyance de l'intérêt.—Il invoque la justice et le droit. — Mais à son profit.— Points de vue variant au gré de la passion.—L'action du remords semble nulle chez ces races.—L'assassin.—Sa quiétude, son assurance.— Égisthe. —Les prétendants. — Puissance de l'opinion. — Crainte qu'elle inspirait.—Principe et caractère de ce phénomène.—Prodigieux développement de l'orgueil — Esprit général de curiosité et de dénigrement.—L'exaltait en l'inquiétant.—Appels fréquents au respect humain. — Nature et portée de ce moyen d'action. — Son insuffisance contre les passions.—L'opinion marchait à leur suite.

On voit à quel point les passions dominaient. Loin de les contenir, les croyances, les idées reçues, l'allure générale de la vie humaine tendaient à les développer. Un contraste qui, peut-être, n'a point assez frappé jusqu'ici, dans Homère, y fait ressortir l'influence de ces causes secondes réagissant sur leur

principe, et lui prêtant un surcroît de force. Sans doute, en dessinant la figure du bon Eumée, le chantre de l'*Odyssée* ne s'est point proposé d'établir une comparaison entre l'homme préservé, par l'humilité même de sa condition, de la fougue des passions qui dominaient alors, et ces guerriers impétueux mettant leur joie dans les triomphes de la force, dans les satisfactions accordées à tous leurs instincts. Une telle idée ne peut se présenter à l'esprit. Le prince des poëtes porte trop l'empreinte de son temps et de sa race, pour qu'on lui suppose, comme à l'auteur de la *Germanie*, un détour de moraliste satirique. Et cependant, s'il lui eût été donné de changer son point de vue pour celui du christianisme, il n'eût pu concevoir une physionomie plus propre que celle de ce pâtre à faire ressortir la barbarie farouche, astucieuse et égoïste, faisant le fond du tableau, dans un coin duquel il l'a placé. Relégué au dernier rang d'une société grossière et violente, cet homme obscur est, en effet, non pas seulement droit et fidèle, mais compatissant et généreux. Chez lui, le sentiment religieux ne se manifeste pas uniquement, comme chez ses contemporains, par l'observation minutieuse de certains rites, par des prières pour demander, des sacrifices pour obtenir; mais par l'accomplissement désintéressé du devoir. Selon lui, la divinité a horreur du mal. Elle prescrit à l'homme la justice, la modération, l'humanité; et il agit selon

ses croyances. Il accueille le pauvre, l'héberge, le nourrit ; la nuit venue, il le couvre de son manteau. Durant plusieurs années, tout le peuple d'Ithaque assiste, inerte et sans une inspiration généreuse, à l'oppression exercée par les prétendants sur la femme et le fils de son chef. Quant à cet homme auquel la société n'a rien donné, sinon l'esclavage, le tort fait à ses maîtres l'indigne ; l'injustice le révolte. Il garde sa foi à ceux dont il mange chaque jour le pain. Leurs dangers, leurs douleurs le rattachent plus étroitement à eux. Son courage égale la bonté de son naturel. S'il ne peut réprimer l'insolence des prétendants, au moins n'incline-t-il pas le front devant elle ; il leur parle avec une honnête et rude fierté. Et le jour de la lutte suprême enfin arrivé, dès qu'Ulysse s'est révélé à lui, malgré l'effrayante inégalité du nombre, il s'arme, il se range aux côtés de son maître, il se précipite, sans hésitation, dans le danger. Ce n'est pas, comme celui-ci, pour sa femme, son enfant, son bien et le pouvoir, qu'il engage le combat. Supérieur, en ce point, aux chefs altiers dont les prouesses remplissent l'*Iliade*, de ces puissants mobiles, la gloire, le butin, aucun n'agit sur son courage. Il risque sa tête pour accomplir un devoir et obéir à son cœur. Il a foi dans la cause à laquelle il se dévoue, et dans la protection des dieux.

Ce portrait, à coup sûr, n'éblouit pas comme les physionomies resplendissantes d'Achille et de Dio-

mède. Il y a là cependant tous les traits de la véritable grandeur ; et ce ne serait pas, certes, une des moindres gloires d'Homère de l'avoir pressentie et devinée, de s'être, dans un siècle de barbarie, presque élevé au niveau du caractère chrétien. S'est-il bien rendu compte de la portée de cette création secondaire dans son œuvre? Il est difficile d'affirmer. Cependant le génie semble doué parfois du don de seconde vue. Peut-être, et la fidélité de ses tableaux donne quelque poids à cette conjecture, avait-il rencontré, dans la classe la plus infime de tout temps, quelque type rapproché de celui qu'il a reproduit, en traçant la figure du bon Eumée. L'esclave alors était généralement voué non au service de la personne, mais à la culture des terres ou à la garde des troupeaux ; et, tandis que sa faiblesse, son isolement étaient de nature à le préserver des excès auxquels s'abandonnaient la force et l'orgueil, le séjour et l'aspect des champs, leur vie calme et contemplative ne pouvaient-ils pas faire germer, chez d'heureux naturels, cette semence du bien qu'y dépose Dieu?

Ce qui ne semble pas douteux, c'est qu'un instinct observateur devait donner au chantre de l'*Odyssée* la mesure de l'intérêt profond avec lequel des guerriers aventureux, exposés dans leur patrie, comme Ulysse, à toutes les éventualités qu'une absence prolongée y peut faire naître, accueilleraient la peinture d'un

serviteur dévoué au maître, prêt à défendre, au péril de sa vie, les biens, le droit, le foyer de celui-ci, et, avec eux, tout ce que l'homme a de plus cher. Les vertus de cet esclave étaient faites, à coup sûr, pour les toucher; et quel que fût alors l'empire des passions, il n'allait pas jusqu'à obscurcir complétement la notion du bien et du mal.

Ce qui l'établirait, au besoin, c'est la richesse de la langue grecque, au temps d'Homère, en expressions propres à reproduire les diverses nuances des deux principes qui se disputent l'âme de l'homme. Une foule de mots, de locutions ayant une valeur courante, y indiquent celui chez lequel dominent l'honnêteté, et ce qu'on a depuis appelé la vertu, la facilité d'humeur, la douceur et l'indulgence, cette solidité d'esprit constituant la sagesse, la prudence, l'amour du bien, la pente à la miséricorde et à la pitié. Les idées de pudeur et de retenue ont également leurs signes propres dans le vocabulaire des âges héroïques; et tout ceci indique l'accord de la majorité des intelligences sur des données purement morales, sur des éléments dont l'appréciation appartient à la conscience publique.

Par une conséquence naturelle, en regard des mots exprimant les qualités heureuses, les inclinations honnêtes, l'idiome de la Grèce en offre, à cette époque, un nombre correspondant, dont le sens, diamétralement opposé, présente à l'esprit l'idée du mal,

non-seulement pris comme généralité, mais considéré sous ses divers aspects : l'injustice et la violence, la perversité réfléchie, la dureté implacable, la lubricité, etc. ; et, dans l'épopée homérique, les épithètes ne manquent jamais à l'indignation ou à l'animosité pour faire ressortir ce qui doit, selon elles, exciter la réprobation contre ceux qu'elles ont en vue de flétrir. Comme la plupart des religions, et si scandaleuse que fût la légende de ses dieux, le polythéisme lui-même avait sa morale. On en trouve les préceptes épars dans Homère. La divinité, Jupiter surtout, a horreur du mal. Elle honore la justice et la modération [1]; elle protége la sainteté du foyer, celle du lit conjugal; prescrit le respect et l'obéissance envers le chef de la famille, et les vertus hospitalières : la charité, la générosité envers l'étranger, le pauvre, le suppliant. La religion et la poésie avaient même accrédité cette opinion que les immortels descendaient à l'occasion sur la terre, pour assister au spectacle des choses humaines, surprendre le crime et le punir.

S'il y avait moyen d'isoler ces maximes du tableau de la vie, on se laisserait aller à croire qu'un sentiment profond de moralité existait alors chez ces petits peuples de la Grèce ; mais les faits sont là, et l'illusion ne semble guère possible. Des devoirs imposés par la religion et la morale, les seuls dont la

[1] *Odyssée*, chant II, v. 67.—*Id.*, chant XIV, v. 83.

pratique offre, à cette époque, un caractère sérieux et suivi, sont ceux procédant directement des instincts les plus impérieux de l'homme, et constituant comme la loi nécessaire de son être. Ainsi la famille présente en général un contraste marqué avec l'état des relations des tribus, ou même des individus entre eux. C'est au foyer domestique que se réfugient et s'épanouissent les meilleures inclinations, les facultés aimantes de notre nature, à ce point d'étendre leur bienfait jusque sur l'étranger, qu'on égorge ou dépouille ailleurs. Hors de là l'intelligence grecque comprend, il est vrai, combien il importe au bonheur de l'homme de trouver établi autour de lui le respect de la vie et du bien d'autrui. De là tant de maximes salutaires que la violence même des mœurs nous fait rencontrer si souvent dans la bouche du faible opprimé ou menacé. Mais la barbarie n'en est pas moins la plus forte.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* portent, l'une et l'autre, témoignage de cette vérité, non-seulement par leurs détails, mais par le fond même de leur sujet. Chacune de ces immortelles épopées aboutit à une grande et terrible leçon. Mais, nous le répétons, pourquoi la tradition en a-t-elle transmis le souvenir au génie? Pourquoi celui-ci l'a t-il reproduite, si ce n'est parce que l'état des mœurs la rendait nécessaire et lui donnait un à-propos sinistre? N'est-ce pas une circonstance caractéristique que, au fond des deux plus bel-

les conceptions du génie antique, on rencontre ici l'adultère et le rapt, ailleurs l'invasion, la spoliation perfide ou violente du foyer et du bien de l'absent, l'oppression du faible et l'assassinat suspendu sur lui?

C'est, du reste, chose facile à comprendre, la morale répandue dans les deux grands poëmes d'Homère se rattache naturellement au sujet. Il s'agit, dans chacun, des instincts les meilleurs, comme les plus puissants chez la race grecque. Le crime de Pâris, celui des prétendants, constituaient une atteinte profonde aux droits, aux intérêts, aux affections de la famille. Aussi la plupart des maximes offrant, au premier coup d'œil, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, un caractère de généralité, ont un rapport direct et nécessaire avec les faits auxquels le poëte a pris son thème. Enfin, et c'est un point qu'il convient de remarquer, il est rare qu'Homère parle en son nom. Ces vérités salutaires, qu'on rencontre dans son œuvre, il les exprime par la bouche de ses héros. Chacun y parle un langage en harmonie avec son rôle, sa situation, ses sentiments, ses intérêts. Il invoque le droit, la justice, les principes de modération et d'humanité, selon qu'ils ont été ou menacent d'être violés en sa personne, ou celle des siens. Ceci est légitime sans doute; mais ne procède pas nécessairement du sens moral et n'en constitue point la preuve; car ce sens précieux est quelque chose de plus que l'intelligence du bien et du mal : c'est l'élan

qui nous entraîne vers l'un et nous détourne de l'autre, par amour de celui-ci, par horreur de celui-là, et sans que la personnalité du moi s'y trouve engagée: tandis que c'est elle qui se manifeste ici le plus souvent dans les paroles que lui prête le grand aède. On la reconnaît jusque dans la cause la plus juste, et chez les meilleurs, à sa véhémence, à son expression passionnée. Que, au moment d'engager le combat avec Pâris, Ménélas, en suppliant Jupiter de punir cet ennemi par ses mains, allègue la nécessité d'un exemple [1], ceci est naturel, et le roi de Sparte voit juste en faisant ici de sa cause celle du genre humain. Mais enfin il s'agit de lui; et ceci devient manifeste, quand son épée se brise sur le casque de son ennemi; alors il s'emporte, il s'en prend au ciel même, et, apostrophant Jupiter, il l'invective, en le traitant du plus malfaisant des dieux [2]. Ailleurs, voit-il les Troyens près d'envahir le camp des Grecs, après des reproches aux premiers, le moi s'exaltant de plus en plus en lui, il s'attaque au souverain de l'Olympe : « On prétend, lui dit il, que tu l'emportes en sagesse sur les dieux comme sur les hommes; c'est de toi cependant que vient tout ceci; et tu protéges ces Troyens pervers[3]. »

Dans l'indignation de Télémaque, ses fréquents

[1] *Iliade*, chant III, v. 351-354.
[2] *Iliade*, chant III, v. 365.
[3] *Iliade*, chant XIII, v. 631-634.

appels à la justice des dieux, à la pudeur, à la conscience des prétendants, et cet espoir qu'il exprime de les voir un jour frappés de mort sous le toit qu'ils ont envahi [1], ce qui domine, c'est le sentiment de la propriété, le chagrin profond qu'excitent, chez le jeune homme, le gaspillage de son bien, la perte de son bétail. Il ne s'en cache pas; et il n'en est guère autrement chez Ulysse. Les reproches de Pénélope à ceux qui recherchent sa main, sur leurs sinistres complots contre Télémaque, sont avant tout l'expression de la sollicitude maternelle [2]. Dans l'état de faiblesse et d'abandon où se trouvait cette famille opprimée, un recours incessant à la justice, à la protection du ciel s'explique par la situation même; et, après l'avoir si longtemps invoqué, il était naturel de faire remonter à lui la punition presque miraculeuse des oppresseurs. C'est la condition nécessaire du faible, se débattant contre le fort, de chercher un point d'appui dans les principes éternels du juste et du bien, de s'y attacher, de se passionner pour eux. Mais, nous le répétons, la plénitude du sens moral n'est pas là. Il y faut quelque chose de plus : le désintéressement et la pratique. On n'est vertueux qu'à ce prix.

Toutes les maximes de morale éparses dans Homère ne s'y produisent pas toujours, il est vrai, sous l'impulsion d'un intérêt aussi grand et aussi actuel.

1 *Odyssée*, chant I, v. 379-381.—*Id.*, chant II, v. 67-141.

2 *Odyssée*, chant XVI, v. 421-433.

Elles le font parfois d'un air calme et réfléchi, sous la forme de conseils, comme la prudence humaine en donne si volontiers, ou celle de généralités affichant la haine du mal, sans autre objet apparent que de le flétrir. Mais quelle que soit leur physionomie, elles ne peuvent offrir une expression plus fidèle des instincts et des mœurs du temps que l'ensemble des faits auxquels elles se trouvent mêlées. Elles ne prouvent en rien, chez celui dans la bouche duquel on les rencontre, une volonté ferme et réfléchie de les prendre constamment pour règle.

Il importe trop en effet à l'homme de voir régner la droiture et la modération chez ses semblables pour ne point les leur prêcher à l'occasion. Son intérêt se manifeste encore ici; il lui est même facile de comprendre à quel point cet intérêt est général, et le parti à tirer, dans l'occasion, contre un ennemi, de ceux de ses penchants ou de ses actes qui menacent la sécurité de tous. De là cette pente à imputer publiquement à autrui les faiblesses ou les vices qui nous sont propres ; moyen facile de s'élever et de rabaisser du même coup ceux qu'on attaque ; témoignage qu'on se donne, à bon compte, et sans tirer à conséquence. Or, cette disposition est manifeste chez les héros d'Homère ; et, pour s'y laisser tromper, il faut une indulgence tenant du parti pris ; car la censure y est généralement rigoureuse par haine et par colère. Le moraliste du moment a déjà donné ou

donnera bientôt l'exemple des énormités contre lesquelles il s'élève. Achille, par exemple, trafique de ses prisonniers, dépouille les morts de leurs bijoux ; eh bien ! il accuse Agamemnon d'âpreté au gain. Ce dernier a convié toute la Grèce à une expédition dans laquelle elle prélude, sous ses ordres, au sac de Troie, par celui de nombre de villes du littoral ; il n'en fait pas moins un crime au fils de Thétis de se complaire dans la lutte, la guerre, les combats [1]. Ailleurs, on le voit user officiellement, envers son armée, de mensonge et de supercherie, puis, le même jour, reprocher à Ulysse ses ruses et ses stratagèmes [2]. Une autre fois, c'est le tour de ce dernier, ou de ses compagnons, de nous prouver le peu de fond à faire sur ces idées de justice que l'homme mettait alors en avant ; et combien son point de vue variait, selon les circonstances et l'intérêt du moment. Le roi d'Ithaque vient de massacrer les prétendants. Leur crime, à ses yeux, c'est l'usurpation de son bien, de ses troupeaux, de ses vins, de ses denrées. Cependant le soir même, dans ses épanchements avec Pénélope, il confie à celle-ci l'expédient dont il compte user pour remplacer ce que les coupables lui ont pris. Faire du butin, en d'autres termes, se récupérer sur le bien d'autrui, tel est le moyen auquel il s'est arrêté [3].

1 *Iliade*, chant I, v. 176, 177.
2 *Iliade*, chant II, v. 110-141.— *Id.*, chant IV, v. 339.
3 *Odyssée*, chant XXIII. v. 336-337.

Quand les vents ont jeté le héros et les siens sur quelque plage inconnue, leur premier mouvement est de se demander, avec anxiété, s'ils vont se trouver en face d'un peuple juste, humain, hospitalier, pénétré de la crainte des dieux. Ils prennent alors au sérieux les devoirs que la religion impose à l'homme envers les étrangers [1]. Or, abordés en Sicile, et une fois, dans la grotte de Polyphème, les guerriers qui ont accompagné le fils de Laërte le pressent de mettre à profit l'absence du Cyclope, pour faire main basse sur ses brebis, ses chèvres et jusqu'à ses fromages, puis de fuir au plus vite avec cette proie; conseil que le chef rejette, dans l'espoir de quelque présent, comme en faisait, en ce temps, l'hospitalité, et qu'il regrette plus tard de n'avoir pas suivi [2].

Tout ceci comporte assurément des exceptions. Quel temps, quel peuple ne compte pas certains naturels d'élite? Cependant un phénomène à peu près général autorise à conclure que les exceptions étaient rares. Chez ce peuple, où le meurtre est si commun, rien n'indique que la conscience de l'assassin fût jamais agitée. Sa quiétude semble complète. Nous ne surprenons aucun mouvement de l'âme ayant quelque analogie avec le remords. On ne rencontre même, dans la langue de ces premiers âges, aucun mot, au-

[1] *Odyssée*, chant VI, v. 119-121. — *Id.*, chant IX, v. 174-176. — *Id.*, chant XIII, v. 200-203.
[2] *Odyssée*, chant IX, v. 224-229.

cune locution en exprimant l'idée d'une façon nette et précise. Et on le conçoit : quand le fait, de nature à inspirer le plus d'horreur à celui qui l'a commis, n'agitait pas le coupable, comment de simples actes de violence ou d'iniquité eussent-ils troublé son repos? Voyez Pâris, voyez Égisthe : aucun indice ne trahit chez eux la conscience d'une mauvaise action. Anténor opine-t-il pour que la femme de Ménélas soit rendue à son époux, le premier s'indigne et gourmande l'orateur : les dieux l'ont, dit-il, privé de la raison[1]. Quant au fils de Thyeste, à peine a-t-il triomphé de la résistance de Clytemnestre qu'il court aux autels des dieux leur rendre grâces, leur prodiguer les offrandes et les victimes[2] ; et il n'y a point à s'en étonner. Avides du sang de Télémaque, les prétendants ont bien l'idée de consulter la divinité sur le projet qu'ils méditent de l'assassiner, s'imaginant, le fait même le prouve, qu'elle pourrait bien y donner son assentiment[3].

On rencontre parfois, il est vrai, chez certains coupables une sorte de repentir. Mais quand et comment? Lorsque l'événement a tourné contre eux ; alors ils s'accusent, ils reconnaissent leurs torts, mais en ce sens qu'ils se sont nui à eux-mêmes. Là est la faute à leurs yeux. Ainsi, sous le coup du désastre qui l'a

[1] *Iliade*, chant VII, v. 354-360.
[2] *Odyssée*, chant III, v. 272-275.
[3] *Odyssée*, chant XVI, v. 400-406.

frappé, Agamemnon regrettera d'avoir offensé Achille, et il en donne la raison : Un guerrier aussi avant dans les bonnes grâces de Jupiter vaut des multitudes de combattants [1]. C'est le point de vue de l'intérêt. De son côté, pour déplorer les suites désastreuses de sa colère, le fils de Thétis attendra que son ami le plus cher ait péri par la main d'Hector ; le cri de la conscience est étranger à ce retour qui s'opère chez lui comme chez l'aîné des Atrides. Si tous deux gémissent, c'est que tous deux sont frappés ; ce dernier déclare même, devant tous les Grecs, que le coupable ce n'est pas lui, mais Jupiter, le destin, cette Erinnye qui plane dans l'air, et qui égare à l'occasion jusqu'au maître des dieux [2].

Si quelque chose offre par exception, chez Homère, une sorte d'affinité avec le remords, c'est la honte que témoigne Hélène de sa condition et de sa faute [3]. Mais il s'agit ici d'une femme ; et ce sentiment se lie intimement à celui de la pudeur ; puis, isolée sur une terre étrangère, objet d'animadversion pour tout un peuple, insultée jusque dans la famille de son séducteur [4], ces reproches qu'elle s'adresse sont l'écho de ceux qu'elle entend autour d'elle ; et elle s'accuse, comme pour obtenir merci. Réduite enfin à rougir

[1] *Iliade*, chant IX, v. 116, 117.
[2] *Iliade*, chant XIX, v. 86-96.
[3] *Iliade*, chant III, v. 173-175. — *Id.*, chant VI, v. 344-348. — *Id.*, chant XXIV, v. 764.
[4] *Iliade*, chant XXIV, v. 768-770.

de Pâris qu'elle a vu fuir devant Ménélas[1], la satiété, le dégoût semblent arrivés pour elle ; ses regards se tournent avec regret vers son époux, son pays, sa famille ; tout, jusqu'aux compagnes de son enfance, lui apparaît avec le prestige que l'éloignement ajoute à celui des souvenirs de la jeunesse et de ses joies les plus pures[2]. Homère a tiré de ces circonstances un parti admirable ; tenter d'appeler l'intérêt sur la fille de Léda et y parvenir, c'est un effort de génie. Pour peu qu'on réfléchisse cependant, on doute que le remords dominât dans la tristesse de la reine de Sparte. La réprobation dont elle se voyait frappée y avait la plus grande part. On le comprend au langage qu'elle tient à Vénus, lorsqu'après la défaite de Pâris la déesse vient la presser de se donner de nouveau à son séducteur. Elle se soulève à l'idée du blâme dont l'accableront les Troyennes[3]. C'est dans le même esprit qu'elle reproche à Pâris son peu de souci des sévérités de l'opinion. Cette préoccupation n'était particulière ni à Hélène ni à son sexe ; elle était alors commune à l'homme et exerçait sur lui une action tantôt salutaire, tantôt pernicieuse, et procédant d'un principe étranger à l'amour du bien.

Pour déterminer exactement le caractère et la portée de cette disposition révélée par une foule d'in-

[1] *Iliade*, chant III, v. 437-438.—*Id.*, chant VI, v. 350-353.
[2] *Iliade*, chant III, v. 139, 140.— *Id.*, *ibid.*, v. 173-175.
[3] *Iliade*, chant III, v. 411, 412.

dices, il convient ici de remonter à ses causes. Celle qui frappe d'abord, c'est l'orgueil. Il était prodigieux chez ces barbares. Les luttes, les triomphes de la force, le développaient au plus haut point dans la guerre, dans ces exercices du corps où, devant des multitudes, ils rivalisaient de vigueur, d'adresse et de légèreté. C'est en eux un besoin visible de prééminence et de distinctions, une émulation non seulement de courage et de puissance physique, mais de prudence et de ruse, de faconde et même de noblesse de race; sentiment qui s'élève parfois jusqu'à l'amour de la gloire, pour descendre ailleurs aux simples proportions de la vanité. Au peu de soin qu'il prend de se déguiser, on peut juger de sa généralité comme de sa profondeur. Agamemnon, Achille, Sthénélus, le sage Nestor, le prudent Ulysse en sont autant d'exemples. Celui-ci notamment s'indigne au plus haut point d'être pris pour un patron de navire, un homme qui transporte des marchandises et en tire profit[1]. L'orgueil arrache des larmes au fils de Tydée comme à celui de Thétis. Il faut à ce dernier des flots de sang parce qu'Agamemnon n'a fait, dit-il, en lui, aucun cas du plus brave des Grecs[2]; Ajax de son côté se tue parce qu'on lui a préféré Ulysse[3], et ces ressentiments orgueilleux, il les nourrit jusque dans

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 159-167.
[2] *Iliade*, chant I, v. 407-412.
[3] *Odyssée*, chant XI, v. 542-550.

les enfers[1]. On s'étonne, en lisant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, de la magnificence des épithètes accolées au nom des rois, des chefs, parfois même de simples guerriers. Homme divin, nourrisson de Jupiter, égal aux dieux, semblable aux immortels : Homère leur prodigue ces qualifications. Certes pour que ces locutions et d'autres analogues aient pu passer dans la langue de la poésie, pour qu'elles aient été acceptées par tout un peuple et un peuple superstitieux, il faut bien qu'elles fussent alors en harmonie avec les idées; s'il en eût été autrement, elles eussent choqué, même chez le plus puissant des aèdes; on y eût vu et on eût été fondé à y voir une sorte d'atteinte à la majesté divine. Il n'en a pas été ainsi. Pourquoi? Parce qu'ici comme partout Homère est demeuré dans le vrai; vérité purement relative, on l'a compris, et consistant dans la reproduction fidèle de l'esprit de son temps, mais qui pour nous a comme symptôme une portée impossible à méconnaître.

Cet esprit ne perce pas là seulement; on le rencontre partout dans les compositions homériques. Il est reconnaissable dans les petites choses comme dans les grandes. Voyez la complaisance des héros à parler de leurs aïeux, à s'étendre sur leur généalogie; l'étude des rois à flatter la vanité des chefs ou de l'aristocratie, ici par des prélèvements honorifiques sur le butin, là par des invitations à leur table, où la

[1] *Odyssée*, chant XI, v. 560-563.

place d'honneur, les meilleurs morceaux, les coupes les plus pleines sont réservés à ceux qu'on a le plus d'intérêt à se concilier. Considérez ce soin de caresser dans les grandes occurrences l'amour-propre des guerriers, en appelant chacun par son nom, moyen indirect de lui faire comprendre qu'on le connaît, qu'on l'a distingué[1]; et vous concevrez quel rôle les susceptibilités de l'orgueil jouaient alors dans la vie.

Or au milieu des satisfactions dont il était avide, il existait un ensemble de circonstances de nature à l'exalter encore en l'inquiétant. L'activité de l'esprit était, comme celle du corps, impatiente du repos chez les races grecques. La multitude des fables de toute sorte constituant les annales du polythéisme est là pour l'attester. Aux temps chantés par Homère, ce travail auquel l'imagination populaire avait pris une si grande part était à peu près complet, et l'aliment journalier que la presse offre chez nous aux besoins intellectuels faisait défaut aux tribus de la Grèce. L'action purement orale et partant restreinte de la légende et de la poésie ne pouvait les satisfaire; c'était aux incidents quotidiens de la vie contemporaine de suppléer à cette insuffisance. Aussi la place publique, le *lesché,* cet édifice ouvert à chacun, et dont le nom même implique des habitudes de causerie; la forge de l'armurier, point naturel de réunion

[1] *Iliade*, chant X, v. 67-69.

chez des peuplades guerrières[1], étaient-ils autant de centres où chacun apportait son contingent de nouvelles, d'observations, de commentaires sur les faits publics ou privés. La malveillance, la malignité s'y donnaient pleine carrière : plus d'un indice autorise à le croire. Hésiode s'élève contre la fréquentation soit du *lesché*, soit de la forge[2]. Et quant à ce besoin de médisance naturel, selon toute vraisemblance, à la race grecque, il y a ceci de particulier que, à plusieurs siècles de distance, on en retrouve des traces visibles chez ses deux poëtes les plus sublimes, Homère et Pindare. Dans le magnifique désordre de l'inspiration lyrique, ce dernier y fait fréquemment allusion[3]. Chez le chantre d'Achille, Thersite n'est pas le seul qui déverse le blâme sur les chefs[4] ; pendant que le fils de Thétis persévère dans ses ressentiments et son inaction, les Myrmidons se plaignent et l'accusent hautement[5]. Les femmes même manifestaient publiquement leur opinion sur les défaillances du courage, et on en tenait compte[6]. Les grandes faiblesses, comme celles d'Hélène, n'avaient pas

[1] *Odyssée*, chant XVIII, v. 327, 328.—Hésiode, *Œuvres et Jours*, chant I, v. 491.

[2] Hésiode, *id.*, *ibid.*

[3] Pindare, 2e *Olympique*, v. 173-178.—*Id.*, 11e *Pythique*, v. 96,97. —*Id.*, 7e *Pythique*, v. 18-20.— *Id.*, 11e *Pythique*, v. 44.—*Id.*, 8e *Néméenne*, v. 33-38, 51-58.—*Id.*, 2e *Isthmique*, v. 63, 64.

[4] *Iliade*, chant II, v. 212-224.

[5] *Iliade*, chant XVI, v. 202-206.

[6] *Iliade*, chant XII, v. 442-443.—*Id.*, chant XXII, v. 99-107.

seules à se préoccuper de ces jugements sévères. Nausicaa, la fille si fraîche et si pure d'Alcinoüs, appréhende les mauvais propos : « On est, dit-elle à Ulysse, fort malveillant chez les Phéaciens [1]. » Et en effet le scandale n'épargne pas même les dieux : témoin l'histoire des mésaventures de Vulcain, de Mars et de Vénus, que l'aède en titre du souverain y chante publiquement devant tout le peuple, et dans laquelle personne n'est ménagé, pas plus les amants que le mari.

Il n'y a donc point à s'étonner si cette disposition générale des esprits en avait développé une autre qu'on voit souvent plus active, plus efficace que l'amour du bien ; et qui certes en est distincte comme la vanité le sera toujours de la passion de la gloire : nous voulons dire l'exagération du respect humain, une pente visible à mettre les jugements des hommes avant celui de la conscience, à leur demander enfin la raison d'agir ou de s'arrêter. On comprendra sa puissance d'action sur la volonté, en voyant la grande âme d'Hector se déterminer par une telle considération et ne s'en pas cacher, avouer au contraire à quel point il redoute le blâme, fût-ce même celui des Troyennes [2]. Lorsque Diomède pressé par Nestor de céder, en fuyant, aux signes manifestes de la volonté de Jupiter, répond à celui-ci qu'il ne peut supporter cette

[1] *Odyssée*, chant VI, v. 273-275.

[2] *Iliade*, chant XII, 442, 443.—*Id.*, chant XXII, v. 99-107.

pensée qu'Hector se vantera de lui avoir fait lâcher pied, ne nous donne-t-il pas également la mesure de l'influence du respect humain sur les naturels les plus généreux[1] ?

Tout ceci procède d'un principe autre que le respect de soi-même, la crainte d'en être réduit à rougir intérieurement ; c'est, ce nous semble, non à ces deux sentiments, mais à la peur du blâme que les chefs font si fréquemment appel dans l'*Iliade*, lorsqu'ils voient faiblir les leurs et veulent les ramener ou les exciter. On trouve généralement, il est vrai, dans leur bouche en pareille occasion le mot *αἰδὼς* offrant des nuances distinctes selon le cas : celle de pudeur aussi bien que de honte, et d'autres encore. On pourrait donc, dans l'incertitude sur le sens du terme, incliner à penser qu'il s'agit ici de ce sentiment dont l'effet est de nous rendre notre énergie, en nous reprochant notre faiblesse. Mais Homère détermine à plusieurs reprises la portée de l'expression ; car il est plus d'un passage où elle se complète par d'autres et devient ainsi d'une clarté à ne laisser aucun doute ; et c'est bien évidemment par l'appréhension d'en être réduits à rougir les uns devant les autres qu'Agamemnon et Ajax cherchent tour à tour à ranimer le courage des leurs. « Ayez honte les uns devant les autres, » tel est en effet le sens de ces mots *'αλλήλους αἰδεῖσθε*, que ces chefs ou d'autres leur adressent à

[1] *Iliade*, chant VIII, v. 147-150.

plusieurs reprises pendant l'action[1]; ailleurs, c'est par la crainte de l'opinion publique qu'ils cherchent à agir sur l'esprit des combattants effrayés[2]. Or le courage étant alors la vertu le plus en honneur, le devoir le plus impérieux parmi des peuplades toujours en armes, s'il fallait lui chercher des stimulants en dehors de lui, on conçoit ce qu'il devait en être des obligations morales, reléguées alors au second rang.

Dans cette société où la famille occupe une si grande place, sans jeter autant d'éclat que l'intrépidité du cœur, la piété filiale atteignait à son niveau dans l'ordre des obligations imposées à l'homme. Eh bien! preuve aussi étrange qu'éclatante de la prédominance de l'opinion et, en même temps, de l'action limitée du sens moral, l'*Iliade* nous révèle un fait où le respect humain est plus puissant sur un fils que le devoir et la voix du sang. Maudit par son père, Phœnix se sent, dans un accès de fureur barbare, tenté d'égorger le vieillard. Or ce qui l'arrête, il le raconte plus tard et sur ses vieux jours, c'est l'appréhension de l'opinion publique et de ses sévérités, c'est la crainte d'être flétri du nom de parricide: voilà ce qui l'a désarmé; il ne donne pas d'autre raison[3].

Sans procéder de l'amour du bien, la peur du blâme

[1] *Iliade*, chant V, v. 530, — *Id.*, chant XV, v. 562.
[2] *Iliade*, chant XV, v. 661, 662.
[3] *Iliade*, chant X, v. 460 461.

peut dans certains cas, il faut le reconnaître, aboutir aux mêmes résultats ; et si elle ne constitue pas le sens moral, indiquer une sorte de pudeur ayant quelque affinité avec lui. La ressemblance, qu'on y prenne garde, est trompeuse ; et, prise pour règle, l'opinion doit, selon le cas, pousser au mal comme au bien. Tout dépend de l'état des esprits et des mœurs. Or, on a pu le remarquer, aux temps dont nous nous occupons, l'indulgence était générale pour l'homicide, l'avidité, la brutalité sensuelle ; l'astuce était en honneur et l'admiration acquise à tout ce qui sentait l'audace, la force et l'adresse. L'opinion n'avait de rigueurs que pour les actes de nature à blesser les instincts dominants ; et, en ce sens, marchant à la suite de ceux-ci, pouvait tout au plus venir en aide au petit nombre de penchants heureux que la vie barbare n'avait point pervertis. Ayant son principe dans les mœurs mêmes, comment eût-elle pu les réformer? Son action était donc en général plutôt pernicieuse que salutaire ; elle détourne ici Phœnix du parricide, ailleurs elle y pousse Oreste comme Alcmæon ; car pour ces derniers il s'agit de venger le meurtre dans le sang du meurtrier, et en pareil cas la vengeance est un devoir aux yeux des barbares.

CHAPITRE XV

MORALE DU POLYTHÉISME.

Son impuissance à réformer les mœurs.—Nature étroite et locale du précepte. — Latitude laissée aux mauvais instincts dans les rapports de peuplade à peuplade.—Contradictions du dogme et de la morale.— Le Destin.— Doctrine du fatalisme.— Celle du libre arbitre. — La religion indécise entre elles. — Action de l'exemple donné par les dieux.— Croyances qu'il autorisait. — Supériorité de la nature divine, placée avant tout dans la puissance.—Celle de distribuer les biens et les maux considérée comme le premier de ses attributs. — Opinion établie de la malveillance des immortels envers l'homme. —Justifiée par le spectacle de la vie.—Condition de l'âme après la mort.—Nécessité d'acheter la faveur du ciel par l'offrande et le sacrifice. — Efficacité attribuée à ces pratiques.—Importance qu'y attachent les dieux.—Absence d'un système de pénalité ou de rémunération après la mort.—L'action de la justice divine généralement limitée à la terre. — Peines et récompenses exclusivement du domaine de la vie.—Certitude d'échapper aux unes, et d'obtenir les autres par les dons et les holocaustes.

D'où vient que les mœurs barbares prévalaient sur le sentiment du bien et du juste chez un peuple si heureusement doué, capable de tout comprendre

comme de tout oser, sensible au charme de la poésie et de l'éloquence; chez lequel enfin le gouvernement, la famille, la propriété se trouvaient déjà réglés par des coutumes accusant une si précoce intelligence des principes sur lesquels reposent les sociétés humaines. Ceci s'explique par une double cause, l'une se confondant avec la barbarie elle-même : le développement prodigieux qu'elle avait donné aux passions; l'autre une mobilité, une subtilité d'esprit incompatibles avec la profondeur des convictions et la rigueur des principes.

A ces germes de désordre et de mal, il eût fallu un contre-poids plus puissant que la morale du polythéisme. Un éminent écrivain a tout récemment avancé en Angleterre que la conscience des Grecs était, aux âges héroïques, plus sévère que l'esprit de leur religion. L'assertion nous semble contredite par les faits : l'imagination des peuples et de leurs aèdes achevait à peine, au temps d'Homère, de mettre la dernière main à cette étrange création de la fable où domine l'assimilation à peu près complète de la divinité à l'homme; aucun changement sérieux n'avait pu s'opérer dans ses éléments; le rapport était encore le même entre le type original et les traits que la poésie ou la légende religieuse lui avaient empruntés.

Sans doute, au premier coup d'œil, les violences exercées par Kronos sur son père, par Jupiter sur le

sien, paraissent offrir un contraste avec la profondeur des affections de famille à l'époque dont nous nous occupons. Mais les meurtres d'Eriphyle et de Clytemnestre par leurs fils n'ont rien de moins sauvage. Tout ces faits sont du même ordre ; au ciel, les fils vengent leur mère, comme ceux d'ici-bas leur père. Ceci était consacré par les mœurs ; et tel est le caractère assigné par Hésiode aux actes qu'il impute, après Homère, à Kronos, comme à son fils[1].

Les dieux de la fable n'en ont pas moins d'anathèmes contre l'impiété des enfants. En ce sens, la morale des cieux est la reproduction exacte de celle de la terre ; et si les immortels s'élèvent contre des excès dont eux-mêmes ils offrent l'exemple, c'est un point de rapprochement de plus entre eux et leurs adorateurs. On le comprend d'ailleurs, si la Grèce héroïque valait mieux que sa religion, l'impuissance de celle-ci à réformer les mœurs n'en serait que plus évidente. Et cependant la morale de ces premiers âges n'a guère d'autre autorité que celle empruntée au sentiment religieux ; c'est au nom des dieux qu'elle se produit en général. Mais bien qu'il n'y ait point, selon nous, à la faire descendre au-dessous du niveau de la conscience humaine, égarée comme celle-ci l'était alors, il convient cependant, pour prévenir tout malentendu, de réduire ses préceptes à leur véritable portée.

[1] Hésiode, *Théogonie*, v. 161-165.—*Id.*, 467-172.

On ne saurait trop, par exemple, se garder, en s'y reportant, d'assigner aux locutions qu'emploie la morale religieuse de ces premiers âges la valeur des expressions identiques adoptées et reproduites plus tard par l'Évangile. De part ou d'autre, le sens des mots est purement relatif. C'est par la comparaison entre les hommes comme entre les faits, par celle des mœurs, au berceau du polythéisme et du christianisme naissant, qu'il convient de le déterminer, et, par là de se rendre compte de la sévérité du précepte, de l'étendue des devoirs, ainsi que du caractère des vertus, à chacune de ces deux phases de l'humanité.

La loi évangélique dispose en vue de l'espèce humaine sans exception ; à ses yeux, les hommes sont frères, et de là découlent des obligations envers tous. Il s'en faut qu'il en fût ainsi de la généralité de celles imposées par la religion aux temps héroïques ; ils ne les envisageaient pas à ce point de vue. L'état de guerre était presque l'état normal entre cette foule de peuplades éparses sur le sol de la Grèce. Unies momentanément contre Troie par des instincts et des ressentiments communs, cette sorte de trêve guerrière n'avait été, comme la trêve sacrée suspendant, à certaines époques, les hostilités entre ces hommes avides de mouvement et d'aventures, qu'une exception impuissante à changer le cours d'idées et d'habitudes invétérées. Or les conséquences directes et nécessaires de rapports si généralement hostiles

avaient pour elles la sanction, l'autorité de la religion comme des mœurs. Loin d'en adoucir la rigueur, les dieux, c'était la croyance universelle, s'associaient, on l'a vu, aux haines, aux inimitiés éclatant entre ces peuples, prenaient parti pour l'un ou l'autre et passaient même pour combattre à l'occasion dans leurs rangs.

Aussi de toutes les atrocités de la guerre, l'usurpation du sol, le sac des villes, le pillage, le massacre ou l'asservissement des populations, aucune n'était considérée comme constituant infraction à la loi morale ou religieuse. Le maraudage et la piraterie n'avaient pas même besoin de chercher leur raison d'être dans l'état de guerre déclarée; il s'agissait d'étrangers, la conscience était à couvert.

Hors le cas d'hospitalité et quelques autres analogues, la loi du bien, celle du devoir, se trouvait donc, quant à son application, restreinte, tant par son esprit que par la puissance des faits, aux limites du petit État auquel appartenait l'homme ; elle n'avait force qu'entre lui et ceux composant le même corps social.

Or, comment ne pas le comprendre? cette loi ainsi limitée, se heurtant incessamment au dehors avec des faits, des principes contraires, devait par la seule force des choses perdre une partie de son autorité. Les affections de famille et les sentiments naturels de bienveillance que font en général naître d'homme à

homme l'habitude de vivre ensemble, de partager les mêmes hasards, les mêmes dangers; la loi impérieuse de la nécessité, un intérêt commun et permanent à s'unir, à se resserrer pour faire tête aux orages toujours prêts à fondre sur ces petites sociétés, contribuaient plus, il faut le croire, que les scrupules de la conscience et les traditions morales à y maintenir, dans une certaine mesure, l'ordre et la concorde.

Ce qui l'indique, c'est le nombre de cas où l'on voit la passion, préoccupée d'elle seule et de ses fins, les poursuivre au sein de la peuplade avec toute la fougue de la barbarie, lorsqu'un intérêt présent et individuel l'aveugle au point de lui faire perdre de vue la considération éloignée du bien général. Alors rien n'arrête la violence, l'impétuosité meurtrière, l'avidité spoliatrice.

Il faut bien en conclure que l'autorité morale faisait défaut au polythéisme. La superstition était profonde, il est vrai; les populations de la Grèce croyaient sincèrement aux dieux qu'elles adoraient, aux absurdités même de la fable; mais la superstition, cette exagération du sentiment religieux, en diffère singulièrement; et cette foi même était ici un obstacle à l'influence sérieuse de préceptes qui se produisaient sous le patronage de divinités offrant les plus pernicieux exemples.

Le défaut de conséquence et d'unité est en soi un vice de nature à enlever toute influence salutaire à un

système religieux. Or, par une conséquence nécessaire de son principe, le polythéisme ne pouvait échapper à ce vice. Il est difficile de remonter à l'origine de toutes les fables dont l'ensemble constitue le fond du paganisme. Des nombreuses divinités de la Grèce, les unes en sont un produit indigène, les autres y ont été vraisemblablement importées ; mais telle est la puissance de transformation, d'assimilation inhérente à l'imagination hellénique, que toutes offrent un air de famille, un caractère identique, celui du pays qui les a créées ou adoptées. Cette sorte d'identité n'exclut pas néanmoins certaines différences dans le dogme. Or la Grèce était divisée en une multitude de peuplades; et chacune apportait à ce fonds commun de la fable ses traditions, ses opinions, ses idées. Aussi les faits, comme la doctrine, devaient-ils nécessairement offrir des contradictions; et comme il n'existait dans la Grèce aucun collége de prêtres, aucune hiérarchie religieuse, nulle autorité, en un mot, en matière de foi, la conscience ou, pour mieux dire, la passion avait sur plus d'un point le choix entre des données opposées.

Celui sur lequel on demeurait universellement d'accord, l'anthropomorphisme ou, pour nous servir d'une expression moins usitée bien que plus complète, l'anthropophuisme, c'est-à-dire l'assimilation presque absolue de la nature des dieux à celle de l'homme, contenait en lui le principe de la contradiction la plus

frappante comme la plus déplorable : celle existant entre la morale prêchée au nom des dieux et les exemples que leurs aventures de toutes sortes, leur vie publique et privée, leurs haines, leurs colères, leurs cruautés, leurs dissensions, leurs amours impures offraient à leurs adorateurs avec la recommandation s'attachant au caractère divin. En présence d'un pareil contraste, le désaccord sur l'origine et les attributions de certaines divinités, comme sur les éléments de cette aristocratie céleste composant le grand conseil de l'Olympe, n'a qu'une importance secondaire ; et sans nous étendre sur tout ce qu'on rencontrait de disparate dans l'ordre des idées et des doctrines, nous nous bornerons à appeler ici l'attention sur un problème qui recevait à cette époque les solutions les plus opposées et laissait flotter l'esprit entre le dogme du libre arbitre et celui de la prédestination, du fatalisme.

Il est peu de questions dont les conséquences soient plus graves au point de vue moral et religieux. En effet, ou l'homme est l'instrument purement passif d'une force aveugle, inévitable, irrésistible; alors comment lui demander compte de ses actions? pourquoi le punir ou le récompenser? Ou il agit dans la plénitude de sa liberté, selon sa conscience et sa raison; en ce cas le bien et le mal existent et peuvent être le juste objet de rémunérations ou de châtiments. Or une foule de textes semblent consacrer dans Ho-

mère cette doctrine du fatalisme ; d'autres, au contraire, également en grand nombre, admettre la liberté de choix et d'action chez l'homme. Entre ces solutions, à lui de s'arrêter à celle que les circonstances, la passion, l'intérêt du moment lui recommandent.

Ainsi, dans une foule d'occasions, le chantre de l'*Iliade* dit et fait dire à ses héros, ou même aux dieux, que le sort de l'homme est irrévocablement fixé dès sa naissance, soit par le Destin, soit par Jupiter, avec lequel cette divinité inexorable semble alors se confondre. Le maître des dieux et les immortels sont eux-mêmes soumis à cette loi [1]. On serait, d'après d'autres passages, autorisé à croire que les dieux et même les hommes pourraient, dans certains cas, s'y soustraire par l'énergie d'un puissant effort [2]. Aussi les voit-on dans une foule d'occurrences délibérer, soit au ciel, soit ici-bas, sur le parti à prendre; comme si le choix et l'initiative leur appartenait, et en faisant, bien évidemment dans l'issue des choses humaines, la part de la volonté, de la prudence et de l'énergie.

Jupiter se détermine par les prières de Thétis, comme Apollon par celles de Chrysès ; les dieux

[1] *Iliade*, chant VII, v. 50, 51.—*Id.*, chant VIII, v. 511, 512.—*Id.*, chant XVI, v. 707-709. — *Id.*, chant XX, v. 127, 128. — *Id.*, *ibid.*, v. 232.— *Id.*, chant XXIV, v. 210-212. — *Odyssée*, chant V, v. 41.

[2] *Iliade*, chant II, v. 155. — *Id.*, chant XVII, v. 321. — *Id.*, chant XX, v. 30.—*Id.*, *ibid.*, v. 301, 302.—*Id.*, *ibid.*, v. 336,—*Odyssée*, chant V, v. 436, 437.

descendent dans les rangs soit des Grecs, soit des Troyens, pour faire incliner la fortune de la guerre en faveur du peuple pour lequel ils prennent parti. Les chefs adressent des prières, offrent des sacrifices aux dieux pour obtenir la victoire, comme s'il leur était donné d'influer par là sur le cours des événements. Et cependant, par une contradiction singulière, ils n'ont pas moins, pour pénétrer les secrets de l'avenir, foi dans les oracles et les devins ; crédulité impliquant un ordre de faits invariablement arrêté à l'avance.

L'érudition a beaucoup médité sur tous ces points; elle a fait de grands efforts de réflexion pour concilier ce qui semble inconciliable. Mais quand elle y serait arrivée, ou à peu près, à force de distinctions et de vues ingénieuses, il est une chose facile à comprendre et qu'elle semble ne pas avoir entrevue : si heureusement doués qu'ils pussent l'être, les hommes de ces temps-là n'avaient point cette patience d'investigation, de rapprochement, de méditation, attribut et jouissance du savant et de l'antiquaire ; dans leur vie toute d'action comme de passion, ils s'arrêtaient à ce qui frappait d'abord leur esprit ou flattait leur penchant ; et entre des points de vue si divers, c'était, selon toute vraisemblance, au plus conforme à leurs désirs qu'il appartenait en général de déterminer leur choix.

De tous les germes de mal cachés au fond du poly-

théisme, le plus fécond et le plus pernicieux à coup sûr, comme laissant le plus de latitude aux instincts pervers, c'est cette diversité de doctrines et de faits montrant à l'homme les dieux, leur vie et partant leur morale, sous des aspects si multiples et si opposés. Qu'importent en effet la sagesse, la sublimité même de certains préceptes, si la passion a l'alternative entre leur sévérité et le relâchement de maximes ou d'exemples en harmonie avec les plus mauvais instincts; s'il y a doute sur la justice, la bonté, la bonne foi des dieux au nom desquels la religion prêche la morale? Or, cette justice, cette bienveillance, cette sincérité, étaient, on peut le dire, à l'état de problème aux yeux de leurs adorateurs. Et ici qu'il nous soit permis de hasarder une observation de nature, peut-être, sinon à concilier entre elles cette foule de données contraires dont fourmille le paganisme, au moins à expliquer, dans une certaine mesure, par quelle bizarrerie elles avaient pu trouver simultanément accès dans les idées. La solution se lie intimement au principe de l'anthropophuisme, et domine le culte même des divinités inaugurées par lui.

Les dieux de l'Olympe, nous l'avons déjà dit, et c'est un fait dont l'évidence a frappé les meilleurs esprits, sont l'image vivante des chefs de la Grèce [1]. Or, on a pu comprendre quelle était chez ceux-ci la violence des passions. Il est un point non moins clair,

[1] Aristote, *Politique*, livre I, chap. 1, § 7.

il se manifeste dès ces premiers âges : c'est la condition de tout pouvoir humain de chercher à établir, à propager, ne fût-ce qu'à son profit, les idées d'ordre et de devoir.

Cette condition, les petits monarques de la Grèce n'y avaient pas échappé. Les faits le prouvent. Investis de la plupart des attributions du sacerdoce et de l'autorité de juge suprême entre ceux de la peuplade, ils y étaient l'expression la plus élevée du droit comme du devoir. Ainsi ces éléments nécessaires de toute société se trouvaient placés sous leur sauvegarde, et leur intérêt même leur faisait comprendre l'importance de ce dépôt ; tandis que d'un autre côté cependant ils se trouvaient, comme leurs contemporains, emportés, en dépit des considérations les plus graves, par l'irrésistible courant de la barbarie. C'est ainsi que familiarisés par le spectacle journalier des faits avec une situation, une attitude aussi complexes, les peuples s'étaient trouvés conduits à prêter en même temps à la divinité, d'une part, des velléités morales et civilisatrices, le désir de faire prévaloir le principe du bien, et, de l'autre, les passions dont l'impétuosité entraînait les chefs eux-mêmes à s'en écarter ; c'était la barbarie, et elle ne pouvait surprendre l'homme ; car tout dans ses inégalités lui était sympathique.

Là est le secret de bien des contradictions, et ce qui explique la bizarrerie de la donnée religieuse. Chez

les Grecs de ces premiers âges, elle a pour ainsi dire une double face : à leurs yeux, les dieux avaient aussi leur morale; mais sauf l'action de leurs désirs, de leurs haines, de leurs préférences, de leurs passions, en un mot; et là où elles se trouvaient désintéressées; car c'était aussi des puissances reconnues là-haut comme ici, et dont il fallait toujours tenir compte. La perfection, l'esprit immuable de sagesse, de justice et de bonté n'étaient donc point envisagés alors comme les attributs nécessaires de la nature divine; et loin que l'on crût les immortels animés de bienveillance envers l'homme, la religion elle-même, un de ses éléments au moins et celui-là y tenait une grande place, lui montrait fréquemment l'humanité victime de leur toute-puissance.

Ce qui imposait surtout en eux, c'était la faculté illimitée de faire, selon le cas, le mal comme le bien, de distribuer à leur gré les douleurs ou les joies. Aussi chercherait-on en vain dans le culte qu'on leur rendait les élans d'amour et les tendres aspirations de l'âme chrétienne. Acheter leurs faveurs, conjurer leurs sévérités par des hommages, des sacrifices, des offrandes, à peu près comme on cherchait alors sur la terre à se concilier les forts en flattant leur orgueil ou satisfaisant leur cupidité; là se bornait en général l'accomplissement des devoirs religieux; tel était le fond même de la piété. Les pratiques extérieures y dominaient. Cet ensemble de vérités ressort de la

généralité des données éparses dans Homère et même Hésiode.

Selon elles, un des attributs des dieux, c'est de répartir à leur guise les biens de la terre[1]. Jupiter a près de lui dans l'Olympe deux tonnes pleines, l'une des biens, l'autre des maux ; il y puise et les distribue[2]. Aussi les hommes ont-ils toujours besoin des dieux[3], et la crainte avait sa part comme l'espérance dans le culte qu'on leur rendait ; car s'ils protégeaient avec ardeur tel ou tel favori, le défendaient, l'enrichissaient, l'initiaient à certains arts ; si, avec cette mobilité d'impressions particulière à la race grecque dont ils reproduisent le type, on les voit se laisser aller à la pitié, nombre de passages nous les montrent animés de haine et malfaisants. On ne rencontre, il est vrai, dans l'*Iliade* ou l'*Odyssée* aucune trace des fables sur Prométhée, Épiméthée et Pandore, ou de cette boîte que les immortels ont remise à celle-ci pleine des maux dont ils voulaient inonder la terre[4] ; mais cette légende que rien ne rattachait nécessairement au sujet de l'un ou l'autre de ces deux grands poëmes, leur est vraisemblablement antérieure, car elle concorde avec les idées nous montrant la divinité sous le même jour.

1 *Odyssée*, chant VIII, v. 325. — Hésiode, *Théogonie*, v. 111. — Pindare, 3[e] *Pythique*, v. 145.

2 *Iliade*, chant XXIV, v. 526-530.

3 *Odyssée*, chant III, v. 48.

4 Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 54-95.

Ainsi les dieux ont, selon Achille, condamné l'homme à la douleur [1] ; si, comme son frère, Agamemnon ne traite pas Jupiter du plus malfaisant entre les dieux, il n'hésite pas néanmoins à dire devant toute l'armée que le souverain de l'Olympe l'a trompé méchamment et de propos délibéré [2]. En ceci, l'aîné des Atrides ruse, il est vrai, avec les Grecs ; mais il faut bien que l'accusation fût en harmonie avec les idées reçues, autrement Homère ne la lui eût point prêtée. Ce dieu a, suivant le roi des rois, détruit de fond en comble une foule de cités ; il en renversera bien d'autres encore [3]. Quant à Junon, elle a fatigué ses chevaux à rassembler dans toute la Grèce l'armée qui doit saccager Troie, anéantir Priam et ses fils [4]. Œdipe a tué son père, épousé sa mère ; c'est, selon Ulysse, que, par dessein de nuire, les dieux l'avaient ainsi résolu [5]. Leur influence n'est point étrangère à la faute de Clytemnestre [6]. Si le roi d'Ithaque est en proie au malheur en voici la raison : Jupiter l'aura pris en haine [7].

Cette conviction de l'action pernicieuse, que la divinité exerce, comme par instinct, sur le sort de l'homme, se trouve alors reproduite sous toutes les

[1] *Iliade*, chant XXIV, v. 525, 526.
[2] *Iliade*, chant II, v. 114.
[3] *Iliade*, chant II, v. 116-118.
[4] *Iliade*, chant IV, v. 26-28.
[5] *Odyssée*, chant II, v. 270-275.
[6] *Odyssée*, chant III, v. 269.
[7] *Odyssée*, chant XIX, v. 363-369.

formes. On la rencontre dans la défiance si profonde d'Ulysse envers Calyso, Ino, Circé, Minerve même, dont les bonnes dispositions lui semblent cacher des piéges ; on peut la reconnaître jusque dans l'espèce de résignation craintive avec laquelle les malheureux parlent des traverses qu'il a plu aux puissances célestes de leur susciter[1]. C'est au point que, dès le début de l'*Odyssée*, Jupiter se plaint de cette pente générale des humains à considérer la malveillance du ciel comme la cause de leurs malheurs ; il les impute, lui, à leur folie, mais n'en constate pas moins, dans ce passage, l'état de l'opinion [2].

Ce n'est là sans doute qu'un ordre d'idées entre plusieurs chez un peuple mobile, et on l'entendra, dans la prospérité, parler de la sagesse de Jupiter ; mais les deux données s'excluent l'une l'autre. La première est la négation de la bonté divine ; et le doute seul est pernicieux en cette matière. Aucune preuve directe ne donne droit d'affirmer que les croyances sur l'état de l'âme après la mort contribuassent à le faire naître ; mais certes elles étaient de nature à l'engendrer chez un peuple où le culte des morts est empreint de cette tendresse d'âme qui se

[1] *Odyssée*, chant VI, v. 172, 173. — *Id.*, chant VII, v 248-250, — *Id.*, chant IX, v. 52, 53, 67. — *Id.*, chant XII, v. 405. — *Id.*, chant XIV, v. 235, 236, 243, 268-270. — *Id.*, chant XVII, v. 437. — *Id.*, chant XVIII, v. 255. — *Id.*, chant XIX, v. 129, 201, 512. — *Id.*, chant XX, v. 87. — *Id.*, chant XXIV, v. 305, 306.

[2] *Odyssée*, chant I, v. 302-305.

développait alors au foyer domestique. Comment concilier l'idée de la justice divine avec la condition déplorable à laquelle les âmes se trouvaient toutes condamnées pour l'éternité dans les profondeurs de l'Érèbe, ce ténébreux séjour, objet d'horreur pour les dieux même[1]. Là, sans distinction entre le méchant et le juste, la nuit, une morne tristesse, des regrets sans fin, tel était le lot des morts. C'est à peine si la souffrance physique offre rien de plus redoutable; mieux eût valu le néant. Et il est difficile d'admettre que jamais l'active intelligence de ces races, douées d'une curiosité égale à leur puissante imagination, ne tirât d'un tel ordre de choses les inductions qui en ressortent d'elles-mêmes.

La prédominance des pratiques extérieures dans le culte rendu à la divinité telle qu'on la concevait, la foi dans leur efficacité à peu près exclusive, se rattachent directement à l'ensemble des faits et des opinions que nous avons cherché à résumer. S'incliner, offrir et donner, telle est la seule voie ouverte à la faveur de maîtres dont la justice et la bonté sont douteuses; et il était naturel de la suivre vis-à-vis des dieux du paganisme. Quant à se faire auprès d'eux un mérite de l'accomplissement d'un devoir hors celui-là, il semble que l'idée s'en présentât rarement à l'esprit; et le langage que leur fait tenir Homère indique qu'en ceci l'homme était conséquent.

[1] *Iliade*, chant XX, v. 61, 65.

En effet, Jupiter veut-il donner à la fois la raison et la mesure de sa sympathie pour Troie, Priam et son peuple : C'est, dit-il, que, dans cette cité, jamais les libations et la fumée chargée de la graisse des victimes n'ont manqué à ses autels[1]. Le souvenir des nombreuses cuisses de bœuf qu'Hector lui a offertes sur les cimes de l'Ida et les sommités de Troie, voilà ce qui éveille en lui un sérieux intérêt pour le héros fuyant devant Achille[2]; et ce sentiment ainsi que sa cause le maître des dieux y revient ailleurs[3]. Apollon de son côté, veut-il faire sortir les immortels de leur apathie, à l'aspect des indignités dont les restes du défenseur de Troie sont l'objet: «Il semble, leur dit-il, que jamais Hector n'a en votre honneur brûlé de cuisses de beaux bœufs et de chèvres grasses[4]. » Un tel souvenir était sans doute celui le plus propre à agir avec efficacité sur ces natures divines, car Minerve l'invoque également pour tirer Jupiter de l'indifférence qu'elle lui impute à l'égard d'Ulysse, et le dieu s'en défend comme d'une sorte d'ingratitude[5].

L'homme de son côté agit, on le conçoit, selon les idées qu'il prête à la divinité. Veut-il obtenir quelque grâce d'un dieu, il lui rappelle invariablement ses sacrifices et ses offrandes, rien de plus, rien de moins ;

[1] *Iliade*, chant IV, v. 48.
[2] *Iliade*, chant XXII, v. 169-172.
[3] *Iliade*, chant XXIV, v. 66-70.
[4] *Iliade*, chant XXIV, v. 32-34.
[5] *Odyssée*, chant I, v. 60-67.

des œuvres, pas un mot. Tel est l'exemple que nous présentent tour à tour Chrysès, Agamemnon, Nestor et Pénélope [1]. Dans la protection si tardivement accordée par les immortels aux restes d'Hector, le vieux Priam voit uniquement l'effet des dons que celui-ci leur a offerts [2].

Il y a, sans doute, au fond de ces pratiques et de tous les rites accessoires, un sentiment religieux; mais d'une nature à part, étroite et stérile : en ceci on croyait honorer les dieux, conformément à leurs instincts. Or, une telle conviction, loin qu'elle épurât ce sentiment, fait ressortir ce qu'il portait en lui de pernicieux. Sûr, en effet, de conquérir à ce prix des patrons dans le ciel, l'homme n'avait plus d'effort à faire pour se dompter ; il avait donné et se croyait en droit d'obtenir. Pourquoi se préoccuper de devoir et de lutte contre ses passions? Qu'importait aux immortels? Leur indifférence pouvait le rassurer sur ce point. Voyez en effet Jupiter, le meilleur comme le plus grand des dieux : il manifeste, il est vrai, à plusieurs reprises, dans l'*Iliade*, l'intérêt que lui inspire Hector, mais la générosité du héros, son courage, son dévouement à la patrie, à tous les siens, ses sentiments d'époux, de fils et de père semblent n'être pour rien dans cette sympathie. De tout ceci

[1] *Iliade*, chant I, v. 40. — *Id.*, chant VIII, v. 238-242. — *Id.*, chant XV, v. 372-376. — *Odyssée*, chant IV, v. 763-765.

[2] *Iliade*, chant XXIV, v. 425-428.

au moins le souverain de l'Olympe ne dit mot. Tant de vertus disparaissent devant un mérite bien autre à ses yeux : le nombre et l'irréprochable qualité des holocaustes que lui offrait le défenseur de Troie.

Une fois seulement, certaine expression, jetée en passant dans l'*Odyssée*, peut faire soupçonner que le maître du tonnerre tient compte en même temps à Ulysse et de son exactitude à sacrifier et de son bon esprit[1]. C'est quelque chose, sans doute, pas assez cependant pour atténuer l'évidence et les conséquences de cette vérité que la protection des dieux pouvait s'acheter.

Or, on ne saurait douter que cette opinion fût, dans ces temps barbares, en possession de la généralité des esprits; car, chose qu'on croirait à peine, un passage de Platon constate qu'au siècle de Périclès une telle croyance était encore celle de la multitude. Dans sa république, en effet, l'un des interlocuteurs prend à tâche de prouver combien l'iniquité, arrivée à son plus haut degré d'habileté et d'énergie, est chose meilleure en soi que la justice; et l'un des arguments empruntés par lui aux idées dominantes, c'est que l'homme ayant atteint à la perfection dans la perversité sera nécessairement plus opulent que le juste, partant plus à même d'offrir aux dieux des dons et

[1] *Odyssée*, chant I, v. 65-68.

des sacrifices et de s'établir ainsi plus solidement dans la faveur du ciel[1].

On le comprend cependant, et la nature des choses l'indique d'elle-même, quelle que fût la splendeur de l'holocauste et la foi dans son efficacité, les vœux qui l'accompagnaient n'étaient pas toujours exaucés; il y avait nécessairement ici de nombreux mécomptes, et c'eût été de quoi désabuser; mais l'opinion avait poussé de si profondes racines qu'elle n'en était point ébranlée. En ceci l'aveuglement des passions concourait avec la superstition. On ne voyait là qu'une exception, un caprice, une injustice des dieux, un de ces mouvements de haine, comme ils en avaient, l'action d'un sacrifice plus riche offert par un ennemi; on s'étonnait, on s'affligeait, c'était tout; et les idées conservaient leur empire.

Ainsi, en voyant les Grecs refoulés jusque dans leur camp, Agamemnon s'écrie que cependant il a la conscience de n'avoir pas, dans toute sa route vers l'Asie, passé près d'un autel de Jupiter sans y sacrifier, en vue de la victoire et du pillage de Troie[2]. Plus tard, l'ennemi poursuit-il ses avantages, c'est, selon le roi des rois, que les victimes offertes par Hector ont été vraisemblablement plus agréables que les siennes[3].

[1] Platon, *République*, livre II, chap. v.
[2] *Iliade*, chant VIII, v. 238-240,
[3] *Iliade*, chant X, v. 46.

En pareil cas, l'homme n'interroge même pas sa conscience, ne se demande jamais s'il ne serait point coupable envers le ciel ou ses semblables. C'est là un ordre de considérations qu'on ne suppose pas, on le dirait au moins, de nature à influer sur la volonté des dieux. Loin de là, résolu à commettre un meurtre, un acte de trahison, celui-ci leur promettra une hécatombe pour s'assurer le succès[1]. Dans les mêmes circonstances ceux-là prendront le parti de les consulter, la chose leur paraissant de celles sur lesquelles il y a moyen de s'entendre avec le ciel[2]; et l'on comprend ainsi par quelle bizarrerie tel autre, pour être parvenu à pousser une femme à l'adultère, court vers les autels y offrir des dons et des victimes, sans craindre d'offenser le ciel par une reconnaissance aussi impie[3].

Il s'agit là sans doute de fort méchantes gens ; mais le nombre de ceux qui s'abandonnent sans scrupule aux plus mauvais instincts était grand alors. Le chiffre des prétendants de Pénélope est là pour le prouver ; et si, par une satisfaction donnée à des sentiments plus puissants alors que tous les préceptes de la morale : le culte du foyer, l'attachement à la famille et à la propriété, la légende et la poésie nous montrent ceux-ci frappés, comme Égisthe, d'un châ-

[1] *Iliade*, chant IV, v. 119-120.
[2] *Odyssée*, chant XVI, v. 402-406.
[3] *Odyssée*, chant III, v. 265-275.

timent exemplaire, il n'en est pas moins vrai que les aberrations de leurs croyances religieuses découlaient des opinions dominantes et les dépassaient de peu ; car c'était une tradition établie que, en reconnaissance des cuisses d'agneau et de chevreau brûlées fréquemment par Autolycus sur les autels de Mercure, le dieu l'exauçant, lui avait départi une supériorité marquée sur ses contemporains, dans l'art de dérober et de duper par serment[1].

En présence de telles idées, les menaces ou les promesses de la religion, la perspective par elle offerte à l'homme de peines ou de récompenses, ne pouvaient, on le conçoit, exercer sur l'âme une action décisive. Le système, eût-il été complet et logique, eût perdu toute portée devant ce fait généralement admis qu'il existait pour les passions un moyen facile d'acheter la faveur et même la complicité des dieux. Mais ici tout était incohérent et bizarre, à commencer par les croyances sur l'état de l'âme après la mort.

C'est au delà du tombeau que, pour laisser sans doute une chance au repentir, une voie ouverte au retour vers le bien, celles des religions se rapprochant en ce point de la véritable rejettent les châtiments qu'elles infligent aux crimes. Ici surtout, il semble qu'il en dût être ainsi ; car le spectacle journalier du triomphe et des prospérités de la violence protestait contre les dogmes proclamant l'action actuelle

[1] *Odyssée*, chant XIX, v. 395-398.

et continue de la justice divine dans les choses de ce monde. Mais elle ne se manifestait pas plus clairement dans cette autre région où l'homme était censé se survivre d'une façon tenant moins, il est vrai, de l'existence que de la mort.

Il faut le dire même : quant à des peines après le tombeau, cette menace, si fondée, si salutaire qu'elle puisse sembler, n'aurait pu, par la nature même des choses, avoir qu'une médiocre portée. On l'a vu, en effet, la condition des morts était, selon les idées reçues, si triste et si déplorable, constituait un état d'amertume et de douleur arrivées à ce point que, à ce supplice de l'âme, des tortures sur une ombre n'eussent pu guère ajouter. Est-ce pour se montrer conséquent avec lui-même que, dans la multitude des morts, le vieux polythéisme hellénique restreint à un petit nombre ceux qu'il voue à d'éternels tourments? Il y aurait témérité à l'affirmer, car alors les contradictions n'arrêtaient pas. Mais il paraît certain que de tous les méfaits de l'homme, un seul, le parjure, était voué à des peines après la mort; chose qui peut sembler étrange, après ce qu'on vient de voir d'Autolycus et de Mercure ; mais une vieille formule de serment, reproduite deux fois par l'*Iliade*, nous apprend que la conclusion des traités était l'occasion d'un appel aux divinités infernales punissant la violation de la foi jurée [1].

[1] *Iliade*, chant III, v. 278-280.—*Id.*, chant XIX, v. 258-260.

Cette exception, car c'en est une, peut s'expliquer par le trouble que jetait nécessairement le parjure dans les relations sociales, dans la justice, surtout, à une époque où, à défaut d'écrits, les transactions et les droits, tout reposait sur la bonne foi et la preuve orale. Il est à remarquer d'ailleurs qu'en ceci le ciel présente une particularité identique : le parjure était le seul crime qui exposât les dieux à des peines dans les royaumes sombres. On serait du reste tenté de croire que, nonobstant le caractère officiel de cet anathème, les peuples eussent peine à se faire à l'idée de supplices après la mort et n'eussent qu'une foi médiocre à une justice aussi tardive. Car après les serments accompagnés par les chefs grecs et troyens de cette invocation aux dieux infernaux, on voit les deux armées appeler sur ceux qui se parjureront des peines prochaines et de ce monde : « Faites, disent elles en s'adressant à Jupiter et aux autres divinités de l'Olympe, que ceux-là qui violeront ces serments, leurs cervelles et celles de leurs enfants se répandent sur le sol comme ce vin, et que leurs femmes servent aux plaisirs de l'étranger [1]. Hésiode de son côté, poëte et prêtre en même temps, ne menace les parjures que de peines en ce monde; il indique même les jours du mois où les Érinnyes descendent sur la terre à l'effet de les punir [2]; et il est certain que l'*Odyssée* ne nous

[1] *Iliade*, chant III, v. 298-301.
[2] Hésiode, *Œuvres et Jours*, chant I, v. 280-283. — *Id.*, chant II, v. 39, 40.

montre aucun de ces coupables aux enfers. Sisyphe, Tityc et Tantale, tels sont les seuls aux supplices desquels cette grande composition nous y fait assister. Comme les Titans, prisonniers de Jupiter au fond du Tartare, ces trois chefs sont, à vrai dire, victimes des vengeances plus que de la justice du souverain de l'Olympe. Il s'agit là d'offenses personnelles, de circonstances qui ne rentrent point dans le cercle des éventualités de la vie humaine. La morale a donc peu à y voir; et l'exemple n'offre rien qui puisse profiter au commun des hommes. Sisyphe avait révélé à Æsopus que Jupiter était le ravisseur de sa fille[1]. Titye avait poussé assez loin ses témérités sur Latone[2]. Admis à la table des immortels, Tantale y avait dérobé le nectar et l'ambroisie, pour en faire goûter à des amis sur la terre[3]. C'est là, on le comprend, un ordre de faits essentiellement restreint; et les supplices qui en sont la suite ne se rattachent point à un système de pénalités infligées à la généralité des coupables appartenant à la condition commune de l'espèce humaine.

Ceci explique comment l'*Odyssée* ne nous montre aux enfers aucune de ces divinités terribles qu'on y rencontre dans l'*Énéide*; et ce fait qu'Ulysse y voit

[1] *Bibliothèque d'Apollodore*, livre III, chap. XII, § 6.—Phérécyde, *Fragment* 78.—Scolies d'Homère, *Iliade*, chant VIII, v. 153.

[2] *Odyssée*, chant II, v. 579, 580.

[3] Scolies d'Homère, *Odyssée*, chant XI, v. 581.—Pindare, 1re *Olympique*, v. 95-102.

Minos remplissant l'office de juge n'a rien de contraire à ces vérités. Le sens de ce passage nous paraît différer de celui qui a plus tard prévalu chez les anciens. Ici l'ombre du législateur de la Crète siége avec quelques autres auxquelles les morts viennent soumettre leurs débats et demander jugement, comme les vivants en usaient avec leurs chefs [1]. Ceci peut sembler étrange, nous le reconnaissons, dans un monde où aucun intérêt matériel n'est et ne peut être en jeu, mais n'a rien de plus bizarre que l'ombre d'Hercule armée de l'arc et des flèches et promenant de tous côtés des regards terribles dans l'attitude d'un guerrier se disposant à tirer, ou celle d'Orion, la massue en main et aux prises chez Pluton avec les bêtes féroces. Telles étaient les croyances populaires. La vive imagination des barbares de la Grèce, prenant ses erreurs au spectacle de la vie, avait rêvé que l'homme conservait dans la mort ses goûts et ses habitudes, et les prêtait à Minos, comme à ceux qui se présentaient devant lui. Ajoutons ceci : la Grèce n'avait point alors de justice criminelle; Minos n'avait donc point eu à l'appliquer, et le poëte, qui prenait, comme ceux de son pays, ses fictions aux réalités de ce monde ne pouvait transporter rien de semblable aux enfers.

Rien n'implique donc nécessairement que la justice divine eût là un système de pénalités y attendant les pervers. Ces croyances ne se sont produites que plus

[1] *Odyssée*, chant XI, v. 567-570.

tard, comme celles touchant les récompenses réservées aux justes dans une autre vie n'ont commencé à germer que longtemps après. Les chants dans lesquels on a prêté, après coup, à Musée, à Orphée ces doctrines religieuses, sont tenus à juste titre pour suspects. Le chantre de l'*Iliade*, si profondément imbu des traditions de la Grèce, ne nomme pas même ces aèdes ; et, s'ils ont existé, leur rôle à la fois poétique et sacerdotal s'est concentré vraisemblablement dans le cercle de ces mystères auxquels un petit nombre d'initiés était seul admis. L'*Odyssée* parle, il est vrai, des Champs-Élysées ; mais ce séjour des heureux n'y est pas, comme dans l'*Énéide*, celui des justes, par opposition avec le Tartare. Il n'est point habité par les ombres et ne fait pas partie de l'empire des morts. C'est, au dire du poëte, une contrée située aux extrémités de la terre ; où la vie est des plus douces pour l'homme, où l'on ne connaît ni la neige ni les frimas, ni la pluie, mais vers laquelle, pour rafraîchir les habitants, l'Océan porte sans fin les douces haleines du zéphyr [1]. La mort, aux yeux des Grecs, ne comportait pas tant de joie ; aussi, en prédisant à Ménélas que les dieux l'enverront rejoindre Rhadamante dans ce pays fortuné, Protée lui annonce-t-il qu'il n'aura point à subir le sort commun de l'humanité et que sa terre natale ne le verra point mourir. Or, cette faveur, il la lui explique non par la

[1] *Odyssée*, chant IV, v. 561-569.

pureté de sa vie, mais par son union avec la fille de Jupiter : c'est comme gendre de celui-ci et non comme âme sainte, que le plus jeune des Atrides est attendu au séjour des heureux [1].

Ainsi des vengeances d'un côté, des grâces de l'autre, voilà ce qui nous révèle ici l'action de la providence telle que l'entendait le vieux polythéisme hellénique. Tout ce qui n'est objet ni de haine ni de prédilection a pour sort commun le deuil et les regrets dans l'Érèbe ; indifférence égoïste et bien faite, par sa dureté, pour entretenir la foi des peuples dans l'efficacité à peu près exclusive des sacrifices et des offrandes.

Sans reproduire en tout point la donnée d'Homère, Hésiode s'en rapproche cependant ; c'est aux héros seulement qu'il ouvre les îles heureuses. Il leur rend la vie du corps pour les y faire jouir de cette triple moisson que chaque année la terre y accorde à l'homme [2] ; sorte d'immortalité participant de la nature divine et qui, les enlevant à l'humanité, a été sans doute le principe du culte que la Grèce leur a rendu. Plusieurs siècles s'écoulèrent avant que Pindare proclamât, en dehors des mystères, le dogme de la rémunération destinée à l'âme, dans une autre vie, selon les mérites de l'homme en celle-ci. Mais, malgré l'éclat et la grandeur de sa parole, il semble que,

[1] *Odyssée*, chant IV, v. 561-569.
[2] Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 166-171.

même au temps de Socrate, cette croyance eût gagné peu de terrain ; car on en est encore à la discuter dans les Dialogues de Platon, et la philosophie aborde la question comme un problème à résoudre.

Aux âges héroïques, on ne le posait même pas. Hors un cas tout exceptionnel, et nous l'avons signalé, les peines dénoncées, comme les récompenses promises à l'homme, étaient uniquement de ce monde. Et quant aux premières, c'est un point digne d'attention, elles s'appliquaient seulement aux faits extérieurs. S'il était admis que la divinité descendît sur la terre afin de surveiller l'homme[1], selon les opinions reçues, ses regards s'arrêtaient aux actes ; ils ne pénétraient jamais dans la conscience. Le polythéisme semble d'ailleurs n'avoir pas compris alors que l'homme eût des devoirs à remplir envers lui-même. La notion du vice, celle du péché semble étrangère à cette époque de la société antique ; et de leurs nombreuses nuances la plupart, la sensualité sous tous ses modes, l'avarice, l'envie, la haine, l'orgueil, la duplicité échappaient aux sévérités du ciel comme à celles de l'opinion. Au sein de la tribu, la vie, la liberté de l'homme, ainsi que le droit de propriété ; dans la famille, l'autorité de son chef, la sainteté du lit conjugal, les devoirs des enfants envers le père et la mère, des plus jeunes envers l'aîné, ceux imposés par l'hospitalité envers l'étranger inoffensif, le pauvre, le banni, le suppliant,

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 250-254.

tels sont à peu près les seuls points de vue auxquels la religion se soit placée alors pour menacer ou promettre, suivant les méfaits ou les mérites de l'homme [1]. Dans le premier cas, Jupiter sévissait soit directement, soit par les ministres de ses rigueurs : les Érinnyes, Tisiphone, Némésis et les Parques [2], divinités sombres, dont l'action s'exerçait, selon les idées d'alors, même sur les dieux. Elles infligeaient aux coupables, non les tourments de la conscience, genre de supplice dont ces premiers temps nous offrent à peine quelque douteux indice, mais des peines plus manifestes, plus matérielles, plus propres à frapper de terreur des naturels unissant à l'amour de la vie la soif des jouissances et l'avidité.

Dans l'*Odyssée*, c'est par une mort inopinée, violente, terrible, que les dieux punissent les prétendants sous le toit témoin de leurs excès. Télémaque, Ulysse, Minerve elle-même, comprennent ainsi et dès ce monde, la justice divine [3]. Pénélope, le vieux Laërte la reconnaissent à ce massacre [4]. Hors un seul cas, l'*Iliade* ne nous la montre frappant les coupables que

[1] *Iliade*, chant III, v. 351-354.—Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 236, 245. — *Odyssée*, chant II, v. 66, 67. — *Id.*, chant XIV, v. 81-84. — *Id.*, chant XVI, 421-423.— *Id.*, chant XXII, v. 36-40.

[2] Hésiode, *Théogonie*, v. 185. — *Id.*, *ibid.*, v. 217-223. — *Id.*, *Œuvres et Jours*, chant II, v. 39, 40

[3] *Odyssée*, chant I, v. 291-302. — *Id.*, *ibid.*, v. 378-380. — *Id.*, chant II, v. 143-145.—*Id.*, chant XIII, v. 374, 375 ; 393-399. — *Id.*, chant XX, v. 28-51.— *Id.*, *ibid.*, v. 120, 121.

[4] *Odyssée*, chant XXIII, v. 64-67.—*Id.*, chant XXIV, v. 350, 351.

sur la terre. Le châtiment que les Grecs appellent sur les Troyens, complices par leur résistance du crime de Pâris, c'est l'incendie et le sac de la cité, le carnage pour les hommes, la servitude pour les femmes ; et Jupiter doit, au dire d'Agamemnon, sévir du haut des cieux contre les coupables [1]. « Les jours de celui qui s'attaque aux immortels sont comptés, dit Dioné à Vénus blessée par Diomède. A son retour du combat, il n'entend pas sur ses genoux ses jeunes enfants lui adresser le doux nom de père [2]. »

Ces données éparses chez Homère, Hésiode les résume et les reproduit, en leur prêtant un caractère à la fois plus général et plus déterminé. « Quand l'homme, dit le poëte d'Ascrée, s'est enrichi par violence ou par artifice, les dieux l'ont bientôt rendu à son obscurité ; sa famille va s'affaiblissant et son opulence est de peu de durée. Ainsi en est-il de l'homme coupable de dureté, envers le suppliant et l'étranger ; de celui qui corrompt la femme d'un frère dont il envahit en secret la couche ; de quiconque dépouille frauduleusement l'orphelin ; et du fils qui accable d'injures ses vieux parents [3]. » Ailleurs il menace de la colère céleste la violence et l'iniquité : « Souvent même, ajoute-t-il, toute une cité porte la peine des crimes d'un méchant. Jupiter la frappe de grands fléaux : la peste et la fa-

1 *Iliade*, chant IV, v. 164-168.
2 *Iliade*, chant V, v. 407-409.
3 Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 319-330.

mine ; et les peuples succombent. Les femmes n'engendrent plus ; les familles s'éteignent. Tel est l'arrêt suprême du maître des dieux. D'autres fois, détruit leurs puissantes armées, leurs murailles ou leurs vaisseaux, les punissant ainsi sur les mers [1]. »

Tout ceci est, on le voit, du domaine de la vie ; les récompenses promises sont du même ordre. Homère ne touche ce point qu'à peine et en passant ; à l'en croire, les dieux rémunèrent, selon leurs mérites, la justice et l'accomplissement du devoir [2]. S'il met ailleurs dans la bouche d'Ulysse l'éloge d'un souverain accompli, pénétré de la crainte des dieux et prenant l'équité pour règle, on dirait que son but est surtout de faire ressortir le bien-être dont les peuples sont redevables à un sage gouvernement. On peut cependant voir avec Platon, dans les prospérités énumérées par le poëte, une récompense que le ciel accorde au monarque [3] : « Sous lui, à entendre le héros, la terre « produit l'orge et le froment en abondance ; les « arbres sont chargés de fruits, les troupeaux multi- « plient sans fin, et la mer est libérale de ses pois- « sons [4]. »

Moins fécond, moins créateur, et partant s'attachant plus volontiers aux détails, Hésiode reprend ce thème et le développe en nous signalant l'action des

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 234-235.
[2] *Odyssée*, chant XIV, v. 82-83.
[3] Platon, *République*, livre II, § 6.
[4] *Odyssée*, chant XIX, v. 109-111.

dieux dans les prospérités sur lesquelles il s'étend. « Selon lui, le peuple qui rend bonne justice à l'étranger comme aux siens, voit grandir sa cité et va florissant. Sur son sol la paix multiplie la population; Jupiter ne lui envoie pas la guerre et ses fléaux ; jamais la famine et la désolation ne sont sur la trace des justes; leurs richesses pourvoient, dans leur maison, aux joies des festins. Pour eux la terre produit l'abondance ; sur la montagne la cime des chênes porte le gland, le tronc abrite l'abeille ; la toison de leurs brebis est d'épaisse laine ; les femmes accouchent d'enfants image de leur père. Leurs prospérités germent et croissent sans fin. Ils n'ont point à courir les hasards de la mer ; la terre généreuse leur prodigue ses dons[1]. » Hésiode était prêtre, mais c'était ainsi qu'on prêchait alors la vertu.

Entre ces récompenses et les châtiments dénoncés alors aux coupables, le rapport est exact. C'est la même idée reproduite sous deux faces, offrant l'une et l'autre les mêmes caractères, ceux de la personnalité humaine et des intérêts matériels. Une telle idée était à coup sûr en harmonie avec les penchants et les mœurs de l'époque. Mais, si appropriée qu'elle y pût être, est-il besoin de le répéter? il n'en existait pas moins alors dans les esprits de quoi renverser le système par la base : à savoir l'opinion que, en dehors de la pratique du devoir, l'homme avait sous la main

[1] Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 224-235.

une valeur convenue, une sorte de monnaie courante, les offrandes et les holocaustes, au prix desquels il pouvait acheter, à sa convenance, avec l'impunité, la faveur des dieux et les prospérités dont ils disposaient.

Ainsi à tous les mauvais principes que recélait en lui le polythéisme, il ne pouvait rien opposer dont il n'eût à l'avance détruit l'effet. Et l'on comprendrait à peine que les peuplades de la Grèce aient plus tard échappé à la barbarie, si à côté des instincts pernicieux qu'elle développe, Dieu n'en eût fait germer d'autres, plus puissants, plus inhérents à la nature de l'homme : le besoin impérieux des affections domestiques, l'esprit de famille, avant-coureurs nécessaires de celui de sociabilité et ouvrant à la longue, par leur action continue sur l'âme, la voie aux douces émotions, aux pensées généreuses, au dévouement, à la pitié, à la charité.

CHAPITRE XVI

LA FAMILLE.

Pente prononcée vers le mariage. — Point de vue auquel il était généralement envisagé. — Joies et sollicitudes dont il était le principe. — Sa place dans l'épopée homérique. — Prix payé, épreuves subies pour obtenir la main d'une jeune fille. — La matrone grecque.—Qualités qu'on voulait rencontrer en elle.— Sa position, sa part d'influence. — Circonstances contribuant à exalter les affections de famille.— Andromaque — Pénélope.— Les enfants.— Le cœur de la mère.— Tendresse, orgueil, condescendance, dévouement du père. — Hector, Achille, Priam, Ulysse et Laërte.

Nous abordons un nouvel ordre d'instincts, un côté à peine indiqué de l'existence aux temps héroïques. Jusqu'ici la barbarie a éclaté dans tout son jour. Les regards vont assister à un spectacle offrant le plus heureux contraste.

S'il était nécessaire de discuter sérieusement les utopies qui, renchérissant sur les rêves de Platon,

prétendent substituer au mariage la promiscuité; aux saintes joies du cœur paternel, la paternité illusoire de l'ensemble d'une génération sur celle qui la suit, mensonge qui détruit la famille comme le panthéisme supprime la divinité; on ne saurait mieux réfuter des conceptions aussi antipathiques à la nature de l'homme qu'en le montrant, à l'époque objet de cette étude, sous l'action puissante des affections légitimes.

On a pu déjà s'en convaincre, la brutalité sensuelle s'attribuait alors dans la victoire les droits les plus étendus. Les captives avaient à subir tous les caprices du maître; et il y aurait eu certes dans ces plaisirs faciles goûtés dès l'âge où, en état de porter les armes, l'homme prenait part aux luttes de chaque jour; il y aurait eu dans la tolérance générale pour ce concubinage sous la tente de quoi faire perdre à la femme quelque chose de son prestige, si Dieu ne l'eût destinée à donner à l'homme d'autres joies que celles des sens; si ceux-là même qui leur ont accordé tout ce que leur délire exige au début de la jeunesse ne devaient, par une loi nécessaire, se sentir entraînés à chercher auprès d'une compagne des jouissances plus pures, plus vives et plus durables. Le corps et ses appétits ne sont pas tout l'homme : c'est la barbarie elle-même qui en témoigne ici; car la pente vers le mariage était générale chez les races primitives en possession du sol de la Grèce.

Indépendamment des faits sur lesquels nous nous

proposons d'appeler l'attention, un indice qui se confond avec eux prouve combien étaient profondes, chez ces guerriers si ardents au meurtre, les affections venant éclore et s'épanouir au foyer domestique : cet indice, c'est la place qu'elles occupent dans l'épopée homérique, le parti qu'en a tiré le grand aède pour attendrir ces âmes dont son chant de guerre exaltait les instincts féroces. Les ramener de si loin, dominer alors ses auditeurs par le tableau des joies ou des douleurs de la famille, c'eût été entreprise à ne point tenter, si le poëte n'eût dû rencontrer au fond des cœurs le principe des émotions qu'il cherchait à faire naître dans des conditions semblables.

Ici, qu'on nous permette une réflexion : depuis le chantre de l'*Iliade*, l'épopée et, de nos jours, la tragédie ont, comme le roman, généralement cherché dans l'amour l'intérêt et le pathétique. Si souvent développé qu'il ait pu l'être, et sous quelque forme qu'on l'aborde, ce thème est parmi nous assuré d'aller au cœur. Quant au mariage, conclusion commune et comme obligée du drame et du roman, ce n'est pas lui pourtant qu'on y cherche. Loin de là, dès qu'on y touche ou l'entrevoit, l'intérêt a disparu ; c'est le moment de baisser la toile, celui de fermer le livre. Il en est autrement chez Homère. De l'amour, celui de l'âme au moins, ses compositions en offrent à peine trace. On dirait que ce sentiment fut inconnu ; ses élans, son trouble, ou n'existaient ou ne se manifes-

taient pas, il faut le croire. En tout cas, le silence du poëte autorise à le supposer : il n'a, dans la reproduction de pareils symptômes, rien vu de nature à impressionner ses contemporains. Vraisemblablement la guerre suffisait à ce besoin d'agitation qu'éprouvaient alors les âmes. Dans les moments de loisir et de paix, la seule force des instincts devait ramener l'homme vers les joies du mariage. C'était, après la fatigue et le danger, un repos sans être un vide. La vie barbare contribuait même, on n'en peut douter, à resserrer les liens du cœur par les sollicitudes qu'y entretenait la grandeur des dangers si souvent suspendus sur ce qu'il avait de plus cher. En ce sens, elle imprimait fréquemment à l'ardeur belliqueuse un caractère de sublimité touchante, que l'amour seul de la gloire ne saurait départir à l'intrépidité de l'agression.

Ceci nous explique comment, chez Homère, au tableau de la guerre et de ses hasards vient se mêler, non à titre de hors-d'œuvre, mais comme intimement liée au sujet ou même le dominant parfois, l'expression des sentiments dont la famille est le principe et le centre. En ce point, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont la reproduction exacte de la vie. Si l'on accepte la donnée du premier de ces deux poëmes, ce qui a réuni tant de peuplades contre Troie, ç'a été l'indignation excitée par une atteinte portée à la sainteté du mariage, aux droits qu'il conférait à l'un de leurs chefs. Que d'au-

tres mobiles, l'esprit d'aventure, la soif du butin, aient concouru avec ce grief officiel, on peut l'admettre. N'eût-il été qu'un prétexte, il constaterait encore la puissance du sentiment sous lequel il s'abritait; car c'est le besoin de toute grande cause de chercher son point d'appui dans la conscience et les instincts des masses.

Une chose qui frappe dans l'une et l'autre de ces compositions, c'est le point de vue sérieux auquel le mariage y est constamment envisagé, le respect dont on l'entoure, le prestige qui s'y attache. La société antique offre des époques auxquelles l'action de la loi est devenue nécessaire pour arracher l'homme au célibat. Dans nos temps modernes, les plaisanteries contre l'hymen et ses mésaventures sont devenues une sorte de lieu commun. Dans la Grèce héroïque, la foi conjugale avait bien aussi parfois ses oublis et ses défaillances; mais chez ce peuple qui faisait à son image rire jusqu'aux immortels [1], l'infidélité de l'épouse n'était point envisagée avec une maligne indulgence. Ceci tient-il uniquement chez Homère à la gravité du genre épique? Non ; car la chute bizarre d'un guerrier frappé à mort [2], les contorsions de Thersite sous le bâton qui le châtie [3], la figure d'Ajax tombé dans la fange, la tête la première [4], y sont au-

[1] *Iliade*, chant I, v. 599, 600.—*Odyssée*, chant VIII, v. 326.
[2] *Iliade*, chant XVI, v. 745-750.
[3] *Iliade*, chant II, v. 275.
[4] *Iliade*, chant XXIII, v 771-781.

tant d'occasions d'hilarité ; et certains traits du chant de Démodocus dans l'*Odyssée* trahissent une sorte de gaieté narquoise. Ici, avouons-le, l'adultère de Vénus en est l'occasion ; mais qu'on y prenne garde, si les immortels s'y abandonnent au rire, c'est aux dépens des amants pris au piége par le mari. L'avantage demeure à ce dernier; et c'est à lui qu'appartient tout l'honneur de l'épisode. Il obtient satisfaction ; la restitution de ce qu'il a payé pour prix de la main de son infidèle lui est garantie avec dommages-intérêts qu'acquittera le séducteur. Enfin les immortels expriment hautement le sentiment de désapprobation que leur inspire un tel scandale [1]. Le langage d'Homère est ici comme partout d'accord en ce point avec la conscience publique.

Ailleurs on l'entendra proclamer, par la bouche d'Ulysse, qu'il n'est pas de condition aussi digne d'envie que celle de deux époux entre lesquels règne l'accord des sentiments et des idées [2]. A-t-il besoin de lui prêter de ces paroles allant droit au cœur d'une jeune vierge, c'est l'idée du mariage qu'il évoque et celui-ci souhaite à Nausicaa tout ce que sans doute, dit-il, elle désire du fond du cœur : un mari, un ménage où domine l'harmonie des âmes [3]. Minerve elle-même n'avait pu trouver mieux pour bien disposer la

[1] *Odyssée*, chant VIII, v. 344-356. — *Id., ibid.*, v. 328-332.
[2] *Odyssée*, chant VI, v. 182-185.
[3] *Odyssée*, chant VI, v. 180-182.

fille d'Alcinoüs [1]. Quant au monarque phéacien, à l'aspect de cet étranger si accompli, l'idée d'en faire son gendre s'offre tout d'abord à son esprit [2]. Puissiez-vous demeurer constamment dans vos ménages à faire la joie de vos femmes et de vos enfants! tel est, d'un autre côté, le vœu que, dans sa reconnaissance pour les Phéaciens, ce dernier forme devant eux comme en offrant l'expression la plus éloquente.

Ce vœu du roi d'Ithaque est ici d'accord avec l'ensemble des phénomènes qu'offre la vie à cette époque. Ainsi payait-on d'ordinaire, par de riches présents au père et à la mère, le bonheur qu'on voulait en obtenir avec la main de leur fille [3]. Parfois même les prétendants se soumettaient à de dangereuses épreuves [4], ou descendaient dans la lice pour la disputer à des rivaux. Les noms d'Hippodamie, de Péro, d'Iole, d'Atalante, d'Hélène, de Pénélope sont célèbres parmi ceux des femmes pour lesquelles les chefs de la Grèce ont lutté de persévérance, de force ou d'adresse [5]. L'épithète d'*Alphesibae* donnée alors aux

[1] *Odyssée*, chant VI, v. 27, 28.

[2] *Odyssée*, chant VII, v. 311-315.

[3] *Iliade*, chant XI, v. 221-245. — *Id.*, chant XVI, v. 178. — *Id.*, chant XVIII, v. 594. — *Id.*, chant XXII, v. 472. — *Odyssée*, chant VIII, v. 318.— *Id.*, chant XI, v. 282. — *Id.*, chant XIII, v. 78.— *Id.*, chant XV, v. 17, 18,

[4] *Odyssée*. chant XI, v. 281-291 et scolies. — Phérécyde, *Fragments*, 75.

[5] Pindare, 1re *Olympique* v. 109-129. — *Bib. d'Apollodore*, livre I, chap. IX, § 12.—*Id.*, livre II, chap. VI, § 1.—*Id.* livre III, chap. IX § 2.— *Id.*, *ibid.*, chap. X. § 6.

plus séduisantes parmi les jeunes filles, indique l'usage établi de chercher à les obtenir par des présents; elle désignait celles dont la beauté valait le plus de bœufs à leur père[1].

Chez ce peuple qu'impressionnait si profondément la grâce, son prestige ne pouvait demeurer étranger au choix d'une femme; il ne constituait pas néanmoins tout ce qu'on cherchait en elle. Un heureux naturel, un sens droit, une habileté reconnue aux ouvrages de la navette, formaient avec la chasteté, l'ensemble des qualités que voulaient rencontrer dans une épouse ces hommes unissant à la richesse de l'imagination un esprit positif et pratique. Ce n'était plus le plaisir seul qu'ils avaient en vue dans le mariage. Il existait sous cette pente qui entraînait vers lui quelque chose de sérieux et de plus solide. Une ménagère, une matrone, en état de remplir ses devoirs d'épouse et de mère, capable de remplacer dans le gouvernement de la maison le chef que la guerre en éloignait si fréquemment : voilà vers cette époque le type de la femme comme on la rêvait dans la Grèce. Pénélope, réunissant à ces qualités une fidélité à l'épreuve, une prudence doublée d'astuce, voire même une légère teinte d'avidité, telle est l'image qu'Homère s'est attaché à présenter à ses contemporains; c'était vraisemblablement la plus sympathique à leurs yeux.

A ce prix, la femme obtenait sur son époux une lé-

[1] *Iliade*, chant XVIII, v. 593.—*Id.*, chant XI, v. 243, 244.

gitime influence. Ce n'est pas qu'il abdiquât jamais l'attitude du chef de famille; loin de là. Arrive-t-il alors, même à la femme la plus tendrement aimée, de sortir de sa sphère, le mari l'y fait rentrer aussitôt. Le fils devenu homme et une fois à la tête de la maison ne tolère pas plus chez sa mère ces sortes d'empiétements [1]. Mais au fond on n'en remarque pas moins alors une plus large part d'initiative laissée à la femme légitime, une condescendance plus marquée pour elle qu'aux temps considérés comme les plus beaux de la civilisation dans la Grèce. La confiance du mari lui appartenait ; c'était vers elle que se reportait naturellement sa pensée dans les plus graves occurrences. L'*Odyssée* nous en offre un indice aussi naïf qu'il est caractéristique : la mère d'Ulysse, après avoir, dans les enfers, révélé à son fils la condition des âmes, l'engage à se bien pénétrer de tout ce qu'elle vient de lui dire, pour être à même d'en faire part un jour à sa femme [2].

A cette époque où l'étude tenait si peu de place dans la vie, les facultés intellectuelles de la femme offraient à peu près le même développement que celles du mari. Cette sorte d'inégalité que créèrent plus tard, à ce point de vue, le progrès de la science et la complication des rouages sociaux dans la Grèce, n'existait donc pas encore entre les époux. Mais il y

[1] *Iliade*, chant VI, v. 490-493. — *Odyssée*, chant Ier v. 356-359.
[2] *Odyssée*, chant XI, v. 222, 223.

avait d'autres causes à cette influence si naturelle de la femme, à la déférence dont elle était entourée. Ces goûts honteux pour lesquels la philosophie manifeste, au temps de Périclès, tant d'indulgence dans sa sévérité même, n'avaient rien enlevé alors à la puissance du sentiment conjugal. Si parfois l'époux éprouvait sous le toit domestique un entraînement passager vers une captive, une concubine; bien qu'on rencontre çà et là chez certaines femmes quelques symptômes de l'ardente jalousie dont Junon offre le spectacle dans le ciel, la résignation de l'épouse donne en général à comprendre qu'elle comptait sur la nature vivace de l'affection qui devait lui ramener son mari. La place même qu'occupent si souvent alors les bâtards à côté des enfants légitimes prouve qu'elle sentait sa force; et son indulgence était un lien de plus qui lui rattachait celui-ci. La guerre, les dangers toujours suspendus sur la famille donnaient dailleurs à ce dernier un prestige dont nos sociétés modernes ne peuvent offrir une idée. Il hasardait constamment sa vie pour le salut ou le bien-être des siens. Comment ne pas lui tenir compte de ce dévouement? On voyait en lui plus qu'un compagnon de joie ou de peine; c'était un défenseur. Il y avait là chez la femme, dont la faiblesse se passionne si volontiers pour la force et l'audace, un principe toujours nouveau de tendresse; et ce sentiment, l'amour maternel contribuait à l'exalter. La sévérité même d'une vie dépour-

vue des distractions qui abondent dans notre existence moderne, et passée presque uniquement entre la pratique des devoirs et la préoccupation des plus vives sollicitudes, ne laissait guère de place dans la pensée comme dans l'âme de l'épouse qu'aux seules affections de la famille. Là était à ses yeux la somme de toutes les joies, et le foyer domestique, principe et centre du seul bonheur qu'elle pût rêver, devenait à ses yeux l'objet d'une sorte de culte. Aussi les croyances religieuses l'avaient-elles placé sous la protection du souverain des dieux[1]. Hélène elle-même, la femme infidèle, ne peut, en s'adressant au père de son séducteur, se défendre de parler avec regret de cette chambre nuptiale qu'elle a désertée pour suivre celui-ci[2]; et quand Homère fait prêter à Junon par le lit conjugal un serment auquel, dit la déesse, elle aurait horreur de manquer, il donne, ici comme toujours, à la divinité les idées et les sentiments de la terre[3].

Cette tendresse qui s'étendait à des objets inanimés, tirant tout leur prix du bonheur auquel ils avaient comme assisté, on peut mesurer sa profondeur envers l'époux dont il procédait. Une foule de traits en témoignent chez Homère. Combien de passages où l'idée de la mort, qu'elle frappe ou menace un guerrier, évoque aussitôt, comme par une loi nécessaire,

[1] *Odyssée*, chant XXIII, v. 334-336. — Hérodote, livre I, chap. XLIV. — Euripide, *Troyennes*, v. 16, 17.

[2] *Iliade*, chant III, v. 174, 175.

[3] *Iliade*, chant XV, v. 39, 40.

l'image du désespoir de la femme[1]? C'était une des plus familières à ces temps barbares. Le poëte le prouve en y cherchant des points de comparaison. C'est ainsi que, dans ses grands tableaux, l'épouse du guerrier qui succombe nous apparaît, ici se meurtrissant le sein ou la figure, là tombant inanimée sur le sol, ailleurs se jetant sur son corps, l'étreignant dans l'exaltation de la douleur et comme insensible aux coups dont les vainqueurs la frappent pour la faire relever. La guerre est-elle aux portes de la cité, les dangers, menaçant ce que les femmes ont de plus cher au monde, les tiennent toutes en émoi durant le combat. Elles couronnent les remparts, spectatrices haletantes d'une lutte dans laquelle sont engagés leur avenir et leur âme [2]. Un guerrier, quittant le champ de bataille, se présente-t-il aux portes, aussitôt elles se précipitent vers lui, l'interrogent avec anxiété, avides d'apprendre le sort de celui auquel le leur est si intimement lié [3].

On reconnaît la vie au naturel qui partout éclate dans ces peintures. C'est là qu'il est donné de comprendre la puissance des liens rattachant la femme au mari, la place qu'il occupait dans son âme. Andromaque, par exemple, et sans doute la chose n'avait

[1] *Iliade*, chant II, v. 698-700. — *Id.*, chant V, v. 412-415. — *Id.*, chant XI, v. 393 — *Id.*, chant XVIII, v. 122-124. — *Odyssée*, chant VIII, v. 523-527.

[2] *Iliade*, chant XVIII, v. 514, 515

[3] *Iliade*, chant VI, v. 238-240.

rien que d'ordinaire, avait vu expirer en un jour son père et sept frères, tous morts en combattant [1]. Consumée de douleur, sa mère les avait bientôt suivis [2]. Hector restait seul à l'orpheline ; il lui tenait lieu de tout, et incessamment elle tremblait de le perdre. C'est sous l'empire de ces souvenirs, de ces impressions, qu'Homère nous la montre rencontrant son époux qui court au combat, et cherchant à modérer son ardeur par la perspective des maux reservés à sa femme et à son enfant s'il venait à succomber. Dans cet instant, l'empire d'un sentiment qui tient bien près à l'amour conjugal vient comme en suspendre les terreurs et faire briller un sourire parmi ses larmes [3]. Ce mélange de douleur et de joie, ces deux amours s'unissant, se combinant pour faire à la fois le tourment et le charme de la vie commune, font ressortir avec la vérité la plus saisissante la condition de l'humanité dans ces premiers temps. On verra bientôt ce qu'était dès lors le cœur d'un père ou d'une mère ; mais on ne sait pas encore tout ce que celui d'une épouse renfermait de tendresse et d'amertume. Ici l'image des nobles restes du défenseur de Troie traînés dans la poussière, par son vainqueur, vient se présenter comme d'elle-même. Or, à ce moment, ignorant le coup qui l'avait frappée, Andromaque attendait Hector ; elle

[1] *Iliade*, chant VI, v. 414-421.
[2] *Iliade*, chant VI, v. 428.
[3] *Iliade*, chant VI, v. 466-471.

s'occupait de lui ; par ses ordres, un bain se préparait pour recevoir son époux après le combat[1]. C'est au milieu de ces soins si tendres que des cris lui apportent le pressentiment de ses misères. Elle s'élance, et, du haut des remparts, est témoin des atrocités commises sur son Hector. Ses convulsions, ses défaillances, son retour à la vie, au désespoir, sont des traits qu'il faut contempler dans l'original ; qu'il nous soit permis cependant de rappeler celui qu'Homère rejette, comme empreint de la plus vive douleur, à la fin des lamentations de la jeune femme, aux funérailles de son époux ; on y pourra voir à quel idéal de délicatesse passionnée avait alors atteint la poésie dans la peinture de la tendresse conjugale; et la reproduction donnera la mesure des modèles. Dans cette lugubre cérémonie où chacun, Priam, Hécube, Hélène même, prennent tour à tour la parole pour déplorer la perte qu'ils ont faite, Andromaque, après s'être étendue sur la grandeur de la sienne, sur les calamités qui l'attendent elle et son fils, s'isolant tout à coup de la vie extérieure pour se concentrer dans celle de l'âme, laisse échapper un dernier cri, celui de la souffrance que rien n'égale : « Hector n'a pu de son lit de mort lui tendre les bras en expirant. Il ne lui a point, à sa dernière heure, dit un de ces mots, expression de vive sollicitude et qu'il lui soit donné de se rappeler à jamais, la nuit et le jour, dans ses larmes.[2] »

[1] *Iliade*, ch. XXII, v. 442-444. [2] *Iliade*, ch. XXIV, v. 742-745

La douleur de Pénélope n'offre point ce caractère. Le veuvage n'est pas venu la surprendre tout à coup; elle doit à une absence de vingt années la longue expérience des peines du cœur. Mais si, dans sa bouche, l'expression en est moins ardente, sa fidélité inébranlable, cet espoir si souvent déçu et que la force de l'affection soutient seule au milieu des épreuves les plus amères, les explosions si touchantes de sa douleur au seul aspect des objets lui rappelant un bonheur évanoui peut-être pour jamais[1], donnent à ce type une valeur au moins égale. Ses vives inquiétudes sur le sort de son époux, sa persévérance à accueillir, à interroger, après tant de cruels mécomptes, tout voyageur, vagabond ou mendiant dont elle peut espérer quelque lumière, quelque détail sur Ulysse, ne nous font pas pénétrer ici dans une seule âme. C'est là un des aspects sous lesquels se présente le plus souvent la femme de ces âges primitifs. Les modèles n'ont pas manqué au poëte; et cette industrie, exploitant alors avec tant de succès les anxiétés des familles, avait son point d'appui dans le cœur de l'épouse comme dans celui de la mère[2].

Sans doute la compagne d'Ulysse offre avec celle d'Hector l'expression la plus élevée de la tendresse conjugale. Tous les naturels n'atteignent point à ce niveau. Mais les sentiments de l'une et de l'autre

[1] *Odyssée*, chant XXI, v. 53-56.
[2] *Odyssée*, chant XIV, v. 122 128.—*Id.*, chant XIX, v. 330-351.

semblent avoir été alors ceux de la généralité des femmes de la Grèce. Il en existe un indice remarquable : la réprobation dont y sont l'objet les veuves convolant en secondes noces. Pénélope exprime la crainte d'en être frappée, si elle donne un successeur à Ulysse[1]; et l'opinion qu'elle redoute prouve la rareté de faits semblables.

Les affections sont, il faut le reconnaître, toute la vie de la femme ; quant à l'homme, ses idées, ses passions embrassent un horizon plus vaste, le poussent dans des voies plus nombreuses, plus compliquées ; aussi chez lui le besoin d'aimer mérite d'autant plus l'attention qu'il semblerait moins une nécessité pour son âme. Or ici, chez ces barbares, c'est chose vraiment remarquable que la tendresse de cœur, la profondeur d'attachement se manifestant dans les rapports nés du mariage. On est porté à s'étonner en voyant Ulysse, cet esprit si ferme, si maître de lui dès qu'il lui importe, s'abandonner comme il le fait aux gémissements et aux larmes dans l'île de Calypso; mais le sentiment qui les lui arrache, on le retrouve chez la plupart des hommes de ce temps.

Évoque-t-on, par exemple, devant les Grecs, sur la rive de la Troade, l'image de leurs femmes, et de leurs enfants les attendant au foyer domestique, aussitôt on les voit courir vers leurs barques, les tirer à la mer et se disposer à mettre à la voile. La vengeance, le butin,

[1] *Odyssée*, chant XIX, v. 524-527.

la gloire, ces puissants mobiles qui les ont poussés en masse sur l'Asie, tout s'efface, tout disparaît et fait place à un seul sentiment, celui de la famille[1]. La guerre durait depuis neuf ans, il est vrai, et il s'agit ici du vulgaire ; mais écoutez Nestor, il vous le dira : Pour le Grec de ces temps-là, un mois passé loin de sa femme était une cause de vive affliction[2] ; et on l'a vu déjà : quand les pleurs donnés par Achille à la mémoire de Patrocle sont venus remuer l'âme des chefs réunis sous sa tente, leur pensée se reporte aussitôt vers les gages si chers laissés par eux sur la terre natale; et tous ces hommes terribles se prennent à verser des larmes[3].

Or, ce qui venait ainsi les ébranler, comme par surprise, avait la puissance de soutenir, d'animer l'esprit de résistance chez leur ennemis. Inférieurs en nombre, les Troyens n'engagent pas moins la lutte avec ardeur. C'est, Homère nous le dit, qu'il s'agit du salut de leurs femmes et de leurs enfants[4] : « Celui d'entre vous qui, atteint d'une flèche ou frappé de la lance, doit périr ici, eh bien! qu'il périsse, leur crie Hector, en les animant au combat; il défend la patrie; la mort ne peut donc avoir pour lui rien de cruel; sa femme, ses enfants seront sauvés; sa maison et son

[1] *Iliade*, chant II, v. 149-151.
[2] *Iliade*, chant II, v. 292-294.
[3] *Iliade*, chant XIX, v. 338, 349.
[4] *Iliade*, chant VIII, v. 55-58.

bien intacts, si les Grecs font voile vers leurs pays. » Son bien ! sa maison ! étranges encouragements à mourir, si chacun n'eût compris, n'eût senti alors que, pour l'époux et le père, il est des intérêts plus chers que la vie[1]. Et il faut bien que ces mots : femmes, enfants, exerçassent alors sur les courages une action tenue pour infaillible, car presque au même instant le vieux Nestor les fait de son côté retentir dans les rangs des Grecs pour arrêter leur déroute[2].

Ainsi, par un enchaînement naturel, la puissance d'aimer s'exaltait chez l'homme à l'idée des dangers, devant la perspective des maux qui menaçaient les siens; et l'affection ainsi surexcitée prêtait à l'ardeur belliqueuse un redoublement d'énergie. Il y a là pour l'épopée de ces premiers temps un thème inépuisable. Chez ces hommes, l'absence, l'attente, l'incertitude étaient assez pour remuer dans leurs profondeurs les âmes les plus viriles. On le comprend à la sollicitude inquiète avec laquelle Ulysse interroge aux enfers l'ombre d'Anticlée sur le sort de Télémaque et de Laërte, sur les sentiments de Pénélope[3].

Par un effet contraire, et cependant procédant de la même cause, il est des cas où le cœur trouve, dans la profondeur de sa tendresse, la puissance de s'isoler du danger, d'imposer silence aux plus vives, aux plus justes sollicitudes pour s'abandonner sans réserve au

[1] *Iliade*, chant XV, v. 494-497.
[2] *Iliade*, chant XV, v. 662-667.
[3] *Odyssée*, chant XI, v. 173-178.

bonheur d'aimer. Ainsi, dans cette scène sur laquelle on ne saurait trop revenir, au moment où, près des portes de Scée, Andromaque cherche à contenir l'élan d'Hector par la peinture des périls auxquels il s'expose, par celle du sort réservé à sa femme et à son enfant s'il devait succomber, tout en demeurant inébranlable, le guerrier, il l'exprime lui-même, ne se fait point illusion : Troie succombera un jour ; Priam et son peuple périront ; et ce qui déchire plus cruellement l'âme du héros que l'idée même de son père et d'Hécube expirant sous les coups de l'ennemi, c'est l'avenir d'Andromaque. Il la voit déjà captive, entraînée par le vainqueur et réduite loin de son pays à puiser de l'eau, pour des maîtres, aux fontaines d'Argos. Pour lui, plutôt mourir que d'entendre ses cris, la voir se débattre entre les mains qui l'entraîneront. Cependant au milieu de ces cruelles images son regard vient à s'arrêter sur Astyanax. Aussitôt il lui tend les bras. L'enfant qu'effraye le cimier de son père, se serre en pleurant contre le sein de sa nourrice ; et sa grâce est plus puissante sur les deux époux que l'amertume des appréhensions et des douleurs ; ils se prennent l'un et l'autre à sourire doucement, le regard attaché sur lui. Le père ôte son casque, le pose à terre, prend l'enfant, le berce mollement dans ses bras, lui donne un baiser et appelle sur lui la protection des dieux [1].

[1] *Iliade*, chant VI, v. 440-481.

La liaison intime qui rattache l'une à l'autre toutes les affections de famille nous a conduit naturellement de l'amour conjugal à l'amour paternel. Ils se prêtent l'un à l'autre un surcroît de profondeur et de vivacité, et les mots : femme, enfant, sont rarement séparés à cette époque dans le langage du cœur. Nous ne rechercherons point ici lequel de ces deux sentiments agissait alors avec le plus de force. Chacun d'eux a ses nuances ; mais en général, et ceci prouve leur profondeur, celui qui se produit devant nous semble toujours le plus énergique.

Quant à la tendresse maternelle, il n'est pas besoin de pénétrer avant dans le cœur de la femme pour l'y surprendre ; chacun de nous en a, dès son début dans la vie, fait la douce expérience ; et de tels souvenirs ne s'effacent point. Il en était alors comme aujourd'hui, comme aux premiers temps de la création ; et chez les Grecs, le ciel et la terre, déesses ou mortelles, Thétis, Vénus, Hécube, Andromaque, Pénélope se rencontrent uniformément en ce point. Ici, ce ne sont plus les mauvais penchants, mais les meilleurs instincts de notre nature que reproduit la divinité; et, par une conséquence heureuse d'un système absurde, les sollicitudes, la faiblesse, les pleurs des immortelles pour ceux des humains à qui elles ont donné le jour, attestent de la façon la plus originale la profondeur de l'instinct qui leur est commun avec la femme. Mais, chose digne d'attention, quel que soit le dévoue-

ment de la mère, le cœur paternel ne lui cède pas en ce point.

Contemplez Ulysse, ce type de la fermeté dans le péril : il pleure entre les bras de Télémaque ; mais sa tendresse va bientôt changer d'aspect : on la verra se manifester par l'audace silencieuse et contenue, par une férocité implacable, lorsqu'il s'agira de lutter contre les oppresseurs qui menacent la vie de son fils.

Le vieux Laërte offre les mêmes symptômes : en retrouvant Ulysse, il s'évanouit ; mais que les familles des prétendants attaquent ce dernier, malgré son âge, il prend les armes et engage bravement le combat. Regardez Priam : ce chef, que dix ans de guerre ont familiarisé avec toutes ses horreurs, ne se sent pas la force d'assister au combat entre Pâris et Ménélas[1] : l'effort est trop grand pour son cœur de père. Veut-il obtenir d'Hector que, renonçant à une lutte inégale, il mette entre Achille et lui les remparts de Troie ; son langage est celui de la faiblesse, de la peur, de l'affection dans ce qu'elle a de plus timide, de plus pusillanime. Or ce fils une fois frappé à mort, traîné dans la poussière par le vainqueur, alors ne tenant plus compte du danger, le père, tout à l'heure si craintif, veut à tout prix sortir de Troie, se jeter aux pieds d'Achille, le supplier et lui demander pitié pour ce

[1] *Iliade*, chant III, v. 304-307.

cadavre [1]. Et cette intrépidité d'amour paternel qu'exalte le désespoir, on la retrouve la même chez le vieillard après plusieurs jours de deuil et de larmes. Cet homme, courbé par l'âge et la douleur, se relève alors. Il trouve dans son cœur la force d'affronter le péril, de pénétrer dans le camp de ses ennemis, de baiser la main qui l'a privé d'Hector et de tant d'autres de ses enfants [2]. C'est ainsi que ces âmes passionnées aiment tantôt avec la faiblesse et la timidité de la femme, tantôt avec l'énergie et l'audace les plus viriles.

Qu'ajouter à de pareils faits, si ce n'est qu'une foule de traits épars chez Homère concourent à leur assurer toute l'autorité du vrai, par la puissance de l'ensemble et de l'unité.

Écoutez, par exemple, le vieil Amyntor, ce chef exaspéré contre un fils devenu son rival. Quelle malédiction jette-t-il à Phœnix? Que lui souhaite-t-il pour le punir? de ne jamais devenir père! Et ce vœu semble si atroce à ce dernier que, dans sa fougue de jeune barbare, il est sur le point d'égorger celui qui appelle sur lui un si grand malheur [3]. Ce n'est pas tout; il déserte la maison paternelle; et la suite du récit nous le montre s'efforçant, par les soins qu'il prodigue à l'enfance d'Achille, de combler, s'il se peut, le vide auquel il est condamné [4].

[1] *Iliade*, chant XXII, v. 416-420.
[2] *Iliade*, chant XXIV, v. 505, 506.
[3] *Iliade*, chant IX, v. 455-458.
[4] *Iliade*, chant IX, v. 481-491.

Le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* veut-il atteindre à l'expression la plus élevée de la bonté, du dévouement chez un supérieur, un protecteur, un appui ; c'est uniformément au cœur paternel qu'il demande un point de comparaison[1]. Et ce cœur, on le retrouve partout le même.

Achille semble aux enfers avoir abdiqué toute pensée ambitieuse ; il le confesse à Ulysse : à l'empire des morts, il préférerait la condition la plus humble sur la terre. Et cependant un orgueil, un seul, celui du père, survit en lui. Il demande, il veut apprendre si son fils a sa place marquée entre les plus braves[2].

Chose qu'on attendrait à peine de ces hommes de fer, leur âme se révèle vis-à-vis de leurs enfants, de leurs filles surtout, par une aménité de langage, une condescendance affectueuse, un empressement aimable à satisfaire leurs désirs ; et l'on reconnaît, à la familiarité de celles-ci, où en sont arrivées chez elles l'habitude et la confiance d'être aimées. Papa chéri ! c'est en ces termes devant lesquels n'a pas reculé, chez cette race terrible, la majesté de l'épopée, que la jeune Nausicaa adresse avec confiance une prière à son père Alcinoüs. Et celui-ci semble heureux de la satisfaire : il n'a rien, dit-il, à lui refuser[3].

[1] *Iliade*, chant XI, v. 142, 143.—*Id.*, *ibid.* v. 285, 285.—*Id.*, *ibid.* v. 476-478.—*Odyssée*, chant II, v. 47.

[2] *Odyssée*, chant XI, v. 491, 492.

[3] *Odyssée*, chant VI, v. 57-68.

Hélène même, Hélène est de la part de Priam l'objet des plus tendres ménagements : il l'appelle sa chère enfant ; il court au-devant des reproches qu'elle semble s'adresser ; il impute aux dieux seuls les calamités dont la guerre accable Troie. Ainsi se manifeste l'indulgence du vieillard envers Pâris[1]. On retrouve jusqu'au ciel, dans le langage de Jupiter à Minerve, à Vénus, ce caractère de condescendance et de bonté. Avec Mars, coupable d'avoir enfreint ses ordres, sa parole est à la vérité sévère et menaçante. Mais le coupable souffre d'une blessure ; il est son fils ; et ce père immortel semble partager ses douleurs ; il a hâte d'y mettre un terme [2].

On dirait qu'alors le dévouement paternel en fût arrivé à constituer un de ces précédents prenant à la longue le caractère d'un droit. Ceci résulte au moins d'une vieille tradition reproduite par Euripide.

Avec la mémoire d'Alceste, donnant sa vie pour sauver Admète, s'était perpétuée dans la Grèce, comme un ignoble contraste, celle du refus par lequel les père et mère du chef thessalien avaient accueilli la prière qu'il leur avait adressée de se sacrifier pour lui [3]. Or l'émule de Sophocle, en prenant à cette légende ce qu'elle a de touchant et de sublime, n'a point hésité à montrer aux Athéniens le fils reprochant à

[1] *Iliade*, chant III, v. 162-165.
[2] *Iliade*, chant VI, v. 46-50.
[3] Apollodore, livre I, chap. XI, § 15.

son pere de n'avoir point eu le cœur de se dévouer à sa place, et ceci, ajoute même le premier assez durement, à un âge où l'on a si peu de temps à vivre[1]. La divinité elle-même adopte ce point de vue dans le prologue du drame, en y opposant à la générosité de l'épouse le froid égoïsme du père et de la mère[2]. C'est là, on doit l'avouer, un singulier exemple de la puissance des idées établies. Elles peuvent seules expliquer la donnée adoptée ici par le tragique, chez un peuple prompt, comme celui d'Athènes, à saisir le côté faible de toute chose, et à faire justice du scandale aussi bien que du ridicule.

[1] Euripide, *Alceste*, v. 616, 617.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 15, 16.

CHAPITRE XVII

SUITE. — L'AMITIÉ. — L'HOSPITALITÉ.

Le sentiment filial. — Son caractère dans ces premiers temps. — Ses nuances.—Homère y cherche un moyen d'action sur l'âme. —Nombreux exemples.—Les frères.—L'affection et le dévouement dominent entre eux.—Effets de la vie, de l'éducation communes sur leurs enfants.— Solidarité entre tous. — Elle s'étend par delà ce degré.— Du mot ἔτης.— Son sens propre.— Il concourt à constater la puissance des liens du sang, de la communauté d'origine.—Influence qu'exercent au dehors les sentiments se développant au foyer domestique.—Les compagnons d'enfance.—Relations survivant aux premiers jeux.—Elles créent une sorte de fraternité.—Indulgence, familiarité des maîtres envers les esclaves.— L'hospitalité.—Sa bienveillance, sa discrétion, sa délicatesse envers l'étranger, le malheureux.

Il est une vérité de nature à frapper : l'amour du père, celui de la mère pour leur enfant est immense, et cependant à peine l'élève-t-on à la hauteur d'une vertu. On l'admire tout au plus, s'il vient à se manifester par le courage, par le mépris du danger et de

la mort; pour mieux dire, ces phénomènes sont alors ce qu'on applaudit en lui. Quant au dévouement de chaque jour, il passe comme inaperçu. Pourquoi cette bizarrerie? Elle tient à ce qu'il a de plus aimable et de plus touchant: c'est qu'il ne coûte aucun effort; en lui, la joie excède le sacrifice. Il n'en est pas toujours et tout à fait ainsi de la tendresse filiale; c'est par cette raison même qu'elle recueille plus d'encouragements et plus d'éloges. Elle en a besoin sans doute, on ne la rencontre pas au même degré chez tous; à la différence de l'autre, on l'enseigne, on la prêche. Pourquoi? Le fait parle de lui-même: il s'agit là d'un sentiment moins impérieux, moins général. La bonté du naturel est l'une de ses conditions; elle y est nécessaire comme dans l'amitié entre frères, entre proches, entre compagnons d'armes ou d'enfance. Ceci donne sur ces divers points un surcroît d'intérêt à l'observation; il y a d'autant plus de chance de rencontrer là quelques-uns des caractères propres aux races dont nous nous occupons.

Ici Homère est vrai comme partout; ces nuances il les a fidèlement observées. Il nous montre dans l'affection même de l'enfant une sorte de personnalité qui parfois la domine. Il fait la part de la jeunesse et de la passion. Ainsi Méléagre, Achille, Hector même, tiennent plus de compte de leurs haines, de leur colère, du besoin de se maintenir dans l'opinion à la hauteur où les a élevés leur courage que des craintes

et des larmes d'un père ou d'une mère[1]. Nestor montre aussi peu de souci des angoisses de Nélée que Polydore de celles de Priam : tous deux courent au combat dès la tendre jeunesse, malgré la défense et les sollicitudes paternelles[2]. Nous ne parlons point ici d'Oreste ou d'Alcméon. Leur crime a pour principe le devoir tel que l'entendaient ces barbares. Quant aux fils d'Œdipe, on expliquait le leur par l'action d'une force aveugle, la fatalité. Mais en faisant la part de tous ces faits, reste cette vérité, qu'il existait néanmoins chez l'enfant, dans ces premiers âges, un respect, un attachement réels pour le père et la mère.

Ici la somme des preuves n'est plus la même. Homère a cherché plus rarement dans cet ordre d'affections un moyen d'action sur l'âme ; il ne l'eût point, ceci le prouve, rencontré au même degré. Cependant Télemaque, Ulysse, Hector, Achille même offrent, sous des aspects divers, et dans une mesure qui varie selon leur naturel, l'expression toujours vraie et le plus souvent touchante du sentiment filial.

Ainsi quand Patrocle ému du désastre qui menace les Grecs aborde, les yeux en pleurs, son redoutable ami, la pensée de celui-ci se reporte d'elle-même vers leurs pères à tous deux. Il demande, avec sollici-

[1] *Iliade*, chant IX, v. 577-580.— *Id.*, chant XVIII, v. 91-126 — *Id.*, chant XXII, v. 90, 91.

[2] *Iliade*, chant XI, v. 716-720. — *Id.*, chant XX, v. 407-412.

tude, si Pélée, si Menœtius vivent encore. Leur mort, ajoute-t-il, serait, de toutes les douleurs, la plus profonde pour leurs fils[1]. Si la perspective des malheurs qui menacent Andromaque est ce qui déchire au plus haut point l'âme d'Hector, l'image de Priam et d'Hécube, égorgés par le vainqueur n'est pas moins une de celles qui dominent dans les sombres pressentiments du héros[2]. Télémaque n'a point souvenir d'Ulysse : à peine l'a-t-il entrevu de son berceau, et ceci explique comment, au début de l'*Odyssée*, le jeune homme semble plus préoccupé de la perte de son bien que de celle de son père. Mais que celui-ci se révèle enfin à lui, quelle vive et touchante émotion ! Avec quel art, quelle vérité le poëte nous peint ce fils refusant d'avoir foi à tant de bonheur ! n'est-ce pas là l'expression la mieux sentie de ces joies immenses se croyant transportées hors de la réalité, s'imaginant en proie à l'illusion, et redoutant de la voir s'évanouir[3] ?

Quant au fils de Laërte, nous l'avons déjà montré, au retour, impuissant à contenir son émotion, à l'aspect des ravages que l'âge et le chagrin ont pendant son absence exercés sur celui-ci, et réduit, pour la cacher, à se réfugier sous l'abri d'un arbre touffu. L'agitation qui le domine bientôt, cette révélation qui,

[1] *Iliade*, chant XVI, v. 14-16,
[2] *Iliade*, chant VI, v. 441, 445.
[3] *Odyssée*, chant XVI, v. 194-195.

du sein même du mystère dont il a voulu s'entourer, lui échappe tout à coup, en assistant au désespoir du vieillard convaincu de la mort de son fils ; l'élan avec lequel, en se faisant connaître, il se jette dans ses bras et le couvre de baisers et de larmes, offrent les symptômes les plus touchants de la tendresse filiale ; et ce qui leur donne ici un nouveau relief, c'est qu'il s'agit d'Ulysse.

A côté de ces peintures, dans lesquelles le génie a prodigué la richesse de ses couleurs, viennent prendre place, comme d'elles-mêmes chez Homère, certaines généralités qui ne sont plus seulement le reflet, mais comme la manifestation directe du naturel de la race d'hommes à laquelle appartient le grand aède.

Ainsi que, dans l'*Iliade*, un malheureux, un suppliant veuille aller à l'âme de celui qu'il implore, désarmer sa haine, sa férocité, c'est par son père et sa mère que généralement il l'adjure[1]. Cette idée, ces mots se produisent tout naturellement dans sa prière; et lors même qu'il ne se place pas ostensiblement sous leur protection, il compte encore sur leur prestige, on les retrouve dans sa bouche[2]. Il est bien clair que chacun avait alors conscience de leur pouvoir.

Sans éveiller les mêmes émotions, une expression qu'on rencontre chez le chantre d'Achille et qu'Hé-

[1] *Iliade*, chant XXII, v. 338.—*Id.*, *ibid.*, v. 345.—*Id.*, chant XXIV, v. 486.

[2] *Iliade*, chant XXII. 118-121.— *Odyssée*, chant VI, v. 154-157.

siode a reproduite, atteste, mieux que tous les développements, la piété des fils envers leurs parents sur le déclin de l'âge. Dans un de ces combats engagés devant Troie, un jeune guerrier est frappé à mort ; et tournant alors le regard vers le père et la mère condamnés à le pleurer, le poëte exprime que ce fils ne rendra point à leur vieillesse les soins prodigués par eux à son enfance. Or l'idée que nous sommes réduits à traduire ici par une périphrase, l'idiome de la Grèce la résumait alors en un seul mot[1]. Il fallait bien que ce terme correspondît à un fait d'un caractère assez général pour nécessiter, pour accréditer un signe convenu, accepté, courant, comme l'idée qu'il représentait.

Ainsi une obligation du cœur, un devoir sacré auxquels nos temps modernes se sont vus réduits à accorder la sanction, la force de coaction inhérente aux lois, avaient par eux-mêmes assez de puissance dans ces premiers âges, pour constituer une coutume, en d'autres termes, une règle imposée, dès l'origine, par la conscience et la tendresse d'âme, puis s'élevant par l'accord de tous à l'autorité légale. Et, il importe de le faire remarquer : ce devoir ne se bornait pas alors, comme aujourd'hui, à pourvoir aux besoins du vieillard, il consistait notamment à le défendre, à exposer sa vie pour ceux dont on l'avait reçue. Tels

[1] Θρέπτρα, θρεπτήρια. *Iliade*, chant VI, v. 177, 178 — Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 186.

étaient les temps; et la nature des choses l'indique aussi clairement que les textes [1].

C'était sous l'influence des dangers communs, c'était, convaincus par les faits de la nécessité de s'unir pour repousser à l'occasion l'ennemi du dehors et faire tête à la violence, au sein de la peuplade, que grandissaient autour du chef de famille les frères destinés plus tard à une autre fraternité, celle des armes. Si la puissance combinée du sang, de la communauté d'intérêts et de dangers, la réciprocité nécessaire du dévouement, dans la paix comme dans la guerre, ne suffisaient pas toujours à étouffer en eux les inspirations des passions les plus violentes chez les barbares : l'orgueil, l'ambition, l'avidité; si les vieilles légendes de la Grèce nous montrent plus d'une fois la haine fraternelle s'assouvissant dans l'ombre, ou levant la tête et faisant appel aux armes, le spectacle que nous offre l'épopée homérique est de nature à faire considérer ces phénomènes comme tenant plutôt de l'exception que de la règle.

En ouvrant la plus vaste perspective à la turbulence, la haine, la convoitise; en les poussant vers un but commun et les satisfaisant ainsi, l'expédition contre Troie a-t-elle ou non contribué à étouffer dans leur germe les dissentiments entre frères? C'est une question que nous laissons à résoudre. Mais il est un fait certain, l'épopée homérique nous les montre généra-

[1] *Iliade*, chant IX, v. 190-191. — *Id.*, chant XXIV v. 188-192.

lement unis entre eux par une vive affection. Nous sommes donc, en présence de si nombreux exemples, autorisé à chercher là, de préférence, la nature des relations entre les fils du même père.

On les voit fréquemment combattre sur le même char ; l'un d'eux est-il frappé à mort. l'autre cherche le plus souvent à le venger, à défendre ses armes et ses restes contre l'avidité et les insultes de l'ennemi. Le fils de Télamon et Teucer, l'autre Ajax et Médon semblent animés d'une même âme. C'est derrière le bouclier du premier que le second s'embusque pour décocher ses flèches, ou cherche un refuge contre un trop puissant adversaire [1]. La tendresse d'Hector pour Pâris perce jusque dans sa juste sévérité ; et bientôt elle la domine. Voit-il Polydore, son plus jeune frère, grièvement blessé par Achille, le héros troyen oublie son infériorité, et les avis d'un dieu, il se précipite hors de lui sur cet ennemi invincible [2].

L'orgueil, l'avidité, la férocité, sont frappantes chez Agamemnon : eh bien ! s'agit-il de Ménélas, ce naturel âpre, hautain, sans pitié, a des tendresses, des sollicitudes, des craintes qui vont à l'âme ; le voit-il blessé, il le tient déjà pour mort et lui donne des larmes [3] ; s'agit-il d'affronter un danger, il l'en détourne ; nulle finesse, nulle exagération ne lui coû-

[1] *Iliade*, chant VIII, v. 271, 329, 330.
[2] *Iliade*, chant XX, v. 419-423.
[3] *Iliade*, chant VI, v. 148-182

tent alors ; dût-il même humilier ce frère en faisant ressortir son insuffisance, rien ne l'arrête. Pour le préserver du péril, il fait bon marché de tout, même de l'orgueil de race[1]. Homère nous dit cependant qu'après la victoire un grave dissentiment avait éclaté entre eux ; ils se seraient même pris de paroles en pleine assemblée, mais le vin n'était pas étranger à ces violences[2], et chez les hommes de ce temps il faut toujours faire la part du barbare. Le prudent Ulysse, tenté d'égorger son beau-frère, pour une velléité d'indiscipline qu'expliquaient des circonstances surnaturelles, offre la preuve de cette vérité.

A mesure qu'on descend dans l'ordre des affinités, on ne rencontre plus la même chaleur d'affection. Cette différence était et devait être cependant moins marquée dans ces premiers âges et sous l'action de leurs mœurs qu'avec les nôtres, et de nos jours. La famille y demeurait, en effet, plus longtemps une et compacte. Chaque génération ne constituait pas, dans un temps donné, comme chez la plupart des modernes, une individualité distincte, ayant sa sphère, ses intérêts, sa résidence propres. Dans les familles au sein desquelles le poëte nous introduit, nous voyons en général agglomérés autour du chef, et sous le même toit, non pas seulement comme parmi nous, ceux des enfants encore à l'état de célibat,

[1] *Iliade*, chant VII, v. 109-119. — *Id.*, chant X, v. 231-239.
[2] *Odyssée*, chant III, v. 136-139, 148.

mais les fils déjà mariés et leurs femmes, parfois même, dans certains cas, les filles avec leurs maris.

Il en est ainsi chez Nestor comme chez Priam. Æole dont l'antiquité a fait un dieu, depuis Homère, mais que l'*Odyssée* nous donne pour un simple mortel, a conservé tous ses enfants près de lui; il est père de six fils et d'autant de filles, tous ayant dépassé l'adolescence, car il les a mariés entre eux; et ce fait ne les a point éloignés du foyer paternel. Sa maison, sa table sont les leurs [1]. Dans une position moins élevée, ceux des fils du vieil Égyptius que la guerre ou l'ambition d'épouser Pénélope n'ont point momentanément absorbés, ont pris en main l'administration des biens et de la maison du vieillard. Ceci l'indique assez : ils ont continué de vivre sous le toit paternel [2].

Ce n'était donc pas seulement les enfants du chef de famille qui naissaient alors dans sa maison, y grandissaient dans la familiarité, l'intimité de la vie commune; ses petits-enfants avaient le même privilége. L'habitude venait se joindre à la communauté d'origine pour entretenir entre eux la sympathie. Elle n'atteignait pas sans doute aux proportions du sentiment fraternel ; cependant la réalité a ici sa puissance comme partout ; et l'on reconnaît encore l'influence

[1] *Odyssée*, chant X, v., 5-12.
[2] *Odyssée*, chant II, v. 21, 22

de la famille, même par delà ces premiers degrés [1].

Le mot ἀνεψιὸς, que nous traduisons par *cousin*, semble, chez Homère, indiquer exclusivement le lien de parenté entre fils de frères ou de sœurs. Au delà, selon toute vraisemblance, la vie commune n'existait plus sous le toit du chef de famille. Mais un mot qui présente parfois le sens de compagnon, familier, membre de la même tribu, nous paraît ne l'avoir obtenu que par extension, et indiquer surtout la communauté d'origine avec toutes ses conséquences : la bienveillance et la solidarité. Ce mot ἔτης, dont ἑταίρος n'est qu'un dérivé, un certain nombre de circonstances nous paraît justifier l'acception que nous lui assignons ici.

D'abord si ἑταίρος, composé, comme on l'a vu déjà, du radical ἔτης et du verbe αἱρεῖν, *choisir*, signifie compagnon de choix, la relation qu'indique le radical, pris isolément, est celle résultant, non plus de la volonté, mais de causes d'un autre ordre. Or, où les rencontrer, si ce n'est dans la naissance, l'affinité? L'expression ἔτυμος, dérivée elle-même d'ἔτης, et l'un des éléments du terme composé ἐτυμολογία (*étymologie*) indique, quant aux mots, le principe, l'origine; et sous ce rapport vient, par analogie, à l'appui de notre opinion.

Maintenant la nature des choses explique d'elle-même comment un terme destiné d'abord à exprimer une relation d'affinité a pu, à la longue, être pris sous

[1] *Iliade*, chant X, v. 519.— *Id.* chant XV, v. 422.

d'autres acceptions. En effet, la famille, c'est un point que tout concourt à démontrer, est, chez les peuples primitifs, l'origine de la tribu, petite société grossissant, avec les années, par la multiplication d'une même race d'hommes. C'est ainsi que, par une conséquence des relations existant au sein de cette première agglomération sociale, un même mot a reçu logiquement, outre sa valeur originaire, le sens de compagnon, familier, concitoyen, c'est-à-dire de membre de la tribu, de la peuplade ; car, à mesure qu'on s'est éloigné de l'origine commune, tout en demeurant une vérité, celle-ci a perdu progressivement de sa puissance comme fait ; et, par la même raison, le signe qui l'exprimait s'est modifié dans la même proportion, pour ne plus signifier, dans certains cas, d'autres relations que celles consacrées par le nouvel état de choses. Mais tout prouve que l'expression ne continuait pas moins à indiquer, d'une manière moins générale dans la famille, ces rapports d'affinité que nous classons après ceux existant entre les fils de frères et de sœurs.

Ainsi, par exemple, Théoclyménès, ce meurtrier qui supplie Télémaque de lui sauver la vie, en le prenant à son bord, lui explique que celui dont il a versé le sang a nombre de frères et de ἔται qui le poursuivent, et le tueront s'ils parviennent à l'atteindre[1]. Or, à la famille seule du mort appartenait le droit de

[1] *Odyssée*, chant XV, v. 272-278.

le venger ; ces ἔται se rattachaient donc à celle de la victime.

Quand Phœnix veut abandonner la maison paternelle, nous voyons non-seulement des cousins germains, mais d'autres encore, des ἔται s'installer chez son père Amyntor, et s'y relayer dix jours et dix nuits durant, pour faire la garde autour du jeune homme, et s'opposer à sa fuite. Il y a là évidemment un autre sentiment, un autre mobile que l'attachement à un compagnon, un familier. Il s'agit de conserver à la famille une de ses forces, une partie de son prestige, en s'opposant à ce que le fils valide du chef, déjà sur son déclin, abandonne ainsi le siége de l'autorité [1].

Ailleurs, et lorsque Hector quitte momentanément le champ de bataille pour rentrer dans Troie, le poëte nous montre les femmes, les jeunes filles se pressant autour du héros et l'interrogeant, avec anxiété, sur le sort de leurs enfants, de leurs époux, de leurs frères et des êtres qui leur sont apparemment les plus chers après ceux-ci [2]. Ceux-là, Homère, les désigne ici par le mot ἔται. Or, le moyen d'admettre que des matrones, des jeunes filles eussent, parmi les guerriers, des compagnons, des familiers, des amis, et surtout affichassent publiquement pour eux de telles sollicitudes ? Ceci ne peut se concevoir ; l'expression implique donc

[1] *Iliade*, chant IX, v. 211-211.
[2] *Iliade*, chant VI, v. 237-240.

une relation intime, et telle cependant que la pudeur de la femme et l'esprit de convenance pussent hautement l'avouer.

Si ces développements n'eussent dû aboutir qu'à fixer le sens d'un mot, nous nous en fussions abstenu. Mais, en aidant à déterminer l'étendue du cercle de la famille, ils concourent à faire comprendre la puissance de l'attachement, de l'union, de la solidarité entre ceux du même sang. Entre proches, elle s'étendait par delà les limites de la vie. L'acharnement à défendre les restes et les armes de celui dont on répondait, en quelque sorte, vis-à-vis de la famille ; la tristesse profonde qui présidait aux funérailles, le soin qu'on apportait à recueillir la cendre des morts, le culte de leur mémoire et de leur tombeau, offrent des témoignages irrécusables d'une tendresse d'âme, contrastant ici d'une façon singulière avec la férocité des mœurs.

Ainsi, tandis que, au dehors de la tribu, dominaient la violence et les mauvais instincts, la famille offrait un abri aux meilleurs penchants du cœur humain. Ce n'est pas sans doute que le naturel barbare n'y éclatât parfois, et que les faits du dehors n'y eussent, à l'occasion, leur influence. Il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi. Mais la généralité des symptômes révélés par l'ensemble des faits autorise à conclure que, si le sentiment du bien s'est conservé quelque part, ç'a été sous le toit domestique, et pro-

tégé par les affections venant y chercher un refuge. C'est là, c'est grâce à elles, que l'idée du devoir, la pente au dévouement et au sacrifice sont demeurées impérissables; car, s'il est au monde un sentiment que rien ne puisse ébranler ou dépraver, c'est la tendresse du père et de la mère pour leur enfant. Qu'il s'agisse de lui, de son avenir, en eux la conscience n'a plus les complaisances, les faiblesses, les subtilités du sentiment personnel. La règle du bien leur apparaît sous son vrai jour; et ils l'enseignent, et ils l'imposent, parce qu'ils aiment.

Il existait donc, au milieu de la barbarie générale, une foule de points isolés sur lesquels l'esprit de sociabilité se perpétuait, se transmettait, restreint, limité, il est vrai, à un cercle étroit, mais vivace, mais convaincu, mais ardent comme le cœur, mais tendant à se dilater et à gagner en étendue. Cette disposition, on peut dès lors en surprendre des traces hors de la famille, non pas seulement chez ces compagnons d'armes qu'unissait étroitement la communauté de fortunes, de hasards et de périls; mais entre jeunes gens, entre jeunes filles de même âge. Avoir grandi côte à côte, vécu de la même vie, partagé, dès l'enfance, les mêmes goûts, les mêmes jeux, c'était, chez ces races, un ensemble de faits, de souvenirs, dont l'influence se prolongeait par delà l'âge mûr; exerçant sur l'âme une action visible, et ajoutant aux sympathies à mesure qu'on s'éloignait de la jeu-

nesse, ce temps dont la mémoire prend de jour en jour plus de charme.

La langue grecque n'avait pas fait défaut à cette pente du cœur. Le même mot ὁμηλικίη y exprimait à la fois et l'égalité d'âge, et ce petit groupe d'amis, de compagnons d'enfance qui, partis du même point, avaient marché du même pas dans la vie. Le langage confondait ainsi, comme la pensée, comme le cœur, deux ordres d'idées distincts cependant, mais qui semblaient identiques, tant leur union était alors étroite et intime. Un prestige particulier s'attachait à l'expression comme à la chose même, et Homère en complète le sens par une épithète impliquant tout ce qu'il y a de plus aimable, de plus jeune et de plus frais dans les habitudes de la plus douce familiarité [1]; aussi, à Troie, Hélène ne regrette pas seulement le toit conjugal, ses frères, sa fille bien-aimée ; ses regards se tournent avec un désir plein de tristesse vers les compagnes de ses plus belles années.

Lors même que l'absence et le chagrin ne sont pas venus exalter ce sentiment, on ne l'en voit pas moins percer dans une foule d'occurrences. Sthénélus a-t-il, dans la chaleur du combat, à faire inopinément choix d'un homme sûr, sa pensée se tourne aussitôt vers celui qu'il préfère entre ses camarades de l'enfance, et l'on peut voir là qu'ils sont réunis dans le

[1] Ὁμηλικίη ἐρατεινή. *Iliade*, chant III, v. 175.

danger comme autrefois dans le plaisir [1]. Qu'Ulysse, aux prises avec les prétendants, voie survenir Minerve sous la forme de Mentor ; aussitôt, croyant s'adresser à l'un de ceux dont l'enfance est contemporaine de ses premiers ans, il fait appel à ce souvenir et l'invoque comme un titre au dévouement de celui-ci [2].

Mais revenons au toit domestique. Il offre un exemple peut-être encore plus frappant de l'esprit de sociabilité, s'y développant sous l'influence des affections qu'il abritait. On le rencontre fréquemment dans la familiarité, on peut même dire la sympathie régnant entre le maître et l'esclave. Elles ressortent d'autant plus ici que, si le premier venait à croire sa sûreté ou celle des siens menacée par les dispositions hostiles du second, alors les châtiments étaient atroces ; car la loi du salut autorisait tout chez ces hommes. Or quand on voit la matrone grecque partager avec ses femmes, sur lesquelles l'esclavage lui confère une si grande autorité, non-seulement les soins, les travaux de la maison, mais le secret de ses appréhensions et de ses douleurs, et les traiter même d'amies ; le chef descendre au niveau de ses pâtres, des colons attachés à ses domaines, ou les élever jusqu'à lui, en s'attablant avec eux, recevant leurs caresses et y répondant : à ce tableau offrant un contraste si tranché avec la vie du dehors, il est impossible de ne pas re-

[1] *Iliade*, chant V, v. 325, 326.
Odyssée, chant XXII, v. 208-209.

connaître l'action, le contre-coup des penchants heureux se développant au sein de la famille.

C'est aussi par là que doit s'expliquer, selon nous, la pratique alors si générale des vertus hospitalières, le sentiment qui la recommandait et la rendait facile. Ce n'est pas à dire que des considérations personnelles ne déterminassent, dans certains cas, les munificences de l'hospitalité ; mais un mobile purement individuel ne peut être le principe d'une coutume, d'une vertu en honneur chez tout un peuple. Un principe plus général, le retour que l'homme devait naturellement faire sur lui-même dans un temps où le danger était partout, ne saurait donner à lui seul l'explication de la spontanéité, de la délicatesse si bienveillantes, caractères dominants de l'accueil réservé partout à l'étranger, au voyageur, au suppliant. La cause était plus profonde ; elle tenait aux habitudes, à l'action journalière de la vie intime sur l'âme et ses sentiments. Après avoir entendu les injures qu'échangent entre eux les plus élevés parmi les chefs, comment n'être point frappé du ton et des manières du Grec, accueillant alors uniformément un inconnu comme un ami, comme un frère? D'où lui venait tant de mansuétude et d'abandon, si ce n'est des relations affectueuses du foyer ?

Qu'un étranger se présentât au seuil d'une maison, le maître n'attendait pas qu'il sollicitât du pain, un abri. Aller à sa rencontre, lui présenter la main, l'in-

troduire, le faire asseoir, sans demander quels étaient son rang ou sa vie, tel était l'usage; et cet usage avait la puissance d'un devoir : on le considérait, on l'observait comme tel. Le polythéisme n'avait eu, en le proclamant, qu'à favoriser la pente de l'homme, donner sa sanction à une coutume de la terre, comme il en avait transporté tant d'autres dans le ciel [1].

Le hasard voulait-il que le voyageur arrivât au milieu de la tribu en fête, il voyait le chef ou ses fils se lever, s'avancer vers lui et lui offrir la place d'honneur au festin qui les réunissait [2]. Tout retard était mal vu en pareil cas; et Ménélas, célébrant le même jour les noces de ses deux enfants, réprimande l'un de ses serviteurs qui hésitait à introduire et faire asseoir au banquet de famille deux voyageurs inopinément survenus [3]. A la table d'Alcinoüs, un des convives, le plus âgé, le plus vénérable, se montre choqué de la lenteur de celui-ci à faire relever Ulysse suppliant et à l'admettre à sa table ; aussi le chef phéacien s'empresse-t-il d'y donner auprès de lui, à l'inconnu, la place de celui qu'il affectionne le plus entre ses fils.

On remettait invariablement après le repas à s'enquérir du nom, de la famille, de la patrie de l'hôte ainsi accueilli, et nous doutons qu'aucun des usages

[1] *Odyssée*, chant I, v. 118-124.
[2] *Odyssée*, chant III, v. 31.
[3] *Odyssée*, chant IV, v. 20-36.

consacrés par notre politesse ait la délicatesse de celui-ci. La nuit venue, l'étranger n'était point admis, il est vrai, dans l'intérieur du logis réservé à la famille. Son lit se dressait sous un vestibule, un portique ; mais ceci tenait à ce que l'hospitalité ne se refusait jamais et s'exerçait sans distinction. Cette circonspection même constate à quel point elle était libérale.

Tout en faisant en ceci acte d'homme prudent, celui qui la pratiquait ne considérait pas moins comme un devoir de veiller à la sûreté de son hôte, de le protéger, de le défendre. L'*Odyssée* en offre la preuve : dans sa prévoyance astucieuse, Ulysse a recommandé à son fils de ne point se laisser aller à prendre sa défense avant l'heure, quelles que fussent l'insolence et la brutalité des prétendants envers lui ; cependant l'un d'eux ayant lancé un lourd projectile à la tête du chef déguisé, Télémaque le félicite d'avoir manqué son coup, ajoutant qu'il le percerait de son javelot s'il en eût été autrement; et, en ceci, le fils ne craint pas de trahir le secret du père. De leur côté, les poursuivants de Pénélope ne voient dans cet intérêt porté à un étranger, rien qui soit de nature à éveiller le soupçon. Il était l'hôte du jeune homme. A leurs yeux, ou, si l'on veut, à ceux d'Homère, ceci expliquait tout [1].

C'est ainsi que, au sein même de la barbarie, se

[1] *Odyssée*, chant XX, v. 292-308.

maintenaient dans une certaine mesure et devaient gagner progressivement du terrain, en dépit d'une foule d'obstacles, le naturel sociable de l'homme, le sentiment du bien et de l'honnête protégés contre la tyrannie des passions par des instincts moins passagers, plus profonds, et doués de plus de constance qu'elles. Un autre principe moins actif, moins fécond, mais d'une efficacité incontestable cependant, et qui constitue l'un des traits ressortant avec le plus d'originalité dans la physionomie des races primitives de la Grèce, le sentiment, l'enthousiasme du beau, quoique souvent égaré par la passion, par les idées qu'elle propageait, mérite d'arrêter ici l'attention. Complice parfois des erreurs du temps, et répandant sur elles un prestige que le progrès même des lumières n'a pu complétement détruire, il n'en a pas moins concouru à l'œuvre de cette brillante civilisation grecque, condamnée, par le vice inhérent au polythéisme, à aboutir si vite à la dépravation et la décadence.

CHAPITRE XVIII

LE SENTIMENT DU BEAU.

Le beau intellectuel.—Rôle de la poésie dans ces premiers âges. —Miracles qu'on lui attribuait.— Le sens qu'il faut y attacher. —Elle a sa place parmi les dieux. — Apollon, les Muses, Mnémosyne. — Ils personnifient, au ciel, les aspirations, les jouissances de l'esprit. — Aèdes et épopées antérieurs à l'*Iliade*.— Richesse de la langue poétique.—Portée du fait.—Enthousiasme qui nous a conservé Homère.— Indique un rapport nécessaire entre son génie et celui des masses. — L'un et l'autre se manifestent à la fois dans les compositions où le poëte reflète toutes les magnificences de la création. — Les arts plastiques.— Goût prononcé dès lors pour leurs essais.— Le bouclier d'Achille.— Jupiter Olympien.— C'est à Homère que Phidias en a pris le type. — Le beau moral. — Première donnée de la gloire. — Le dévouement à la patrie, à la famille, à l'amitié.— Ménélas, Ajax, Hector, le vieux Priam.—Action du sublime sur Achille.—Lutte soutenue par Ulysse contre la fortune.

On a souvent signalé avec une sorte d'étonnement le développement rapide de la civilisation dans la Grèce, depuis les guerres Médiques jusqu'au temps de Périclès. Cet intervalle y fut marqué, il faut le reconnaître, par un notable accroissement de puissance, de

richesse et de bien-être. L'esprit humain s'est alors ouvert de nouvelles routes et y est vite arrivé à la perfection ; les arts plastiques ont brillé d'un éclat incomparable ; mais, quant aux progrès de l'imagination et du goût dans la voie des grandes créations poétiques, tenant de si près à toutes les autres conceptions de l'esprit, pour qui se rend compte du passé, à peine sont-ils sensibles. On pourrait même les contester, et affirmer que, dès la double invasion de Datis et de Xerxès, le génie grec renfermait tous les trésors qu'on le vit bientôt déployer. La poésie, par exemple, avait, on ne saurait le nier, atteint déjà au sublime ; et c'était assez pour elle de se maintenir à cette hauteur. Il ne faut pas l'oublier, en effet : Eschyle combattait à Marathon, et Pindare est son contemporain. En se reportant près de six cents ans en arrière, on trouve Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ces deux grandes épopées ne sont pas certes le début d'un peuple qui cherche son génie. L'instinct de l'art, le sentiment du beau, existaient dès lors à un degré surprenant. Sans doute, on ne les avait pas encore soumis à des règles, pliés à des lois, astreints à des formes ; ils n'en avaient que plus d'élan, plus d'ardeur ; et c'est un spectacle digne d'admiration de les voir éclater à travers la férocité de ces premiers âges. Là s'expliquent le siècle de Périclès, Platon comme Démosthène, Phidias, Praxitèle et Zeuxis, aussi bien qu'Euripide et Sophocle. Le germe

appartient aux temps héroïques; c'est de là que datent les premiers éclairs du génie, les plus éblouissants peut-être.

Si banales qu'elles puissent paraître aujourd'hui, les vieilles fables d'Orphée, de Musée, de Linus et d'Amphion, cette action irrésistible qu'exerçaient, dit-on, la voix et la lyre sur les animaux, les arbres, les pierres, ont un sens sérieux et positif. Les croyances religieuses concourent avec elles pour constater l'empire de la parole et de l'harmonie sur les sauvages épars dans ces montagnes et ces vallées qui devinrent la Grèce.

Les divinités du paganisme répondent, en effet, pour la plupart, à une passion, un appétit, une jouissance de l'homme. Le culte de Vénus, de Mars, de Bacchus, de Cérès n'a pas d'autre principe; et chez ces peuplades, si avides de guerre, le forgeron qui fourbit leurs armes est adoré sous les traits de Vulcain. Or Apollon, les Muses, Mnémosyne, sont également l'expression d'un besoin général des esprits. Voilà pourquoi, voilà comment la musique, le rhythme, la parole harmonieuse et cadencée, la poésie dont elle était l'interprète, la mémoire qui en perpétuait le prestige, sont devenus des dieux chez les Grecs.

Cette influence vive, naturelle, innée, qui les portait vers les conceptions poétiques, a été l'une des premières à venir chez eux en aide aux bons instincts, à prendre part à la lutte contre la barbarie. C'est par

elle que le sentiment religieux et les idées morales ont commencé à se répandre. Le prêtre et l'aède se confondaient alors. La poésie avait seule autorité sur les intelligences; seule, elle pouvait, en les charmant par l'éclat du merveilleux, propager hors du cercle privilégié de la famille, l'heureuse influence du bien.

Aussi, plus vaste, plus riche que de nos jours, son domaine embrassait-il par l'épopée ou les chants qui en ont été comme le prélude, ce qui, chez nous, appartient à l'histoire. Les notions, encore confuses, mais avidement recherchées, sur l'origine et la nature des choses, sur l'agriculture et les arts utiles, la religion, la morale, tout rentrait dans sa sphère ; elle était donc une puissance, et ceci indique le génie du peuple. Quelle prise lui eussent offerte des esprits inertes, étrangers au sentiment du beau ?

Ce qui confirme ces aperçus, ce n'est pas seulement le nombre, c'est la condition des aèdes dans la Grèce. Nous l'avons fait connaître déjà, et le soin que prenaient les chefs de se les concilier, de s'assurer le concours de leur parole, prouve par lui-même et leur influence sur les populations et la vive intelligence, l'heureuse organisation de celles-ci. Homère, Hésiode, ont seuls survécu à ces patriarches de l'imagination et des vers ; mais les noms de Thamyris, de Philammon, de Démodocus, de Phœmius, ont traversé les siècles avec ceux d'Orphée, de Musée, de Linus et d'Amphion. On sait le sujet et le titre des

principales épopées antérieures à celles consacrées à la gloire d'Achille et d'Ulysse. Les exploits d'Hercule, l'expédition des Argonautes, la guerre des Sept chefs, celle des Épigones, le retour des vainqueurs de Troie, avaient, comme la chute de cette grande cité, inspiré nombre de ces chants dont la Grèce d'alors se montrait si avide. La plupart des incidents de la longue guerre immortalisée par l'*Iliade* étaient, assure-t-on, reproduits dans une foule de compositions distinctes, sorte de bulletins harmonieux dont le génie s'est emparé pour les fondre dans une vaste épopée.

L'état de la langue poétique, telle qu'elle se révèle à nous dans Homère, constaterait à lui seul une longue suite d'essais antérieurs. Un langage, quel qu'il soit, ne s'improvise point, ne jaillit pas tout à coup du cerveau de l'homme, comme Minerve du front de Jupiter; il se forme, s'enrichit, s'assouplit à la longue. Les choses, les idées, précèdent les mots. Il faut l'accord de tous sur le sens, la valeur, les nuances des expressions. Ceci n'est l'œuvre ni d'un jour ni d'un poëte, mais du temps et du peuple. L'idiome de la poésie ne fait point exception à ces règles. Parlé par un petit nombre, il s'adresse à tous ; il a besoin d'être rapidement compris ; là est sa puissance d'action, et plus il étale de richesses, plus il constate de précédents ; car la parole aussi a son enfance, son bégayement, sa jeunesse et son âge mûr. Les compositions

où elle se produit sous toutes les formes ne circulaient pas, dans ces premiers temps comme de nos jours, avec cette rapidité qui les répand en quelques heures sur toute la surface d'un pays ; on doute même que l'écriture fût inventée. L'action d'un grand esprit sur celui des masses était donc lente et souvent interrompue par les agitations d'une vie aventureuse. Admettre que, dans des circonstances semblables, arrivée tout à coup à ce degré d'abondance, de souplesse et d'éclat, qu'on voit se déployer chez Homère, la langue de l'épopée ait à l'instant rencontré des intelligences à sa hauteur, ce serait attribuer au génie du peuple, comme à celui du poëte, une portée excédant celle de l'esprit humain.

Certes, un tel phénomène pourrait nous dispenser de toute autre preuve. Il attesterait à lui seul le sentiment inné, le goût de l'art et du beau que nous suivons ici à la trace chez la race grecque ; mais le vrai peut nous suffire ; et le développement progressif des formes et des richesses du langage, marchant de front avec celui des esprits et des idées, constate la puissance des facultés intellectuelles de ce peuple à la fois si féroce et si ingénieux. Il comprenait, il sentait Homère, et c'est son admiration qui nous l'a conservé. La postérité doit à des barbares le grand poëte que leur enthousiasme et la fidélité de leurs souvenirs ont sauvé pour elle de l'oubli.

Sans doute il chantait la guerre, et la guerre était

alors la passion dominante ; mais d'autres avaient avant lui abordé les mêmes sujets, et seul il nous a été transmis. Il y a dans ce choix, dans ce jugement porté par toute une nation, un symptôme frappant, celui d'un goût, d'un instinct profond et vivace qui, pour se manifester, n'ont point attendu la règle et l'étude. Un autre non moins concluant s'y présente encore à nous : c'est celui d'un rapport nécessaire entre le génie de l'aède et le génie du peuple qui l'adoptait à ce point. Sur la foi d'un pareil indice, on peut chercher à coup sûr dans les conceptions du premier ce qui agissait avec le plus de puissance sur tous deux ; et quant à l'amour du beau qui nous occupe, soit qu'Homère l'exprime directement, ou le prête à ses héros, soit que cet instinct perce dans ses compositions par le choix et la nature des images, ce riche et pittoresque langage de la poésie, nous sommes autorisé à voir là l'esprit et le goût de toute la Grèce de ces premiers temps. Ici, on le comprend, il n'y a pas à distinguer entre les contemporains du poëte et leurs pères; car c'était de ceux-ci que les premiers tenaient leur puissante organisation, leurs admirables facultés, leur naturel en un mot, comme leurs mœurs, leurs idées, leurs croyances, leurs traditions et leurs dieux.

Dans l'ordre des sensations qu'éveille la beauté, les premières sont celles que nous transmettent les yeux ; mais la nature même de nos preuves nous im-

posait ici pour point de départ l'enthousiasme qu'excitent le génie et l'intelligence précoce du beau intellectuel chez les peuplades des temps héroïques. Il faut revenir sur nos pas et constater maintenant l'empire qu'exerçait sur elles la beauté physique.

Ce qu'il y a de plus sympathique à l'homme, c'est l'homme. Il est donc naturel de constater d'abord l'action du beau sur lui, quand il le rencontre chez son semblable dans les traits, les proportions, la personne; beauté de la matière, s'il fallait s'attacher uniquement aux lignes et aux contours, mais qui doit en réalité son prestige à l'âme, à l'intelligence, sans lesquelles il n'existe ni grâce ni majesté. Or, rien de si commun que de voir Homère comparer une femme, une jeune fille, un héros, un vieillard aux dieux de l'Olympe; rapprochement de nature à indiquer l'effet produit alors par les dons de la personne, l'expression de la physionomie. La riche chevelure des Grecs, la vivacité de leurs yeux reviennent incessamment dans ses vers. On peut s'y reporter; ces sortes de détails y abondent. Nous nous attacherons ici aux traits les plus saillants, ceux où le sentiment du beau éclate au milieu des émotions les plus pénibles, dans l'anxiété, le désespoir. Phénomènes étranges, à coup sûr; mais il s'agit ici de la race grecque, et, chez elle, l'âge même n'enlevait rien à la puissance de cet instinct.

Dans l'*Iliade*, par exemple, des vieillards s'entre-

tiennent près des portes de Scée. Le moment est solennel, car les deux armées sont en présence. Or, Hélène vient à passer; ces hommes glacés par l'âge s'interrompent alors, ils attachent sur elle le regard, la contemplent et se disent qu'on ne saurait blâmer les Troyens et les Grecs d'affronter, pour une telle femme, les calamités de la guerre [1].

Du haut des remparts de Troie, Priam suit les mouvements de l'ennemi, il distingue les principaux chefs. Or, qu'éprouve-t-il en apercevant ces hommes qui lui ont apporté la guerre et tous ses maux. Jamais, dit-il, à l'aspect d'Agamemnon, il n'a rien vu de plus majestueux et de plus beau. Ulysse, Ajax, agissent sur lui avec la même puissance [2].

Sous la tente d'Achille, entre le héros et le malheureux père qui vient racheter le corps de son fils, la scène est déchirante. L'un pleure Patrocle, l'autre Hector ; cependant, tous deux se prennent à se contempler, celui-ci frappé de l'auguste figure du vieillard, celui-là de la majesté rayonnant au front du fils de Thétis ; et leur douleur est comme suspendue par l'admiration [3].

Homère veut-il attendrir sur le sort du défenseur de Troie, frappé à mort et en proie à l'acharnement du vainqueur: le dernier trait, le plus touchant, le

[1] *Iliade*, chant III, v. 156-158.
[2] *Iliade*, chant III, v. 167-170.—*Id.*, *ibid.*, v. 191-198.—*Id.*, *ibid.*, v. 225-227.
[3] *Iliade*, chant XXIV, v. 629-631.

plus empreint de tristesse, il le prend à la grâce dont brillait, il n'y a qu'un moment, cette noble tête maintenant traînée dans la poussière. Un mot lui suffit, il n'ajoute rien ; c'est que ce mot exprime l'idée, évoque l'image du beau [1]. En ceci, le poëte imite les dieux de l'Olympe qui, pour concilier les sympathies à quelque mortel préféré, répandaient invariablement tous les dons sur sa personne.

De l'homme, passons au grand spectacle de la nature. Rien dans ce qu'il offre d'imposant, d'éblouissant ou de gracieux n'était perdu alors. Son action sur l'âme était générale. Le luxe d'images que déploient les grandes épopées homériques en est la preuve. L'*Iliade*, par exemple, est le champ des combats. La guerre y étale toute sa poésie, et l'on voit là quelle en est la richesse. A coup sûr, elle eût pu suffire même à ce peuple belliqueux. Les passions les plus ardentes s'y donnent carrière ; l'orgueil, la haine, la colère, la soif de la vengeance, du sang et du butin y ont tour à tour leurs élans, leurs satisfactions, leurs triomphes. L'éclat et le bruit des armes, les cris de victoire et de douleur, la déroute et la poursuite, l'impétuosité de l'attaque et l'obstination de la résistance, la joie d'abattre un ennemi, de l'insulter, de l'achever, de le dépouiller, et que sais-je? Voilà, certes, on devrait le croire, de quoi émouvoir, attacher, dominer au plus haut point ces tribus guer-

1 *Iliade*, chant XXII, v. 402, 403.

rières. Tout cela pourtant n'était pas assez pour elles. A ces esprits colorés de toutes les teintes des cieux, des mers, des contrées resplendissantes de l'Orient, le jeu le plus pathétique de leurs propres instincts semblait insuffisant, s'il ne s'offrait à eux relevé par tout ce que le ciel et la terre ont de plus grandiose, de plus terrible ou de plus riant. Il s'agit ici, on le sent, du peuple qui a enfanté tant de dieux ; et comme dans sa vive imagination, les arbres, les sources, les fleuves, l'océan, les vents, le soleil, la voûte céleste ont pris un corps, des traits, une physionomie, une âme, et devenus des êtres vivants, des divinités, sont autant de reflets animés de l'humanité qui s'adorait en celles-ci ; ici, c'est la création tout entière que le poëte groupe autour de l'homme, la confondant, l'identifiant en quelque sorte avec lui dans ces admirables comparaisons, ces grandes images où l'une et l'autre s'éclairent, se font ressortir, se vivifient mutuellement par le rapprochement et le contact.

Faut-il peindre ces sombres phalanges, ces masses compactes et sinistres de casques, de lances et de boucliers, s'ébranlant à la suite des deux Ajax ; la réalité qu'Homère excelle à reproduire dans tout ce qu'elle offre d'imposant et de terrible ne suffit ni à lui, ni à ses auditeurs. Il voit, il signale, il offre aux regards d'épais nuages qui, poussés par le vent, s'avancent au-dessus des mers portant dans leurs flancs la tempête. A leur aspect, du haut des rochers

d'où la vue s'étend au loin, le pasteur effrayé se hâte de gagner un abri pour ses troupeaux [1].

Les bataillons des Achéens se suivant dans leur élan impétueux vers l'ennemi, ce sont les flots de la mer incessamment poussés l'un sur l'autre et précipités contre la plage retentissante par l'ouragan qui les agite. Ils s'enflent, se brisent avec fracas sur le rivage, se jettent en spirales contre les falaises et y vomissent l'écume [2].

Les Grecs et les Troyens se rencontrant, se heurtant dans la plaine et remplissant les airs de cris de triomphe et de douleur, deviennent pour le poëte deux masses d'eau puissantes, deux torrents qui, précipités chacun du haut des cimes, mêlent à leur confluent, dans quelque gorge profonde, leurs flots impétueux dont les mugissements vont retentir au loin dans la montagne à l'oreille du berger [3].

Ces images, prises au hasard dans l'espace de moins de deux cents vers, ne sauraient donner qu'une idée incomplète de celles qui s'offrent de tous côtés dans ce chant de guerre. La réalité y revêt toutes les formes, y prend tous les aspects les plus propres à lui donner la vie et la couleur. Ainsi le guerrier qui renversait tout devant lui, mais enfin contenu par l'énergie de la résistance, vient se briser contre elle, c'est

[1] *Iliade*, chant IV, v. 274-282.
[2] *Id.*, *ibid.*, v. 422-428.
[3] *Id.*, *ibid.*, v 452-456.

le rocher qui, détaché par les pluies du sommet de la montagne, se précipite avec fracas, et roule bondissant sur les pentes en écrasant ce qu'il rencontre sur son passage ; mais une fois dans la plaine, ralentit sa course et ne tarde pas à s'arrêter immobile[1].

Comment tout citer? comment choisir entre tant de beautés? Dans cette grande épopée, tout ce qui peut inspirer la terreur, l'admiration, l'intérêt, la sympathie, éveiller l'idée de la force, de l'ardeur, de l'intrépidité, de la constance ; l'image des tempêtes, des tourbillons, des feux dévorants, les nobles figures du lion, de l'aigle, du sanglier, du coursier généreux et jusqu'à la guêpe, ce type de l'audace, de l'impétuosité dans un être petit et faible, viennent se mêler incessamment au tableau de la guerre.

Ailleurs les peintures prises à la nature tranquille et riante, le calme de la nuit éclairée par les rayons de la lune, le ciel parsemé d'étoiles, les grottes des nymphes, les prairies, les rives des fleuves aux bords desquels s'ébattent joyeusement les jeunes filles; les guérets, la moisson, la vendange, les beaux vergers des chefs, prouvent à quel point le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* comprend l'empire qu'exerce sur la race à laquelle il appartient l'aspect du beau sous ses formes les plus variées.

A voir les nombreux emprunts que lui ont fait tour à tour les premiers, après lui, parmi les poëtes, on

[1] *Iliade*, chant XIII, v. 136-148.

dirait qu'il résume tout ce que le monde visible offre de plus éclatant comme de plus gracieux, et que copier Homère est le plus sûr moyen de reproduire avec fidélité les splendides images de la création. C'est qu'il vivait sous le ciel, constamment en présence et sous l'impression toujours nouvelle des magnificences de la nature. C'est que le sentiment de ces beautés, il le trouvait non-seulement en lui, mais autour de lui; elles agissaient encore sur son génie par leur action sur les masses. On n'en peut douter, en effet, et le jugement que ses contemporains ont porté de lui demeure pour l'attester : l'esprit de ces hommes fougueux était à la hauteur de tout ce qui les entourait. Formés non par l'étude, mais par ces grands tableaux incessamment sous leurs yeux, s'ils n'étaient pas au même degré que leur immortel aède doués de la faculté d'intuition, de reproduction, ils s'étaient du moins exercés, développés, sans but, sans dessein, il est vrai, mais avec non moins de fruit, à la grande école des mers, des vallées, des montagnes et des forêts, de tous les accidents, en un mot, de leur admirable pays. L'aspect de la beauté partout répandue exerçait à chaque instant son influence sur ces âmes impressionnables, sur ces vives intelligences, les garantissant par le vrai dans la grâce et le sublime du penchant pour l'afféterie, l'enflure et l'exagération, ces diverses formes du faux.

Ce qui agissait sur eux avec cette puissance, faut-il

s'étonner qu'ils se complussent à en contempler l'image dans les chants de leur aèdes, à y retrouver ces sensations qui faisaient partie du mouvement de leur existence? C'est un besoin pour le génie d'imiter, de reproduire tout ce qui a laissé en lui une impression profonde. C'est le propre des races heureusement douées, de se passionner pour ces imitations fidèles, ces créations de seconde main, par lesquelles l'homme révèle sa grandeur en suivant pas à pas les traces de Dieu. En ceci, Homère est arrivé, dans un temps barbare, à une perfection que les conceptions des civilisations les plus belles sont loin d'avoir dépassée.

C'est que dans les œuvres de l'esprit il n'existe entre la conception et l'exécution aucun obstacle matériel, aucun intermédiaire obligé ; la parole y suffit à la pensée. Les arts plastiques n'ont point ce privilége : le génie peut concevoir seul, mais ne peut seul enfanter : la main, les procédés techniques doivent lui venir en aide pour transformer, pour animer la matière. Ceci explique pourquoi ces sœurs de la poésie, la peinture, la statuaire, la suivent en général de si loin. Les moyens matériels leur manquaient alors; mais on peut surprendre déjà chez les peuplades de la Grèce l'instinct qui, descendu de génération en génération, a fait plus tard les Zeuxis et les Phidias. La main, le pinceau, le ciseau, ne sont ni le peintre, ni le sculpteur; ce qui constitue l'artiste, c'est, avec l'intelligence et l'enthousiasme du

beau, la faculté de s'en pénétrer, de se l'approprier, de le reproduire en quelque sorte par l'imagination et la pensée, avant de le réaliser sur la toile ou le marbre. Or cette faculté, comment nier qu'elle existât chez Homère et ses contemporains? On demandait un jour à Phidias, comme il méditait sa vaste composition du Jupiter Olympien, quel type il avait en vue. Il répondit par ces trois vers où l'*Iliade* nous montre le maître des dieux ébranlant l'Olympe d'un mouvement du sourcil[1]. C'est là que le grand artiste avait trouvé son modèle. L'œuvre était conçue dès longtemps; restait seulement à l'exécuter. Ce que, au plus haut point de sa civilisation, la Grèce venait admirer dans le temple d'Élis, ses peuplades l'avaient six cents ans plus tôt contemplé dans les chants du poëte[2].

Alors cependant les moyens techniques manquaient aux arts, si ce n'est peut-être à la métallurgie dont la fabrication des armes, si recherchées, et d'un usage si général chez ces races guerrières, avait accéléré les progrès. Là seulement l'ornementation des casques, des cuirasses, des boucliers, tels que les décrit à plusieurs reprises le chantre de l'*Iliade*, peut faire supposer quelques essais plus ou moins heureux à figurer sur les armures des chefs certaines images de nature à impressionner, en donnant au guerrier un aspect terrible.

[1] *Iliade*, chant I. v. 528-530.
[2] Strabon, livre VII, chap. DXXXIV.

Ici le marteau du forgeron avait, selon toute vraisemblance, pris l'avance sur le ciseau du statuaire; car les anciennes idoles, attribuées à Dédale ou Épéus, étaient de bois et grossières[1]. Cependant la faveur attachée à ces noms indique l'intérêt qu'éveillèrent ces essais. C'était le premier pas dans une carrière que la Grèce a parcourue avec tant de gloire, une première satisfaction offerte à un penchant ayant alors un si vaste horizon devant lui. Si les lions de la porte de Mycènes datent réellement du temps d'Atrée, bien que leur caractère soit de nature à les faire supposer l'œuvre de quelque étranger venu sans doute de l'Asie, ils peuvent concourir à constater la pente qui entraînait dès lors vers les productions artistiques. Il n'est pas douteux qu'Homère, ce créateur par la parole, n'ait cherché à satisfaire en ce point un goût inné chez ceux de son pays, en offrant, sinon à leurs regards, au moins à leur imagination, la reproduction par la main d'un dieu de ces beautés naturelles que lui-même il prenait avec tant de bonheur à la réalité, pour les répandre à profusion dans ses admirables épopées. Certes, parmi les conceptions dont le bouclier d'Achille est l'expression, la moins heureuse n'est pas celle où, s'appropriant la puissance divine, le poëte arrive à réaliser, à devancer cette perfection

[1] Pausanias, livre II, chap. IV, § 5—*Id.*, livre IX, chap. XI, § 3. —*Id.*, livre I, chap. XXIII, § 8. —*Id.*, livre II, chap. XXIX, § 4. —*Id.*, livre V, chap. XXVI, §. 1. —Euripide, *Troyennes*, v. 9 et 10. —Platon, *Iôn*, § 4.

de l'art dont la Grèce était si loin encore, mais qu'évidemment elle entrevoyait et vers laquelle elle se sentait attirée.

Le sentiment du beau était-il aussi prononcé chez ces races primitives, dans l'ordre moral que dans celui des œuvres de la nature ou des conceptions de l'esprit? Il est impossible de se prononcer pour l'affirmative. La condition de l'humanité, à cette époque, protesterait contre une telle solution. L'état du sens moral, dans ces premiers âges, nous a conduit à constater à quel point la passion y égarait la conscience. Prétendre néanmoins que la vive et impressionnable intelligence grecque fût alors complétement fermée, insensible à cette sorte de sublime se faisant jour dans les grandes actions, l'héroïsme du dévouement et du sacrifice, ce serait aller trop loin. Ces hommes n'étaient pas, on a pu s'en convaincre, étrangers à la connaissance du bien. Ils le pratiquaient même dans ce cercle intime et restreint où les affections de famille dominaient la passion et ses élans. Hors de là, si indulgents qu'ils pussent être pour eux-mêmes, ils haïssaient, ils flétrissaient le mal, toutes les fois que le mal s'attaquait à eux ou aux leurs. Or, cette sorte d'intelligence du bien, si bornée, si variable, si complaisante, si intéressée qu'elle puisse paraître, nous semble impliquer, à plus forte raison, celle du beau qui, dans l'ordre moral, en est l'expression la plus élevée, et doit par cela même frapper

plus vivement l'esprit, agir sur l'âme avec plus de puissance.

Ce qui manquait aux peuplades de la Grèce, ce n'était ni la pénétration, ni ce naturel enthousiaste qui se passionne pour le sublime, ne fût-ce que par chaleur d'imagination, par instinct d'artiste et de poëte. Si quelque chose leur faisait défaut, sur une foule de points, dans l'ordre moral, c'était à vrai dire le beau même. La vie ne leur en offrait le spectacle que par un petit nombre de côtés. Le bien, le juste, l'honnête, atteignaient rarement à cet idéal, là où il leur était donné de se produire; et l'approbation qu'ils pouvaient rencontrer offrait tout au plus, en général, le caractère du bon sens, de l'intérêt bien entendu, rarement celui de l'admiration et de la sympathie; ceci tenait à l'état des mœurs. Dans la famille, d'un autre côté, tout ce que la puissance des affections inspirait de bon et de vraiment aimable semblait, ceci soit dit à l'honneur de ces barbares, trop naturel pour saisir vivement l'imagination, quand la grandeur du sacrifice ne venait point donner aux faits les proportions de l'héroïsme.

Certaines faces de la vie n'en offraient pas moins l'expression du beau. Alors il agissait avec puissance sur l'homme. Il excitait l'enthousiasme. La preuve, c'est le parti qu'Homère en a tiré ; car telle est la source où le grand aède puise à pleines mains. Ailleurs il agit sur l'âme par les émotions qu'éveillent en elle

la peinture des vives et profondes affections, celle de leurs sollicitudes et de leurs douleurs. Là c'est à l'admiration qu'il s'adresse ; il est sûr de la rencontrer.

Ceci peut étonner quiconque ne s'est point pénétré de ses grandes compositions. Comment concilier, en effet, le sentiment du beau, tel que nous l'envisageons ici, avec les instincts féroces, avides, astucieux, sensuels sur lesquels nous avons appelé l'attention ? Ce sentiment n'en est pas moins prononcé dans un certain ordre de faits, chez les hommes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Chose singulière ! on l'y voit d'une puissance incontestable, et cependant en harmonie avec l'ensemble des mœurs. La nature humaine offre à cette époque les contrastes les plus tranchés et, avec tout cela un caractère d'ensemble qu'il est impossible de méconnaître.

Ici le point de vue ne saurait être celui de la philosophie. Qu'elle se refuse à voir la gloire dans l'action et le triomphe de la force, on le conçoit. Il faut cependant faire la part des hommes et des temps. Vers ceux auxquels le poëte a pris son sujet, l'idée du beau devait, par la nature même des choses, s'attacher nécessairement au courage. Non-seulement le héros poursuivait la victoire et la renommée au péril de ses jours ; chez ce peuple où la lumière, le mouvement même de la vie, la puissance, la richesse, les jouissances matérielles avaient tant de prix, il leur préfé-

rait un idéal auquel il était prêt à sacrifier tant de biens, et ceci suffirait à éblouir ; mais la question a bien d'autres faces, et dans les conditions où se trouvait l'humanité, la vaillance avait à poursuivre d'autres fins que les satisfactions de l'orgueil.

Il est difficile d'appliquer avec une rigoureuse exactitude les notions du juste et de l'injuste aux luttes que la puissance irrésistible des faits, la nécessité, la faim, l'instinct impérieux de la conservation, renouvellent incessamment entre des tribus hostiles, par cela même qu'elles sont en contact. Or, tel était alors l'état de choses. Ainsi le voulait la barbarie, et la barbarie n'est pas du choix de l'homme ; c'est une phase de l'humanité, un pas qu'elle doit franchir de l'état sauvage à la civilisation, avant que les progrès et la diffusion des arts utiles aient permis d'établir un équilibre progressif comme l'accroissement de la population, entre les besoins et les ressources, les exigences de la faim et les moyens d'alimentation.

Chez des peuplades à peine initiées à l'agriculture, vivant surtout de leur chasse ou de leur bétail, les guerres offrent un caractère à part. L'ambition n'est pas le mobile. Les chefs, les guerriers exposant leur vie pour préserver du plus terrible des fléaux, la famine, en d'autres termes, d'une destruction infaillible, cette patrie errante, la tribu et tout ce qu'elle traîne avec elle d'êtres faibles et chers, sont, à juste titre, considérés par elle comme des sauveurs.

Dans de pareilles conditions, légitimées, on le comprend, par l'imminence et la grandeur du danger, par la loi du besoin et du salut, la force, la violence, ces armes nécessaires du courage, constituent aux yeux des populations l'accomplissement du devoir ; et ici l'impartialité a peine à distinguer entre l'agression et la résistance, l'invasion et la défense du sol. La bonne cause est dans les deux camps ; car, de part et d'autre, l'homme expose sa vie pour ceux que son cœur, sa conscience, ses meilleurs instincts lui commandent de sauver.

C'est de cet ordre de faits et de considérations qu'a dû vraisemblablement procéder, au berceau des sociétés, la donnée de la gloire. L'idée a pu s'étendre, se modifier selon l'état de la civilisation, mais l'origine ne semble pas moins celle-ci. Ces intérêts de l'âme, que l'homme prend en main au péril de ses jours, se sont résumés plus tard dans le grand mot de patrie. Mourir pour elle a été un devoir, un honneur chez tous les peuples dignes de ce nom. Peu importe donc que vers le temps du siége de Troie l'humanité fût en progrès à quelques points de vue ; ce n'en était pas moins encore l'époque des migrations en masse, des invasions à main armée, de l'anéantissement et de l'asservissement des vaincus. Ces phénomènes le prouvent : les circonstances impérieuses qui poussaient les peuples l'un sur l'autre n'avaient pas encore perdu leur puissance, ni le mot de gloire, ou l'idée du beau qu'il

exprime, leur sens et leur valeur originaires. L'ardeur guerrière y avait mêlé sans doute quelque chose de son exagération, mais sans les altérer néanmoins.

C'est un point à remarquer, du reste : devant Troie, chacun des deux peuples en armes se place au point de vue de la famille, de ses droits et de ses devoirs. Celui-ci réclame la femme enlevée à l'un de ses chefs ; il poursuit la punition du rapt, de l'adultère, de la profanation, de la spoliation du foyer domestique. Celui-là défend tout ce que ce sanctuaire abrite d'affections, de richesses et de joies pour le cœur. Un jour arrive même où les agresseurs se trouvent réduits à la défensive, où, de part et d'autre, les chefs, pour animer les combattants, ont recours à ces mots magiques : pères, femmes, enfants, exerçant alors sur l'âme une action si puissante. Il y a donc des deux côtés matière pour elle à dévouement. L'héroïsme est partout.

Ici Homère nous montre les Troyens acceptant le combat avec résolution, bien qu'inférieurs en nombre, et nous explique leur élan par la nécessité de défendre leurs enfants et leurs femmes. Hector proclame tout haut dans leurs rangs, que de tous les augures le meilleur à ses yeux, c'est de défendre la patrie. Il exhorte les siens à mourir pour elle et pour la famille ; il fait ressortir tout ce qui peut relever une fin si glorieuse ; et il y a là, certes, autre chose qu'une exaltation de férocité sanguinaire.

C'est dans la bouche d'un homme de l'Asie que le poëte a mis un si noble langage, et, en lui demandant un moyen d'action sur les Grecs, il nous donne ici la mesure de la puissance du beau sur leur âme. N'importe d'où il pût venir, ils étaient faits pour le comprendre, car ils nous en offrent le type. Arrive en effet pour eux le moment où il s'agit, non plus seulement de la victoire, mais du salut. Leurs retranchement sont envahis, leurs vaisseaux menacés, les plus vaillants de leurs chefs la plupart hors de combat. C'est alors qu'on voit ceux-ci se traîner péniblement hors de leurs tentes. Souffrants, affaiblis, s'ils ne peuvent prendre part à la lutte, ils trouvent en eux l'énergie d'y assister, de ranimer par leur présence et leur parole l'ardeur défaillante des masses, de leur communiquer ce feu que la douleur même n'éteint pas chez le brave [1].

Le fils de Télamon, Ajax, l'un de ceux que le fer de l'ennemi a épargnés, sautant de vaisseau en vaisseau pour repousser, pour frapper à mort quiconque tente d'y porter la flamme; accablé de fatigue, ruisselant de sueur, réduit à s'arrêter de moment en moment pour reprendre haleine, mais s'élançant toujours plus animé, plus terrible, offre l'image la plus sublime de l'obstination intrépide dans la résistance, de la foi inébranlable dans une cause en

[1] *Iliade*, chant XIV, v. 128-134.—*Id.*, *ibid.*, v. 379, 380.—*Id.*, ch. XVI. v. 102 — 111.

apparence désespérée, de ce dévouement d'un grand cœur à l'abri duquel toute une armée respire et reprend courage[1].

Homère comprenait le peuple auquel ce chant de guerre était destiné, et ce n'est pas la seule fois qu'il nous montre le courage s'exaltant par la conscience du devoir. La lutte acharnée, soutenue par ce même Ajax et Ménélas pour défendre le corps de Patrocle, nous les offre tous deux résolus à y laisser leur vie, s'attendant à succomber, mais inébranlables et cherchant des forces dans la grandeur même du péril. Ce n'est plus ici la fougue des esprits animaux s'échauffant, s'aveuglant sur le danger, et s'y précipitant parce qu'elle a cessé de le comprendre ; c'est l'âme l'envisageant en face et l'affrontant, dût la mort être le prix du courage.

Hector, ne tenant compte ni de son infériorité, ni des avis d'un dieu, et se précipitant tête baissée sur Achille, à l'aspect de son jeune frère blessé par celui-ci, n'est ni plus grand ni plus généreux que ces intrépides défenseurs d'un cadavre pour lequel ils sont résolus à mourir. Lui aussi, un sentiment impérieux lui fait tout oublier pour obéir à son cœur ; mais la lutte est moins obstinée, et, s'il brave la mort, c'est moins longtemps, avec moins de calme. On peut en dire autant du dernier et sublime effort auquel il succombe. Ici néanmoins, et c'est chose digne d'attention, le

[1] *Iliade*, chant XV, v. 673, 687.—*Id.*, *ibid.*, v. 726, 745.

héros troyen n'est plus animé, soutenu que par un sentiment : celui du beau. Pour lui plus d'espérance, plus de chance de salut ; les dieux, les hommes l'ont abandonné ; tout, jusqu'à son courage, est désormais inutile pour lui, pour sa cause, pour sa patrie. La pensée de la gloire lui reste seule ; il s'y attache, et s'il faut mourir, que ce ne soit pas du moins, se dit-il, en guerrier obscur, et sans léguer un grand souvenir à la postérité [1].

Tous ces exemples, nous les avons pris à la valeur ; elle domine dans l'*Iliade*, mais n'est pas cependant la seule a offrir celui du dévouement. Achille fait volontairement à l'amitié le sacrifice de sa vie. Sa mort doit suivre de près celle d'Hector, il le sait, Thétis le lui a prédit ; il n'en persévère pas moins à venger Patrocle dans le sang de celui-ci.

C'est là sans doute une des conceptions approchant le plus de cet idéal qu'Homère s'était proposé de réaliser en Achille. Mais ceci n'a point suffi au poëte ; il a voulu nous faire assister à l'action du beau sur l'âme de son héros, comme pour nous prouver une fois de plus que ce guerrier le comprenait sous toutes ses nuances, qu'il en avait l'instinct et le sentiment profond. Ainsi dans cette scène où soutenu par son cœur de père, le vieux Priam sorti de Troie vient, pénétrant dans le camp de ses ennemis, y reprendre le corps de son fils des mains qui l'ont frappé à mort,

[1] *Iliade*, chant XXII, v. 304, 305.

l'épopée nous montre le vainqueur d'Hector ému, subjugué par cette intrépidité d'amour paternel. Ici l'émotion se manifeste en lui non plus seulement par la pitié, par l'admiration ; après l'avoir fait passer par ces deux sentiments, elle le conduit de l'ardeur de la vengeance et de la férocité implacable jusqu'à une sorte de tendresse pour cette âme que la grandeur du courage élève au niveau de la sienne. Il pleure avec ce malheureux père, il le console ; il a pour lui des ménagements, des sollicitudes, des craintes, de ces mots qui partent du cœur ; il se prend à l'appeler cher vieillard ! Tel est le dernier des traits que le chantre de l'*Iliade* tenait comme en réserve, pour compléter la noble figure du fils de Pélée et l'élever au plus haut degré du sublime, en lui prêtant le plus généreux des instincts de la race grecque.

Après Achille, peut-on parler d'Ulysse ? Oui sans doute, puisqu'après l'*Iliade* Homère n'a pas cru descendre en abordant le sujet de l'*Odyssée*. Ici nous ne retrouvons plus la guerre, ou du moins le poëte ne lui emprunte qu'une fois ses teintes vigoureuses et ses puissantes émotions ; il n'en montre que mieux à quel point il faisait fond sur le sentiment du beau chez ceux auxquels s'adressait son œuvre. C'est là qu'il cherche encore son point d'appui, en leur montrant tout ce que la constance prête de sublime aux nobles inspirations. Un génie moins sûr de lui-même et de son pays eût désespéré d'attacher, d'émouvoir, d'en-

thousiasmer une seconde fois au même degré. Mais il avait à offrir en spectacle la lutte d'un cœur puissant, aux prises avec le sort, la persévérance que rien ne lasse , l'intrépidité indomptable défiant l'effort de l'homme, des éléments et de la fortune; calme dans le danger, le mesurant à loisir, l'attendant ou s'avançant vers lui avec le même sang-froid, puis, le moment venu, s'y précipitant avec un mélange de prudence, d'habileté, de vigueur et d'impétuosité irrésistibles; et tout cela relevé par une tendresse, une chaleur d'âme, un amour de la famille et du foyer, poussés jusqu'aux sanglots et aux larmes. Aussi s'est-il élevé, on peut le dire, aussi haut que dans l'Iliade.

La gloire impérissable de cette seconde création date de l'accueil qu'elle a reçu dans la Grèce. Or, cet accueil est l'honneur à la fois et du chantre de l'*Odyssée*, et des races dont la vive et impressionnable intelligence s'est, sans étude, sans lecture, par la seule puissance, par le seul instinct, par le sentiment inné du beau, élevée au niveau du poëte qui le lui montrait ainsi sous des aspects si divers.

CHAPITRE XIX

CONCLUSION.

Les faits que nous avons groupés dans cette étude révèlent d'eux-mêmes leur caractère. Nous nous sommes attaché à le leur conserver, à les présenter sous leur véritable jour. Le mieux serait peut-être maintenant d'abandonner le lecteur à ses impressions; car, pourquoi le dissimuler? à la seule pensée d'émettre un jugement d'ensemble sur ces hommes de la Grèce héroïque, si mobiles, si différents d'eux-mêmes, nous éprouvons un étrange embarras. En quelque sens que nous nous prononcions, on trouvera toujours des exemples à nous opposer. Quelle race unit en effet comme celle-ci la brutalité des appétits au sublime des aspirations, la crédulité à la défiance, la franchise de la passion à la profondeur de l'astuce,

la convoitise à de généreux élans, le feu de l'imagination au sang-froid de l'esprit positif, la tendresse d'âme à la férocité?

Cherchons cependant à nous résumer, à reconnaître, parmi tant d'aperçus se présentant à l'esprit, ceux auxquels la réflexion peut accorder la valeur d'un jugement.

Il faut le dire : on passe en lisant Homère par une suite d'impressions d'un ordre tout opposé. L'admiration domine d'abord ; l'éclat de la composition rejaillit sur tout, les hommes et les choses ; il éblouit, il exclut ce calme nécessaire à la méditation.

Le sang-froid devenu possible, un retour s'opère : confondus de la puissance du génie, en défiance contre elle par l'excès même de notre enthousiasme, tout en persévérant dans les sympathies qu'éveillent en nous certains côtés de la vie de ces premiers âges, l'horreur que nous inspirent la violence et sa fougue sanguinaire s'étend aux générations complices de tant d'atrocités.

Lorsqu'enfin, arrivés plus avant dans l'étude que nous impose la diversité même de ces points de vue, des effets nous cherchons à remonter aux causes ; alors, sans rien perdre de notre aversion pour le régime de la force brutale, nous inclinons à la commisération, à l'indulgence envers ces peuplades qu'un concours inévitable de circonstances, la marche à peu près invariable de l'humanité a condamnées

en même temps aux misères et aux passions de la barbarie.

Ces hésitations, ces retours n'indiquent-ils pas, comme les contrastes que nous présente l'homme de ces premiers âges, l'existence simultanée de deux principes d'un ordre opposé agissant en même temps sur lui, l'un du dehors et partant accidentel, l'autre intime et permanent ? L'affirmative nous semble justifiée par les faits. Et cependant, il n'y a point à se le dissimuler, cet ensemble de phénomènes sinistres qu'on voit se produire dans la Grèce primitive, le naturel n'y était pas complétement étranger. L'homme porte en lui le germe du mal comme celui du bien ; et, ce qui est ici d'une application plus déterminée, on voit percer chez les Grecs à l'époque même la plus brillante de leur civilisation, au siècle de Périclès, par exemple, des instincts offrant une singulière analogie avec ceux que nous révèle la vie aux temps héroïques : le besoin de mouvement et d'aventure, la passion de la guerre, une dureté faisant parfois bon marché du sang et de la souffrance, une finesse approchant de l'astuce, un égoïsme local se manifestant par des aspirations envahissantes, un esprit subtil et positif à la fois, attentif à ses intérêts, toujours prêt à saisir ses avantages, un sensualisme enfin se portant avec élan vers toutes les jouissances. Or, chez un peuple, la similitude des penchants à cette distance, et dans des conditions si opposées, indique certainement

l'action du naturel. Seulement ici la mesure des symptômes diffère. On reconnaît d'un côté la barbarie, de l'autre la civilisation ; et le contraste que présentent les conséquences, en dépit de l'identité du principe, démontre la prédominance des causes secondes, à chacune des deux époques. Nous nous croyons donc autorisé à l'affirmer : ce qui, dans les premiers temps de la Grèce a donné un si prodigieux développement aux passions, aux mauvais instincts, au principe du mal en un mot, ç'a été l'influence de causes de cette nature, purement externes et ne procédant pas de l'homme; elles y ont dépassé l'action du naturel et l'ont comme transformé en l'exagérant.

Ces causes, nous les avons signalées déjà; il n'y a point à revenir ici sur l'ensemble des circonstances armant alors les unes contre les autres les nombreuses peuplades réduites à se disputer le sol et le nécessaire, sur tous les points de ce beau pays où elles se heurtaient incessamment. Dans ces conditions, le recours à la violence était inévitable. Comment de pareilles luttes renouvelées chaque jour et au fond desquelles nous apparaît, à l'origine, l'intérêt le plus légitime, comme le plus impérieux chez l'homme, celui de sa conservation, n'eussent-elles pas avec le temps modifié les idées, les sentiments et jusqu'à la conscience, développé, en un mot, tout ce que le principe du mal porte en lui d'instincts féroces, astucieux et cupides? Tout en atteignant, dans une cer-

taine mesure, à la notion du bien, l'esprit grec n'en pouvait, on l'a compris déjà, faire passer la règle dans les faits. Leur puissance même, celle qui leur imprimait le caractère de la nécessité, y était un obstacle. Circonscrite par eux dans son application à tout ce qui n'était pas tenu pour hostile, c'est-à-dire au cercle étroit de la tribu, réduite ainsi par la nature des choses aux proportions d'une exception, cette règle devait perdre, même sur ce terrain, la plus grande partie de sa force, en présence de la consécration donnée par les mœurs à toutes les énormités constituant alors le droit des gens. Et comme de son côté, la religion leur accordait son approbation, en prêtant à la divinité les plus mauvaises passions de l'homme, l'exaltation de celles-ci devait, comme il est arrivé, survivre à son principe et se perpétuer durant un certain temps en dépit du progrès matériel.

Il y a là un ensemble de considérations qu'il convient de ne pas perdre de vue lorsqu'on veut prononcer sur ces premiers âges. Elles sont assez graves pour tempérer par quelque indulgence les premières sévérités de l'opinion. Si elles ne peuvent absoudre ces naturels profondément pervers qu'on voit alors, comme toujours, dépasser la mesure des erreurs et des faiblesses de l'humanité, du moins s'élèvent-elles en faveur de ces âmes, et c'est le plus grand nombre, qui se laissent entraîner au mouvement général de la vie contemporaine, et sans s'étudier à faire excep-

tion à leur époque, ne comprennent guère d'autres sentiments, d'autres idées, d'autres devoirs que ceux consacrés par l'exemple et l'assentiment de tous.

Ceci n'est point une concession faite à la barbarie ; et ce que nous accordons ici à la fragilité de l'homme ne saurait s'étendre à la nature des faits envisagés en eux-mêmes. Nous admettons qu'à leur aspect la sévérité reprenne souvent le dessus. Ces retours s'expliquent en face d'un état de choses où le mal occupe tant de place. Mais toute la vie de ces premiers âges n'est pas là ; elle a des côtés sur lesquels les regards aiment à s'arrêter ; devant eux la sympathie n'en est pas réduite à chercher d'excuses.

N'a-t-elle pas droit, par exemple, de savoir gré à ces races jeunes et bouillantes de leur amour du beau, de leur passion pour la gloire, de considérer ce sens exquis et délicat, ces aspirations vers un sublime idéal comme difficiles à concilier avec la perversité du naturel ?

Les vives émotions que nous font éprouver le spectacle alors offert par la famille, les affections s'abritant sous le toit domestique, ne sont pas certes autant d'illusions de notre cœur ou de notre esprit. Ici on le sent, c'est l'âme qui agit sur l'âme et la vérité seule peut avoir cette puissance. On n'y rencontre pas seulement chez Homère, comme chez Virgile, l'inspiration isolée d'un cœur mélancolique et tendre ; le chantre de l'*Iliade* subit l'action des sentiments qui

dominaient chez les générations auxquelles ses pères et lui ont appartenu. Ce qui le prouverait au besoin c'est la liaison intime existant dans son œuvre entre les mouvements de l'âme et les misères des temps dont il nous a laissé le tableau. Les sollicitudes, les angoisses, le désespoir, tels sont en effet les symptômes les plus ordinaires par lesquels nous voyons alors éclater les affections. Ainsi se manifeste en elles la triste condition de l'homme, comme elle le fait au dehors par la lutte et le massacre. *L'Iliade* et l'*Odyssée* concentrent notre attention sur les grandes infortunes; mais qu'on y prenne garde, dans ces immortelles compositions, Priam, Hécube, Hector, Andromaque ne sont pas seulement d'éclatantes individualités; il faut y voir autant de types de l'humanité souffrante. Les vainqueurs eux-mêmes, Ménélas, Agamemnon, Achille, Ulysse, n'échappent pas au sort commun; tous lui payent leur tribut de convulsions douloureuses. Les deuils profonds n'abondent pas uniquement en épisodes dans l'épopée homérique; ils y ont leurs généralités. On y peut contempler des armées, des populations entières en proie aux larmes, aux angoisses, aux déchirements de l'âme [1].

Or ici n'est-ce pas une vérité touchante et de nature à désarmer? ces douleurs suspendues sur

[1] *Iliade*, chant VI, v. 237-241.—*Id*, chant VII, v. 423-428.—*Id.*, chant XVIII, v. 514, 515 —*Id.*, chant XXIV, v. 707-708.— *Id.*, *ibid.*, v. 778.

l'homme, ces calamités le menaçant dans ses sentiments les plus intimes, ne détournaient pas le cœur de sa voie; tant c'était pour ces générations un besoin inné, profond, impérieux que celui des affections légitimes. Et là s'expliquent, pour nous, deux des contrastes les plus saillants qu'offrent les mœurs à cette époque. On les voit empreintes au dehors de férocité, d'astuce, d'ardeur envahissante et cupide, par cette raison même que l'homme y considère l'homme comme son ennemi. Dans la famille, au contraire, échappé à la nécessité de ruser et de combattre, son âme se détend et s'abandonne; car il a la confiance d'être aimé. Ainsi nous apparaît-il tout autre, parce qu'alors il est lui; et c'est sous l'influence du foyer domestique et de ses émotions qu'il a pu s'élever, même dans ces temps sinistres, aux inspirations de la charité, aux généreuses délicatesses des vertus hospitalières.

La barbarie est venue se briser ici contre la prédominance des instincts les plus heureux que la Providence ait départis à l'homme ; c'est d'eux que s'inspiraient à la fois, dès ces premiers âges, l'amour de la patrie, le courage du devoir, l'esprit de résistance, préludant ainsi aux grandes journées de Marathon, de Platée, de Salamine; et cette poésie du cœur qui reflète et résume dans l'épopée homérique ce que la vie a de meilleur et de plus aimable. Ce côté qu'elle nous présente alors ne saisit, n'impose pas sans

doute au premier coup d'œil comme la grandeur sauvage, la fougue, les passions impitoyables des chefs combattant devant Troie : il n'éblouit pas comme le génie belliqueux, l'imagination puissante des races auxquelles nous devons Homère. Mais pour peu qu'on pénètre avant dans leur âme, on se sent vivement ému : et comment ne pas l'être par l'élan, par l'expression des sentiments les plus naturels, les plus profonds, les plus dévoués ? comment résister à leurs sollicitudes, à leurs douleurs, à la conscience des dangers suspendus sur ces joies si pures, si délicieuses, mais si précaires que la triste condition de l'humanité ne leur accordait que par intervalles. On le comprend alors : non-seulement c'est justice de pardonner ici beaucoup à l'homme, car il a beaucoup souffert et beaucoup aimé ; mais tout ce que la chaleur des affections légitimes nous offre, chez ce peuple si jeune, si impétueux de la Grèce primitive, d'heureuses traditions, d'exemples touchants, d'enseignements salutaires, le recommande à l'intérêt et aux sympathies de la postérité.

FIN.

ERRATA.

Pages 63, ligne 1, *au lieu de* échalien, *lisez* œchalien.
65, ligne 9, *au lieu de* d'Æchalie, *lisez* Œchalie.
70, ligne 14, *au lieu de* Trachynie, *lisez* Trachinie.
Id. ligne 24, *au lieu de* Trachyniens, *lisez* Trachiniens.
77, ligne 9, *au lieu de* de la nature, de celles.., *lisez* de la nature de celles.
102, ligne 6, *au lieu de* Itaque, *lisez* Ithaque.
110, ligne 10, *au lieu de* m'avaient frappé, *lisez* m'avait frappé.
Id. note, *au lieu de* chant I, *lisez* chant XI.
253, ligne 12, *au lieu de* s'atachent, *lisez* s'attachent.
Id. ligne 13, *au lieu de* les alliances, *lisez* des alliances.
286, ligne 11, *au lieu de* auquel, *lisez* auxquels.
348, ligne 9, *au lieu de* on e voit, *lisez* on le voit.
376, ligne 2, *au lieu de* Calyso, *lisez* Calypso.
393, ligne 3, *au lieu de* D'autres fois, détruit, *lisez* D'autres fois, il détruit.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

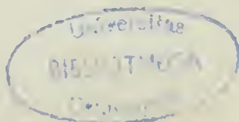
CHAPITRE XV.

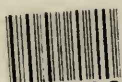
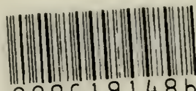
CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.




a39003

009619148b